

**LA VIE DU
CARDINAL DUC
DE RICHELIEU.
PRINCIPAL
MINISTRE...**

Jean 1657-1736 Le_Clerc



9

13-1

4



~~Q.15.~~

~~Q.15-1-4~~

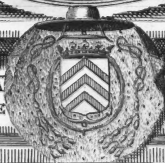
~~Q.15-1-4~~

٥٠

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE.



ARMAND JEAN
CARD. DUC DE



DU PLESSIS
RICHELIEU.

LA VIE
D U
CARDINAL DUC
D E
RICHELIEU.

PRINCIPAL MINISTRE D'E' TAT
DE LOUIS XIII.
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

TOME PREMIER.



A COLOGNE,

Chez * * * *

M. DC. XCIV.



AVERTISSEMENT.

PResque tous ceux qui ont écrit quelque chose concernant le *Cardinal de Richelieu*, & dont j'ai vû les Ouvrages, ne se sont proposez que l'une ou l'autre de ces deux fins. Les uns ont pris la plume, pour le rendre odieux ; & les autres n'ont écrit, que pour faire son éloge. Très-peu d'entre eux se sont proposez ce juste milieu, où l'on dit indifferemment le mal & le bien, selon les Loix de l'Histoire, sans exagerer, ni extenuer plus l'un que l'autre. Je n'entreprendrai pas de faire la Critique des Panegyristes de ce Prélat, ni d'examiner ceux qui ont écrit des Satyres contre lui. Ceux qui pourroient douter de ce que je viens de dire s'en instruiront, s'il leur



AVERTISSEMENT.

leur plaît, par la lecture des Auteurs, dont il est question. Mais il faut que je dise ici quel a été mon dessein, en écrivant cette Histoire, & quelles Loix je me suis faites, avant que de la commencer.

Comme je voyois que je ne pouvois puiser ce que j'avois à dire, que dans des sources presque toutes empoisonnées, ou du venin de la Satyre, ou des menfonges de la flatterie, j'ai crû que je devois avoir grand soin de distinguer les faits considerez en eux-mêmes, de la manière de les raconter. C'est aussi ce que j'ai tâché de faire, en comparant divers Historiens ensemble, pour voir en quoi ils s'accordoient; ce que j'ai pris pour la verité de l'Histoire, autant au moins que nous la pouvons connoître. Ces faits étant une fois établis, on peut juger de beaucoup d'autres choses particulieres, sans courir risque de s'éloigner beaucoup de la verité.

AVERTISSEMENT.

ré. Il y a des actions, qui peuvent être indifférentes en elles-mêmes, ou venir d'un principe digne de louange, si ceux qui les ont faites ont été animés d'un esprit de justice & d'équité; & qui au contraire, sont très-mauvaises, lors que le motif, qui les a produites, est mauvais. Ainsi j'ai cru que je devois tâcher de me former une idée du génie du Cardinal, par l'examen de ses principales actions & de sa conduite constante; dont ceux qui l'ont blâmé & ceux qui l'ont loué conviennent également; & c'est sur cette idée que j'ai jugé des motifs, qui semblent l'avoir fait agir en des rencontres, où sans cela on auroit de la peine à se déterminer. C'est ainsi que tout le monde fait, quand il s'agit de savoir le motif des actions, qui peuvent être bonnes ou mauvaises, selon le principe d'où elles viennent; & l'on ne sauroit blâmer cette conduite, lors que la passion ne s'en mêle pas. Par exemple, un hom-

AVERTISSEMENT.

me reconnu pour vindicatif, par tous ses discours & par toute sa conduite, venant à nuire à quelqu'un qui l'a fâché, ne sauroit se plaindre, si l'on dit qu'il l'a maltraité par vengeance. La passion dominante, lors qu'elle est forte, paroît toujours, quoi que l'on tâche de la cacher; elle entre dans presque toute la conduite de la vie, & dès qu'on l'a reconnue par des marques assurées, on ne se trompe guere, dans les jugemens que l'on fait des actions de ceux qui en sont possédez.

C'est ce qui a été ma regle, dans tout cet Ouvrage, où j'ai donné aux choses le tour, que le caractère constant & perpetuel du Cardinal demandoit qu'on leur donnât, sans rien néanmoins dissimuler des evenemens, ni en déguiser quoi que ce soit. On verra assez quel étoit ce caractère par la lecture de toute sa Vie, mais on le pourra lire en raccourci à la fin de l'Ouvrage.

Je me suis servi de quantité
d'Histo-

AVERTISSEMENT.

d'Historiens contemporains, que j'ai même ordinairement citez au dessous des pages, lors que j'en tirois quelque chose de particulier, & que je ne trouvois pas dans les autres. Mais les deux principaux, dont j'ai puisé cette Histoire, sont *Louis Aubery*, qui a écrit la Vie du Cardinal en François, & *Vittorio Siri*, qui en a fait l'abregé en Italien, dans le 3. Livre du II. Tome de son *Mercurio* ; & qui l'a aussi écrite plus au long, dans ses *Memorie Recondite*, sur les années, pendant lesquelles le Cardinal a été dans le Ministère.

Le premier est un flatteur insupportable, qui veut faire passer le Cardinal pour un saint homme, & qui possédoit en un degré aussi éminent les vertus Episcopales, que les talens d'un Ministre d'Etat. Il dissimule presque par tout ce qui est desavantageux à ce Ministre, & exagere à toute occasion ce qui lui peut être honorable ; ou pour mieux dire, il plaide la cause du

AVERTISSEMENT.

Cardinal de Richelieu, pour persuader à ses juges, c'est à dire, à la posterité, que c'étoit un Evêque irréprochable, & un Ministre sans défaut. Tout ce que fait le Cardinal, tout ce qu'il dit, ne se pouvoit pas mieux dire, ni mieux faire, selon Aubery. C'étoit un homme sans passion, & sans vices, qui n'agissoit que par des vûës parfaitement desintéressées, & qui ne tendoient qu'au seul bien de l'Etat, & à la gloire du Roi.

L'Abbé Siri au contraire décrit assez librement ses vertus & ses vices ; il ne diminuë point le lustre de ses belles actions, & ne dissimule nullement les mauvaises. Mais comme il ne se proposoit que de recueillir des Mémoires, il n'est pas uniforme, & s'étend plus ou moins, sur les choses dont il parle, selon que ses Recueils étoient plus ou moins étendus. Il passe même assez legerement des choses remar-

AVERTISSEMENT.

remarquables , parce que d'autres en avoient donné des Relations imprimées ; & il s'attache principalement à déterrer les négociations , que personne n'avoit encore publiées. Il avoit les Dépêches de plusieurs Nonces, qui avoient demeuré à la Cour de France, & de plusieurs Résidents des Princes d'Italie dans la même Cour , qu'il cite à tous momens ; aussi bien que les Lettres de divers Ambassadeurs de la Couronne chez les Princes d'Italie , lesquelles n'ont jamais vu le jour. Aussi trouve-t-on dans cet Auteur quantité de faits particuliers, que l'on ne lit point ailleurs. On y voit diverses négociations du Cardinal, avec les Ministres du Pape & des Princes d'Italie , qui découvrent beaucoup mieux le génie de ce Ministre, que le simple résultat que les autres Historiens nous en ont donné. Il est vrai que Siri n'est pas assez méthodique , mais

AVERTISSEMENT.

comme il se propofoit de recueillir des Mémoires , non feulement pour l'Histoire de France mais encore pour celle de tout le refte de l'Europe , il n'étoit pas facile d'éviter par tout la confusion & les redites , dans un fi grand recueil. On a auffi fujet de fe plaindre de lui de ce qu'il écrit mal la plûpart des noms propres des Villes & des perfonnes , excepté lors qu'il s'agit de l'Italie & des Italiens ; défaut que l'on remarque dans les meilleurs Auteurs de fon païs , qui écrivent les noms comme il les prononcent, c'est à dire, très-mal.

Cependant pour rendre justice à Siri, & pour ne pas être ingrat envers un Auteur, de qui j'ai beaucoup profité, il eft certain qu'il avoit de grands talens & de grands fecours pour écrire l'Histoire ; & j'avouë que j'en ai plus tiré de faits, que d'aucun autre Historien, que j'aie consulté. Je n'ai guere lû d'Auteurs Proteftans, fur ces matieres,

AVERTISSEMENT.

tieres, parce que très-peu en ont écrit, & que tous ne méritent pas d'être lûs. Ils pourroient même être suspects d'une trop grande passion contre le Cardinal, qui a ruiné leurs affaires en France. Aussi l'on verra que je ne cite presque que des Catholiques, sans néanmoins copier les éloges qu'ils donnent au Cardinal, pour avoir ruiné les Huguenots. Comme il ne s'agit pas ici de controverse, mais de matières d'Etat, je me suis renfermé dans de pures idées de Politique, ou au moins dans des pensées communes aux deux Religions.

Par *Politique*, pour le dire en un mot, je n'entends pas l'art d'avancer ses affaires, ou d'agrandir le Prince, par quelque voie que ce soit ; mais l'art de rendre également & les Princes & les Peuples heureux, sous une certaine forme de gouvernement, par les moyens que la prudence & l'équité prescrivent. C'est là l'idée que ceux qui ont les premiers écrit de Politique

AVERTISSEMENT.

que nous ont donnée de cette science, qui faisoit une partie de leur Morale, & qu'ils avoient formée sur les lumières communes à tout le genre humain. Dans ces derniers Siècles quelques Auteurs ont nommé Politique l'art de satisfaire l'ambition & l'avarice des Souverains, sans avoir aucun égard à la justice, ni au bien des Peuples. Comme en introduisant ce nouvel art, ils ont tâché de s'attirer la faveur de ceux qui s'en feroient, & d'avoir quelque part aux avantages qui leur en reviennent; ils ont accommodé toutes leurs Histoires sur ses maximes, & n'ont travaillé que pour leur propre avancement, en s'accommodant au goût de ceux de qui ils attendoient des récompenses. Pour moi n'ayant rien de semblable dans l'esprit, j'ai suivi les idées de l'ancienne Politique, sans avoir en vûe aucune sorte de récompense, ni aucun avancement. J'ai dit la vérité autant que je l'ai sçûe, je n'ai

AVERTISSEMENT.

n'ai rien inventé, comme on le pourra reconnoître en examinant mes citations, & en comparant cette Histoire avec les autres. Je n'ai rien déguisé par passion, ou pour plaire à quelqu'un ; je n'ai rien extenué, ou exagéré dans des vûes éloignées des Loix de l'Histoire. Enfin je ne me sens coupable de quoi que ce soit de ce qui concerne la sincérité, & les sentimens dont les Maîtres de l'Art veulent que les Historiens soient remplis.

Tout ce qu'on pourra reprendre, c'est que je ne me suis pas étendu sur quantité de choses, qui pouvoient être racontées beaucoup plus au long, sans ennuyer les Lecteurs ; & que je n'ai pas dit tout ce que l'on pouvoit dire de la vie du Cardinal. Mais je répons à cela que pour satisfaire les Lecteurs de ce goût, au lieu de deux volumes, de la grosseur de ceux que je donne au Public, il en auroit fallu composer dix

AVERTISSEMENT.

dix ou douze. D'une grande multitude de faits, qui pouvoient entrer naturellement dans cette Vie, j'ai choisi ceux qui concernoient plus particulièrement la personne du Cardinal, je les ai racontez avec plus d'étendue, & je n'ai mis des autres que ce qui m'a paru nécessaire à la suite de la narration. Pour dire tout, il auroit fallu faire une Histoire de France complete depuis l'an 1624. jusqu'à l'an 1642. pendant lequel temps le Cardinal a gouverné ce Roiaume, bien plus que le Prince dont il étoit le Ministre. Mais les bornes d'une Vie ne s'étendent pas si loin que celles d'une Histoire générale; & quoi que l'une & l'autre se puissent lire avec plaisir, cet Ouvrage a dû répondre au Titre que je lui ai donné.

Au reste pendant que le Lecteur lira ce premier Volume, le second fera sous la presse, & s'il arrive que l'on ait trouvé utile la lecture de celui-ci, je puis assurer que

AVERTISSEMENT.

que celle du second ne le fera pas moins.

J'ai jugé à propos de mettre à la fin de cet Avertissement le *Traité de Madrid*, concernant les affaires de la Valteline, parce que j'en parle plus d'une fois, sans l'avoir mis nulle part; le Cardinal n'ayant pas encore été dans le Ministère, au temps auquel il fut fait. Neanmoins il est nécessaire, pour bien entendre divers endroits de sa Vie.

Traité de Madrid , tiré de l'Ambassade d'Espagne du Maréchal de Bassompierre.

SUR la fin du mois de Fevrier 1621. François de Bassompierre, Chevalier des Ordres de S. M. Conseiller en son Conseil d'Etat, & Colonel Général des Suisses, aiant été envoyé de la part du Roi en Espagne, comme son Ambassadeur Extraordinaire, pour traiter
avec

AVERTISSEMENT.

avec le Roi Catholique du rétablissement de la Valteline, à cause des intérêts, qui obligeoient Sa Majesté Très-Chrétienne de conserver les Grisons dans leur Païs, il trouva Sa Majesté Catholique malade, de telle sorte qu'il ne put executer sa Commission de vive voix. Aiant donné sa Lettre de Créance, & mis par écrit les principaux points de sa Commission, la mort non-prévuë de S. M. C. fut cause qu'Elle ne put mettre en effet la bonne intention qu'Elle avoit de restituer la Valteline, selon la demande du Roi T. C. d'autant plus qu'en ce même temps Sa Sainteté en fit instance fort expresse, par un Bref particulier. Mais S. M. C. laissa en mourant, parmi les Clauses ajoutées à son Testament, l'Article suivant.

D'autant que le 27. de Mars de la présente année, je reçus une Lettre de la main de Sa Sainteté Gregoire XV. par laquelle il m'exhortoit

AVERTISSEMENT.

hortoit qu'en sa consideration, & ayant égard au bien public, je pensasse à accommoder l'affaire de la Valteline, & à ôter toute occasion de scandale, qui en pourroit arriver, j'ordonne au Sérenissime Prince, mon très-cher fils de recevoir en ceci le conseil paternel de S. S. dans la forme que j'ai dite; puis que ma principale intention n'a été que d'agir pour le bien public & pour la sûreté des Catholiques de cette vallée, dont S. S. prend soin comme Pere Universel. Je veux que cet Ecrit soit tenu pour une Clause speciale de mon Testament, comme si elle avoit été comprise dans l'article, par lequel je commande que tous les papiers, qui paroissent signez de mon nom, soient tenus pour des parties de mon Testament. Fait à mon Palais Roial de Madrid le 30. de Mars 1621.

D. Philippe IV. incontinent après être parvenu à la Couronne, voulut

AVERTISSEMENT.

voulut accomplir ce que le Roi son Seigneur & Pere lui ordonnoit, ce que S. S. desiroit pour la tranquillité commune, & ce que le Roi T. C. lui demandoit, conformément à ce à quoi il étoit obligé par sa Roiale parole donnée aux Seigneurs des trois Ligues. Ainsi S. M. C. députa avec ample pouvoir pour Commissaires Gerôme Caymo Regent de son Conseil suprême d'Italie & Joüan de Cerica, Chevalier de l'Ordre de S. Jaques, Commandeur de Rivere, Conseiller & Secetaire d'Etat, pour traiter sur ce sujet avec les Comtes de Bassompierre & de Rochepot Ambassadeurs Extraordinaire & Ordinaire de Sa M. T. C. en cette Cour ; lesquels font convenus au nom de leurs Majestez des Articles suivans.

I. Que toutes choses seront remises dans leur premier état, tant d'un côté que d'autre, chacun retirant ses forces & ses garnisons établies de nouveau ; & conséquem-

AVERTISSEMENT.

conséquemment que S. M. C. retirera les Troupes, qu'elle a sur les confins de l'État de Milan, joignant la Valteline & le Val de Chiavenne, en sorte qu'il n'y ait aucunes Troupes que celles qui avoient accoutumé d'y être avant les derniers mouvemens ; & que d'autre part, les Grisons en feront de même dans la Valteline, & dans les Comtez de Chiavenne & de Bormio.

II. Que Mrs. des Liges accorderont un pardon général, pour tout ce qui a été fait en ces derniers mouvemens, sans que leurs Sujets de la Valteline & des Comtez de Chiavenne & de Bormio, puissent jamais être inquiétés, dans leurs personnes, ou dans leurs biens, pour tout ce qui a été fait à cette occasion.

III. Que pour ce qui concerne la Religion, dans la Valteline, & dans les Comtez de Chiavenne & de Bormio, on ôtera toutes les nouveautéz préjudiciables à la Religion

AVERTISSEMENT.

ligion Catholique , qui y pourroient avoir été introduites, dès le commencement de l'année 1617. jusqu'à présent.

IV. Que les Grisons feront les sermens & les promesses requises, selon la coutume, pour l'observation de ce qui a été accordé ci-dessus, & donneront ces sermens, & ces promesses aux trois personnes déclarées dans l'Article suivant; & que le Roi T. C. promettra de faire observer la même chose, comme feront aussi les XIII. Cantons & les Valesiens , ou la plupart d'entr'e eux.

V. Que le Roi C. donnera incessamment avis au Seigneur Archiduc Albert son Oncle, afin qu'il envoie le Président du Parlement du Comté de Bourgogne, ou quelque autre personne du même Comté à Lucerne, pour se trouver là le plutôt que faire se pourra, mais au plus tard le dernier du Mois de Mai prochain ; auquel lieu, il se joindra avec le Nonce de

AVERTISSEMENT.
de S. S. & l'Ambassadeur de S. M.
T. C. pour accommoder & mettre
toutes les choses présentement
concertées en execution ; enten-
dant & déclarant outre cela que les
anciens Traitez faits avec la Mai-
son d'Autriche, & en particulier
pour le Comté de Tirol subsiste-
ront toujours & seront obser-
vez.

V I. Que celui que l'Archiduc
enverra du Comté de Bourgogne
portera avec soi une Lettre antida-
tée de Son Altesse pour le Duc de
Feria, lui donnant avis que l'affai-
re est entierement vuidée, & qu'il
execute maintenant l'ordre qu'il
aura de S. M. C. de rétablir le tout
& de le laisser au premier état, où
il étoit auparavant ; laquelle Let-
tre il enverra aussi-tôt au Duc de
Feria, après l'execution des cho-
ses mentionnées au quatrième Ar-
ticle ci-dessus ; & que pour cela, S.
M. C. enverra au même Duc de
Feria un commandement très-ex-
prés de remettre tout au premier
état.

AVERTISSEMENT.

état , dès qu'il aura reçu ce commandement.

VII. Que ce Traité sera ratifié par le Roi T. C. & que la ratification sera délivrée à Paris au Marquis de Mirabel , Conseiller de guerre de S. M. C. & son Ambassadeur ordinaire résident dans la Cour de France , d'abord après que le Comte de Bassompierre y sera arrivé.

VIII. Qu'il se fera deux copies de ce Traité , l'une en Langue Françoisse & l'autre en Langue Castillane toutes deux signées des Commissaires François & Espagnols , pour être mises dans les mains de chacune des parties , la Françoisse à D. Joüan de Cerica , & l'Espagnole à Bassompierre. *Fait à Madrid, le 25. d'Avril 1621. Signé Bassompierre, d'Angennes, le Regent Caymo & Joüan de Cerica.*

Pag. 33. au lieu d'Arnaud, lisez Arnoux.



V I E

D U

C A R D I N A L

D E

R I C H E L I E U .

L I V R E P R E M I E R .

Contenant ce qui luy arriva de plus remarquable depuis sa naissance , jusqu'à l'an 1624. qu'il fut fait pour la seconde fois Conseiller d'Etat.

S'il y eut jamais Ministre d'Etat, contre qui l'on ait fait des satires outrées , & à qui l'on ait donné des louanges excessives , c'est assurément **ARMAND JEAN DU PLESSIS Cardinal de Richelieu**, dont j'entreprends d'écrire l'Histoire. On l'a accusé d'un côté d'ambition , de cruauté, de perfidie, &

Tome I,

A

de

de tous les autres défauts dont la Politique mal-entenduë est souvent accompagnée. On a dit qu'il avoit ou entierement ruiné la France , ou mis les Ministres, qui lui ont succédé , en état de la ruiner. D'autres au contraire l'ont regardé comme un habile Pilote, que Dieu avoit envoie à l'Etat , agité de dangereux orages , & à qui il est redevable de toute sa tranquillité. Ils ont soutenu, que lui seul a fait voir quelles étoient les forces de la France , si elles étoient bien conduites, & a jetté les plus solides fondemens de sa grandeur. Peut-être que des jugemens si opposez en apparence ne sont pas si difficiles à accorder , qu'ils le semblent d'abord ; & j'ose même dire que l'on verra ce Paradoxe si bien éclairci, dans la suite de cette histoire , que ce qui paroît une Enigme deviendra une verité claire comme le jour.

Il eut pour Pere * *François du Plessis IV. du nom, Seigneur de Richelieu, de Bessai, de Cbillou & de la Vervoliere*, d'une ancienne famille de Poitou, & pour Mere *Françoise de la Porte*. François du Plessis suivit le *Duc d'Angou* en Pologne, & en revint avec lui. Il fut fait Grand Prévôt de France en 1575. & onze ans après, Chevalier du S. Esprit. Il fut aussi considéré de *Henri IV.* qui en 1590. le fit Capitaine de ses Gardes, mais il ne put prendre possession de cette charge, étant mort peu

* *Voiez la Genealogie au Carr. de Richelieu par André du Chêne.*

peu de temps après. Il laissa trois fils, & deux filles. L'ainé, nommé Henri, étant en état de s'avancer, par la voie des armes, fut tué en duél par le Marquis de Themines, auquel la Reine Mere avoit refusé le gouvernement d'Angers, qui étoit aussi brigué par Richelieu. Le second, qui se nommoit Alphonse, embrassa l'état Ecclesiastique, & fut d'abord Evêque de Luçon. Armand Jean, qui étoit le troisième, avoit été destiné au métier de la guerre, mais il se fit aussi d'Eglise, pour les raisons que l'on dira dans la suite. Françoise, l'ainée des filles, fut mariée en premières noces à Jean de Beauveau, Seigneur de Pimpean, & en secondes à René de Wignerod, Seigneur du Pont de Courlai; Nicole la Cadette, fut mariée à Urbain de Maillé, Marquis de Brezé, Capitaine des Gardes de la Reine-Mere, en suite du Roi, & enfin Maréchal de France.

Armand Jean du Plessis naquit à Paris, l'an 1585. le 5. de Septembre. Son Pere étant mort cinq ans après, il fut élevé sous la tutelle de sa Mere. Le Prieur de S. Florent lui donna la connoissance des premiers élemens des belles lettres, & ensuite on le mit en pension dans le College de Navarre, & quelque temps après dans celui de Lisieux, où il fit son cours en Philosophie. Delà il passa à l'Academie, pour y apprendre à monter à Cheval, & à faire les autres exercices propres à un jeune homme, que l'on destinoit aux armes. Alors il prit l'épée & le titre de

gneur de Chillou; mais il changea bientôt après de dessein. Son frere Alphonse du Plessis, qui avoit été nommé à l'Evêché de Luçon, y aiant renoncé pour s'enfermer dans un cloître de Chartreux, ses parens jugerent qu'ils devoient tâcher de conserver cet Evêché dans la famille, & ils obtinrent du Roi le brevet de nomination, en faveur d'Armand-Jean, qui prit la soutane, & commença à étudier en Théologie. Sa famille, qui n'avoit pas beaucoup de bien, avoit regardé cet Evêché comme un établissement considerable. Après avoir étudié quelque temps, il soutint des Theses, en camail & en rochet, comme Evêque nommé, & reçût le bonnet de Docteur en Théologie, avec l'applaudissement de tous ceux qui l'ouïrent. Il ne se contenta pas de cette formalité, où la vivacité de l'esprit paroît bien plus que le savoir; il voulut s'appliquer tout de bon aux études nécessaires à un Evêque. Pour cela, il se retira en une maison de compagnie, autour de Paris, avec un Docteur de Louvain, qui devoit lui servir de guide dans ces études, auxquelles il employa deux ans entiers, donnant huit heures par jour à la lecture. Il s'appliquoit particulièrement à la Controverse, par où il voioit que le Cardinal du Perron avoit aquis une très-grande réputation, & par où il esperoit aussi de s'avancer. Cependant, si l'on en peut juger par un Ouvrage, que l'on a vû sous son nom sur ces matières, il n'y étoit pas extrêmement

ment propre , & il se connoissoit peu lui-même , lors qu'il esperoit de se rendre illustre de ce côté-là. Aussi ses meilleurs amis lui déconseillèrent bien-tôt de s'appliquer à cette espece d'étude, qui faisoit d'ailleurs du tort à sa santé. Cependant il écrivit au Pape, pour avoir dispense d'âge , & le Roi recommanda cette affaire au Cardinal du Perron , qui étoit alors à Rome , & à d'*Alincourt* son Ambassadeur. 1606.

L'Evêque de Luçon trouva en suite à propos d'aller lui-même solliciter cette affaire, & étant arrivé à Rome , il eut une audience du Pape *Paul V.* où l'on dit que ce Pontife fut extrêmement satisfait du discours qu'il lui fit, & lui accorda la dispense qu'il demandoit. * Le bruit courut néanmoins qu'il avoit assuré qu'il étoit plus âgé , qu'il ne l'étoit effectivement ; & qu'après avoir été consacré , il demanda au Pape l'absolution de ce mensonge. Sa consécration se fit par le Cardinal de *Givry*, le 17 d'Avril 1607. On dit encore que le Pape reconnut, au tour qu'il lui avoit fait, que c'étoit un homme d'esprit, & qu'il loua son adresse. 1607.

Etant de retour à Paris, & ne pouvant d'abord s'introduire à la Cour, comme ses amis le lui avoient conseillé, il s'appliqua à la prédication, pour se faire connoître. Il y prêcha deux Carêmes, avec un si grand concours, & tant d'applaudissement, que sa réputation lui gagna la fa-

1607. veur de la Reine-Mere. Par là aiant quelque entrée à la Cour, il s'attacha à *Concino Concini*, depuis le *Maréchal d'Ancre* qui gouvernoit l'Etat, pendant la Régence de la Reine.

1610. Après la mort de *Henri IV.* la Cour fut extrêmement troublée, par les intrigues de ceux qui vouloient entrer dans le gouvernement, ou qui vouloient se conserver la part qu'ils y avoient, & pousser plus loin leur fortune. Quantité de grands Seigneurs, que l'on avoit tenus loin des affaires, sous les Ministres de *Henri IV.* tâchoient de s'en approcher, & emploioient toutes sortes d'artifices pour cela. Le *Duc de Sully*, Surintendant des Finances & Grand-Maître de l'Artillerie, en qui *Henri* avoit eu une extrême confiance à cause de ses grandes qualitez, étoit envié d'une infinité de gens. Le Chancelier de *Sillery*, *Villeroi* Secrétaire d'Etat, & le Président *Jeannin*, avoient conspiré contre lui, pour établir leur propre autorité. On voioit encore s'élever contre lui le *Comte de Soissons*, pour quelque chagrin particulier; *Concini*, parce qu'il faisoit ombre à sa fortune naissante; le *Prince de Condé*, poussé par d'autres, & parce que le *Duc de Sully* avoit conseillé à *Henri IV.* de l'arrêter, avant qu'il s'enfuit en Flandres; & le *Maréchal de Bouillon* même, qui lui envioit la considération, que le parti Huguenot avoit conservée pour lui. Tous ces gens-là travaillèrent à le mettre mal dans l'esprit de
de

de la Reine , à cause de son humeur se-1610
vere, & opposée aux libéralitez, que cette
Princesse faisoit. D'ailleurs voulant
établir son autorité, elle avoit besoin de la
faveur du Pape, qu'elle ne pouvoit gagner
en laissant à un Huguenot l'administration
des affaires. Ainsi elle lui ôta ses Char-
ges, & l'obligea de se retirer de la Cour.

Dés lors le Maréchal d'Ancre possédant 1611,
seul la faveur de la Reine, & craignant
que les Grands ne s'unissent, pour le per-
dre, travailloit à les tenir divisez. Il en-
tretenoit adroitement la haine que les dit-
ferens partis avoient les uns pour les au-
tres; & balançoit autant qu'il pouvoit
leurs forces; dans la pensée que si un
parti ruinoit l'autre, il pourroit lui-mê-
me succomber sous le même poids. Ce
projet lui réussissoit si bien, que les Prin-
ces du Sang, & ceux de la maison de
Lorraine, outre les brouilleries publi-
ques, se trouvoient encore divisez entre
eux. Personne ne pensant plus au bien
du Public, ni à la gloire de la France,
& l'autorité Roiale étant méprisée sous
la minorité du Roi, chacun ne travail-
loit que pour ses propres intérêts. Les
choses étoient en cet Etat, lorsque la
Reine, pour affermir sa Régence, &
s'assurer de la paix, conclut le mariage
du Roi Louis XIII. son fils avec l'In-
fante d'Espagne, & celui d'une de ses
filles avec le Roi Catholique.

Ces mariages servirent d'occasion aux 1612,
Grands, pour mettre tout en confusion,

1612. sous prétexte qu'il étoit contre le bien de l'État. *La Comtesse de Soissons* & la *Duchesse de Nevers* voioient avec chagrin la fauteur dans laquelle les *Princesses de Conty* & de *Guise* étoient auprès de la Reine, & elles engagèrent leurs Amans & leurs Parens dans le parti opposé à l'autorité de la Régente. Ainsi il se forma une faction, dont le *Prince de Condé* se déclara Chef, parce que la Reine lui avoit refusé le gouvernement du Château Trompette. Le *Maréchal de Bouillon* étoit celui qui cabaloit le plus, & qui étoit néanmoins le moins suspect à la Régente. Il engagea adroitement à se retirer de la Cour le *Prince de Condé*, le *Duc de Longueville* & plusieurs autres, & ne se retira que le dernier, & encore avec le consentement de la Reine. Alors tout le parti éclata, la Bretagne sous le *Duc de Vendôme*, la Picardie sous le *Duc de Longueville*, l'Île de France & les villes de *Soissons* & de *Noyon* sous le *Duc de Mayenne*, *Laon* sous le *Marquis de Cœuvres*, & plusieurs autres villes & provinces se déclarèrent ouvertement contre la Régence; & cette faction parut en état d'agir, avant que la Reine fût qu'elle étoit formée.

1613. Les Mécontents assembles de toutes parts se trouverent ainsi en armes, avant qu'on eût aucunes troupes à leur opposer, & leur dessein paroissoit d'autant plus plausible, qu'ils ne parloient que du bien public, & d'ôter les moïens de perdre le Roïaume à quelques Italiens, qui

qui s'étoient emparez de l'administration 1613
des affaires. Le Prince de Condé écrivit
alors une Lettre à la Reine, par laquelle
il la prioit de faire assembler les Etats du
Roiaume, pour remedier aux desordres de
l'Etat. La Reine qui n'avoit pû ramasser
que dix-mille hommes de pied & trois-
mille chevaux, & qui craignoit que le
parti des Mécontents ne s'augmentât, crût
devoir les appaiser au plûtôt, par la voie de
la négociation. Elle donna au Duc de Guise
pouvoir de traiter avec eux, en son nom,
& d'accommoder cette affaire, comme il
le trouveroit à propos. On convint que
l'on donneroit Amboise au Prince,
Ste. Menchout au Duc de Nevers, & une
bonne somme au Marêchal de Bouillon;
de sorte que les principaux Chefs se trou-
vant satisfaits, en leur particulier, ils ne
parlerent plus du bien public.

Le Roi étant sorti de minorité, on convo- 1614
qua les Etats du Roiaume, pour tâcher de lui
gagner l'affection de ses Sujets, & pour pré-
venir toutes sortes de troubles. Le Prin-
ce de Condé fit tout ce qu'il put, pour
faire élire par tout des Députés, qui dé-
pendissent de lui; néanmoins la crainte
d'être mal-traitez de la Cour, & l'espe-
rance de quelque recompense, qui sont
comme les deux poles, sur lesquels roulent
toutes les actions des hommes, retint la
plûpart dans le devoir; & l'on obligea le
Prince à se défaire d'Amboise, malgré
toutes les cabales qu'il emploia. L'Evê-
que de Luçon qui ne cherchoit qu'à être

1614. employé, fut l'un des Députés du Clergé, & eut la commission de présenter son Cahier au Roi, à la clôture des Etats. Il fit alors une harangue d'une heure & demie, qui fut écoutée avec assez d'attention, & qui fut ensuite imprimée. Il y a deux choses dans cette harangue, que l'on a remarquées depuis avoir été dites, plutôt pour lui-même, que pour le bien de l'Etat. L'une est la prière qu'il fait au Roi, de laisser la Reine sa Mere dans l'administration des affaires, esperant peut-être dès lors d'y avoir quelque entrée, par sa faveur. L'autre est la plainte assez forte qu'il fait, de ce qu'il n'y avoit aucun Ecclesiastique dans le Conseil du Roi; comme si l'on ne pouvoit se passer de leurs avis, pour la conduite de l'Etat. Il est certain que l'Evêque de Luçon ne demandoit rien de nouveau, & qu'il y avoit eu très-souvent des Ecclesiastiques, dans le gouvernement. Mais au fonds ce n'étoit nullement une nécessité qu'il y en eût, & il est visible que l'on ne sauroit s'acquitter en même temps des devoirs d'un bon Evêque, & de ceux d'un Ministre d'Etat. L'une & l'autre de ces fonctions demandent un homme tout entier, & l'on ne peut se partager à tant de soins. Mais notre Evêque entendoit sans doute qu'un Prélat, qui serviroit l'Etat, laisseroit le soin de son Troupeau à ses Vicaires, pour administrer par lui-même les affaires du Roiaume. La question seroit si l'Evangile le permet, & si ceux qui ont soin de
l'Evê-

l'Evêché ne devroient pas avoir le 1614, nom & la rente de l'emploi qu'ils exercent. Mais il y a long-temps que ce n'est plus l'usage de consulter l'Evangile, sur ces sortes de choses.

Quoique les Grands ne dussent plus avoir aucun sujet de se plaindre, néanmoins ne trouvant pas, dans la tranquillité de l'Etat, de quoi satisfaire leur ambition, ils cherchoient occasion d'exciter de nouvelles brouilleries. Le Maréchal de Bouillon recommença à se servir du pouvoir qu'il avoit sur l'esprit du Prince de Condé, en l'engageant dans de nouveaux desseins. Ceux qui n'étoient pas satisfaits de ce qui s'étoit passé dans l'Assemblée des Etats commencerent aussi à dire par tout, que l'on y avoit pris des conclusions contraires au bien du Roiaume, qu'il n'étoit pas juste que l'on laissât tout faire au Maréchal d'Ancre, & que l'on avoit donné de grands sujets de mécontentement à plusieurs des Députés.

Le Parlement de Paris, qui avoit pris 1615, plusieurs fois beaucoup de part dans le gouvernement de l'Etat, publia un Arrêt, par lequel il invitoit les Grands, & toutes les personnes bien affectionnées à la patrie, de se joindre à lui, pour corriger les abus qui s'y glissoient. Mais le Roi, ou plutôt le Conseil fit une Déclaration, par laquelle il annulloit l'Arrêt du Parlement, & lui défendoit sous de grandes peines, de se mêler de ces sortes d'affaires. Le Parlement aigri par cette manière

1615. trop haute d'agir, & à laquelle on n'étoit point encore accoutumé, envoya faire une rémontrance au Roi; où on lui parla avec beaucoup de liberté, & où on l'avertit entre autres choses de ne se point servir de * *commandemens absolus*, dès la première année de sa Majorité. Le Prince fit courir en même temps quelques Manifestes, en forme de Lettres, par lesquels il donnoit à entendre que ceux qui se plaignoient du gouvernement présent, n'avoient d'autre dessein que de reprimer la trop grande autorité du Maréchal d'Ancre, corriger les desordres, empêcher les mariages que la Reine avoit conclus avec l'Espagne, & rendre au Roi & à la Couronne leur ancien lustre. Il ramassa aussi quantité de troupes Françaises & Allemandes, & les pourvut de Canon, tiré de Sedan, pour être en état de résister à l'armée du Roi, qui n'étoit que de dix mille fantassins & de quinze-cents chevaux. Le Duc de Guise étoit à la tête de cette dernière armée, & devoit conduire la Reine d'Espagne, sur la frontière, & amener de là la Reine de France à Paris.

Comme il s'avançoit vers la Guienne, dans ce dessein, & que les armées étoient prêtes d'en venir à une bataille décisive, le Duc de Mayenne & le Maréchal de Bouillon, qui étoient le plus unis au Prince de Condé se laissèrent gagner, par l'espérance qu'on leur donna d'une paix, où leurs

deux lettres particulières le remerciaient d'être entré ; qu'ils auraient plus de sujet de se plaindre. On se pourvut une Ambassade à Londres, où l'on se fit dire par le Comte d'Aranda, d'ambassadeur des Français, que le Comte y venoit d'ambassadeur des Français, pour le Comte de la guerre, avant que de l'avoir commencé, abandonner les intérêts du Public, pour lesquels seuls il se voyoit obligé d'avoir pour les armes, & d'être obligé de ceux de quelques particuliers, & principalement des Français. Il vint ensuite de se voir à se voir conclure, sans faire mention au Duc de Vendôme le château de Namur, & la citadelle d'Amiens au Duc de Longueville, & promettre une Huguenot, sans l'observation des Français, sans leur faire. Cependant le Duc de Vendôme, & le Maréchal de Boufflers étant allés à Paris, ils trouveront plus d'unien dans la patrie, qu'ils n'avaient été, & l'on n'aurait point vu ce qu'ils avaient négocié, sans une modeste chargeable, qu'on avait au Prince de Condé, & qui rompt l'union des Français, dans la guerre de ce pays de se voir bien-être sans l'Etat. Le Maréchal de Boufflers se voyait qu'il n'y avait rien de dire que l'Ambassadeur d'Angleterre signa ce Traité, sans de s'observer de son observation ; mais le Comte de la guerre n'avait souffert, du Comte que la patrie fut comble sans cela, & les Ducs de Vendôme & de Longueville en furent

1615. les victimes, aussi bien que les Huguenots, dont on négligea entièrement les intérêts.

Cette paix, qui auroit dû produire du calme dans la Cour, n'y causa que du desordre ; ce qui fit croire que les Ministres n'avoient rien moins recherché, que le bien du Roiaume. Villeroi, & Jean-nin que le Chancelier de Sillery avoit maltraitez, en quelques rencontres, pour avoir seul le maniment des affaires, trouverent moien de lui faire ôter les sceaux, & de les faire donner au Président du Vair. Quelque temps après, on donna à Villeroi * Claude Mangot, pour adjoint, dans la Charge de Secrétaire d'Etat, à la sollicitation du Maréchal d'Ancre, qui l'accusoit de lui avoir voulu faire perdre le gouvernement de la Citadelle d'Amiens, pour le faire tomber entre les mains des Mécontents. Le Prince de Condé, étant guéri, se retira dans son gouvernement de Berry, qu'on lui avoit donné au lieu de celui de Guienne. Le Duc de Sully s'en alla en Poitou, & le Duc de Rohan à la Rochelle. Il n'y eut que le Maréchal de Bouillon, & le Duc de Mayenne, qui allerent à la Cour, pour pénétrer ses desseins, & pour recevoir la recompense qu'on leur avoit promise, s'ils abandonnoient le Parti. Le Maréchal, qui avoit un ascendant extraordinaire sur l'esprit du Prince de Condé, tâchoit de se faire valoir par là le plus qu'il

* Voyez les Mem. d'Aubery T. 1. p. 6.

qu'il parvint, & d'avoir quelque influence dans l'administration des affaires. Mais le Maréchal d'Ancre, qui avoit dessein de faire changer tout le Conseil, pour y mettre des personnes qui dépendissent de lui seul, s'appela tous ceux à celui de Rouillon. Ce dernier ne vint aucun allié d'arriver à ses fins, en s'attachant à la Cour, car qu'il devoit empêcher le Prince de Condé d'y venir, pour le servir de lui, dans le besoin. Le Prince de Condé fit la Cour au Maréchal avec une extrême adresse à la même chose, sur tout qu'elle prouvoient, quoi qu'elle ne fût pas vraie; parce que tout d'un coup il parut, à la Cour, que le Prince reconnoît la Cour pour son véritable de sa vie.

Cependant toutes ces intrigues furent inutile, parce que le Prince continuant ses propres intérêts, tâchoit qu'il lui fût tout avantageux, de se raccommoder avec la Reine, & de marier une fille, par l'Archiduc d'Autriche. Il s'en étoit, à l'occasion qu'en l'empêchant dans les affaires, & qu'il fût déclaré Chef du Conseil des Finances, à priver le Maréchal d'Ancre, après quoi il repartit à Paris. On l'y reçut, avec une multitude de salutations, que quelques uns de ses ennemis méritoient de le rendre par la dispute au Roi. Le Maréchal de Rouillon vit bien que le Prince continuoit à lui faire plus les comités, mais pour ne pas perdre le reste de ce qu'il avoit sur

1615. son esprit, il dissimula son chagrin ; & pour former une nouvelle cabale, il travailla à reconcilier le Duc de Guise avec ses freres , & le Duc de Nevers avec ceux de son parti.

L'Evêque de Luçon , pendant toutes ses brouilleries , n'oublioit rien pour se faire donner quelque emploi. Il faisoit avec assiduité sa Cour au Maréchal d'Ancre, & fit encore amitié avec un nommé *Barbin*, qui étoit dans la faveur, & qui a été depuis Contrôleur général des finances. Ils lui procurerent la Charge de Grand-Aumônier de la Reine, *Anne d'Autriche*. Après en avoir pris possession, & l'avoir exercée pendant quelque temps, le Maréchal d'Ancre lui fit donner permission de la remettre à M. *Zamet* Evêque de Langres, de qui il tira une bonne somme d'argent , dont il paia quelques dettes de sa Maison, & se mit en état de vivre, avec plus de splendeur, à la Cour.

Détaché de la sujection, à laquelle cette Charge l'obligeoit, ils s'attacha plus que jamais à rechercher la faveur du Maréchal, favori de la Reine-Mere ; & lui aiant paru habile homme, il gagna bientôt son amitié & sa confiance, en sorte que le Maréchal commença à le consulter sur les plus importantes affaires qu'il eût, & à lui faire espérer un Emploi considerable. La Reine le fit Conseiller d'Etat, & le destina peu de temps après à aller en Espagne, en qualité d'Ambassadeur. Il reçut avec joie la proposition qu'on

qu'on lui en fit, soit qu'il eût bien-tôt
de connaître de plus près les fautes de
l'Espagne, ou qu'il prît les change-
ments, qui devoient arriver bientôt à la
Cour. Mais la Raine changea, ou l'on
d'avis, & l'Esquisse de Lope de Vega
mourut d'elle.

Comme l'on hat parcoure les dringues, tel a dit
lors qu'ils viennent à monter à une trop-
grande fortune, de les venir à gouverner
l'État à l'exclusion de ceux du pays, le
Maréchal d'Ancre vint à présentement
lui, qu'il étoit facile de voir qu'il ne se
conserveroit pas long-temps. Le Maré-
chal de Bouillon, sachant de le rendre in-
grat au Roi, par le malin de Lope, qui
qu'on en soit, par son affidant, de par le
fait qu'il avoit de servir la Raine à l'achar-
de, de lui être constamment opposé. Le
Duc de Longueville, s'adressant au
Maréchal d'Ancre, qui avoit em-
pêché qu'on ne lui rende la Chastelle d'Ar-
denne, par le fait de Louche, étoit en-
core par l'indignité la ville de Fumes;
de l'un d'eux qu'il ne se rendit maître
de toute la Picardie, première de com-
mission, à cause de village d'un côté
de Paris, & de l'autre des Espagnols. Le
Roi, dans l'embarras d'être dans quelques
mois d'assommolement avec le Duc,
prêtoit que d'un venir à la terre, l'au-
tre, Bouillon pour négocier avec lui, &
en même temps de deux villages Picardie,
avec ordre de l'appeler; mais il se soule-
verait, & travailla à l'engager dans la
ville.

1616.

dessein de perdre Concini. Le Prince de Condé envoya en même temps l'Archevêque de Bourges à ce Ministre, pour retirer la parole qu'il avoit donnée de le protéger, contre qui que ce fût, & lui dire qu'il ne pouvoit abandonner le Duc de Longueville. Le Maréchal, qui auroit dû se retirer à cette nouvelle, en quelque lieu de sûreté, avec ce qu'il avoit gagné au service de la Reine-Mere, résolut de tenter tout, pour se soutenir. Il fut trouver cette Princesse, & lui dit que le Prince se moquoit d'elle, que Bouillon la trompoit, & que tous les autres du parti ne machinoient autre chose que la ruine de son autorité; à quoi il n'y avoit point de meilleur remède que de les prévenir, & de s'assurer de leurs personnes; parce que le parti se trouvant sans Chefs, il seroit hors d'état de rien entreprendre. Ce conseil paroissoit trop hardi à la Reine, mais l'Evêque de Luçon & Barbin lui en représentèrent si fort la nécessité, qu'elle y consentit. Ainsi pour la conservation d'une autorité, qui au fonds ne pouvoit durer long-temps, & pour celle d'un favori, la Reine Mere hazardoit tout : comme del'autre côté, on n'épar- gnoit rien, pour avoir la même autorité, & le tout sous prétexte du bien public; malheur qui arrive d'ordinaire, sous les Régences, & sous les Princes qui ne gouvernent pas par eux mêmes, & qui dépendent trop de quelques-uns de leurs Ministres.

La

La Raison jeta les yeux sur le *Manège* de Thémis, pour en tirer ce qu'elle en avoit besoin. Le Prince dans la Louvre, il se promenoit dans le bois de Vincennes, & en jouoit avec une d'une édition de l'histoire de la monarchie de France. Mais le Duc de Bourgogne de la monarchie de France, allant au le vers de cette entreprise, s'échappèrent à ceux que l'on avoit pour les prendre, & les Ducs de Normandie & de Guienne en firent autant. Dès que le bruit de la prison de Prince de Condé se fut répandue dans Paris, le peuple courut par fautes, d'armes, & la foule s'éleva. On demanda le Parlement de S. Germain, que la couronne avoit à l'Hôtel de la Monnaie d'Or, qu'elle s'occupait de faire. La Régence d'abord, de peur d'irriter trop le peuple, mais peu de temps après, le *Manège* de Condé, Maître de Camp des Gardes du Roi, se trouva avec celui le peuple. Le Maréchal de Sully, s'étant retiré à Sedan, se refusa d'accepter le Duc de Guienne le chef d'œuvre le Prince, & à recueillir la part du Favori de la Régence. Il lui offrit de le rendre Chef de tout le Parti, & de lui offrir qu'offrant pour le peuple, il s'en étoit beller les Mœurs de Paris, pour servir davantage le peuple de cette ville comme Capot, qui n'en étoit malheureusement rien. Mais comme il n'y avoit rien de tel ne fût-il avec elle les l'œuvre du Duc, qui parloit à s'accorder avec le Duc, pour avoir le commandement de l'Armée.

1616. l'armée du Roi, il proposa au Duc de Mayenne de l'arrêter. Quoi que cette proposition fut très-sensée, & qu'on ne pût faire un coup plus utile, pour le Parti, le Duc de Mayenne ne voulut pas y entendre; & la Reine ne manqua point de profiter de cette faute, en gagnant le Duc de Guise, & tous ceux qui dépendoient de lui.

La Reine changea alors de Ministres, * Le 30 de Novembre. donnant les Scaux à Mangot, * la charge de Secrétaire d'Etat à l'Evêque de Luçon, & la Surintendance des Finances à Barbin. Le brevet de l'Evêque portoit qu'il auroit dix-sept-mille livres de gages, sans diminuer ceux de Villeroi, qui devoit continuer d'exercer sa charge conjointement avec l'Evêque, mais qui ne retourna néanmoins plus au Conseil. C'étoit en effet mal récompenser des services de cinquante ans, que de lui donner un Adjoint, autre que *Pierre Brulard Sr. de Puisieux*, en faveur de qui il avoit obtenu la survivance. Il y avoit encore ceci de chagrinant pour Villeroi, que * le Roi avoit accordé en même temps, à l'Evêque, par un autre Brevet, la préséance, sur tous les Secrétares d'Etat; ce qui étoit mortifiant pour un homme, qui avoit vieilli dans cette charge. Mais l'ambition de l'Evêque de Luçon n'avoit dès lors égard à rien, & il n'y avoit point de degré, auquel il n'aspirât. Peu de temps après la Reine fit publier un Edit, autorisé

* *Mém. d'Ann. T. 1. p. 7.*

sorti du Parlement, par lequel le Roi déclarait criminels de Lèse-Majesté ceux qui s'opposent contre de la Cour. Elle donna en même temps le commandement de l'armée au Duc de Guise, qui se rendit facilement maître de toutes les places que le Duc de Nemours avoit eues, de qui étoit naître les affaires des Mécontents, à la mort du Maréchal d'Ancre par les ordres républics. Un peu avant cela, l'évêque de Laon avoit été arrêté au Duc de Nemours, pour lui demander s'il étoit prêt de donner, que l'on faisoit dans le Parlement. Au lieu de montrer le Duc prêt à se soumettre aux Ministres de la Régence, il se trouva disposé à se défendre, mais le Duc de Guise lui présenta un état d'âge que lui, le Cardinal de Lorraine de la Champagne. On dit qu'il avoit une justification par écrit, qui fut remise entre les mains de l'évêque de Laon, comme premier Secrétaire d'Etat, mais que l'évêque la supprima. Quelque chose soit véritable, ou non, la Cour n'y fit aucune réponse.

Les François accoutumés à être gouvernés par leurs Rois, ou au moins par des gens de leur nation, ne souffrirent qu'avec peine qu'un étranger fût à la tête du Cardinal de Richelieu. Ainsi ceux qui étoient à la Cour conspirèrent contre lui, mais bien ceux qui en étoient éloignés, de ne cessèrent de parler mal de lui au Roi, qui n'avoit alors que quinze ans. Enfin Louis lui présenta que ce Ministre lui



2617. pensoit à autre chose qu'à se conserver
perpetuellement toute l'autorité, au pré-
judice de celle du Roi, & que la Reine
sa Mere, qui vouloit continuer sa Régence
le plus long-temps qu'elle pourroit, travail-
loit de concert avec lui ; de sorte que le
meilleur conseil que l'on pût donner à sa
Majesté étoit de se défaire de cet homme,
avant que d'en être opprimée elle même.
Luines fut si bien gagner l'esprit du Roi,
en lui faisant dire la même chose par d'au-
tres, que tout jeune qu'il étoit, il entra
dans ces vuës, & dissimula entierement le
dessein qu'on lui fit prendre de faire tuer
le Maréchal d'Ancre. On choisit *de Vitri*
Capitaine des Gardes, qui accompagné
de quelques autres le tua sur le pont du
Louvre. On * assure qu'il avoit eu quel-
que pressentiment de son malheur, &
qu'il avoit proposé à sa femme de se reti-
rer en Italie, avec leur bien, qui se mon-
toit à plus de deux millions d'or ; mais
que sa femme s'obstina à demeurer à la
Cour par ambition, & par avarice. En
ouvrant son cœur là-dessus à un de ses
amis, il temoigna un très-grand chagrin
de ne pouvoir surmonter l'opiniâtreté de
la Maréchale, à qui il devoit sa fortune,
& qu'il n'osoit abandonner à cause de ce-
la. Enfin il se conduisit, en cette rencon-
tre, comme font tous ceux qui s'apperçoi-
vent bien de ce qu'ils devroient faire, mais
qui possédez, par une passion qui les en
détourne, ne peuvent accuser qu'eux mê-
mes

* *Mém. de Bassompierre*, T. 1. p. 429.

ment de leur royaume , puis qu'ils firent ce qu'ils désapprouverent. Et qu'ils négligèrent ce qu'ils recommandèrent avec la mortelle. Le Camp étant encamé , le Roi vint à des Colonnades les ennemis , que le Maréchal leur avoit découverts , & l'Électeur de Saxe fut l'un de ceux qui s'enfuya ; avec le plus de perte. On lui défendit de venir de jour à de la maison , & l'Électeur reprit la place de Secrétaire d'État , dès qu'il crut qu'il pourroit faire la paroiſſe avec cet Électeur. Les autres anciens Ministres de Conféillers d'État reprirent aussi leurs places. La Reine se vit en même temps privée de ses Grands , de ses conseils de ceux du Roi , sans pouvoir parler à personne. On la fit conduire enchaînée au Château de Blois , où on la tenoit enfermée sous bonne garde. L'Électeur de Saxe se présenta devant le Roi , pour le prier , & l'Électeur lui rendit témoignage qu'il avoit bien servi le Roi. Le Roi lui ordonna sur le champ de continuer à le servir dans son Conseil ; & l'Électeur s'en étoit fait quelque difficulté de s'y opposer , à cause des anciens Ministres , qui venoient d'être révoqués , le Roi lui donna l'Électeur , pour l'accompagner à la Chambre du Conseil. Vingt-cinq de ceux qui s'y opposèrent , que le Roi venoit d'ordonner à l'Électeur de Saxe de laisser de s'en aller sans attendre. L'Électeur , qui étoit revenu pour la première fois au Conseil , après la mort du Maréchal d'Angon , crut qu'on ne lui devoit pas donner cet Adjoint , & prit

617. Vignoles de retourner demander au Roi si c'étoit en cette qualité, que l'Evêque de Luçon rentroit au Conseil. Cependant l'Evêque s'apercevant bien que le Maréchal d'Ancre n'étant plus, il n'y avoit rien à faire pour lui, se voulut faire honneur de cette affaire, & fit appeler le Président Jeannin, pour le prier de dire à Villeroi, qu'il n'avoit aucune prétention sur sa Charge. Peu de temps après, Vignoles revint, & dit que sa Majesté avoit entendu que l'Evêque de Luçon la serviroit seulement, en qualité de Conseiller d'Etat. Là-dessus l'Evêque se retira, & les Secretaires d'Etat aiant représenté au Roi le tort que leur pourroit faire à l'avenir le Brevet de préséance qu'il avoit accordé à l'Evêque de Luçon, d'autres Evêques qui entreroient dans le Conseil pouvant en tirer conséquence, sa Majesté le révoqua. Il est dit* dans cette révocation, que sous prétexte du caractère Episcopal, il avoit été attribué à l'Evêque de Luçon exerçant pour lors une Charge de Secrétaire, préséance par dessus les Secrétares d'Etat, en tous Conseils & assemblées publiques, au préjudice de l'ordre qu'ils observent entre eux & de toute équité.

Après cela, il n'étoit pas de l'honneur de l'Evêque de Luçon de demeurer à la Cour, & il n'y a personne qui ne s'en fût retiré, étant dans la même conjoncture; mais un autre seroit peut-être retourné dans son Evêché, pour y faire

y faire les fonctions auxquelles son caractère l'appelloit. Pour lui, qui ne regardoit l'Episcopat, que comme un moyen de s'avancer dans le monde, il fut se rendre à Blois, avec la permission du Roi, auprès de la Reine-Mere; dans l'esperance d'être rétabli, lors qu'elle le feroit. Il se chargea en apparence du soin de ses affaires domestiques, & prit le titre de Surintendant de sa Maison, sans se mettre en peine si cela s'accommodoit avec la Profession d'un Evêque. Mais Luines craignant le génie entreprenant du Prélat, qui pourroit suggerer quelque conseil à la Reine, par lequel elle se raccommoieroit avec le Roi, lui fit dire trois ou quatre semaines après, par ordre de Sa Majesté, de se retirer en son Prieuré de Coussay en Anjou. Comme il y demeurait beaucoup enfermé, on soupçonna qu'au lieu de travailler à quelque Ouvrage de Théologie, comme il le disoit, il ne fit des mémoires & des dépêches concernant les affaires de l'Etat. Il écrivit de là au Roi une Lettre de justification, * dans laquelle il dit, „ que quelques-uns de ceux qui „ avoient dessein de l'éloigner de la confiance que la Reine lui témoignoit, „ avoient tâché de persuader à cette Princesse, qu'elle devoit se défier de lui, parce qu'il étoit trop passionné pour le service du Roy & pour ceux qu'il aimoit le plus. (*C'étoit assurément une grande calomnie, car le bon Evêque ne se soucioit que de son propre avancement.*) „ Que néanmoins

Tome I.

B

la

* Voyez-la dans Aubery Hist. du Card. de Rich. p. 14.

617. „ la Reine n'ayant autre intention , que
 „ de vivre en repos, sous l'obéissance de
 „ son Fils, elle s'affermir davantage à lui
 „ vouloir du bien, & à se confier en lui:
 „ Que par ces artifices des mêmes person-
 „ nes, divers bruits se répandirent ensui-
 „ te, que le Roi n'avoit pas pour agréable
 „ qu'il fût davantage auprès de la Reine sa
 „ Mere : Qu'alors il demanda permission
 „ à la Reine d'aller faire un tour chez lui,
 „ pour quelques jours, afin d'avoir lieu
 „ d'apprendre plus particulièrement la
 „ volonté du Roi : Que depuis ce temps-
 „ là il avoit vécu en sa maison, en recher-
 „ chant parmi ses Livres une occupation
 „ convenable à sa Profession : Que néan-
 „ moins la Reine lui avoit fait dire avoir
 „ appris de bonne part, que l'intention
 „ du Roi étoit qu'il retournât dans quel-
 „ que temps auprès d'elle : Enfin qu'il
 „ prioit Dieu de ne lui point faire de mise-
 „ ricorde, s'il avoit jamais eu aucune pra-
 „ tique ni pensée contraire au service du
 „ Roi.

618. Cette sorte de serment, à laquelle on
 donne le sens que l'on veut, ne fit pas
 grand effet à la Cour ; au contraire, on
 le soupçonna plus que jamais de chercher
 à se rétablir, par le moyen de la Reine,
 qui ne pouvoit pas demeurer toujours dans
 la disgrâce. On lui ordonna d'aller rési-
 der à Luçon, pour l'éloigner davantage de
 Blois, & le croyant encore trop près, on
 lui commanda de sortir du Royaume, &
 d'aller attendre les ordres du Roi à Avi-
 gnon.

gnon. Pendant qu'il y fut, il composa, ou acheva de composer deux Livres, dont l'un est intitulé, *Instruction du Chrétien*, qui contient les principes du Christianisme, selon l'ordre du Symbole, du Décalogue, de l'Oraison Dominicale, &c. L'autre est un Ouvrage de Controverse, & a pour titre : *La Défense des principaux points de nôtre créance, contre la Lettre des quatre Ministres de Charenton adressée au Roi*. Il n'y a rien dans ces Ouvrages, que d'extrêmement médiocre, & s'ils donnaient de la peine à l'Evêque de Luçon, il faut avouer qu'il étoit bien plus habile Politique que Théologien.

Cependant Luines étoit maître absolu de l'esprit du Roi, qu'il amusoit par des divertissemens puériles, ou par des exercices de piété, à quoi ce Prince avoit naturellement beaucoup de penchant. Il ne permettoit pas que personne s'approchât de lui, ou lui parlât en particulier, sans qu'il le scût. Quoique Luines eût très-peu d'appui, dans le Royaume, & presque point d'expérience dans les affaires, il ne laissa pas d'entreprendre de conduire l'Etat, & après s'être revêtu des dépouilles du Maréchal d'Ancre, qui pendant un Ministère de sept ans avoit amassé d'immenses richesses, il se vit en une posture à se faire respecter des plus Grands du Royaume. Cependant le Prince de Condé, étant en prison, depuis assez long-temps, dans le Château de Vincennes, & la Reine arrêtée à Blois, il falloit se déterminer

1618. à délivrer l'un ou l'autre, parce qu'il n'étoit pas possible de les retenir tous deux. Bien des choses l'empêchoient de se déterminer, en faveur du Prince, également avide de commander & d'acquiescer des richesses. Les François aiment autant les Princes du Sang, qu'ils haïssent les Ministres; de sorte que tirer le Prince de prison, c'étoit presque la même chose, que de lui remettre le gouvernement de l'Etat. Etant aimé du Peuple, & hardi comme il l'étoit, il n'y avoit pas d'apparence qu'il fût d'humeur d'avoir Luines pour égal, dans le Gouvernement, dans lequel il n'avoit pû souffrir Concini. Quand même il ne voudroit pas se mêler d'affaires d'Etat, il aimoit si fort l'argent, qu'il voudroit avoir, ou conférer toutes les Charges, qui viendroient à vaquer. Il sembloit que Luines n'avoit pas tant à craindre de la Reine-Mère, qui se trouvoit alors privée de ses plus fidèles Serviteurs, & en qui le Roi n'auroit jamais beaucoup de confiance, après la manière dont il l'avoit traitée. Mais aussi elle étoit si fort irritée contre Luines, qui étoit cause de sa disgrâce, que si jamais elle pouvoit avoir quelque moyen de s'en venger, elle ne manqueroit pas d'en profiter.

Pendant qu'il étoit dans l'embarras de prendre l'un, ou l'autre de ces partis, la Reine lui ôta le moyen de se déterminer en sa faveur. Le Maréchal de Bouillon lui avoit conseillé d'essayer de se sauver du Château de Blois, & de solliciter le Duc
d'Es-

« **M. Gournay** de l'Académie en vint reconnaître. C'étoit un homme paisible , sage , modeste , de qui avoit coulé de grands sentimens à **Hugues**. Le difficile étoit de le plaire , parce qu'il étoit à la Cour , dans le dessein de se faire au par des Rois. Or , pour cela , les partisans secrets du Duc étoient à Lutèce , à cause de son grand crédit , & de son humeur dédaigneuse des autres , qu'on ne faisoit de l'ombance au Ministre. D'un autre côté , ils étoient d'arrêter le Duc contre Lutèce , à qui on lui représentoit que s'il ne faisoit attention à cela , il n'obtiendrait jamais rien. Il y avoit long-temps qu'on avoit promis de faire avec le Chancelier de Cardinal à son fils l'archevêque de Languedoc , lorsque on se fit cela en peine d'arrêter dans sa jeunesse , de l'arrêter avec ce que du **Hug** étoit des Rois , d'être avec le Duc , toujours la présence dans le Conseil du Roi , le Duc des Rois étoit un Arde au la faveur. Cela étoit évidemment le Duc , qui étoit même à l'empêcher que l'on n'eût dessein de l'arrêter , de sorte qu'il étoit de le voir , sans être même , à l'arrêter , sans être Gouverneur ; ce qu'il étoit sans difficulté. **Hugues**, qui avoit été Secrétaire du Cardinal d'Anjou , étoit le Duc de la part de la Reine d'Anjou , pour l'empêcher de l'arrêter de

Il faut le *Recueil de la Bibliothèque de la Reine*, par *Collet* sous le titre : *de Hugues* L. 1. p. 177.

1618. tirer la Reine de Blois. Le Duc irrité contre Luines promit de faire ce que la Reine souhaitoit, pourvû qu'elle ne l'engageât à rien qui fût contre le service du Roi. Il lui devoit donner pour retraite Loches, ou quelque autre Place de son Gouvernement de Saintonges; mais ce qui devoit être executé l'Été de l'année 1618. ne le fut qu'au commencement de l'année suivante, à cause de quelques empêchemens, auxquels on ne s'arrêtera pas.

1619. Le Duc d'Espèrnon ayant traversé toute la France, avec trois cens chevaux, se rendit à Loches, au mois de Janvier, & la Reine descendit une nuit par une fenêtre du Château de Blois; par le moyen d'une échelle qu'un Exempt de ses Gardes lui avoit préparée, & au pied de laquelle étoient quatre ou cinq personnes avec *Du Plessis*, créature du Duc d'Espèrnon. La Reine se glissa avec eux le long du fossé, & alla jusqu'à l'autre bout du pont où étoit son carrosse. Elle n'avoit qu'une seule Femme de Chambre, avec elle, & elle n'emporta rien, que ses pierreries, avec une lanterne; car elle n'osoit demeurer la nuit dans son carrosse, sans une bougie allumée. On la conduisit de la sorte jusqu'à *Montrichard*, où elle changea de chevaux, & trouva l'Abbé *Ruccellai*, avec l'Archevêque de Toulouse, & quelques autres personnes, avec qui elle alla à Loches, avec la plus grande diligence qu'elle pût. Le Duc d'Espèrnon, qui y étoit arrivé le soir précédent, lui vint une lieue au devant.

ment. Mais le Roi, après y avoir dûment réfléchi, pour répondre son crainte, se retira, à Angoulême, où plusieurs de ceux à qui le gouvernement de Languedoc étoit confié, lui firent offrir leurs services. On offrit que cette courtoisie, dont le projet étoit long-temps sur le tapis, avoit été communiqué à plusieurs personnes, mais que Languedoc étoit le négligé, qu'il n'en étoit aucune recommandée, et que surtout que ce Ministre n'étoit pas fort digne de porter qu'il occupoit.

Il fut d'abord embarrassé, lorsqu'il apprit cette nouvelle, et qu'il vit que le Roi avoit à d'autres obligations de la France. Mais il avoit pu se faire quelques autres idées, et se lui procurer quelques autres personnes. Mais il se souvint heureusement que l'abbé de Longue, qui s'occupoit de faire des Leçons de Théologie dans son aile, lui étoit alors son beau-frère Du Pont de Courlay, pour lui offrir ses services, et pour l'aider qu'il n'avoit point de plus grande passion que celle de servir le Roi. Et lui encore de particulier. Languedoc accepta ses offres, jugeant qu'il n'y avoit personne qui fût plus propre à porter le Roi à un accommodement, et à mettre la division parmi les parlians. Pour ne point perdre de temps, il lui envoya un passeport de Roi, avec des Letres, par laquelle il le prioit de se rendre incessamment auprès de son Frère-Merc. Le Roi ajouta au bas de ces Letres ces mots de sa main : Je vous

Roi . . . pour

qu'elle fût allée à la Reine, afin qu'elle ne fût pas de difficulté de venir à la Cour. L'un de ces Placets étoit le Capitaine d'Angers, dont la Reine donna le Gouvernement à Richelieu. Tous deux de l'épiscopat de Languedoc. Après la mort du Cardinal de la Roche, son Oncle mourut. L'Évêque qui étoit encore ce Gouvernement qu'il tenoit, se fit de cet, de à Châlon. Cependant ne repart pas encore de moyen de rentrer dans le Conseil d'État, comme il y étoit allé, comme à la Cour avec la Reine, il étoit allé avec l'Évêque d'Orléans, qui quoique le Roi le peussent enlever, n'osaient pas y rendre. Le Cardinal étoit à Tours. Et il avoit cru que la Reine s'y rendrait dans peu de temps, mais ce fut ce qu'elle promit, fut qu'elle viendrait à Angers, où elle étoit plus près du Roi. Ce Prince lui écrivit même après une Lettre pleine d'amitié, dans le Duc de Montaigne, beau-père de Languedoc, fut le particulier, et par laquelle il lui étoit donné une très-grande envie de vivre avec elle, comme auparavant. Mais il n'osa pas profiter de la facilité, de sorte que la Cour demeura à Angers, qu'il n'y eût de l'absence dans le conseil de Richelieu de Languedoc, et qu'il ne vint le rendre plus long-temps résidant au Roi, et cependant l'accommodement qui fut donné.

Le Duc de Montaigne de "revenir d'Angers, après la Reine que la Reine

ne-Mère s'arrêtoit à des difficultez de peu de conséquence, comme étoit celle-ci, que conformément à la promesse que le Roi avoit faite de rétablir dans leurs Charges le Duc d'Espèrnon, & tous les autres, qui l'avoient servie, il falloit que l'on rétablît deux Capitaines des Gardes du Roi, qui l'avoient suivie. Mais quoi que le Roi eût fait cette promesse, en termes généraux, il ne trouvoit pas à propos de remettre sa Personne entre les mains de gens qui avoient porté les armes contre lui. La Reine faisoit aussi difficulté de venir directement trouver le Roi, & se plaignoit que ce Prince ne l'invitoit pas de le venir voir, mais qu'il la forçoit. Elle disoit qu'elle iroit à Angers, & qu'après avoir pris possession de cette Place, elle se rendroit à la Cour. Ces difficultez recherchées, du côté de la Reine, marquoient non seulement une très-grande défiance, mais encore beaucoup d'artifice, * & l'on ne doutoit plus que l'Evêque de Luçon ne fût cause de tout cela. Enfin la fermeté de la Reine l'emporta, & l'on rétablit *Tormegeres* & *Borde* dans le Régiment des Gardes, quoi que lors que le Duc d'Espèrnon se retira à Metz, ils l'eussent suivi sans congé, avec la plus grande partie de leurs Soldats. Le Roi avoit eu une très-grande répugnance à consentir à ce rétablissement, mais Lui-même l'avoit enfin gagné, pour faire voir à la Reine-Mère, qu'il étoit prêt de la ser-

vir

vir en tout ce qu'il pourroit, & s'appuyer de ce côté-là, contre l'autorité du Prince de Condé, qui étoit encore en prison, & qui avoit sujet de se plaindre de ce qu'on l'y retenoit si long-temps. La même raison fit qu'on laissa la liberté à la Reine de venir droit à Tours, ou d'aller auparavant à Angers ; afin qu'elle ne crût pas qu'on la voulût mener en triomphe à Paris, comme elle le disoit auparavant. Comme on crût qu'elle alloit venir, elle demanda que pour sûreté, qu'on ne lui feroit aucun mauvais traitement, on lui remît entre les mains le Duc de Mayenne ; mais il ne se trouva pas disposé à servir d'Otage, & d'ailleurs étant Sujet du Roi, si on n'avoit pas voulu tenir parole, on se feroit moqué de cette prétendue sûreté. On fit donc comprendre à la Reine, qu'il étoit inutile de la demander, de sorte qu'enfin elle se contenta des Lettres du Roi, de Luines, & du P. Arnaud Confesseur du Roi.

Au mois d'Août * le Roi fit deux Marchaux de France Prélin & S. Geran, que Luines, par cette faveur, mit dans son parti, au lieu qu'auparavant ils ne l'aimoient point. En même temps on lui expédia un Brevet, par lequel le Roi le déclaroit Duc & Pair de France, aussi-tôt qu'il auroit quelque Terre, qui pût porter ce Titre. Un de ses Freres lui céda la Comté de Maillé, & en y joignant quelques Terres du voisinage, il les fit ériger

1619.

en Duché & Pairie. Il y eut quelque difficulté, à faire enregistrer ses Lettres au Parlement de Paris, parce que le Maréchal de l'Esclapart, qui avoit depuis longtemps un semblable Brevet, n'avoit point encore été enregistré, & qu'il n'étoit pas juste qu'un autre passât devant lui. C'est ce qu'il fit représenter par le Marquis de Crequi son Gendre, mais la fortune de Luines l'emporta.

La Reine * partit enfin d'Angoulême, avec un cortège de dix carrosses à six chevaux, & de cinq cens personnes à cheval. En prenant congé du Duc d'Espernon, elle lui fit présent d'un très-beau diamant, non pour le dédommager, puisqu'il avoit dépensé deux cens mille écus pour son service, mais en mémoire d'elle. Pour lui il ne l'accompagna, que jusqu'à la frontière de la Province, mais l'Archevêque de Toulouse son Fils ne l'abandonna point. Quantité d'autres Personnes qualifiées l'accompagnèrent aussi, & entre autres l'Evêque de Luçon, de qui elle avoit trop besoin, pour le renvoyer en son Evêché. Elle lui fit prendre les devans, pour aller avertir Sa Majesté de sa venue; & il fut parfaitement bien reçu à la Cour, & même du Duc de Luines, qui étoit ravi de voir l'accommodement de la Reine-Mère enfin achevé. Le lendemain l'Evêque retourna, pour rapporter à la Reine la manière, dont on avoit reçu à la Cour la nouvelle qu'il y étoit allé porter.

Com-

* Le 29. d'Avril.

Comme elle s'approchoit le Cardinal du Bois, & le P. Augustin lui offrirent un dîner, & lui firent le Duc de Lorraine s'en venir jusqu'à Montigny, où il la fit dîner avec toutes les marques d'une cordiale hospitalité; & où il lui fit aussi voir, avec beaucoup de civilité, les Reines la comtesse de Mirabail dans son Cabinet, où il demouroit avec toutes ses filles. Elle offrit qu'il lui fit des espèces de pain, & des protestations de la servir à l'avenir, & que la Reine en parloit souvent. Le lendemain le Roi se rendit en personne à Montigny, Maitre du Duc de Montcalm, proche de Tournay, où la Reine étant arrivée la première, elle le vint recevoir à pied, dans la Place. La Mere & le Filz s'embrassant, avec de grandes marques de tendresse, & le pain parut ensuite avec toutes les autres. On promit à la Reine ce qu'elle demandoit, & de lui faire quelques présents d'argent, dont elle étoit assez besoin. Le Roi reçut avec qu'elle lui présentait, comme l'Archevêque de Toul, l'abbé de Châlons qui s'étoient attachés à elle, avec beaucoup de bonté. Ensuite toute la Cour prit le chemin de Tournay, & le Roi étant paré le premier à cheval, les Reines & les autres en carrosse. De Tournay la Cour alla à Brétil, que le Roi trouva fort bien meublé en Duché & Pairie, en faveur de son Frere, qui y donna une fête magnifique.

Depuis que le Roi avoit vu la Mere,

Mad 19.

ils avaient vécu , comme il le fallait ; dans une parfaite union : le Duc de Luynes lui avait rendu toute sorte de bons offices , sans qu'il parût qu'elle lui en eût été redevable de quelque chose. Néanmoins comme on ne faisait rien de ce qu'on lui avait promis , lors qu'on parla d'aller à Paris , elle recommença à dire qu'elle n'en était pas d'humeur d'être menée en compagnie ; de sorte qu'elle partit pour Angoulême le 21. de Septembre , après avoir promis de faire signer le Roi. On fut surpris qu'elle avait observé ce qu'elle avait promis , et qu'elle n'en avait rien fait. On avait fait un Traité très avantageux , elle se débrouilla d'aller d'abord à Paris ; mais outre que ce Traité ne s'exécuta point , comme elle ne devoit avoir aucune part au gouvernement des affaires , qui étoient le Roi vouloir bien lui donner , on lui qu'on n'en avoit rien regardé absolument , à son égard , qu'elle feroit , pour ainsi dire , le Chartréux du Roi. Elle étoit à Paris avec lui. Il y a bien de l'apparence que si le digne de Luynes , qui l'accompagnait par tout , eût pris soin de lui faire voir les cartes blanches de son oncle , ne pouvant se résoudre ni d'aller dans son Loches , ni de demeurer à Paris , avec le simple digne digne de Luynes.

Ainsi que le digne digne partit pour Angoulême , le Duc de Luynes avait résolu de lui donner une commission , touchant la dévotion de l'Église du Clergé ; mais elle ne vint point de déclarer le digne. On

Le digne de Luynes

pendant comme le Duc voyoit qu'il ne pourroit plus le servir, sans faire trop de sacrifices, si que l'on dit que les négociateurs de sa part vinrent à demander la liberté, il vint qu'il étoit de la bonne politique de s'en tenir l'assentiment du Prince, son souverain. Après que la Reine-Mère lui eût témoigné d'être satisfaite de lui, il ne s'y tint pas, & l'ambassadeur Prince lui permit de proposer à son Excellence celle de son Prince. Aussi il se rendit à Vincennes le 15 d'Octobre, & présenta au Prince une Lettre du Roi, qui lui apprenoit qu'il étoit libre, mais avec deux mois, après qu'il avoit été mis en prison. Il lui offrit ses services, & le pria de le prendre en la protection, ce que le Prince lui promit, avec beaucoup de joye. Le lendemain le Prince vint à Paris, & demanda pardon au Roi à genoux, le supplia d'oublier le passé, & lui rendit grâces de la liberté qu'il lui avoit donnée. Le Roi le fit relever après ce compliment, & lui témoigna beaucoup d'amitié.

Cependant la Reine-Mère ne perdit point de vue le Duc de Clèves, & elle donna un nouveau sujet de la disputer, en renvoyant la Députation que les Ambassadeurs allemands à Rome lui firent. Et lui témoignant la joye qu'elle avoit de le voir, & de son séjour dans la Province d'Anjou, & lui feroit part des demandes qu'il avoit faites de faire au Roi. Les Rois lui remercia, & leur dit qu'ils étoient en elle une bonne volonté. On

1619. croyoit à la Cour qu'elle devoit renvoyer cette Députation au Roi, pour ôter tout soupçon de nouvelles broüilleries. On ne trouvoit pas bon non plus, qu'elle attirât chez elle la Noblesse d'Anjou, & du voisinage, qui lui rendoit de trop fréquentes visites au gré de la Cour. Le Duc de Luines ne laissoit * pas de parler d'elle avec beaucoup de respect, quoi que d'un autre côté il fît tout ce qu'il pouvoit, pour obliger le Prince de Condé, à qui il fit rendre son Gouvernement de Berry, & ses pensions. Il lui donna même entrée dans le Conseil du Cabinet, & paroissoit avoir beaucoup d'égard pour ses sentimens. Ce Prince étoit d'avis, aussi bien que lui, d'attirer au plutôt la Reine à la Cour, pour ne pas laisser refroidir les esprits, & pour empêcher qu'elle n'entretint toujours un parti dans l'Etat. Mais plus on la pressoit de revenir, plus elle trouvoit de prétextes pour éloigner son voyage.

Cependant le Duc de Luines s'y prêta le Serment ordinaire en Parlement, en qualité de Duc & Pair. Le Marquis de Crequi y fut après lui, pour faire aussi enregistrer le Brevet de son beau-pere le Maréchal de l'Esdiguieres, qui fut reçu de même, & avec qui le Duc de Luines convint de lui céder le pas, pendant sa vie seulement. Le Prince de Condé, pour faire honneur au Favori, l'accompagna au Parlement, & l'en ramena. Dans le même

* Vit. Siri T. V. des Mém. Réc. p. 62.

§ Le 14. de Novembre.

même temps, on se hâtoit de en publier une Déclaration du Roi, datée du 3 du mois de Novembre, contenant la déclaration du Prince de Condé, dans la préambule de laquelle il étoit dit que les dévotions païsses avoient été fait avec telle et quel point d'avis respect à l'autorité de Dieu, et à celle qu'il avoit en l'honneur d'appartenir au Roi, et d'avoir de grandes Charges dans l'Etat, avoient si fort aimé de son nom et de son autorité, que si Dieu ne lui eût donné assez de fermeté de le servir pour les choses, tout les eût tombés dans une horrible confusion. On contoit entre les autres que leur aveu-veille conduits avoit causés à l'Etat, l'emprisonnement du Prince, qu'il vouloit perdre, étoit en, avec la France. Le Roi le déclaroit manifestement innocent, et lui rendoit témoignage qu'il n'avoit fait que pour la gloire de son Service, et pour le bien de l'Etat. Tout cela étoit directement contraire à ce que l'on avoit fait jusqu'à ce temps là, contre le Prince, et particulièrement à son emprisonnement, que le Roi avoit approuvé depuis si long-temps. Dans le fond il y avoit visible que ni le Marquis d'An-der, ni le Prince n'avoient pu être ni au bien de l'Etat, ni à la gloire du Roi, mais à l'injure, et à malice leur propre intérêt; mais c'étoit une faute infiniment plus pardonnable au premier Prince de sang, qu'à un Florentin, tel qu'étoit Gaston d'Orléans; de sorte que peut-être

1411.

qu'il s'agissoit de rétablir le Prince de Condé, il valoit mieux repasser sous le nom de la Marquise d'Angre, que l'on avoit fait sçavoir.

Cette Déclaration ayant été communiquée à la Reine, elle se chargea certainement de la considérer dont elle devoit conclure, parce que l'on y avoit été elle-même convenuement le Régiment, quasi que le Prince de Condé lui étoit arrivé dans un moment par les Commissions, elle le lui donna, qu'il fut mis en liberté. L'Écuyer de Laigues qui l'avoit conduit d'arrêter le Prince, ne pouvoit être le commencement de la Déclaration de la Reine, sans y voir la confirmation, de ce qu'il devoit attendre d'un homme de conséquence, de un homme de qui la Reine venoit de parler en des termes si forts. Cependant il dissimuloit tout, se contentoit de flatter la Reine du Duc de Laizere, en l'employant auprès de la Reine, sans néanmoins perdre la cour, mais qu'elle avoit voulu. Elle ne venoit pas seulement à la Cour, à moins qu'elle ne lui accordât un autre de Gardes, qu'elle ne venoit en durant le Régiment, sur quoi l'on se d'abord beaucoup de difficulté, mais enfin Laigues, qui craignoit que l'autorité du Prince ne s'augmentât trop, le lui fit accorder.

1412.

Il dissimuloit qu'il n'y avoit plus rien à dire, pour servir cette Princesse à la Cour, la Reine s'imaginant qu'elle devoit perdre au plutôt, sans que toute cette négociation s'adressât à la Reine, par

fin.

de l'orgueilleux cœur qui devient espris de la haine, de qui sortent toutes les vaines fureurs dans les affaires comme auparavant ; sans quoi l'on croirait tout devenir inutile, puis qu'elle ne devient plus en état de les récompenser. Mais d'écouter la voix droite, dont la seule proposition doit être prise de tout secours. Le Roi se vante sans respect la nation, que l'on ne soupçonne point le Prince de Condé de le Dug de Lorraine ; & ce dernier seigneur avec sa Princesse ; s'attachent à séduire plutôt les Princes. Cependant le Duc de les deux Princes s'attachent à séduire ce qu'ils croient être bon à la Cour, & se trouvent bien d'un quel que parti ils se trouvent, dans les parades.

La Reine-Mère, qui avait d'abord acquiescé aux raisons, qu'on lui avait dites touchant la Déclaration du Roi, en faveur du Prince de Condé, recommence qu'elle ne veut à s'en plaindre. Elle voit bien que le Roi en fit tout son, pour elle, et la conduite s'en fait justice, puis qu'elle n'a voit fait empêcher le Prince, qu'à voir la participation du Roi. Elle résiste contre vouloir pousser le Duc de Lorraine, quoi que Huguenot ; & lui de Princes, parce que d'écouter ceux de la Cour, qui il avait été traité au Louvre, d'écouter, et première, sans d'écouter. Il parait à de quel nature de nouvelles connaissances ; qui n'étaient pas faciles à terminer. Le Roi doit trop s'être d'écouter deux Déclarations opposées ; l'une

Lettre

coups de l'autre pour la France du Cardi-
nal, pour en donner une troisième ; et
l'on craignoit que la Reine-Mère ne sou-
haitât voir les Huguenots dispersés. Pour
accommoder ces différends, se diliger avec
l'Espagne, le Roi offroit d'aller à la Ma-
in cette Lettre, qui tendroit bien au Dis-
cours ; de la Reine du public au Roi, par
lequel elle enseignoit qu'elle n'au-
roit aucun différend avec les Huguenots.
Elle offroit aussi de faire faire d'urgence le
Duc de Rohan, qui étoit appelé à elle.
Mais les mémoires de l'Evêque de Lyon de
devoient l'avoient l'Evêque, demeurèrent
dans la même force ; de sorte que les pro-
posés, de plusieurs autres choses sur
ces sujets.

Pendant ces négociations, le Duc de
Mayenne, qui étoit malade, mourut,
parce que le Roi ne lui faisoit pas payer ses ex-
penses militaires, qui lui avoient été pro-
mises depuis long-temps, pour des dédona-
tions. * Le seigneur de la Cour, dans
peu de temps du Roi, s'en alla à gran-
des journées dans son Gouvernement de
Gascogne. Cette sortie impétueuse con-
tribua considérablement la Cour, dans le soupçon
qu'elle avoit qu'il n'y eût un parti du mé-
contentement tout secret, et que la Reine-Mère
et sa famille étoient à leur aise. Les
plus Grands Seigneurs du Royaume par-
ticulièrement de ce côté, et depuis le
Duc de Montpensier, on leur avoit
si peu donné de satisfaction, que le Duc

de Laines devoit tout approuver. Les
 jésuites du clergé, de leur naturel circonspec-
 tés, de leurs harades qu'on leur avoit
 fait écrire ; de concert à deux centen-
 tes qu'il devoit, pour ainsi dire, la prière
 du pape valant mieux. Et qu'il approuveroit
 le cardinal, le cardinal seroit le plus sùr
 d'être contre le mortel ennemi en police
 de Dieu de l'Estat ; mais seulement des
 moyens propres à fortifier le parti, que
 l'on avoit pris. Dans cette pensée, le Duc
 de Laines, après un long conseil, con-
 clut de s'obliger sans pour attirer le Roi
 et la Cour. Il vouloit lui envoyer le Duc
 de Montauson, qui refusa d'abord d'y al-
 ler, pour, disoit-il, que le Roi ne lui
 promettant qu'on ne lui avoit rien promis, par son
 ordre Roi, et qu'il n'avoit rien à lui ré-
 pondre là-dessus. Pour l'obliger de par-
 tir, et pour lever toutes les difficultés qui
 pouvoient se former du côté de la Reine,
 on lui donna une blanche, avec promesse
 de lui accorder d'abord ce qu'elle de-
 manderoit. Il partit * avec ses ordres. Et
 le Roi le suivit peu de jours après, pour
 l'avancer jusqu'à Tours, afin de pouvoir
 plus facilement le renvoyer de chez l'Encein-
 te, d'où il étoit que tous les gens bien vus,
 et ceux plus propres à séduire la Reine,
 qu'à l'écarter.

Le Duc de Montauson, étant arrivé en
 poste à Angers, trouva la Reine bien dis-
 posée ; et apparemment, il vint à la Cour ;

mais

1620. mais elle vouloit auparavant voir au moins une partie de ce qu'on lui avoit promis executé; sur tout en ce qui regardoit quelques sommes d'argent, qu'on ne lui avoit point fait tenir, quelques promesses qu'on lui en eût faites. Elle dit aussi qu'il n'étoit nullement besoin, que le Roi s'avancât jusqu'à Tours, & qu'elle iroit bien à Paris, sans qu'il lui vint au devant. Après cette conference, elle envoya Boutbillier, son Secretaire, à la Cour, & le Duc de Montbason un Gentilhomme, pour apprendre au Roi ce qui s'étoit passé. On jugea à propos de faire retourner le Roi, qui étoit déjà à Orléans, & il se rendit * à Fontainebleau, & de là à Paris; ce qui confirma la pensée de ceux qui avoient désapprouvé son voyage. Le Duc du Montbason revint peu de temps après, & dit qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen de faire revenir la Reine, que de lui donner la satisfaction qu'on lui avoit promise, & sur tout les sommes d'argent qu'on s'étoit engagé de lui faire toucher. Mais le Duc de Luincé, qui auroit bien voulu ne rien faire de ce qu'il avoit promis, de peur d'augmenter les forces du parti de la Reine, ne pouvoit se résoudre à lui faire tenir parole; & le Prince de Condé l'entretenoit dans cette humeur, en lui faisant donner des avis de toutes parts, que la Reine avoit formé le dessein de le faire assassiner. La Reine de son côté n'avoit pas beaucoup de penchant à se remettre entre
les

* Le 15. d'Avril.

les mains du Duc de Luines, en revenant à la Cour, avant que d'être assurée, par l'exécution du Traité, qu'on en usoit de bonne foi avec elle. Néanmoins comme il étoit de la dernière importance au Duc de Luines de détacher la Reine du parti des Mécontents, il lui fit envoyer l'argent qu'elle demandoit, & executa quelques autres choses, qu'elle avoit souhaitées. 1620.

Celui qu'on lui envoya trouva les choses un peu changées, quoi que la Reine dît toujours qu'elle souhaitoit avec passion de revoir le Roi son Fils. Elle assuroit qu'elle ne pouvoit se fier au Duc de Luines, & moins encore au Prince de Condé, dont elle fit de très-grandes plaintes: Que pour revenir avec sûreté à la Cour, il falloit que quelque Puissance Etrangere, ou les Parlemens du Royaume intervinsent, pour garantir le Traité: Que si on ne lui vouloit donner aucune de ces sûretés, elle seroit obligée de demeurer à Angers, où elle attendroit l'exécution des autres choses qu'on lui avoit promises: Que si on l'inquiétoit, elle prendroit toutes les mesures qu'elles jugeoit nécessaires pour se défendre. Blainville, qu'on avoit envoyé à la Reine, ayant écrit au Duc de Luines ce qu'elle lui avoit dit, ce Favori commença à craindre que cette Princesse ne cherchât les moyens de le brouiller avec les Parlemens, pour le remettre quelque jour entre leurs mains. Blainville en tâchant de gagner l'esprit de la Reine, lui causa

1620. causa de nouvelles craintes. Il lui dit que le Duc de Luines n'avoit jamais voulu prêter l'oreille à plusieurs suggestions des ennemis de la Reine, qui lui avoient fait souvent entendre, qu'il la pouvoit enfermer plus sûrement dans le Château de Vincennes, ou la renvoyer à Florence, ou lui faire quelque chose de pire. Ce discours fit rentrer la Reine en elle-même, & en pensant aux dangers qu'elle avoit courus, pendant qu'elle étoit entre les mains du Duc de Luines, elle fit réflexion au péril où elle rentreroit, en retournant à Paris.

Cependant le Duc de Mayenne ayant été rappelé à la Cour, il s'excusoit d'y aller, sur ce qu'il pouvoit rendre de plus grands services à Sa Majesté dans son Gouvernement qu'à Paris, & promettoit en même temps de demeurer inviolablement attaché à ses intérêts. Néanmoins on scût qu'il avoit envoyé divers Gentilshommes à la Reine-Mere, au Duc d'Espernon, & au Duc de Montmorenci, & qu'il avoit été à *Blaye*, pour s'aboucher avec le *Comte d'Aubeterre*, Gouverneur de cette importante Place, & mécontent de la Cour. La Comtesse de Soissons entretenoit aussi une étroite correspondance avec la Reine, & l'on craignoit qu'elle ne vint à quitter la Cour, avec son Fils, pour s'aller joindre au Duc de Longueville son Gendre.

Cette disposition des affaires porta le Duc de Luines, malgré les artifices du Prince

Prince de Condé, à tout tenter pour s'accommoder avec le Roi. Il lui envoya de nouveaux *placards*, avec la somme de deux cent mille francs, de lui rendre les autres après celles qu'elle avoit demandées. Mais pour ce qui regardoit les honneurs qu'elle vouloit avoir, il n'étoit pas possible de les lui accorder. Au lieu de cela, le Roi lui écrivit, qu'elle pût s'en contenter sur la parole, de que si le Duc de Laigue n'en étoit pas avec elle, comme elle le souhaitoit, il lui donneroit son rang. La Reine par là étoit elle-même disposée à venir à la Cour, mais elle demanda quelques temps pour s'y préparer, n'étant pas en état de partir sur le champ. Elle vint de Laigue de ses autres Confidens, pour rendre la même nouvelle, & représenta à l'égard de sa Lettre du Roi, que la parole de ce Prince n'étoit pas une si bonne suffisance pour la Reine, puisque le Duc de Laigue étoit extraordinairement malade de son malin, il lui feroit volontiers faire ce qu'il voudrait.

Mais elle vint à la Cour, avec cette réponse, & on la renvoya à la Reine à Angers, pour dire à la Reine, que le Roi lui donnoit trois semaines, pour se préparer au voyage que l'on souhaitoit depuis si long-temps, & que cependant il ne s'agit de ne point négliger les préparatifs de guerre qu'il falloit faire.

Comme le Duc de Laigue prétendoit gouverner seul l'Etat, & être l'unique



1620.

nal par lequel le Roi répandroit toutes ses graces sur ses Sujets , à l'exclusion des plus Grands Seigneurs du Royaume, plus loin il alloit , plus il se faisoit d'ennemis. Le Duc de Nemours se sauva de Paris de nuit , & se retira à Angers ; le Duc de Vendôme en fit autant , & le parti de la Reine croissoit tous les jours. On *avertit la Cour que la Comtesse de Soissons étoit prête à les suivre avec son Fils & le Comte de *S. Aignan* ; mais le Duc de Luines , au lieu de se déterminer promptement sur le parti que l'on devoit prendre là-dessus, leur donna le temps de se retirer. Ainsi le Prince de Condé étant demeuré seul à la Cour, il n'y eut plus personne, qui pût contre-balancer son autorité , que le Duc de Luines, fondé sur une faveur, qui pouvoit changer. Le Roi ne s'appliquoit à rien , & n'avoit pas assez de résolution pour faire quoi que ce soit de son chef, ni de fermeté pour se faire craindre. Il avoit besoin d'un Ministre, qui eût pour lui les qualitez Royales, qui lui manquoient, & qui gouvernât en son nom. Tous les Grands, qui connoissoient sa foiblesse, prétendoient à ce poste , & ils étoient assurez que toute leur conduite seroit approuvée, s'ils pouvoient s'en rendre maîtres. C'est ce qui causoit les divisions , que l'on voyoit dans le Royaume , & qui durèrent jusqu'à ce qu'un grand Ministre se trouvât en état, en régnant absolument sur l'esprit du Roi,

de

* Le 29. de Juin.

de perdre deux cents, qui voudraient partager l'autorité de plusieurs royaumes.

Le parti de la Ligue se trouvoit alors dans une position redoutable. Tous les Provinces maritimes, depuis Dieppe jusqu'à la Gironde, étoient entre les mains des Mécontents, avec quantité de Places par tout le Royaume. Et un nombre considérable de Grands Seigneurs & d'Officiers expérimentés, dans les affaires de la guerre. Le Duc de Longueville étoit maître de la Normandie. Le Comte de Noilly étoit avec Dieux, la Perle-Normand, la Perle de une grande partie du Maine. Le Maréchal Baislaillé tenoit les environs de la Saône & de la Mayenne, Châteauneuf de Ratis. Le Duc de Vendôme étoit maître d'une grande partie du centre de la Loire, de laquelle la Saône avoit Angers & la Perle de Côté. Les Duc de Trévise & de Rous avoient tous deux, le premier le Poitou, & l'autre la Bretagne. Le Duc de Rohan étoit Gouverneur de St. Jean d'Angoulême. Le Duc d'Angoulême commandoit dans l'Angoulême & dans la Saintonge. Le Duc de Mayenne gouvernoit Bourdeaux & la Guienne. Enfin plusieurs autres des plus qualifiés de Royaume, à qui la faiblesse du Roi demandoit bien de leur secours, tenoient plusieurs Places fortes, de diverses dépendances à peindre le plus qu'ils pouvoient de ces levilleries. Mais ce qui faisoit d'autant plus de mal à long-temps ce grand parti, des craintes de la Ligue. Tous de gens s'y trou-

*620. voient engagez , & leurs differens intérêts ne pouvoient s'accorder les uns avec les autres.

Le Roi, ou plutôt le Duc de Luines, embarrassé dans cette conjoncture , envoya à la Reine-Mere une Députation solennelle , composée de Du Perron, Archevêque de Sens, du Duc de Montbason, & du Président Jeannin, qui furent suivis du P. de Berulle, chargé d'instructions secrètes. Mais la Reine, qui attendoit que tout son parti eût pris des mesures assurées , tiroit cette négociation en longueur , dans l'esperance de ne revenir à la Cour , qu'avec la même autorité qu'elle avoit eue pendant la Minorité de son Fils. Il n'étoit pas facile de convenir de la manière dont on agiroit , & de réduire des projets si differens à quelque chose d'uniforme ; quoi qu'il semblât que tous s'accordoient à faire chasser le Duc de Luines , & par consequent au rétablissement de la Reine. Dans cette conjoncture, le Prince de Condé donna au Roi un très-bon conseil, qui fut de se mettre en campagne le plus promptement qu'il seroit possible, pour attaquer les principaux des Mécontents, avant que les autres les pussent secourir. Il dit même que si l'on avoit suivi cette conduite, dans les broüilleries, où il avoit eu part, il n'auroit pas eu moyen de tenir contre la Cour, dont l'irrésolution lui avoit donné le temps d'agir. On résolut donc de faire marcher les troupes, qui étoient en Champagne, du côté

côté de Chartres, sous la conduite de Bas-
sompierre ; pendant que le Roi iroit en per- 1620
 sonne en Normandie, contre le Duc de
 Longueville.

Avant que de partir, le Duc de Luines-
 trouva à propos que le Roi * allât en Par-
 lement, pour y justifier sa conduite. Il y
 témoigna du chagrin de se voir contraint
 d'agir contre la Reine sa Mere, quoi qu'il
 ne souhaitât rien avec plus de passion, que
 de vivre avec elle en Fils obéissant & res-
 pectueux. Il ajoûta que s'étant mise à la
 tête des Mécontents, il étoit obligé de
 prendre les armes pour dissiper ce parti ;
 & qu'ayant appris que *Roïen* étoit en dan-
 ger, il étoit résolu de marcher de ce côté-
 là. Il finit, en recommandant au Parle-
 ment de tenir la Ville de Paris en repos,
 & dit qu'il s'en remettoit entièrement à
 ses soins. Le Premier Président & l'A-
 vocat Général lui répondirent, en le re-
 merciant de la confiance, qu'il témoi-
 gnoit avoir au Parlement, & en lui pro-
 mettant de s'acquitter fidèlement de ce
 qu'il lui recommandoit. Ils lui dirent
 aussi qu'ils le prioient de chercher des
 voyes de s'accommoder par la douceur
 avec les Mécontents, plutôt que de venir
 à une guerre ouverte contre sa Mere, &
 contre les plus Grands Seigneurs du Roiau-
 me, & lui représenterent en peu de mots
 les malheurs, qui suivent les guerres ci-
 viles.

Après cela, le Roi nomma divers Gé-
 C 3 néraux,

1520.

sement, pour s'appeler aux Milicaines, dans lesdites Provinces où ils s'étoient rencontrés, & donna aux Gouverneurs des Provinces voisines, les ordres nécessaires pour cela. Le Prince de Capoue devoit commander, en qualité de Lieutenant Général, l'Armée où le Roi seroit en personne. Les Ducs de Guise & de Longueville devoient s'appeler en France, le Duc de Dauphiné, avec une partie du Maréchal de Montmorency, Gouverneur de Languedoc. Le Prince de Joinville & le Maréchal de Thionville, devoient s'attacher aux Ducs de Mayenne & d'Angoulême. Le Duc de Nemours & le Maréchal de Villeroy, devoient aller observer le Marquis de la Vallée, Gouverneur de Milan. Le Cardinal d'Orléans fut chargé de recevoir les Officiers du Maréchal de Montmorency. Le Duc de Belfort, * fut commandant l'Armée de Champagne, en qualité de Maréchal de Camp. Il s'y rendit au mois de Juillet, ramassa les troupes qui y étoient, & en leva de nouvelles à Bréteuil, avec une diligence, qu'on n'avoit auparavant demandée. Ainsî il joignit huit mille hommes de pied & six cents chevaux, à l'Armée du Roi. Il retint la Province dans l'obéissance, & empêcha que le Cardinal de Guise, qui venoit de quitter le service du Roi, n'y causât du dérangement.

Cependant le Roi partit pour la Nor-

1520.

* *État E. de la France*, p. 271. 28. juil.

menée¹, relevant l'arc de l'entrée de la Cour, quand que l'on voit le Lion de Longueville poindre dans la Province, Et que les plus anciens Ministres richelieu font à l'issue de cela de l'on découvre. Il venant avec lui le Duc d'Orléans fils France, le duc de Bretagne avec le Chancelier, et quelques Conseillers d'Etat à Paris. Son ardeur n'estoit que de leur faire passer, et de lui avec Chevaliers, accompagnent les Cardes ; Et il ne mancoit que quatre pièces de gros Canon. Et along de campagne. Cependant le Duc de Longueville, qui estoit à Rouen, dont le peu de disposition commander cette importante Ville, quand qu'il eut vû que l'armée du Roi s'approchoit, il se rendit au Parlement, comme qu'il prétendait parler au Roi la liberté qu'il lui devoit, et qu'il ne s'estoit éloigné de la Cour qu'à cause des Parents, qui abusaient de la bonté du Roi. Après cela, il se vint à Blois, de la Roi fut reçu à Rouen, avec de grandes acclamations. La Ville de Caen se donna bien-tôt après pour Sa Majesté, Et il n'y eut que la Castille : où l'on n'envoie pas comme l'on fait, mais on l'aime. Le Maréchal de France l'alla recevoir dans les Rues, et après l'avoir vu l'effir peñe, il changea le Comandement de la faire pendre avec tous ses gens, et de se rendre au plied ; et l'on ne l'apprit pas grand effet, et l'on ne fut obligé de perdre encore plusieurs

177 * de Louis XIII.

1620. jours devant cette Citadelle, si un nommé *Cailleteau*, Valet de Chambre du Roi, n'eût crié aux Soldats de Prudent, que le Roi leur donneroit dix mille écus, s'ils le jettoient du haut des murailles. Le Commandant tremblant de peur que ses gens ne fussent tentez par cette promesse, ne se fit pas presser davantage, & remit la Citadelle entre les mains des Assiégeans. On gagna en même temps le Comte de *Matignon*, qui tenoit pour les Mécontents, par un Brevet de Maréchal de France, & le Marquis de *Beuvron*, & le Comte de *Montgomery*, par des pensions, qu'on leur promit. Ainsi en peu de temps, la Normandie se trouva entièrement réduite, excepté Dieppe, & quelques autres places de petite importance.

Le Roi & son Frere furent quelques jours devant la Citadelle de Caën, où ils visiterent plus d'une fois la tranchée, pendant que le Duc de Luines, & d'autres s'en tenoient éloignez ; ce qui rendit suspecte à bien des gens la conduite du Prince de Condé, parce que la place ne méritoit pas que l'on y exposât la vie de ces Princes, & que personne ne pouvoit trouver de l'avantage à leur mort, quel lui seul. Mais après ces bons succès, qui étoient des effets de ses conseils, personne n'osoit trouver à redire à ce qu'il faisoit. Il disoit dès-lors, sans détour, qu'il falloit mettre la Reine-Mere hors d'état de résister à l'avenir aux volontez du Roi ; quoi que ce fût plutôt pour se venger de sa prison, que

que pour effrayer l'Assemblée Royale. ¹⁶³⁵ Il prétendait qu'on ne devait avoir aucun égard pour cette Princesse, quoi que Mère du Roi. Et il fut pour cette question de même avec le Cardinal de Richelieu, qui avait d'un autre côté.

Le Roi d'haut rendu malade & de la Crisole de Chate, on fut en délibération, s'il devait retourner à Paris, ou pourfuivre, comme il avait commencé. L'admirer avis, appuyé par la Princesse de Condé, l'empêcha, & l'on parla d'aller à Dieppe, où était le Duc de Longueville, qui s'offroye, plus appartenant à la Reine-Mère. Dieppe paroissoit trop bien située, & l'éloignement d'une trop forte garnison, pour l'aller attaquer, avec une si petite armée. Par bonheur, pendant que l'on délibéroit, il vint un Comte, le Comte de Duc de Longueville, avec une Lettre de son Maître relative au Roi, dans laquelle il déclaroit qu'il ne vouloit rien faire, & qu'il avoit son serment, mais que les circonstances trop pressées à la Cour, pour s'y rendre, comme on le lui avoit ordonné. On prit avec occasion, pour n'aller point à Dieppe, & le Roi résolut d'aller droit en Angers où était le Duc de May. Alençon, Perseil, & d'autres autres places de renommer sans résistance, & le Duc ne donna pas y aller, pour ne pas retarder inutilement la marche de son armée. Il laissa le Duc d'Alençon.

¹ Hist. de Richelieu, II. liv. 10. p. 47. & 48.

² Hist. de Richelieu, II. liv. 10. p. 47.

1620.

beuf en Normandie, de peur que les Mécontents ne s'en emparaissent de nouveau, après que l'armée Royale en feroit sortie. Cependant comme ils avoient crû que la Normandie occuperoit le Roi beaucoup plus long-temps, ils furent surpris de le voir marcher si promptement du côté d'Angers; où ils ne s'étoient pas encore mis en état de défense, pour ne pas paroître prendre les armes les premiers.

Un peu avant que l'armée marchât en Normandie, le Roi, comme on l'a dit, faisoit parler d'accommodement à la Reine-Mere; mais après diverses longueurs, elle refusa de traiter, à moins que tous les Seigneurs qui étoient dans son parti ne fussent présens; ce que le Roi ne lui pouvoit accorder, pour ne pas paroître capituler avec ses Sujets. On proposa néanmoins de recevoir la Comtesse de Soissons, dans la Conférence, où elle représenteroit les absens; mais pendant cette négociation, la Reine reçût la nouvelle de la marche de l'armée du Roi en Normandie, ce qui lui fit rejeter toutes sortes de propositions. Elle renvoya seulement Blainville, pour demander au Roi une suspension d'armes pour un mois, & que Sa Majesté retournât à Paris; ne pouvant penser qu'à se défendre, pendant qu'elle le verroit à la tête de son armée.

Le Roi n'eût aucun égard à cela, & arriva au Mans le 30. de Juillet, après quoi il

il vint en Angleterre. Cependant le Duc d'Albany s'efforçoit le plus de manière qu'il le pouvoit, de s'en rendre sept ou huit mille Partisans, de quinze cents Chevaux. — Et le conduisoit des troupes que le Comte de St. Albans levait au de-là de la Loire, les gens de Comté de Bouillon, de d'autres seigneurs que le Duc de Rohan lui devoit auant de France. — Ils eurent camp à St. Etienne non loin de la Chastelle d'Angers, mais aussi la Ville, de tous costez. — Mais on la gardoit mieux qu'elle n'est en son endroit, de la Ville de Mayenne on lui proposoit de se retirer en Lorraine, où il étoit à la tête de dix-huit mille hommes. Mais le Duc d'Albany, craignant qu'il ne trahit les autres Chefs de parti de leur en l'air, dit qu'il gardoit la France en sa puissance, et qu'il n'y étoit ny allé, ny feroit repasser le duc de Priscoffe, — que le Duc de Mayenne ne cherchoit à l'avoir avec les autres, — que pour trahir, à les dépens, plus avantageusement avec le Duc. — Que si elle étoit abandonnée à l'Anglois, à l'approche de l'Armée Royale, le parti seroit entièrement la débauche, et de quelle se pourroit lever sans peine rien de qui en l'air la France de la France, de qui doit être pour nous dans les intérêts. — Qu'il valoit mieux qu'il se retirât tout entier à Angers, de se faire venir les troupes du Duc de Mayenne, de les faire, qui seroient plus à l'aise, car le Duc de Mayenne, malgré tout, sans compter, seroit à l'air.

1620.

ne avoit déjà ; parce qu'avec une armée aussi nombreuse que celle-là , elle seroit en état de donner la loi au Duc de Luynes. Ce conseil étoit excellent, &, selon toutes les apparences, il auroit réüssi, si on l'eût suivi ; mais l'Evêque de Luçon empêcha que la Reine n'y donnât entièrement les mains. Elle consentit, par son avis, de demeurer à Angers ; mais elle ne voulut pas permettre que les Ducs de Mayenne & d'Espéron lui amenassent leurs troupes, sous prétexte de conserver leurs Gouvernemens , qui seroient en danger pendant leur absence. Mais la véritable raison de cela étoit, comme on l'a crû , que l'Evêque ne pouvoit souffrir que deux hommes de cette qualité & de cette expérience fussent auprès de la Reine ; où ils ne manqueroient pas de porter du préjudice au crédit, qu'il avoit dans son esprit. Quoi qu'il n'entendît rien dans la guerre, pendant qu'il n'y avoit à Angers aucun Chef de réputation, il ne laissoit pas d'être l'Arbitre de tout ce qui s'y faisoit ; ce qu'il n'auroit pû faire, lorsqu'il y auroit eu deux Généraux de la capacité des Ducs de Mayenne & d'Espéron. Il redoutoit sur tout l'humeur libre, & desintéressée du dernier, qui l'auroit sans doute renvoyé à son Breviaire, s'il eût voulu se mêler des délibérations de la guerre, en sa présence. D'ailleurs il souhaitoit d'être seul utile à la Reine-Mère, dans la pensée, comme l'on a crû depuis, que si elle s'accommodoit, elle

ne.

ne manqueroit pas d'avoir soin de lui ; de
 que le Duc de Laines, qui lui étoit chargé d'offrir
 d'avoir assisté avec le parti des autres
 Français, en avait pour-davantage une
 conciliation. Quel qu'il en fût, par ce
 conseil, il vint également les affaires de
 la Nation. Et celles de tous ceux qui étoient
 opposés aux Français.

De même le Roi d'Espagne jura à la
 France, ce même jour, qu'il étoit
 en accordant le Duc de Bourgogne, Grand
 Escuyer, &c. quelques autres, qu'il avoit
 en regard à l'Espagne, pour maintenir la même
 en. Pour la diffusion qui étoit soulevée
 de que le Roi ne voulait pas comprendre
 dans le Traité, ceux qui s'étoient joints
 dans le parti de la Reine-Mère, depuis sa
 même présence 1617, et par le Duc
 de Bourgogne, pour qu'il n'en fût pas
 long. Pour les autres, il prétendoit
 qu'ils se souvenaient entièrement à la généra-
 lité, ce qui regardoit principalement
 les deux France de l'Espagne, comme qu'il
 l'un avoit entièrement assisté le
 Roi. La Reine-Mère voulait maintenant
 se, que tous ceux qui étoient pris les uns
 pour elle, fussent compris dans le
 Traité ; parce que si elle abandonnoit
 quelques-uns, il n'y auroit personne qui ven-
 rait agir en la faveur, dans une autre op-
 position, si qu'elle n'eût jamais trop d'as-
 sés à la Cour, ni elle n'eût de si puissants
 ennemis.

Le Roi se laissa d'entendre à la Reine
 la conclusion de ce Traité, qui étoit
 ainsi.

les espèrent en diligence, de retourner avec eux dans la ville. * Il n'y eut que le Chancelier, qui fut pendu quelques heures, de qui se rendit ensuite à Clermont, pour dans que Bellengeret alla porter au Roi la nouvelle de cette victoire. Les Grand-Prinçes, les Ducs de Vendôme de de Bourbons de la Maison de Montmorency, furent dans le Château, mais dès qu'ils virent le Chancelier palant comme, ils s'adressèrent à lui pour à toute bride.

Le combat devoit encore, lors que le Duc de Bellengeret arriva d'Angers avec les Trains d'artillerie, de lignee, de cavalerie & de piquiers de cinquante à six cent quatre-vingt de la Bataille, après la conclusion du Traicté, celui d'en que s'en est le faire, de qu'il devoit l'apporter immédiatement, de qu'il avoit été signé. L'un fut bien-aïné qu'il ne fit pas venir auparavant, parce que deux autres valent le pari de la Bataille de lui les entièrement le courage. Il n'y avoit presque aucun des Chefs, qui se souvenaient en cette occasion, que elle de la Cavalerie, de la Cavalerie, de l'Armée était sur tout le Duc de Biron, qui s'entre-tint le premier dans le Château, de la de retour à Angers, de qu'il se souvenait l'artillerie, de qu'il n'y croquant pas encore en l'artillerie, l'artillerie, avec quinze cents Fusilliers, à Angers, qui étoit une Tour qu'il avoit à quelques lieues de là. Sous Charles le Cardinal de Richelieu étoit avec

* Il y a de Richelieu de a combats dans les Mémoires de Bellengeret l. 2. p. 216.

1620. querir quelque temps après, pour le ramener à la Cour, où il rentra bien-tôt en faveur, on crût que cette fuite si précipitée n'étoit venue, que de ce qu'il sçavoit que l'accord étoit fait, & qu'il avoit voulu gagner par-là les bonnes grâces du Roi.

Le jour * suivant le Roi entra dans le Pont de Cé, où il fut surpris de trouver les boutiques ouvertes, & tout aussi tranquille que s'il n'y eût point eu de gens de guerre; ce qui marquoit que le peuple prenoit peu de part dans ces démêlez, qui venoient uniquement de la foiblesse du Roi, qui ne distinguoit point les bons & les mauvais conseils, & que tous les Grands croyoient avoir droit de gouverner. Cependant la Reine-Mere fut si épouvantée de cette défaite, qu'au lieu qu'elle ne se contentoit auparavant que de conditions très-avantageuses, elle ne pensa plus qu'à faire tout ce que le Roi souhaiteroit. Le Roi lui fit néanmoins dire, qu'elle pouvoit demander pour sa personne ce qu'il lui plairoit, & qu'elle seroit reçue à la Cour à bras ouverts; mais que pour ceux qui l'avoient suivie, il prétendoit leur faire voir qu'il étoit le Maître. Ainsi le 9. l'Archevêque de Sens, le Grand Ecuyer, & le P. Berulle vinrent au Pont de Cé, avec le Cardinal de Sourdis & l'Evêque de Luçon, Députés de la Reine, pour sçavoir la volonté du Roi. Il accorda une amnistie pour tous

tous ceux, qui dans huit jours poseroient les armes, & rentreroient dans l'obéissance, mais il ne voulut pas rendre les Charges à ceux qui avoient tenu le parti de la Reine, & à qui elles avoient été ôtées, pendant la guerre, pour les conferer à d'autres. Il confirma encore le Traité d'Angoulême, dont j'ai parlé ci-dessus, & donna la liberté aux prisonniers de guerre, en faveur de sa Mere, qui la demanda. Il y eut quelques articles secrets, dont l'un fut, que le Roi demanderoit au Pape un Chapeau de Cardinal pour l'Evêque de Luçon; après en avoir obtenu un, pour l'Archevêque de Toulouse. Lors que l'on vit le parti des Mécontents ruiné, par les conseils du premier, la Reine obligée de retourner à la Cour, plusieurs Princes & plusieurs Grands Seigneurs exclus du Traité, ou au moins sans en tirer aucun avantage, & le seul Evêque de Luçon, qui avoit dupé les deux partis, distingué de tout le Clergé par la promesse d'un Chapeau de Cardinal, on ne douta pas qu'il n'eût trahi la Reine sa bien-faïtrice, pour gagner la faveur du Duc de Luines. Le Roi, le Prince de Condé, le Duc de Luines, & toute la Cour, le reçurent parfaitement bien; parce que s'il avoit auparavant empêché le retour de la Reine, il l'avoit enfin réduite à se raccommoder à quelque prix que ce fût. Cependant la Reine ne s'aperçût nullement de ces artifices, elle lui procura le Chapeau de Cardinal, & l'en-
trée

1620.

trée dans le Conseil, à quoi il aspirait uniquement, & le crût le meilleur de ses amis, jusqu'à ce qu'il la persecutât de la manière du monde la plus indigne. Elle se réjouit encore du mariage de la Fille du Sr. de Pont-Courlai, Nièce de l'Evêque, avec le Marquis de Combalet, Fils d'une Sœur du Duc de Luines; ce qui lui auroit dû ouvrir les yeux, & lui faire comprendre, que ce Prélat avoit plus d'intelligence avec ses ennemis, qu'elle n'avoit crû. Elle promit même de donner à sa Nièce deux cens mille livres de dote. Les Princes sont souvent si aveugles, dans les affaires de leurs Favoris, qu'ils sont les derniers à s'appercevoir qu'ils les trahissent, & souvent lorsqu'il n'est plus temps de se garantir de leurs perfidies.

Le Traité étant ainsi conclu, le Roi se rendit à Brissac, & la Reine-Mere s'y achemina * d'Angers. Le Roi l'envoya recevoir à moitié chemin du Pont de Cé à Brissac, par le Maréchal de Prâlin; & sortit lui-même avec le Prince de Condé & Luines, au devant d'elle, à cinq cens pas de Brissac. Dès qu'il vit sa litière il descendit de cheval, & la Reine sortit de sa litière. Ils s'embrassèrent avec beaucoup d'apparence de tendresse, & le Roi lui dit en riant, que désormais elle ne lui échapperoit plus. La Reine répondit, qu'il ne lui auroit pas été difficile de l'avoir auprès de lui, si elle avoit eséré d'être traitée de la manière, dont on devoit.

voit traiter la Mere d'un Fils comme lui. Elle reçût ensuite le Prince de Condé, avec beaucoup de civilité, & le Prince de son côté lui marqua un très-grand respect. Ensuite la Reine alla à Chinon, & le Roi à Poitiers, où il arriva le 20 du mois. 1620.

Le Duc de Luynes souhaitoit cet accord, parce qu'il craignoit que s'il s'attiroit plus long-temps la haine des personnes les plus puissantes, & les plus qualifiées du Royaume, ils ne trouvassent enfin moyen de se raccommo-der eux-mêmes avec le Roi, en le traitant, comme il avoit fait le Marquis d'Ancre; puis qu'il étoit lui seul la cause de tous les desordres, & qu'il n'en avoit pas moins fait que le malheureux Concini. Le Prince de Condé avoit satisfait sa vengeance, en faisant le plus de mal à la Reine, qu'il avoit pû; & ses conseils avoient eu de si heureux succès, que le Roi avoit pris une très-grande confiance en lui. Comme il vit que la Reine alloit demeurer de nouveau avec le Roi, il tâcha, aussi bien que Luynes, de gagner son amitié, en portant ce Prince à lui accorder tout ce qu'elle demandoit. Ils sembloient l'un & l'autre avoir mis l'Evêque de Luçon dans leurs intérêts, par la promesse qu'ils avoient engagé le Roi à lui faire; & cet Evêque avoit tant de crédit sur l'esprit de la Reine, qu'ils esperoient qu'ils n'auroient rien à craindre de ce côté-là.

On avoit aussi envoyé au Duc d'Esper-
non.

1620. non le Duc de Bellegarde, son Cousin; pour lui parler comme de lui-même, & l'engager à poser les armes. Le Prince de Condé pria encore l'Archevêque de Sens, ami particulier d'Espéron, d'y aller de sa part. Luines lui faisoit offrir des conditions très-avantageuses, sçavoir, de donner une de ses Nièces à son Fils le Marquis de la Vallette, avec un présent de deux cens mille écus que le Roi lui feroit; de le faire Duc & Pair, en érigeant la Vallette en Duché & Pairie; de donner aux Fils d'Espéron la survivance de ses Charges, outre le Chapeau de Cardinal promis à l'Archevêque de Toulouse; de récompenser en argent les Capitaines des Gardes, qui l'avoient suivi à Metz, & à qui l'on avoit ôté leurs Compagnies; & enfin de faire en sa faveur plusieurs choses très-considérables. Pour le Duc de Mayenne, on lui promettoit le Gouvernement de Bearn, que l'on avoit dessein d'ôter au Comte de la Force Huguenot, qui l'avoit alors. Cependant il étoit d'avis de ne désarmer point, avant que d'avoir ruiné le Duc de Luines; & il l'auroit fait, si après avoir envoyé demander le sentiment du Duc d'Espéron, il ne l'avoit trouvé dans une disposition toute opposée. Ce dernier n'ayant pris les armes, que pour servir la Reine-Mère, ne pensa plus qu'à s'accommoder, dès qu'il vit qu'elle avoit conclu son Traité avec son Fils; & le Duc de Mayenne crût aussi en devoir faire autant, pour ne pas demeurer

620. peu de Cardinal ne fût aussi pressante, qu'elle l'auroit été. Luines voulut même faire confidence de ce secret au Nonce *Bentivoglio*, pour empêcher que la Cour de Rome ne prît la demande qu'on lui faisoit, pour une chose que le Roi souhaitât effectivement. Il lui dit que ce Prince avoit été obligé de nommer l'Evêque de Luçon au Cardinalat, par pure complaisance pour la Reine sa Mere, quoi qu'il ne souhaitât nullement que le Pape y eût égard : Que ce n'étoit que pour garder les apparences, qu'on avoit envoyé ordre au Marquis de *Cœuvres*, Ambassadeur à Rome, de solliciter pour cela, & qu'on ne lui avoit pas même confié le secret de cette affaire, pour couvrir mieux le jeu : Que le Roi avoit envoyé un Agent, pour s'y opposer en secret ; parce qu'il regardoit comme une chose trop indigne de lui, d'acheter la paix qu'il avoit faite avec sa Mere, de l'Evêque de Luçon, en lui procurant le Cardinalat ; outre qu'il avoit plusieurs autres raisons, qui l'empêchoient de l'aimer. Le Duc de Luines & Puyfieux prièrent instamment le Nonce de garder le secret en cette occasion, & de faire en sorte qu'on le gardât aussi à Rome ; parce que si la Reine ou l'Evêque de Luçon s'en appercevoient, cela pourroit causer de très-grands desordres à la Cour, & dans tout le Royaume ; ce Prélat étant maître absolu de l'esprit de la Reine, & ayant causé en grande partie les troubles, qui

1620.

avoit plus d'union parmi ceux qui avoient été les plus zélez pour le soutien du parti. Le seul Comte de Soissons menaçoit de se jeter parmi les Huguenots, si on le pouffoit ; & le Duc de Mayenne, dans la crainte de perdre son Gouvernement, tenoit de semblables discours ; mais tout s'accommoda bien-tôt après, quand ils se furent soumis à la volonté du Roi. Le 27. d'Août on enterina en Parlement une Déclaration de Sa Majesté, par laquelle la Reine-Mere fut déclarée innocente.

Le Nonce s'efforça alors de porter le Duc de Luines à tourner les armes contre les Huguenots, & quoi que ce Ministre fit quelques difficultez, il se trouva tant de gens à la Cour, qui appuyèrent sa demande, qu'on résolut de commencer dès cette année à leur porter quelque coup ; ce que l'on executa, comme l'on verra dans la suite. Ils s'entretinrent encore de la promotion de l'Evêque de Luçon, & Luines redit au Nonce la même chose. Il ajoûta que si ce Prélat étoit Cardinal, on craignoit qu'il ne se servît de cette Dignité pour cabaler avec plus de succès pour la Reine-Mere, & fit de grandes plaintes de son ingratitude. Il l'avoit, disoit-il, tiré d'un grand danger, lors que le Maréchal d'Ancre avoit été tué, il l'avoit envoyé auprès de la Reine, il l'avoit fait rappeler d'Avignon, & renvoyer de nouveau auprès de cette Princesse ; & cependant l'Evêque de Luçon étoit

étoit l'un de ceux qui avoient le plus travaillé à le perdre. Enfin il disoit que le Roi vouloit voir auparavant, quelle seroit la conduite de ce Prélat ; que pour lui, il seroit aussi bien-aise de voir les fruits de l'alliance, qu'il venoit de contracter avec lui ; & qu'enfin il seroit toujours assez temps de lui procurer le Cardinalat. 1620.

Le Roi étant à Poitiers *, & le Prince de Condé y étant revenu, on tint Conseil, touchant le rétablissement de la Religion Catholique en Bearn, qui fut résolu. Deux jours après le Duc de Mayenne y vint, pour faire la révérence au Roi, de qui il fut reçu assez froidement. Ensuite § le Roi partit pour la Guienne, & sur la route, le Duc d'Espèron lui fut présenté par le Duc de Bellegarde, & en fut beaucoup mieux reçu que le Duc de Mayenne ne l'avoit été, parcequ'il avoit été plus prompt à poser les armes, & avoit écrit au premier, *que les plus courtes folies étoient les meilleures.* Le Roi ôta aussi au Comte d'Aubeterre le Gouvernement de Blaye, mais pour le consoler il le fit Maréchal de France.

La Cour envoya dès-lors en Bearn, pour faire dire au Gouverneur de cette Province & au Parlement de Pau, qu'elle entendoit que la Religion Catholique fût rétablie en Bearn, & qu'on remît les Ecclésiastiques dans leurs biens. † Les

Tome I.

D

Com-

* Le 3. de Septembre. § Le 9. du même mois.

† En Octobre.

1620.

Commisſaires que le Roi y avoit envoyez revinrent bien-tôt, avec parole que Sa Majeſté ſeroit obéie, ce qui fut confirmé par des Députez de Bearn, qui arriverent quelques jours après à Bourdeaux. Mais le Roi leur dit qu'il entendoit que ſa Déclaration du rétabliffement de la Religion Catholique en Bearn, fut verifiée dans le Parlement de Pau, & executée avant que de retourner à Paris. Les Députez furent ſuivis du Marquis de la Force, & du premier Préſident de Pau, qui ſe rendirent auſſi à la Cour, mais qui n'apportèrent pas la verification que le Roi demandoit. Là-deſſus ce Prince, ſans conſulter davantage, fit avancer ſon armée en Bearn, & y marcha lui-même. Il n'y trouva aucune réſiſtance, ſi bien qu'il fit enteriner ſa Déclaration, & dire la Meſſe par tout, où il voulut. On remarqua qu'on la célébra à Navarrin le 19. d'Octobre, qui étoit le même jour auquel la Reine Jeanne de Navarre l'avoit fait ceſſer cinquante ans auparavant. Ce qu'il y eut de particulier, c'eſt qu'il n'y eut que des Catholiques, que le Roi avoit amenez, qui l'ouïrent; parce qu'il n'y en avoit point, depuis long temps, dans le païs; de ſorte que l'on peut dire que le Roi y rétablit la Religion Catholique pour les murailles des Eglifes, & non pas pour les Bearnois.

Le Roi retourna à Bourdeaux * le même mois, & expédia un Exprés en Eſpa-

gne,

* Le 25. d'Octobre.

gne, pour donner avis à Madrid de ce qu'il venoit de faire, & de peur qu'on n'y prît de l'ombrage, de ce qu'il laissoit quelques troupes sur la frontière, pour prévenir les desordres que le rétablissement de la Religion Catholique pourroit peut-être causer en Bearn. On envoya un autre Exprés à Rome, pour faire part au Pape de cette même nouvelle, & sur tout pour presser la promotion, qu'on lui avoit demandée. La Reine-Mere se rendit la première à Paris, où le Roi vint lui-même, au commencement du * mois suivant, sans qu'on scût la nouvelle de sa venue, que lors qu'il fut à la porte du Louvre.

L'Evêque de Luçon étant à la Cour fit aussi venir sa Nièce, qui étoit promise à Combalet, Neveu du Duc de Luines, pour y conclurre le mariage. Le Duc de Luines, qui ne croyoit plus avoir d'intérêt de s'unir à l'Evêque, par cette alliance, fut demander à la Reine-Mere, si elle la souhaitoit; étant disposé à rompre ce mariage, si elle le trouvoit à propos. La Reine lui répondit si positivement qu'elle le souhaitoit avec passion, & qu'il lui étoit important de le voir uni par-là, avec l'Evêque de Luçon, que le Duc comprit qu'il ne pouvoit plus reculer. Ainsi le 26. de Novembre, le Cardinal de la Rochefoucaut épousa le Marquis de Combalet avec Mademoiselle de Pont-Courlay, dans la Chambre de la Reine-Mere,

D 2

Mere,

Le 7. de Novembre.

621. pondoient rien de positif. Le Pape disoit, que n'y ayant que dix Chapeaux à donner, il n'en pouvoit pas accorder deux à la France, comme il l'auroit fait, s'il y en eût eu dix-huit ; quoi qu'il eût un très-grand penchant à donner toute sorte de satisfaction à cette Couronne. Le Cardinal Borghese proposa bien de faire la promotion des dix Cardinaux, & aux premiers deux Chapeaux qui viendroient à vaquer, d'en donner un à l'Evêque de Luçon ; mais cette proposition fut rejetée du Pape, & même le Cardinal Patron se refroidissoit toujours plus. L'Ambassadeur s'étant aperçû de cela, ne put s'empêcher d'en témoigner du chagrin, & protesta hautement, que le Roi employeroit tous les moyens, qu'il avoit en main, pour tirer vengeance de ce refus. Néanmoins, avant que de venir à aucun éclat, il fit encore dire au Cardinal Patron, que le Roi ayant fait, depuis si long-temps, de si grandes instances au Pape, pour avoir ce qu'il demandoit, étoit engagé d'honneur à l'obtenir, & que s'il en avoit le refus, il ne manqueroit pas de marquer son ressentiment, par quelque chose qui déplairoit à la Cour de Rome. Le Marquis de Cœuvres demanda encore une audience au Pape, pour faire un dernier effort sur l'esprit de Sa Sainteté. L'ayant obtenue, * il commença par sonder l'intention du Pape, qu'il trouva plus ferme que jamais, à lui refuser

* Le 10. de Janvier.

en firent encore quelques autres particulières, & toutes leurs démarches, qui ne tendoient qu'à se conserver leurs Privileges, commencerent à devenir des actes de rebellion ; & l'on travailla ouvertement à les ruiner, en protestant toujours que l'on vouloit observer l'Edit de Nantes. Je n'entrerai pas dans le détail de toutes ces broüilleries, auxquelles l'Evêque de Luçon n'eut point de part alors, quoi qu'elles n'ayent fini que sous son Ministère. Il suffira de décrire en peu de mots, les progrès que la Cour fit contre les Mécontents ; parce que c'est sur ce fondement que l'Evêque de Luçon agit contre les Huguenots, dès qu'il fut Ministre d'Etat. L'Edit de Nantes leur avoit accordé un bon nombre de Villes de sûreté, où il devoit y avoir des Gouverneurs de leur Religion ; & ces Villes étoient comme des gages de la parole qu'on leur avoit donnée, d'observer exactement cet Edit. Comme ils virent que l'on y faisoit tous les jours des infractions, & que quoi que la Cour pût dire, elle cherchoit les moyens de leur enlever ces places, pour les traiter ensuite à discretion, ils résolurent de se défendre vigoureusement, & de rendre aux Catholiques la pareille, pour toutes les insolences qu'on leur feroit. Pour cela, ils se tinrent presque par tout prêts à prendre les armes, & ne manquerent point de tirer vengeance de tout ce qu'on leur faisoit.

§ 621.

Il n'en fallut pas davantage, pour faire résoudre la Cour à employer la force ouverte, pour leur ôter ces places, sous prétexte de rébellion. Après diverses démarches, auxquelles je ne m'arrêterai pas, le Roi étant à Saumur apprit que le Duc de Rohan, qui étoit l'un des principaux Chefs des Huguenots, & qui fut ensuite déclaré Général de toutes leurs Troupes, faisoit fortifier *S. Jean d'Angely*, Ville de Saintonge, qui étoit une des places de sûreté. Il lui envoya ordre de faire cesser ces fortifications, & de se rendre auprès de lui, avec *Soubise* son Frere. Mais le Duc de Rohan n'eut garde d'obéir à ce commandement, après ce qu'il venoit de faire; & le Roi résolut de commencer la campagne, par l'attaque de cette place. Le Duc de Rohan y mit trois mille hommes de garnison, & son Frere pour y commander, avec le conseil d'un homme expérimenté, nommé de *Hautefontaine*. Il la fournit assez bien de munitions de guerre & de bouche, de sorte qu'elle tint plus qu'on ne croyoit. Elle fut investie le 18. de Mai, par quelques troupes, que le Roi avoit laissées en Poitou, à son retour de Bearn. Le Roi s'y rendit ensuite en personne, avec toute son armée, commandée, sous ses ordres, par le *Maréchal de Lesdiguières*, & par le *Duc d'Espernon*, qui ne recevoit néanmoins les ordres que du Roi; son Fils le *Marquis de la Vallée* faisant la fonction de Colonel de l'Infanterie Française, afin que

que le Pere , à qui cette Charge appartenoit , ne fût pas obligé d'obéir au Duc de Lesdiguières , en cette qualité. Cependant cette place tint jusqu'au 16. de Juin , qu'elle se rendit à condition que le Roi pardonneroit à tous ceux qui étoient dedans , les laissant en liberté , & dans la jouissance de leurs biens , & des Privileges accordez aux Huguenots , par l'Edit de Nantes. On ne trouva dans la Ville aucun bâtiment entier , le Canon les ayant tous ou ruinez , ou endommagez ; & pour comble de malheur , le Roi condamna la place à être démantelée.

Après cela , l'armée Royale soumit diverses petites places , ou par la terreur , comme *Ste. Foi* , & *Bergerac* , ou par la force , comme *Clerac* ; pendant que le Prince de Condé faisoit de semblables progrès en Berri & le long de la Loire ; & que le Duc de Mayenne agissoit de même dans la Haute-Guienne. Mais le Siège le plus mémorable , fut celui de *Montauban*. Cette Ville fut investie le 17. d'Août , & le Roi s'y rendit en personne le même jour. Le Connétable de Luines commandoit l'armée , & avoit pour Lieutenans Généraux ses Freres , & les Ducs de Mayenne , de Chevreuse , & de Lesdiguières. Le Comte de Schomberg , Surintendant des Finances , étoit Grand-Maître de l'Artillerie , & faisoit encore la Charge de Lieutenant Général. On fit trois attaques , dont la première étoit celle du Roi , commandée par le Connétable & ses Freres ;

1621. res ; la seconde celle du Duc de Mayenne ; la troisième celle de Chevreuse & de Lesdiguières. On attaqua la place avec la dernière vigueur , mais elle fut aussi très-bien défendue , par le Marquis de la Force & par le Comte d'Orval , Fils du Duc de Sully , qui s'y enfermerent avec une bonne garnison , assistée des Bourgeois , qui ne montroient gueres moins de courage que les Soldats. * Enfin après avoir gagné la plupart des dehors , & fait une brèche considérable dans un bastion , qui étoit l'endroit le plus foible , comme on étoit dans le dessein de donner un assaut , d'où dépendoit la prise de la place , on s'avisa auparavant de le faire reconnoître par un Officier , qui monta au haut de la brèche , & qui vit au delà un très-bon retranchement , dans lequel il y avoit un bataillon d'environ deux mille hommes , prêt à recevoir les Assiégeans , s'ils fussent montez à l'assaut. Le rapport de cet Officier , qui se sauva , comme par miracle , au travers d'une grêle de mousquetades , empêcha que l'on ne donnât cet assaut , où l'on auroit perdu bien du monde. Mais on ne pût empêcher que le Duc de Rohan , qui tenoit la campagne , avec un petit Corps de troupes , ne fît entrer du secours dans la place , sous la conduite d'un nommé de Beaufort , & cela , avec les fréquentes sorties des ennemis , & les pertes

* Voyez Mémoires de Bassompierre T. II. Ceux de Pontis. T. I. & la Rebellion de France T. I.
§ Pontis T. I. p. 133.

pertes continuelles que l'on faisoit , fit 1621
résoudre la levée du Siège, ce qui fut ex-
cuté le premier jour de Novembre. On
donna ordre , dans tous les Quartiers,
qu'aux premiers coups de Canon , qu'on
entendrait cette nuit, chacun se mît sous
les armes, pour marcher où il seroit con-
duit, & qu'avant que de partir on fit par
tout de grands feux. Lors que l'on exe-
cuta cet ordre, les Assiégés s'attendoient
qu'on alloit donner un assaut général, de
sorte qu'ils se contenterent de faire bien
garder leurs postes , pendant que l'ar-
mée du Roi délogea , sans la charger en
queue.

C'est ainsi que ce Siège fut levé, après
y avoir perdu un très-grand nombre des
plus braves Soldats, & de personnes qua-
lifiées, & entre autres le Duc de Mayen-
ne, qui fut tué d'une mousquetade qu'il
reçût dans l'œil. On ne scût à quoi at-
tribuer le mauvais succès de ce Siège, où
le Roi en personne fut suivi des Chefs les
plus expérimentez du Royaume, & des
meilleures troupes de l'État, à qui rien
ne sembloit manquer. Car enfin, quoi
que les Assiégés s'acquittassent très-bien
de leur devoir, il semble qu'en y épar-
gnant aussi peu le monde, que l'on fai-
soit, on devoit emporter une Ville, qui
au fonds n'étoit pas fortifiée réguliè-
ment. Tout le monde s'en prit au Con-
nêtable de Luines, qui n'étoit pas, à la
verité, grand homme de guerre, mais
qui avoit sous lui, comme on l'a dit, de
très-

1621.

très-habiles gens. On l'accusoit de ne penser qu'à s'enrichir, & qu'à avancer ses Créatures, sans avoir rendu aucun bon service à l'Etat. * Ces reproches, qui m'étoient que trop bien fondez, & le chagrin qu'il conçût de la levée du Siège de Montauban, lui causerent une fièvre pourprée, dont il mourut le 14. de Décembre, trois jours après que l'Armée Royale eût pris une petite Ville de Guienne, nommée *Monhurt*. Le Roi, qui commençoit à se dégoûter de lui, ne parut pas fort touché de sa mort; & après avoir donné les ordres nécessaires dans la Province, pour traverser les entreprises des Huguenots, il s'en retourna à Paris.

1622.

On ne pensa, pendant l'Hiver, qu'aux moyens de continuer la guerre contre les Huguenots, que tous les Catholiques zélés, ou qui feignoient de l'être, conseilloyent au Roi, sans se mettre trop en peine du bien de l'Etat; qui demandoit plutôt la paix, que la continuation d'une guerre, qui faisoit périr une infinité de monde, dans presque toutes les Provinces du Royaume. Le Prince de Condé étoit un de ceux, qui opinoient le plus fortement contre les Huguenots; conduite dont on avoit bien de la peine de deviner les motifs. Jusqu'alors, il n'avoit pas témoigné une si grande dévotion, que l'on pût croire que le zèle de Religion le faisoit opiner de la sorte.

L'ex-

1622. même qu'il prétendoit les exposer, pendant cette guerre, pour essayer de la faire tomber plutôt sur sa tête.

La Reine-Mere n'étoit pas encore rentrée dans le Conseil, depuis qu'elle étoit de retour à la Cour ; parce que le Roi craignoit que si elle y rentroit, il ne lui fallût faire part de son autorité, qu'il avoit fortement résolu de ne partager avec personne, qu'avec ses Favoris, qui ont toujours été en possession de le gouverner. Cependant ayant pris l'avis de ses Ministres, ils lui conseillèrent de donner cette satisfaction à sa Mere ; de peur qu'elle ne traversât indirectement les desseins de la Cour, si l'on continuoît à lui refuser une chose qu'elle souhaitoit passionnément. Cela pouvoit encore servir à contre-balancer l'autorité du Prince de Condé, qui seroit trop grande, si le Roi demouroit sans Favori, qui se mêlât d'affaires d'Etat. Ainsi Sa Majesté consentit que la Reine-Mere entrât dans le Conseil, mais il ne voulut pas que l'Evêque de Luçon y vint avec elle ; parce qu'il vit les Ministres trop opposés à cette prétention de ce Prélat, dont on craignoit l'esprit ambitieux & entreprenant. La Reine parût très-satisfaite, de l'honneur que son Fils lui faisoit, dans l'esperance que dès qu'elle auroit mis le pied dans le Conseil, elle y feroit entrer avec le temps ceux qu'elle voudroit, & particulièrement l'Evêque de Luçon, pour l'avancement duquel elle témoignoit une passion

son extraordinaire. Après la mort du Connétable de Luines, personne n'auroit pressé à Rome la promotion de ce Prélat, parceque ni le Roi, ni les Ministres ne la souhaitoient, si la Reine-Mere n'avoit pris soin d'en importuner tout le monde. Elle en écrivit plusieurs fois au Pape, & au Nèveu, & elle en parloit à tous momens au Nonce, au Roi, & aux Ministres. Cependant le Roi, qui étoit naturellement défiant, & à qui l'on avoit donné, depuis long-temps, de l'ombrage contre l'Evêque de Luçon, reprit sa première conduite, & dit au Nonce *Corsini*, qu'encore qu'il continuât à demander la promotion de ce Prélat, il ne seroit pas fâché qu'on n'eût aucun égard à cette demande, pourvû que le Pape ne donnât le Chapeau à aucun ennemi de la France. Afin que ce secret ne fût scû de personne, il fut conclu qu'on n'en écriroit rien au *Commandeur de Sillery*, qui avoit succédé au Marquis de Cœuyres, dans l'Ambassade de Rome; & que quand la promotion seroit faite, à l'exclusion de l'Evêque, le Roi feindroit d'en être fâché, & écriroit à son Ambassadeur d'en témoigner à Rome du ressentiment.

Mais peu de jours après, ce dessein ayant été découvert, par la Reine-Mere, apparemment par le moyen de quelque Domestique du Cardinal *Ludovisi*, le Roi s'en mit si fort en colere, qu'il fit expédier un Courrier à son Ambassadeur, par

1622. par lequel il lui mandoit de faire entendre au Pape & au Cardinal Patron, que tout ce que le Nonce avoit écrit depuis peu, comme au nom du Roi, étoit faux, & de travailler sérieusement à obtenir le Chapeau à l'Evêque de Luçon. Ainsi ce qui sembloit devoir détruire les prétentions de ce Prélat, lui donna lieu d'espérer plus que jamais.

Pendant que l'Evêque de Luçon travailloit à ses intérêts particuliers, on faisoit des propositions de paix, qui auroient pû terminer la guerre civile, avec l'avantage du Royaume, si le Roi les eût voulu écouter. Tout consistoit à observer inviolablement l'Edit de Nantes, & à laisser les choses dans l'état où Henri IV. les avoit laissées en mourant; mais les Ministres ne pouvoient souffrir le Roi à Paris, de peur que quelque nouveau Favori ne leur enlevât le gouvernement de l'Etat. D'ailleurs les flatteurs ne vouloient pas qu'il y eût qui que ce soit dans le Royaume, qui pût s'empêcher d'être traité à discretion, & l'on espiroit de réduire les Huguenots, à dépendre absolument du bon plaisir du Roi, ou plutôt de celui des Favoris, ennemis jurez de l'équité & des loix, & dont le bon Prince prenoit les caprices pour la règle de sa conduite. Les Ecclésiastiques, ennemis implacables de tous ceux qui osent toucher à leur autorité, ou à leurs revenus, pressoient aussi instamment le Roi de ne pas perdre l'occasion d'exterminer les Héré-

Hérétiques. Ce qu'il y avoit de pire, pour les Huguenots, c'est qu'une partie de la Noblesse de leur Religion, craignant d'être accablée sous les ruines du parti, les abandonna, dans le temps où ils en avoient le plus besoin. Outre cette crainte, ceux qui leur servoient de Généraux ne pouvoient souffrir que, non seulement les Assemblées de la Noblesse, mais encore les Synodes, voulussent se mêler de la conduite de la guerre, puis que ceux qui les composoient, n'y entendoient rien du tout. Ajoûtez encore à cela, qu'il n'y avoit que très-peu, ou même point de récompense à esperer, d'une espece d'Anarchie, telle qu'étoit leur Confédération; au lieu que le Roi en pouvoit donner de très-grandes, sans qu'il y eût aucun risque à courir. Cela détacha de leur parti les Ducs de Sully, de Bouillon, & de Lefdiguières, le *Comte de Châtillon*, & plusieurs autres, dont quelques-uns même se firent Catholiques, dans la fuite. Ce font-là les plus grands inconvéniens, que les Huguenots avoient à craindre, & les principales raisons, qui leur firent avoir du dessous, dans cette guerre; comme on le verra par ce que je m'en vai dire, sans m'arrêter néanmoins aux particularitez.

Le Roi ne tirant aucuns revenus, pendant ces broüilleries, des lieux où les Huguenots étoient les plus forts, il fallut trouver le moyen d'avoir de l'argent, par quelque expédient nouveau, pour continuer

622. nuer la guerre. Il fit divers Edits , pour la création de nouveaux Offices , & pour l'imposition de quelques droits. Comme on envoya ces Edits au Parlement de Paris , pour les faire verifien ; le Parlement fit difficulté d'en verifien quelques-uns , comme contraires à la justice & au bien de l'Etat. Mais ces raisons cefferent , lors que le Roi * se fut transporté en personne en Parlement , accompagné de Monsieur , du Prince de Condé , & du Comte de Soissons , Princes du Sang , du Prince de Joinville , du Duc de Vendôme , & d'autres Seigneurs & Officiers de la Couronne. Le Chancelier ayant représenté , au nom du Roi , les besoins de l'Etat , & fait lire les nouveaux Edits , on prit les voix ; & personne ne s'osa opposer à la volonté du Roi , en sa présence , de sorte que ces Edits furent enterinez.

Après cela le Roi résolut d'aller en Bretagne , pour arrêter les progrès du Duc de Soubise , qui s'étoit rendu maître de plusieurs postes dans le Bas-Poitou , & qui menaçoit la Bretagne. Il partit le 20. de Mars , & arriva à Nantes le 10. d'Avril , où étoit le rendez-vous de l'armée. Le Prince de Condé en étoit Lieutenant Général , & elle étoit composée d'environ dix mille hommes de pied & de deux mille chevaux. Soubise n'avoit qu'un très-petit corps d'armée , & qui n'étoit pas la moitié si fort que celui du Roi , de sorte qu'il crût que le plus sûr pour lui , étoit

Le 18. de Mars.

étoit de se retirer dans l'Isle de Riez. Mais
comme il n'étoit pas comparable en habi- 1622.
leté & en courage , à son Frere le Duc de
Rohan , * il ne sçut pas se poster comme
il faut dans cette Isle , facile à garder , &
en fut chassé sans combat.

De là le Roi alla devant Royan , Ville
de Saintonge , que le Duc d'Espèron
avoit commencé à assiéger , & qui fut
prise le 11. de Mai, neuf jours après l'ar-
rivée de Sa Majesté. Sur la fin du même
mois, le Marquis de la Force, qui com-
mandoit en Guienne pour les Huguenots,
conclut son accommodement, § & reçût
du Roi le Bâton de Maréchal de France,
& une somme d'argent, à Ste. Foi, dont
il lui fit ouvrir les portes , en consé-
quence d'une capitulation assez avanta-
geuse.

Negrepelisse, petite Place de la même Pro-
vince de Guienne, fut attaquée peu de jours
† après. L'année précédente le Duc d'An-
goulême , & le Maréchal de Themines
l'avoient prise, sans beaucoup de résistan-
ce , & y avoient mis trois cens hommes
en garnison. Mais les Habitans avoient
ensuite égorgé en une nuit ces Hôtes fâ-
cheux , & par cette action s'étoient atti-
rez la colere du Roi, qui résolut d'en tirer
vengeance. Aussi ayant emporté d'assaut
cette Place, après deux jours de siège, on fit
main-basse sur tout ce que l'on rencontra,
& il n'échappa que quelques femmes,

Tome I.

E

après

* V. Mem. de Bassomp. T. II. p. 164. & suiv.

§ Le 27. de Mai. † Le 8. de Juin.

622. après avoir souffert tout ce que la brutalité des Soldats leur inspire , en semblables occasions. Le Château tint un peu plus long-temps , ne s'étant rendu à discrétion que le 11. mais ceux qui étoient dedans n'en furent guere mieux traitez, les hommes ayant été tous pendus, & les femmes seulement mises en liberté. * C'est ainsi que Louis le Juste , sans vouloir distinguer les innocens des coupables, & sans épargner même les petits enfans, fit périr les malheureux hommes de Negrepelisse, & exposa leurs femmes & leurs filles à des indignitez & à des tourmens pires que la mort.

Le 13. du même mois , on assiégea la Ville de *S. Antonin*, sur la Rivière d'*Aveyrou*, qui après une résistance assez vigoureuse, & après avoir fait perdre bien des gens à l'armée Royale , fut obligée de se rendre à discrétion le 22 que les Gardes Françoises & Suisses en prirent possession. De là l'armée marcha en *Languedoc* , à dessein d'attaquer *Montpellier*, dont les Huguenots s'étoient saisis , & dont ils avoient fait sortir les Catholiques. Le Roi reçût cependant nouvelle, § que le Maréchal de Lesdiguières avoit donné parole de se faire Catholique, pourvû qu'on le fît Connétable , & qu'on lui envoyât l'Ordre du S. Esprit. Sa grande capacité dans la guerre , & l'autorité qu'il avoit parmi les Huguenots, sur

* Voyez la *Rebellion de France T. II. p. 323. & suiv.*
§ Le 13. de Juillet.

fur tout en Dauphiné, avoient engagé le Roi à lui offrir, après la mort du Duc de Luines, l'Epée de Connétable; & après lui avoir fait une offre de cette conséquence, il ne fut pas difficile de lui accorder l'Ordre du S. Esprit, dès qu'on eût appris qu'il étoit disposé à abandonner le Calvinisme. Ce fut-là la grace efficace, qui convertit le Connétable de Lesdiguières, à l'égard de la profession de la Religion Catholique, mais qui ne le retira pas de la débauche dans laquelle il étoit plongé, à l'égard des femmes, & à laquelle il s'abandonna jusqu'à la dernière vieillesse, autant que son âge le lui pût permettre.

L'armée du Roi étant en Languedoc, y soumit diverses petites Places, avant que de venir à Montpellier, & entre autres Lunel, où la capitulation * fut si mal gardée, qu'à la vûe du Maréchal de Prâlin, non seulement les Royalistes dévaliserent la garnison qui en sortit, mais encore en tuèrent plus de quatre cens hommes. Toute la justice qu'on en fit, fut de faire pendre huit Soldats, qui retournoient à Lunel chargez des dépouilles de ceux qu'ils avoient tuez, contre la foi donnée par les Généraux. § Peu de temps après, le Roi entra dans Aiguemortes, qui lui fut remise par le Comte de Châtillon, qui en récompense, reçût une bonne somme d'argent, & fut fait Maré-

E 2

chal

* Mem. de Bassompierre T. II. p. 233.

§ Le 22. d'Août.

622. chal de France , ce qui priva les Huguenots d'un Chef ; dont ils se plaignoient depuis long-temps , * comme d'un homme peu affectonné à leur parti.

Cependant tout cela porta les Huguenots à rechercher la paix , & le Connétable de Lesdiguières tâcha de les servir en cette rencontre , s'étant rendu au Camp du Roi , où il reçût l'Epée de Connétable le 29. d'Août ; après quoi le Comte de Bassompierre reçut parole du Roi , qu'il seroit Maréchal de France en sa place , ce qui ne fut executé que six semaines après. Comme les Huguenots offroient de poser les armes par tout , si le Roi vouloit leur donner amnistie du passé , & pour l'avenir la liberté de conscience , dont ils avoient jouï jusqu'alors , on crût que la paix seroit bien-tôt conclüe. Mais il survint un obstacle , auquel on n'auroit jamais pensé ; c'est que ceux de Montpellier offroient de recevoir dans la Ville le Connétable de Lesdiguières , avec telles forces § qu'il voudroit , pourvû que le Roi s'en éloignât de dix lieues. La raison de cela étoit , que le Prince de Condé , ennemi de la paix , qui se traitoit , avoit dit en plusieurs lieux , que si le Roi-entroit dans Montpellier , il la feroit piller , quelque peine que l'on prit pour l'empêcher. Les Huguenots ayant été avertis de cela , stipulerent que ce fût le Connétable , qui entrât au nom du Roi , &

* Voyez le 2. Tome de la Rebellion de France.
§ Mém. de Bassomp. T. II. p. 241.

1622. par le Duc de Guise, eut aussi cette année de grands avantages sur celle des Rochellois, qu'on avoit refferrez du côté de la terre, par le Fort Louis, & par plusieurs autres, qui furent les commencemens de leur ruine, comme on le verra dans la suite. Mais la paix conclüe à Montpellier, mit la Rochelle hors d'état de craindre les mauvaises suites de la victoire du Duc de Guise. On promit même aux Rochellois d'abattre le Fort Louis, mais il parût par les effets, qu'on n'avoit pas eu dessein de leur tenir parole.

Le Cardinal de Retz étant mort, pendant que le Roi faisoit la guerre en Languedoc, il se trouva deux places vacantes, que l'Evêque de Luçon souhaitoit de remplir, l'une dans le Sacré College, & l'autre dans le Conseil du Roi. Il les eut bien-tôt après, particulièrement le Chapeau de Cardinal, que Gregoire XV. lui promit, pour la première promotion, dès qu'il vit que le Roi le souhaitoit tout de bon. Les instances, que Sillery fit pour cela, furent d'autant plus fortes, qu'étant Oncle de Puyfieux, qui n'étoit pas ami de l'Evêque, il craignoit que s'il manquoit à obtenir ce Chapeau, l'on ne dît qu'il l'auroit sollicité foiblement, à dessein d'être refusé. Enfin le 5. de Septembre, l'Evêque de Luçon fut fait Cardinal, avec le Nonce de Pologne de la Maison de *Torres*, *Ridolfi*, Florentin, & de la *Cueva*, Espagnol. Le Roi reçut en Languedoc la nouvelle de cette promotion,

motion, & écrivit un billet au Cardinal Ludovisio, pour l'en remercier. L'Evêque étoit alors à Lyon, & se rendit peu de temps après à Avignon, pour rendre grâces de bouche à Sa Majesté, après l'avoir remerciée par une Lettre. La Cour vint ensuite à Lyon, & ce fut-là que notre Prélat reçût, dans la Chapelle de l'Archevêché, le Bonnet de Cardinal, des mains du Roi, à qui il fit un compliment, en présence de toute la Cour. Il remercia la Reine-Mère en particulier, & lui fit des protestations d'une reconnoissance, qui devoit être éternelle, mais qui ne dura qu'autant que l'amitié de cette Princesse lui fut utile. Elle fit tout ce qu'elle put, pour le faire ensuite entrer dans le Conseil; mais elle n'en put venir à bout, que près de vingt mois après qu'il eût été élevé au Cardinalat. Pendant ce temps-là, le Cardinal non-seulement lui fit sa cour, avec la même assiduité qu'auparavant, mais faisoit encore l'Office de Surintendant de sa Maison.

La France n'ayant eu aucune guerre, pendant l'année 1623. les esprits remuans, dont la Cour étoit composée, & la foiblesse du Roi, y causerent des changemens, auxquels on ne s'étoit pas attendu. * Le Comte de Schomberg, qui étoit Grand-Maître de l'Artillerie, & Surintendant des Finances, étoit depuis quelque temps peu ami du Chancelier, de son Fils le Marquis de Puyfieux, & du

1623. du Marquis de Commarin , Garde des
Seaux, depuis l'année 1622. après la mort
de *De Vic*. Le Marquis de la *Vieville*, Ma-
rêchal de Camp , étoit aussi son ennemi
juré, parce que *Schomberg* lui avoit rayé
deux mille écus par an , sur l'état de la
Province de Champagne; que le Roi lui
avoit donnez , pour le récompenser du
Gouvernement de Mezières, qu'il avoit
perdu aux premiers troubles. Tous ces
gens-là se joignirent , pour perdre
Schomberg , & ils en vinrent à bout,
comme on le va voir. Il est important
que l'on trouve ici quelques exemples de
ces révolutions de la Cour, afin que l'on
connoisse mieux par-là le génie de *Louis*
XIII. & la manière dont il le falloit gou-
verner; que le Cardinal de Richelieu pos-
seda si parfaitement jusqu'à la fin de sa vie,
que dès qu'il fut dans le Ministère, le Roi
le ménagea presque autant, que les autres
Ministres étoient obligez de ménager l'es-
prit du Roi.

Ce Prince * étoit d'un naturel très-
susceptible des impressions qu'on lui don-
noit des gens , & ne pénétoit que rare-
ment les motifs, qui faisoient parler ceux
qui accusoient quelqu'un auprès de lui. Il
écoutoit tout ce qu'on lui disoit, sur tout
quand il s'agissoit d'un intérêt pécuniaire,
étant trop bon ménager , & même
avare envers ceux dont il n'avoit pas peur.
Il se fioit si fort à ceux qui avoient une
fois pris quelque ascendant sur son es-
prit,

* *Bissempe. Ibid. p. 292.*

1623

la dépense du Roi, & qu'il ne lui seroit pas possible de le faire, s'il n'y avoit un autre Surintendant, dont il fût assuré pour son remboursement, le Roi résolut d'ôter cet emploi à Schomberg. La Vieville le lui demanda pour lui-même, à condition que si dans deux, ou trois mois, il ne s'en acquittoit pas bien, on en mettroit un autre en sa place; & soutenu du Chancelier & de Puyfieux, il l'obtint.

Ce nouveau Surintendant ne fut pas d'abord du Conseil étroit, & fit ce qu'il pût, pour s'attirer l'estime de tout le monde. Mais dès qu'il fut entré dans ce Conseil, ne pouvant souffrir la dépendance, à l'égard du Chancelier, dans laquelle il étoit obligé de vivre; il commença à cabaler, contre lui & contre son Fils, & n'y réussit pas mal, comme il parut dès le commencement de l'année suivante.

Cependant le Cardinal de Richelieu agissoit pour la Reine-Mère, en tout ce en quoi elle l'employoit. Après la mort du Maréchal d'Ancre, le Roi ayant découvert qu'il avoit de l'argent sur les *Monts de Florence*, avoit fait, à la sollicitation du Duc de Luines, tout ce qu'il avoit pû, pour le retirer; & le Grand-Duc *Cosme*, à qui la Couronne de France devoit quelque argent, en avoit retenu deux cens mille écus, sous je ne sçai quel prétexte. Ce Prince étant mort en 1621. on ne laissa pas de demander de la part du Roi,

Roi,

1624
donna seul audience à divers Ambassadeurs, sans avoir auprès de lui, selon la coutume, le Secrétaire pour les affaires étrangères. Cependant le Roi lui faisoit assez bon visage, quoi qu'il eût résolu de s'en défaire, aussi bien que de son Pere.

Les principaux ennemis qu'il avoit à la Cour, étoient la Reine-Mere, le Prince de Condé, le Comte de Soissons, Thoiras, le Duc de Bellegarde, & plusieurs autres, qui ne pouvoient souffrir l'autorité qu'il prenoit. La Reine-Mere étoit choquée de voir un Ministre plus puissant qu'elle auprès du Roi, & outre cela le Cardinal de Richelieu l'irritoit contre lui, parce qu'il avoit beaucoup traversé sa promotion au Cardinalat. Le Prince de Condé ne l'aimoit pas, parce qu'il avoit contribué à faire conclurre la paix de Montpellier avec les Huguenots; par laquelle il perdoit l'autorité qu'il avoit eue dans l'armée du Roi, pendant que la guerre avoit duré. Le Comte de Soissons le haïssoit, parce que, sous divers prétextes, il avoit retardé son mariage avec Madame, Soeur du Roi. Thoiras étoit irrité contre lui, parce que Puyfieux avoit tâché, par toutes sortes de voyes, de l'éloigner de la faveur du Roi. Enfin le Duc de Bellegarde étoit son ennemi, à cause qu'il s'étoit opposé à la renonciation de sa Charge, qu'il vouloit faire en faveur d'un de ses parens. Ils alleguoient tous au Roi, une raison assez plausible, c'est qu'il n'étoit

1624.

toit pas sûr de se servir d'un homme, qui croiroit toujours qu'on lui avoit fait tort, en ôtant les Seaux à son Pere.

Enfin le 4 de Février, le Roi le congédia, aussi bien que le Chancelier, en cette sorte. Il leur envoya un Secrétaire du Cabinet, avec un billet de sa main, afin qu'on ne doutât point de l'ordre qu'il portoit de bouche. Ce Secrétaire leur dit, que Sa Majesté ayant sçu qu'ils s'acquiesçoient mal de leurs Charges, Elle ne vouloit plus se servir d'eux ; qu'ils eussent à se retirer à une de leurs Maisons, hors de Paris ; que néanmoins le Roi ne voulant jamais refuser justice à personne, il leur permettoit de se justifier, s'ils le pouvoient, d'une infinité d'accusations, mais loin de la Cour ; & qu'ils reçussent cela comme une récompense des longs services que leur Maison avoit rendus à la Couronne, & comme une grace très-particulière, puis que le Roi avoit en main de quoi procéder contre eux, avec beaucoup plus de rigueur. Le Chancelier reçut ces ordres en vieillard, se plaignit beaucoup de son malheur, & dit, à l'égard de la justification, qu'il obéiroit. Son Fils répondit avec plus de fermeté ; il dit qu'on ne pouvoit avoir avancé contre eux, que des calomnies, & qu'il esperoit de le faire voir, puis qu'on lui accordoit la faveur de se pouvoir défendre ; qu'au reste, il ne manqueroit pas d'obéir au Roi, comme il avoit toujours fait. Un moment après, ils firent fermer la porte de leur Hôtel, Puy-
lieux

1624
sieux sortit le même jour de Paris, & le Chancelier le lendemain. On croyoit généralement, que le Fils signant les Ordres du Roi, & le Pere étant Maître des Sceaux, ils en avoient profité à leur avantage. On accusoit Puyfieux en particulier, d'avoir envoyé des Ordres aux Ambassadeurs, tels qu'il avoit jugé à propos, sans que le Roi en sçût rien, & qu'il avoit aussi souvent fait quelque changement à ceux que le Roi lui avoit donnez. Mais enfin, après bien du fracas, il ne se trouva que très-peu de dépositions contre eux, & encore étoient-elles de leurs ennemis. On partagea la Charge de Puyfieux, qui regardoit la guerre & les affaires étrangères, à quatre Secretaires d'Etat, qui devoient rendre compte de leur administration au Conseil étroit, où le Marquis de la Vieville étoit le plus puissant.

Pour achever de ruiner la Maison des Sillerys, il ne restoit qu'à rappeler le Commandeur de Sillery, Ambassadeur à Rome, & c'est aussi ce que l'on fit. Pour colorer ce rappel de quelque raison apparente, n'y ayant aucun sujet de se plaindre de lui, le Roi écrivit à *Marquemont*, Archevêque de Lyon, qu'ayant bien considéré les difficultez qui se trouvoient dans l'affaire de la *Valteline*, dont nous parlerons dans la suite, il avoit trouvé à propos de s'instruire de toutes les circonstances, & des sentimens du Pape & de la Cour de Rome là-dessus, & qu'il ne pouvoit le faire, mieux que par la bouche du Commandeur.

624. *deur de Sillery. Qu'ainsi il s'étoit déterminé à le rappeler, d'autant plus facilement, que le temps de son Ambassade étoit prêt d'expirer; & qu'il enverroient en sa place le Comte de Bethunes, mais qu'en attendant il chargeoit l'Archevêque du soin de ses affaires.*

Dans ce temps-là, *Jaques I. Roid'Angleterre*, ayant rompu le mariage de son Fils, le Prince de Galles, avec l'Infante d'Espagne, on avoit commencé à traiter du mariage du même Prince, avec *Henriette-Marie*, Sœur de Louis XIII. L'affaire de la Valteline; que l'on avoit crû vuidée, donnoit plus de peine que jamais, & il y avoit apparence qu'on en viendroit bien-tôt à une rupture avec l'Espagne.

Fin du Livre Premier.





V I E
D U
C A R D I N A L
D E
R I C H E L I E U .

L I V R E S E C O N D .

*Contenant l'Histoire de son Ministère, depuis
son entrée au Conseil, jusqu'à la prise
de la Rochelle en 1628.*

LA Cour & les affaires de la Couron-1624.
ne étoient dans l'état, que je viens
de dire, lors qu'enfin la Reine-Me-
re obtint du Roi, que le Cardinal de Ri-
chelieu seroit reçu dans le Conseil d'Etat.
Il n'y avoit alors presque aucune personne
de grande expérience, ni d'une capacité
suffisante, pour se tirer heureusement des
affaires épineuses que la Couronne alloit
avoir;

1624.

avoir ; de sorte que l'on regarda le Cardinal , en qui ces qualitez se trouvoient , comme un homme nécessaire à l'Etat , & qui lui pourroit rendre de très-grands services.

La Cour étant à Compiègne, & le Roi se trouvant le matin du vingt-neuvième d'Avril, dans la Chambre de la Reine-Mere , où il avoit accoustumé d'aller tous les jours à la même heure, pour y traiter avec elle des plus importantes affaires ; il y déclara le Cardinal de Richelieu Conseiller d'Etat, ce qui donna à la Reine-Mere une joye extraordinaire. Tout le Royaume comprenoit par-là, que son Fils étoit parfaitement réconcilié avec elle ; & elle n'avoit pas peu augmenté son autorité , en introduisant son principal Ministre dans le Conseil du Roi. Cependant ceux qui étoient déjà dans ce Conseil, qui ne voyoient qu'avec chagrin l'avancement du Cardinal , & qui craignoient avec raison, qu'il ne s'élevât au dessus d'eux, à cause de sa Dignité, firent en sorte que le Roi dît, qu'il entendoit seulement que ce Prélat y entreroit, pour y dire son avis sur les matières qu'on y proposeroit, mais qu'il ne traiteroit chez lui avec personne d'affaires d'Etat, comme Ministre du Roi. Sa Dignité de Cardinal lui fit avoir séance vis à vis du Cardinal de la Rochefoucaud, au dessus du Connétable ; au lieu que quand il étoit Secrétaire d'état , les autres Secrétares avoient

avoient eu de la peine de lui donner la préséance. Quoi qu'il eût recherché, comme on l'a vû, avec la dernière avidité, l'honneur d'entrer dans le Conseil du Roi, * il disoit, à ceux qui l'alloient féliciter, que c'étoit le Roi qui de son pur mouvement lui en avoit ouvert l'entrée, & lui avoit ordonné de lui obéir; mais que pour lui il auroit mieux aimé vivre en repos chez lui, sans se mêler du maniment des affaires, qui n'attiroit la plûpart du temps que de la haine & de l'envie. Il ajoûtoit qu'à cause de cela, puis que le Roi avoit voulu absolument le charger d'un fardeau assez pesant, quoi qu'honorable, il avoit dit librement à Sa Majesté, qu'il ne pouvoit faire autre chose, à cause du peu de santé dont il jouïssoit, que de se trouver au Conseil, lors qu'il le pourroit, pour dire son sentiment sur ce qui y feroit proposé; mais que pour ce qui étoit de négocier dans sa maison quoi que soit, il l'avoit refusé, pour n'être pas troublé dans un lieu où il ne cherchoit que du repos, & que le Roi l'avoit exempté de cette peine. Mais ceux qui sçavoient qu'il n'étoit pas si valetudinaire, qu'il le disoit, & qui connoissoient son humeur agissante & avide de commander, voyoient facilement que ce n'étoit que par force qu'il en usoit ainsi, & le peu de gens, qui se laisserent tromper par ses premiers discours, furent desabusez en peu de temps.

Les

* Voyez *Siri Mem. Recond. T. VII. p. 998.*

1624. Les Comtes de Holland & de Carille, Ambassadeurs Extraordinaires d'Angleterre, étoient alors * à Paris, pour traiter du mariage du Prince de Galles, avec Henriette-Marie, Sœur du Roi, & pour offrir à la France de se liguer avec elle contre l'Espagne. Ils souhaiterent qu'on traitât conjointement de ces deux affaires; & pour examiner leurs propositions, on leur donna pour Commissaires, le Cardinal de Richelieu, le Garde des Sceaux, les Marquis de la Vieville & de la Ville-aux-Clers. Les Ambassadeurs ne sçachant de quelle manière le Cardinal voudroit les recevoir, prièrent le dernier de s'en informer. Il répondit qu'il les traiteroit, comme il traitoit les Ambassadeurs de l'Empereur, & du Roi d'Espagne; qu'il ne pouvoit pas leur donner chez lui la main droite, puis qu'il ne la donnoit pas à ces Ambassadeurs; mais qu'en les reconduisant, il iroit plus loin, qu'il n'avoit accoutumé, pourvû qu'ils lui permissent de couvrir cette démarche d'un prétexte, qui empêchât les autres d'en tirer conséquence pour eux. Les Ambassadeurs ne desapprouvoient pas cet expédient, mais ils le prièrent de leur donner le temps de recevoir là-dessus les Ordres du Roi leur Maître, & de ne trouver pas mauvais, en attendant, qu'ils ne se vissent que dans la Chambre de la Reine. Ils ajoutèrent néanmoins, que s'il feignoit d'être malade, ils l'iroient voir, & que cela

* Le mois de Juin.

5624.

donner par écrit ce qu'ils pouvoient accorder, présenterent un article par lequel leur Maître promettoit le libre exercice de la Religion Catholique à Madame & à sa suite. Mais les Commissaires du Roi dirent, qu'il falloit commencer par mettre sur la table les onze articles, dont Sa Majesté Britannique étoit convenüe avec l'Espagne, quand le Prince de Galles recherchoit l'Infante. Les Ambassadeurs rejetterent d'abord cette proposition, à quoi de la Ville-aux-Clers répondit, qu'il étoit surpris qu'ils ne fussent pas venus avec pouvoir d'accorder au Roi Très-Chrétien, la même chose que leur Roi avoit accordée à Sa Majesté Catholique, puis qu'il n'étoit pas difficile de comprendre, que la France ne souffriroit pas de l'inégalité, dans cette affaire.

On envoya là-dessus un Courrier au Comte de Teillières, Ambassadeur de France en Angleterre, afin qu'il vît le Prince & le Duc de Buckingham, pour leur remontrer, que le Roi ne pouvoit pas moins demander; combien il importoit à la Couronne d'Angleterre, de ne rompre pas cette négociation; & qu'enfin on sçavoit, que ce Prince écoutoit encore alors des propositions, que les Espagnols lui faisoient faire, & qui pourroient bien tourner à son désavantage. Mais le Roi ayant découvert, que les Ambassadeurs d'Angleterre n'avoient point écrit à leur Maître, on dépêcha promptement un autre Courrier à Teillières, pour l'avertir de n'en rien témoi-

témoigner. En effet, les Ambassadeurs d'Angleterre consentirent bien-tôt à accorder les articles d'Espagne, excepté trois; dont l'un regardoit la liberté de conscience pour les Catholiques Anglois, l'autre une Eglise publique, pour la suite de Madame, & le dernier enfin, l'éducation des Enfans qui naîtroient de ce mariage, & qui devoient être jusqu'à l'âge de douze ans accomplis, entre les mains de la Reine, pour les élever dans sa Religion. Les François représentoient aux Ambassadeurs, qu'ils rendoient un grand service à Sa Majesté Britannique, en unissant à son parti tous les Catholiques Anglois, qui pourroient s'opposer aux Puritains, ou Presbyteriens, dont le Roi n'étoit point aimé. Mais cette raison étoit très-foible, parce que le nombre des Presbyteriens étoit incomparablement plus grand, & leur parti plus formidable que celui des Catholiques; de sorte que la Cour d'Angleterre avoit beaucoup plus de sujet de ménager les premiers, dont il ne lui auroit pas été difficile de s'attirer la faveur, si elle avoit voulu. Ainsi les Ambassadeurs Anglois ne voulurent jamais consentir à donner une Eglise publique aux Catholiques, de peur que le peuple de Londres ne se soulevât, quoi qu'ils accordassent l'article concernant l'éducation des Enfans. La Cour de France vouloit aussi envoyer un Evêque avec la Reine, ce que les Ambassadeurs rejetterent comme inutile. Pour ce qui regardoit

1624.

doit la dote, ils vouloient avoir huit cens mille écus, dont la moitié feroit payée à Londres la veille du mariage, deux cens mille un an après, & le reste dans six mois. Ils entendoient encore que Madame venant à mourir, avant le Prince, sans Enfans, le Prince ne fût obligé à en rendre que la moitié.

Cette négociation ayant été conduite jusques-là, les Ambassadeurs déclarerent, qu'ils ne pouvoient aller plus loin, & ils envoyèrent à Londres ce dont ils étoient convenus. Cependant, comme il falloit que le Roi de France demandât dispense au Pape, qui étoit Urbain VIII. pour sa Sœur, afin qu'il lui fût permis d'épouser un Prince Hérétique, il s'écoula trois mois de temps, en attendant la dispense du Pape. Le Nonce Spada ne manqua pas, en cette occasion, de représenter à la Reine-Mere, qu'elle ne pouvoit pas faire conclurre le mariage de sa Fille, avant que d'avoir la permission du Pape; & les Ambassadeurs d'Angleterre ne refuserent pas de l'attendre. On appréhendoit à Rome, que cette alliance n'engageât Louis XIII. à soutenir les interêts de l'Electeur Palatin, Calviniste, Beau-frere du Prince de Galles, & à lui faire rendre l'Electorat qu'on lui avoit ôté, pour le donner à la Branche Catholique de la Maison de Bavière; mais dans le fonds, le Roi d'Angleterre ne s'interessoit pas beaucoup à cela; & la France ne l'auroit jamais fait, s'il n'étoit arrivé d'autres choses

choses depuis. Néanmoins le Pape, craignant que cette Couronne ne s'engageât insensiblement à protéger les Hérétiques, écrivit un Bref au Roi, & un autre à la Reine-Mere, par lesquels il tâchoit de les en détourner. Le Nonce en les présentant, y joignit toutes les raisons de conscience, & de réputation, dont il pût s'aviser. Il leur parla des bruits qui couroient, que le Roi se liguoit avec les Hérétiques, ce qui ne manqueroit pas de porter beaucoup de préjudice à la Religion Catholique en général, & sur tout en Allemagne. * Le Roi répondit, que le Pape ne le trouveroit pas moins bon Catholique, que les Espagnols; & que c'étoit peut-être la seule raison, qui retardoit le mariage de sa Sœur. La Reine dit aussi, entre autres choses, que les Espagnols, qui traversoient ce mariage, & qui faisoient si fort les scrupuleux, offroient à présent la carte-blanche au Roi d'Angleterre; mais que sa Fille ne partiroit pas, avant qu'on eût pris toutes les sûretés, que l'on pouvoit demander à l'égard de la Religion. Pour ce qui est de la Ligue, que les Anglois avoit proposée, on dit qu'elle n'étoit pas conclue pour cela, & qu'il falloit que le mariage allât devant, comme une chose qui n'avoit aucun rapport avec l'autre.

On croyoit que la Reine-Mere souhaitoit passionnément ce mariage, pour s'assurer un nouveau secours, en cas que les

Tome I.

F

brouil-

* Voyez Siri Mem. Rec. p. 614.

renouer avec l'Espagne. Mais comme il étoit impossible d'obtenir du Parlement une Eglise publique, pour les Catholiques, en Angleterre, les François voyoient bien que le Prince de Galles perdrait plutôt l'envie de se marier avec la Sœur du Roi, que d'accorder une chose qu'il ne pourroit pas tenir, sans tout hazarder; de sorte qu'ils étoient résolus de passer par dessus cet article. Le Cardinal de Richelieu croyoit, * que pour obtenir cette dispense, il suffisoit que le Roi fût assuré de toutes les conditions, qui étoient nécessaires pour le salut de Madame, & de toute sa Famille; & qu'il y eût lieu d'espérer beaucoup pour le bien général des Catholiques d'Angleterre; or l'affaire étoit non seulement en cet état, mais en termes plus avantageux. C'est ce qu'il souhaitoit que l'on représentât à Sa Sainteté, à qui il vouloit encore que l'on fît entendre, que si la dispense tardoit trop à venir, on pourroit bien ne la pas attendre.

Il y avoit déjà plusieurs Casuistes § qui disoient, que cette dispense n'étoit point nécessaire absolument, & que si c'étoit un péché de conclurre le mariage sans cela, il ne pouvoit être que veniel, dans un pays, où il y avoit liberté de conscience, & où les Catholiques & les Huguenots vivoient les uns avec les autres. Un jour

F 2

* que

* Lettre du Cardinal à M. d'Herbault du 22. d'Août 1624. § Lettre de Marquemont à Herbault du 29. de Juillet 1624.

1624. * que le Nonce fut voir le Cardinal, „ ce
 „ dernier dit que Bethunes avoit écrit,
 „ que le Pape lui avoit dit, qu'il ne don-
 „ neroit point de dispense, à moins que
 „ l'Angleterre n'accordât les mêmes con-
 „ ditions à Paris, qu'elle avoit accordées
 „ à Madrid. Le Nonce répondit, qu'il
 „ n'y avoit pas sujet de s'en étonner, puis
 „ que le Roi & le Cardinal avoient dit, que
 „ la Religion Catholique n'auroit pas de
 „ moindres avantages, par le moyen de la
 „ France, que par le moyen de l'Espagne.
 „ Tout cela est vray, dit le Cardinal, &
 „ nous voulons tenir tout ce que nous
 „ avons promis, parce que le Roi d'An-
 „ gleterre nous accordera, tout ce qu'il
 „ avoit promis aux Espagnols, à dessein
 „ de l'exécuter, & non ce qu'il ne pro-
 „ mettoit que par cérémonie. La distin-
 „ ction, repliqua Spada, est fort métaphy-
 „ fique, & si l'on donnoit lieu à de sembla-
 „ bles considérations, les exceptions dé-
 „ truiroient facilement la règle. Il ajoûta
 „ que le Cardinal avoit donné un tour à
 „ cette affaire bien différent de celui qu'elle
 „ avoit, lors qu'elle étoit entre les mains
 „ du Marquis de la Vieville : „ Ce feroit
 „ une belle chose, dit le Cardinal, si l'on
 „ disoit que la Vieville avoit fait ce maria-
 „ ge, mais que ceux qui lui ont succédé
 „ l'ont rompu. Le Nonce repartit, qu'il
 „ y avoit plus d'honneur à le rompre, qu'à
 „ le conclurre, en vertu des maximes de la
 „ Vieville. „ Le mal est, répondit le Car-
 „ dinal,

„dinal, que nous ne sommes pas aujour- 1624
 „d'hui en état de n'avoir égard qu'à ce qui
 „peut faire de l'honneur. Spada repli-
 „qua, que les François ne pouvoient ja-
 „mais être en état de ne se point garder du
 „blâme ; d'autant plus que les Anglois se
 „vantoient déjà d'avoir gagné ce qu'ils sou-
 „haitoient, & pour le mariage en lui-mê-
 „me, & pour les circonstances. Il vou-
 „loit marquer la prétension des Ambassa-
 „deurs d'Angleterre, d'avoir le pas sur les
 „Cardinaux. Mais le Cardinal dit, „qu'il
 „ne leur alloit point au devant, ni ne les
 „accompagnait, qu'il les attendoit seule-
 „ment dans la Chambre de l'Assemblée,
 „ou assis dans la place la plus honorable,
 „ou debout, jusqu'à ce qu'on eût mis la
 „table ; qu'il étoit toujours le premier à
 „parler, & le premier à s'asseoir ; & qu'il
 „n'avoit jamais voulu leur rendre visite,
 „dont le Comte de Carlile étoit étrange-
 „ment en colère.

Quelque temps avant cette conversa-
 tion, on fit partir le P. Berule pour Ro-
 me, afin de presser la dispense. On lui
 donna * des instructions datées du 31. de
 Juillet, qui portoient entre autres choses,
 „Que ce mariage pourroit être de grande
 „utilité à la Religion Catholique, parce
 „que la Princesse étant bien élevée, &
 „ferme dans sa créance, elle pourroit
 „gagner le Prince son Epoux, & mettre
 „en sûreté les Catholiques Anglois, à l'é-
 „gard de leurs biens, & de leurs vies.

F 3.

Que

* Elles sont dans Siri Mem. Rec. T. V. p. 623.

„ & que venant à mourir, on leur en sub-
stituerait d'autres de la même Religion: 1624
„ Que les Enfants nez de ce mariage se-
roient élevez par leur Mere, jusqu'à l'â-
ge de treize ans : Que le Roi d'Angle-
terre, en considération de cette allian-
ce, empêcheroit qu'on ne molestât ses
Sujets Catholiques, & qu'on ne les con-
traignît à faire des sermens contraires à
leur Religion. C'étoit sur ce pied-là,
que l'on demandoit la dispence.

Mais parce que le Pape pouvoit obje-
cter, que les articles d'Espagne étoient
plus avantageux à la Religion, que ceux
de France, on chargeoit le P. Berule de
lui représenter, „ que les Espagnols, pour
gagner du temps, & ne point rendre le
Palatinat, offroient à présent de se con-
tenter de moins que ce que le Roi d'An-
gleterre avoit accordé à Sa Majesté ; &
que le Prince de Galles, pour se tirer
des mains des Espagnols, avoit plus
promis qu'il n'avoit dessein de tenir :
Qu'enfin pour le présent, il étoit im-
possible d'obtenir davantage des An-
glois.

Le P. Berule s'acquitta si bien de sa
commission, que le Pape se radoucit, &
promit la dispense, qu'il envoya ensuite,
soit qu'il eût peur qu'on ne s'en passât,
s'il la refusoit opiniâtrément, ou qu'il fût
touché des raisons qu'on lui avoit dites. Il
y eut encore en Angleterre quelque diffi-
culté, sur les articles, que la France
croyoit pouvoir obtenir, & sur lesquels la

1624. dispense étoit appuyée ; mais enfin le Roi d'Angleterre consentit à ce que l'on voulut , & les articles furent signez le 20. de Novembre 1624. par le Cardinal de Richelieu & par les Ambassadeurs. Néanmoins avant que de passer plus loin , le Roi envoya la Ville-aux-Clers à Londres , pour prendre du Roi de la Grand' Bretagne , & du Prince de Galles , les sermens dont on a parlé. Ils les prêterent entre ses mains , & jurèrent de plus de faire élargir tous les prisonniers Catholiques , dès que le mariage seroit consommé , & d'empêcher qu'on ne les maltraitât désormais pour leur Religion. Ils donnerent * même tous deux par écrit la promesse , par laquelle ils s'engageoient de n'obliger , par quelque voye que ce fût , la Princesse de changer de Religion.

Le Cardinal de Richelieu , § pour prévenir toutes les contestations , qui pourroient naître de cette alliance , entre les Anglois & les François , comme on l'avoit vû autrefois , fit encore en sorte que Madame renonçât à toutes les successions directes & collaterales , qui lui pourroient échoir , moyennant huit cens mille écus que le Roi lui donnoit en mariage. Il eut aussi soin des intérêts de cette Princesse , & stipula que sa Maison fût composée d'un aussi grand nombre d'Officiers , qu'aucune Reine d'Angleterre en eût eus ; Que son Douaire seroit de soixante mille écus

* *Siri Mem. Recond. T. V. p. 695.*

§ *Aubery Vie du Cardinal Liv. II. c. I.*

écus par an, qui lui seroient assignez sur des Terres, l'une desquelles seroit Duché ou Comté ; Que si elle venoit à être veuve, il seroit à son choix de demeurer en Angleterre, ou de venir en France, soit qu'elle eût des Enfans, ou non ; & qu'en cas qu'elle y revint, le Roi d'Angleterre seroit obligé de la faire conduire à ses dépens, & avec des honneurs convenables à sa qualité, jusqu'à Calais.

C'est ainsi que se fit ce mariage, qui depuis a été fatal à Charles I. Roi d'Angleterre. Le Roi Jaques son Pere & ce Prince se conduisirent tous deux, dans la recherche qu'ils firent de l'Infante, & ensuite d'une Fille de France, comme s'il n'y eût point eu d'autres Femmes au Monde, & si le bien de leur Etat, & les desirs de leurs Sujets les eussent indispensablement obligez de chercher un parti Catholique. On eût dit qu'ils avoient en cela des avantages si grands, que pour avoir une Fille d'Espagne ou de France, il n'y avoit aucune bassesse, qu'ils ne dûssent faire ; comme étoient les sermens que l'on exigeoit d'eux, la liberté qu'ils donnoient à la Princesse, que le Prince de Galles recherchoit, d'élever les Enfans qu'elle en auroit dans sa Religion ; & avant tout cela, le voyage que le Prince avoit fait en Espagne, sans sçavoir s'il obtiendrait l'Infante. Cependant il ne tira aucun secours de la France dans ses plus grands besoins, il se brouilla même avec elle ; & ç'auroit été peut-être encore pis,

1624. s'il avoit épousé l'Infante. Ses Sujets étoient extraordinairement opposez à un parti Catholique, & ne pouvoient souffrir qu'il eût la bassesse de vendre, pour ainsi dire, la Religion de ses Enfans, & sa propre conscience, faisant profession d'être Protestant. Il y avoit en Allemagne des Princesses Protestantes, dont il n'auroit pas eu à la vérité huit cens mille écus, mais qui auroient entretenu la paix dans ses Etats, & se feroient attirées l'amitié de ses Sujets. Aussi pour s'être marié, contre toutes les maximes de la bonne Politique, il s'attira des malheurs qu'aucun Roi succédant à une Couronne héréditaire, n'a peut-être jamais essuyé; & ses Fils nez de ce mariage, & entêtez des maximes de leur Mere, en ont encore beaucoup souffert après sa mort. Aussi il y eut bien des gens, qui crurent que le Cardinal de Richelieu, qui méditoit la guerre contre la Maison d'Autriche, avoit envoyé la Princesse Henriette-Marie en Angleterre, comme une pomme de discorde, qui donneroit tant d'affaires aux Anglois, qu'ils ne pourroient pas se mêler des guerres de leurs Voisins.

Je n'ai pas voulu interrompre le cours de cette négociation, pour parler de deux autres choses, qui donnerent beaucoup d'occupation au Cardinal, dès le commencement de son Ministère. L'une fut la disgrâce du Marquis de la Vieville, & l'autre l'affaire de la Valteline, qui occupoit la Cour depuis long-temps; & dont

je

je vai faire l'Histoire , après avoir parlé de la chute de ce nouveau Ministre. 1624.

Sans avoir aucun mérite, qui le distinguât des autres , il étoit venu tout d'un coup , par la facilité du Roi , à une si grande autorité, qu'il conduisoit non seulement les Finances, mais encore l'Etat, quoi qu'il fût haï de presque toute la Cour. Il fit paroître son autorité , un peu avant sa disgrâce, par la manière dont il traita le *Colonel d'Ornano*, Gouverneur de Monsieur. Il est bon que nous nous arrêtions un peu sur cet endroit , parce que ce Prince ayant eu beaucoup de part aux broüilleries des Grands, sous le Ministère du Cardinal de Richelieu, on en comprendra mieux l'origine, si l'on sçait de quelle manière il avoit été élevé.

Gaston étant sorti l'an 1615. des mains de *Madame de Montglas*, * Gouvernante des Enfans de France, on l'avoit mis entre les mains de *De Brèves*, son Gouverneur , homme vertueux & consommé dans les affaires , par diverses Ambassades, dont il s'étoit très-bien acquitté. Il prit tant de soin à élever le *Duc d'Orleans*, que ce Prince fit en peu de temps de grands progrès en tout ce qu'on pouvoit demander d'une personne de sa qualité. On admiroit son esprit, ses discours, & la manière obligeante, dont il recevoit ceux qui s'approchoient de lui. Mais comme les Courtisans , couverts de vi-

1624.

ces, craignent les vertus des Princes, qui se trouvent opposées à leurs desseins, De Brèves eut bien-tôt le chagrin d'être éloigné de la personne de Monsieur, dans le temps qu'il lui étoit le plus nécessaire. On lui dit de se retirer, peu de temps après la mort du Maréchal d'Ancre en 1617. & pour obtenir cet ordre du Roi, on avoit pris soin de lui donner de la jalousie des bonnes qualitez de son Frere ; que quelques personnes disoient avoir plus d'esprit, & avoir été mieux élevé que lui. Cependant dans un Conseil, qui se tint chez le Chancelier de Sillery, où étoient du Vair, Villeroi, & le Président Jeannin, & où l'on conclut de chercher un autre Gouverneur à Monsieur, on fit appeler De Brèves ; & après l'avoir comblé de loüanges, pour les soins qu'il avoit pris dans l'éducation de ce Prince, on lui dit que Sa Majesté vouloit qu'il ne prît plus cette peine, sans lui dire aucune raison de cela. Le Chancelier ajoûta, qu'il avoit ordre du Roi de lui dire, qu'il étoit parfaitement satisfait de lui, & que pour preuve de cela, Sa Majesté lui faisoit présent de cinquante mille écus, à prendre, dans trois ans, sur l'Epargne, & lui donnoit un Brevet de six mille livres de pension. Luines voulant s'assurer de la personne de Monsieur, lui donna pour Gouverneur le *Comte du Lude*, dont il avoit été lui-même Domestique. Ce nouveau Gouverneur eut en peu de temps arraché toutes les semences de vertu, que De Brèves

Brèves avoit tâché de mettre dans l'esprit du Prince ; & étant adonné au plaisir, il se déchargeoit des soins de son éducation sur un Sous-Gouverneur, dont les manières grossières & brutales corrompirent entièrement le jeune Gaston, qui s'accoutuma si bien à jurer, sous cet homme, qu'il ne perdit jamais cette mauvaise coutume. Le Comte du Lude étant mort, on donna à Monsieur pour Gouverneur, sur la fin de l'année 1619. Ornano, Colonel des Gardes Corfes, Gouverneur du Pont du S. Esprit, & Lieutenant Général du Roi en Normandie. C'étoit un homme de mérite, & qui avoit de grandes qualitez. Il fit ce qu'il pût, pour déraciner les mauvaises habitudes de l'esprit du Prince, enfoncé dans les voluptez, & n'y réussit pas mal ; ce qui paroïssoit d'autant plus important, que le Roi n'ayant point alors d'Enfans, il pouvoit arriver que Gaston succéderoit à la Couronne.

Ensuite Ornano lui suggera de demander d'avoir entrée dans le Conseil du Roi, afin d'y entrer ensuite lui-même, par la faveur de son Maître. Pour lui gagner plus facilement l'esprit, il commença à lui être beaucoup plus indulgent, & à avoir pour lui une grande complaisance. Le Marquis de la Vieville, quoi que sur le déclin de sa faveur, s'étant appercû des desseins du Colonel, fit en sorte que le Roi le fit arrêter, & envoyer prisonnier à Caën en Normandie, quoi que Gaston

1624.

Gaston pût faire , pour obtenir sa liberté. Dans le même temps Sa Majesté lui donna pour Gouverneur *Despreaux* , qui avoit été Sous-Gouverneur du Roi , pendant qu'il étoit Dauphin , & qui dépendoit absolument de Sa Majesté. Mais ce ne fut que pour peu de temps , car le Marquis de la Vieville ayant été disgracié , le Roi , fléchi par les prières de Monsieur , rendit la liberté à Ornano , & le remit dans son poste. On rejetta toute la faute de son emprisonnement sur le Ministre disgracié , comme si le Roi , qui avoit donné les ordres , pour le faire arrêter , n'y eût eu aucune part.

La Vieville eut encore assez de crédit , avant que de tomber , pour faire rappeler *le Comte de Tillières* , Ambassadeur en Angleterre , & Beau-frere du Maréchal de Bassompierre son ennemi. * Il feignit d'être mal avec les Ambassadeurs de Sa Majesté Britannique , & travailla de concert avec eux , pour faire rappeler Tillières , & envoyer en sa place *le Marquis d'Effiat* , grand ami du Comte de Carlile. On disoit que Tillières n'étoit pas propre , pour cette Cour , parce qu'il étoit trop ami des Jesuites , hais en Angleterre ; mais la principale raison fut une Lettre , qu'il avoit écrite au Roi , & par laquelle il lui mandoit , que la Reine , sa Mere faisoit , à son inscû , traiter en Angleterre du mariage de Madame , par des personnes interposées ; ce qui offensa

si fort.

fi fort la Reine-Mere , qu'elle le perdit dans l'esprit du Roi. D'Effiat arriva, au mois de Juillet, à Londres, & sa principale commission étoit de découvrir, si le Roi Jaques étoit entièrement détaché de l'Espagne, & souhaitoit sincèrement le mariage de son Fils avec Madame, car on en doutoit encore en France. Son Instruction lui donnoit le Titre d'Ambassadeur Ordinaire, mais on lui avoit donné depuis celui d'Extraordinaire. Cependant on le révoqua, pendant qu'il étoit en chemin ; & comme il eut représenté qu'il pourroit mieux servir le Roi, si on le lui rendoit, on le lui accorda de nouveau, par une Lettre du 31. de Juillet. Cette variété, dans une chose de si peu de conséquence, marquoit une grande inégalité dans le Conseil, dont le Cardinal n'avoit pas encore pris l'entière direction, comme il le fit depuis.

Quoi que peu de gens aimassent * le Marquis de la Vieville, on croit que le principal de ses ennemis étoit le Cardinal de Richelieu, qui ne pouvoit souffrir personne au dessus de lui, dans le Conseil, & qui s'étoit appercû que le Marquis traversoit ses desseins. Le Roi dissimula moins avec ce Ministre, qu'avec les autres qu'il avoit disgraciez, & lui témoigna assez ouvertement qu'il étoit mécontent de lui ; de sorte qu'il remit de lui-même, entre les mains du Roi, sa Charge de Surintendant, & la place qu'il avoit

* *Siri Mem. Rec. T. V. p. 628. Bassomp. T. II. p. 315.*

1624.

avoit dans le Conseil. Peu de temps après, le Roi l'envoya querir, étant en plein Conseil, & lui dit, qu'il lui permettoit de lui dire adieu ; mais au sortir, le Marquis fut arrêté par le Comte de Thermes, Capitaine des Gardes ; & les Mousquetaires du Roi l'emmenerent dans un carrosse au Château d'Amboise, d'où il se sauva un an après.

Les raisons de sa disgrâce, que l'on publia, furent qu'il prenoit trop d'autorité ; qu'il avoit décidé de sa tête des affaires de très-grande importance ; qu'il avoit envoyé des ordres de même aux Ambassadeurs du Roi, & répondu à ceux des autres Princes, sans en parler ni au Roi, ni aux autres Ministres ; qu'il avoit changé les ordres donnez en présence de Sa Majesté, & chargé le Roi de plusieurs injustices qu'il avoit faites, pour satisfaire ses propres passions. On suspendit aussi de sa Charge Beaumarchais, son Beau-pere, & Thésorier de l'Epargne, & on le relegua en une de ses Maisons.

Le Roi donna ensuite commission, pour leur faire leur procès, & l'on esperoit de tirer une bonne somme de Beaumarchais, qui étoit riche ; mais le Maréchal de Vitry, son autre Gendre, obtint qu'on ôteroit, de la Commission, le nom de son Beau-pere, & qu'on se contenteroit de nommer la Vieville & ses complices. On prétendoit faire voir que ce Ministre avoit volé le Roi, parce qu'il avoit acheté, depuis qu'il étoit Surintendant, des

des fonds pour quatorze mille livres de rente ; mais il ne lui fut pas difficile de prouver qu'il avoit pû faire cet achat de son bien , & de la vente de quelques Charges qu'il avoit. On l'accusa d'avoir donné huit cens mille livres à son Beupere , mais Beaumarchais fit voir qu'il les avoit prêtées au Roi , depuis que son Gendre étoit Surintendant. Quoi qu'on fit , on ne put trouver aucune malversation dans les Finances , dont on les pût charger.

On assure qu'étant en faveur , il s'étoit voulu assurer de l'appui de la Reine-Mere , & devenir son Favori , aussi bien que celui du Roi ; & que voyant que le Cardinal occupoit auprès d'elle la place qu'il souhaitoit , il avoit osé représenter à cette Princesse , qu'elle pouvoit être la maîtresse absolue du Roi & de toute la Cour , si elle vouloit se défaire du Cardinal , qui n'étant pas aimé du Roi , étoit cause que ce Prince ne se fioit pas entièrement en elle. Il offroit de servir la Reine , aussi bien que le Cardinal pouvoit le faire ; mais elle marqua plus d'envie de retenir ce Prélat dans ses intérêts , que d'augmenter son autorité. Ce fut-là le commencement de sa ruine , à laquelle on travailla , dès qu'on se fût apperçû qu'il vouloit régner seul dans l'esprit du Roi , & de sa Mere. Il arriva encore que divers Courtisans disant au Roi beaucoup de bien du Cardinal , en lui rapportant , à son coucher , & à la chasse , quantité de choses que

1624. que ce Prélat avoit faites ou dites pour son service, dont une bonne partie étoit inventée; la Vieville qui s'apperçût du dessein de ceux, qui employoient cet artifice, dit un jour au Roi, que le Cardinal étoit en effet un grand génie, & très-capable de servir Sa Majesté; mais que si Elle lui remettoit l'administration des affaires, Elle dépendroit si fort de la Reine-Mere, qu'il lui faudroit demander permission pour aller à la chasse. Cela s'étoit passé, avant que le Cardinal fût reçu dans le Conseil; & la Vieville fut assez imprudent, pour aider ce Prélat à y entrer, dans un temps, où la manière, dont il exerçoit la Charge de Surintendant, l'avoit rendu odieux à beaucoup de gens, à qui il avoit retranché les pensions.

Le Roi fit avertir le Roi d'Angleterre, par d'Effiat, de la disgrâce du Surintendant, ce qui ne lui causa pas une petite allarme; parce qu'il crût que celui, qui avoit le premier négocié l'affaire du mariage, étant disgracié, c'étoit une marque que la France vouloit rompre. Il y avoit encore quelques autres circonstances, qui confirmoient Sa Majesté Britannique dans cette pensée; c'étoit que l'on ne voulut pas approuver les articles du mariage, tels qu'ils avoient été dressés d'abord par Carlile & la Vieville. Ce dernier ayant dit qu'on ne demandoit un article, en faveur des Catholiques Anglois, que par forme, les Ambassadeurs l'omirent; & la Vieville ayant passé par dessus,

1624
fus, sans le dire à personne, le Roi & les autres Ministres refuserent d'approuver ce retranchement, & dirent que la Vieville avoit relâché cet article sans ordre. Le Roi d'Angleterre prit d'abord cela pour une défaite, & pour une marque qu'on vouloit rompre la négociation, mais ayant ensuite reconnu le contraire, il renoua, & accorda tout, comme je l'ai déjà dit.

Pour venir présentement à l'affaire de la Valteline, il faut sçavoir que dès le temps de Henri IV. les Espagnols avoient cherché les moyens d'avoir un passage libre d'Italie en Allemagne, pour la communication réciproque des Etats de la Maison d'Autriche. Pour cela, ils avoient bâti dans la Valteline le Fort de *Faentes*, afin que les *Grisons*, à qui la Valteline appartenoit, fussent hors d'état de leur disputer le passage, lors qu'ils en auroient besoin. La France & l'Italie s'émurent beaucoup à cette occasion, dans la crainte que la Maison d'Autriche ne fût sur le point d'exécuter quelque entreprise considérable; mais les Espagnols déclarerent qu'ils n'avoient bâti ce Fort, que pour protéger la Religion Catholique dans la Valteline, qui y étoit, disoient-ils, opprimée par les Grisons Protestans. On vit peu de temps après, que ces discours n'étoient que pour endormir les Princes d'Italie, puis qu'ils y bâtirent quatre autres Forts, & qu'ayant fait soulever les Grisons Catholiques, ils se rendirent Maîtres absolus.

absolus de toute la Vallée. Alors le Conseil de France crût qu'il y falloit mettre ordre tout de bon, mais n'ayant employé que la voye des Traitez & de la négociation, les Espagnols promirent ce qu'on voulut, mais ils ne firent rien. Ils eurent à Rome de longs démêlez avec les Ambassadeurs de France, & le S. Siège fut occupé quelques années à tâcher de raccommoder les deux Couronnes; mais les Espagnols vouloient, à quelque prix que ce fût, se conserver le passage, qu'ils s'étoient ouvert; & les François étoient résolus d'empêcher cette communication des Etats de la Maison d'Autriche, par laquelle elle étoit trop formidable en Allemagne & en Italie, & il n'y eut pas moyen de les accorder. Là-dessus il s'étoit fait une Ligue entre le Roi de France, la République de Venise, & le Duc de Savoye, conclüe à Paris le 7. de Février 1623. par laquelle ces trois Puissances s'obligeoient de mettre sur pied, & d'entretenir, jusqu'à l'entier recouvrement de la Valteline, une armée de trente-six mille hommes de pied & de six mille chevaux. Cette Ligue effraya si fort les Espagnols, qu'ils crurent qu'il n'y avoit point de meilleur parti à prendre pour eux, que de remettre les Forts de la Valteline en dépôt entre les mains du Pape. Par cet artifice, ils rendoient inutile la Ligue dont on vient de parler, ils évitoient la guerre dont ils étoient menacez, ils engageoient Sa Sainteté dans leur parti,

ti , & lui persuadoient plus facilement ,
 que le zèle pour la Religion Catholique , les
 avoit engagez à bâtir les Forts , dont il
 s'agissoit. Ils avoient cependant le passa-
 ge ouvert , comme ils l'avoient souhaité ,
 & ils esperoient de retirer ces Forts d'en-
 tre les mains du Pape , dès que la Ligue ,
 que l'on avoit faite contre eux , seroit dis-
 sipée. Il se passa plusieurs choses dans
 cette affaire , auxquelles je ne m'arrêterai
 pas ; il suffit de dire que le Cardinal de
 Richelieu , entrant dans le Ministère , la
 trouva dans cet état.

Pour lui il jugea à propos , que le Roi
 se fit faire raison par la voye de fait , puis
 que la longueur des négociations rendoit
 tout ce que l'on faisoit inutile. * Il ne
 cacha pas son sentiment au Nonce , à qui
 il dit un jour , que le Roi & son Conseil
 étoient résolus de voir , en peu de mois ,
 la fin de cette affaire , & qu'on ne mar-
 cheroit plus dans le Conseil d'une maniè-
 re peu ferme , depuis qu'il n'y avoit plus
 de tête legere. En effet , on envoya en
 Suisse , en qualité d'Ambassadeur Extra-
 ordinaire , le Marquis de Cœuvres , avec
 des § Instructions , par lesquelles il lui
 étoit ordonné , si cette affaire ne s'ac-
 commodoit pas bien-tôt , de lever trois
 mille Grisons , & trois mille Suisses , &
 de descendre dans la Valteline. L'armée
 de la Ligue devoit aussi être prête à mar-
 cher le 15. de Septembre , pour agir avant

l'Hi-

* Siri Mem. Rec. T. V. p. 635.

-§ Au mois de Juin.

[624.

l'Hiver. Les Puissances liguées avoient plusieurs raisons de se hâter ; puis que sans cela , les Suisses & les Grisons , qui s'attendoient d'être délivrez au plutôt du joug des Espagnols , se refroidiroient , s'ils voyoient que l'on tardoit trop ; & que l'Archiduc Leopold , & le Gouverneur de Milan , ne manqueroient pas , pendant l'Hiver , de se saisir de tous les passages , & de les fortifier si bien , qu'il feroit très-difficile de les forcer. Cependant comme le temps étoit court , on donna ordre au Comte de Bethunes , de presser fortement le Pape & les Espagnols , & d'employer tantôt les remontrances , & tantôt les menaces , pour faire désister les derniers du dessein de se conserver le passage de la Valteline.

Toutes ces instances étant inutiles , le Marquis de Cœuvres eut ordre de hâter ses levées , & de tenir tout prêt à l'exécution. Les levées étant faites , il se présenta une difficulté qui l'embarassa , pendant quelque temps ; c'étoit s'il falloit demander passage à la Diète de Bade. Car encore que par l'alliance que les Suisses avoient avec la Couronne , ils fussent obligez de lui accorder passage , il étoit à craindre que le Nonce & l'Ambassadeur d'Espagne , que les Cantons Catholiques favorisoient , n'obtinsent d'eux qu'ils le refusassent , & que ce refus ne fit échoüer son dessein. Enfin il se résolut de ne le demander aux Catholiques , qu'en le prenant , & d'en parler alors seulement aux Prote-

Protestans en particulier ; qui le lui accorderent , à condition que si on les inquiétoit pour cela , le Roi leur donneroit les secours , dont ils avoient besoin. Le Nonce & l'Ambassadeur d'Espagne n'oublièrent aucun artifice , pour retarder le dessein de Cœuvres , & lui donnerent espérance , que l'affaire s'accommoderoit à Rome , pour gagner du temps ; mais il continua avec la même chaleur qu'auparavant , & fixa le soulèvement , dont il étoit convenu avec les Grisons , au 26. d'Octobre.

Le Nonce Spada * faisoit en même temps de fortes remontrances au Roi, sur une entreprise qui alloit faire verser, disoit-il , beaucoup de sang aux Catholiques , en faveur des Huguenots ; au lieu qu'il devoit penser à détruire ce parti dans son Royaume , comme il avoit si glorieusement commencé. Le Roi répondit que les Espagnols le vouloient ainsi , & qu'il paroîtroit par toute sa conduite , qu'il étoit aussi bon Catholique qu'eux. Le même Nonce étant chez le Cardinal de Richelieu , ce dernier lui dit , § en parlant de l'affaire de la Valteline , „ que la Ville „ avoit tout gâté , en proposant des „ tempéramens , & des milieux , pour accommoder ce démêlé , & qu'il étoit cause que les Espagnols ne s'étoient pas mis „ à la raison. Le Nonce repliqua en railant , que lui & le Cardinal de la Rochefoucaud devoient se trouver bien embarrassés,

* Le 24. de Septembre. § Siri. T. V. Mem. Rec. p. 663.

raffiez, dans le Conseil, quand on y traitoit de semblables matières, devant en même temps combattre les Espagnols, & s'empêcher de tomber dans une irrégularité, telle qu'est celle d'être Fauteur des Hérétiques. Le Cardinal repliqua, „ que „ lorsqu'il avoit été fait Secrétaire d'Etat, „ il avoit obtenu du Pape un Bref Apostolique, par lequel il lui étoit permis „ de traiter de toutes sortes d'affaires, qui „ regardoient le service du Roi, sans en- „ courir d'irrégularité. Spada repartit, qu'il ne sçavoit si ce Bref se pouvoit étendre à la Fonction de Conseiller d'Etat; mais qu'en tout cas, il ne pouvoit comprendre le péché qu'il y a à être Fauteur des Hérétiques; qui étant une chose mauvaise d'elle-même, ne peut pas s'obtenir par une dispense. Le Cardinal répondit, „ qu'il y avoit la même raison de lui accorder dispense, pour la Charge de „ Conseiller, que pour celle de Secrétaire; & que pour ce qui est des Hérétiques, la diversité des cas, & des fins que „ l'on se proposoit, changeoient la nature des choses; & que dans cette affaire, „ il croyoit non seulement servir le Roi, „ mais encore Dieu. Depuis il étudia, à ce qu'il disoit, cette question, & dit que les cas, que l'on avoit représentés au Roi, étoient tels, que non seulement il soutiendrait qu'on n'avoit rien fait, ni pensé, qui ne fut permis en conscience, mais encore qu'il feroit souscrire cette proposition par cent Théologiens de Sorbonne.

Pendant

Pendant que Cœuvres travailloit * à la levée des six mille hommes , dont on a parlé , les Espagnols intercepterent quelques-unes de ses Lettres au Comte de Bethunes, & quelques autres de Bethunes à Cœuvres , où ils virent quel étoit le dessein de ce dernier. Ils les montrèrent au Pape , & en firent grand bruit à Rome , mais ils ne prirent aucunes mesures pour les faire échoüer ; soit qu'ils s'imaginassent que ce n'étoit qu'un projet en l'air , seulement pour les épouvanter , & que les François n'oseroient jamais venir à l'exécution ; ou qu'ils n'eussent pas assez d'habileté , pour comprendre , que s'ils ne se hâtoient , on leur alloit enlever la Valteline , malgré les garnisons du Pape. 1624.

Pendant que les Espagnols raisonnoient là-dessus à Rome , le Marquis de Cœuvres acheva ses levées , & le Régiment de *Vaubecourt* étant entré en Suisse , la traversa , avec tant d'ordre & de discipline , qu'on n'eut aucun sujet de se plaindre. S'étant joint aux nouvelles troupes levées en *Vallei* , & sur les Terres des Cantons Evangeliques , cette petite Armée prit le chemin de la Valteline. Cependant les Cantons Catholiques déliberèrent à Lucerne , s'ils permettroient le passage , & ils l'auroient sans doute refusé , si on le leur avoit demandé sans avoir rien de prêt , de peur d'attirer dans leur Pais les Troupes de la Maison d'Autriche ; mais l'Armée étant en marche , tout se réduisit à

Tome I.

G

envoyer

624.

envoyer prier le Roi, de ne faire plus passer de Troupes par leur Pais, pour la raison que l'on vient de dire. L'Armée prit sa marche vers le milieu de la Valteline, de sorte qu'elle tenoit en allarme *Chiavennae*, *Bormio*, *Tirano*, & le Fort de *Valmognastero*. Avant qu'elle fût fort avancée, la Garnison de ce dernier Fort, bâti dans une Vallée, qui servoit de ligne de communication, entre le Tirol & la Valteline, l'abandonna, & en emmena le Canon & les munitions. Cette Garnison étoit commandée, par un Officier des Troupes de l'Archiduc, & qui en abandonnant lâchement ce poste, sans attendre une Armée qui n'avoit point de Canon, donna lieu au Marquis de Cœuvres de s'en saisir, & de fermer entièrement le passage aux Troupes de la Maison d'Autriche, qui auroient pû s'avancer par-là. Un si heureux commencement, remplit de courage le Général François; mais avant que de passer outre, il fit fortifier les passages qu'il laissoit derrière lui, afin qu'il pût recevoir par-là les vivres, qui lui venoient de Suisse. Ensuite il alla à *Maienfeld*, & envoya Haraucourt, Maréchal de Camp, pour ramasser les Peuples des huit *Droitures*, qui étoient sur le point de secouer le joug de la Maison d'Autriche. Il convoqua une Assemblée générale des Grisons à Coire, où il proposa quatre choses, qu'il obtint. La première étoit la réunion des trois Liges, qui s'étoient broüillées; à qui il persuada facile-

facilement de reprendre leur ancienne liberté, & la Souveraineté de la Valteline, dont ils jouissoient, avant les dernières guerres. La seconde étoit de reprendre les anciens Seaux des Ligués. La troisième un pardon général, qui devoit être accordé à tous ceux de la Valteline, qui avoient pris les armes, & la liberté de Religion. La quatrième étoit, qu'ils eussent alliance avec le Roi seulement, excepté la paix héréditaire qu'ils avoient avec la Maison d'Autriche, & l'alliance que les Suisses avoient avec eux.

S'étant avancé un peu plus loin, * il se rendit Maître de *Casaccio*, *Paschiavo*, & *Bormio*, sans employer la force. Là il trouva que l'on avoit rompu les ponts, qui lui ouvroient le chemin dans le cœur de la Valteline, & les ayant refaits, quoi qu'il n'eût, comme je l'ai dit, aucun Canon, il fit mine de vouloir attaquer *Plasamalla*, Fort bâti sur un Rocher, par *Louis XII.* à dessein d'arrêter les courses des Grisons. La Garnison fût si épouvantée, de la seule vûe de l'Ennemi, que sans attendre d'être sommée, elle abandonna ce Fort, pour se retirer plus avant dans la Valteline. L'Armée du Marquis s'en étant saisie, marcha toujours malgré les Lettres de *Nicolas Gu*, *Marquis de Bagni*, Général pour le Pape dans la Valteline, par lesquelles il s'imaginoit vainement, qu'il arrêteroit les progrès de *Cœuvres*, en lui inspirant du respect pour

G a

les

* A la fin de Novembre.

1624. les Enseignes de Sa Sainteté. Il n'y a personne qui respecte moins les Ecclésiastiques, que ceux qui les connoissent à fonds, comme Cœuvres, qui avoit été Ambassadeur à Rome, pendant plusieurs années. Aussi réduisit-il bien-tôt le Général du Pape à lui rendre * le Château de *Tirano*, après avoir pris la Ville par composition. Le timide Bagni promit, par la Capitulation, de ne s'enfermer plus dans aucun Fort de la Valteline, & de renvoyer la Garnison de *Tirano* dans l'Etat Ecclésiastique. Cœuvres étant allé de là à *Sondrio*, la Ville se rendit d'abord, comme *Tirano*, mais le Château tint environ deux jours, jusqu'à ce qu'on eût tiré une cinquantaine de volées de Canon, § par lesquelles le Commandant fut si alarmé, qu'il parla de capituler. Les Soldats, qui ne demandoient pas mieux, abandonnerent à l'instant les remparts; & les François s'en saisirent si brusquement, qu'avant que l'on eût parlé des articles, le Château fut pris, & les Soldats du Pape dévalisez. On leur donna la vie, & le Général François, par respect pour le Pape, les renvoya avec leurs Enseignes à Bagni; quoi que quelques-uns d'entre eux s'y fussent jettez, après avoir rendu *Tirano*, contre la Capitulation. Les François, par la réduction de *Sondrio*, se virent en état de s'avancer jusqu'au Fort de *Fuentes*, qui étoit à l'autre

* Le 11. de Decembre.

§ Le 19. du même mois.

tre bout de la Valteline, pour observer la contenance de quelques Troupes Espagnoles, qui étoient le long du Lac de Côme, & dont six Compagnies étoient entrées dans Riva & Nova. Mais il faisoit trop froid, & les passages des Montagnes étoient trop difficiles à forcer, pour entreprendre d'aller plus loin. Ainsi les François se trouverent Maîtres de presque toute la Valteline, sans avoir répandu ni leur sang, ni celui des Troupes du Pape. Le Duc de Feria, Gouverneur de Milan, à qui Bagni avoit demandé du secours, & qui auroit dû avoir des Troupes sur la frontière, prêtes à marcher au premier avis, ne s'étoit mis en devoir d'en envoyer, que lors qu'il étoit trop tard, selon l'usage des Espagnols, qui délibèrent lors qu'il faut agir, & qui s'ébranlent quand il n'est plus possible de réussir. Bagni, homme sans courage, & sans expérience, avec des Troupes levées dans l'Etat Ecclésiastique, où personne ne s'avance par la voye des armes, & où le métier de la guerre est inconnu, se trouva hors d'état de résister le moins du monde, & fit voir, par sa retraite, qu'on avoit eu tort de faire aucun fonds sur lui & sur ses Soldats.

Cependant l'Armée des Venitiens étoit sur les frontières du Tirol, pour empêcher que l'Archiduc n'entreprît quelque chose, & pour donner du secours aux François, s'ils en avoient besoin; mais il intervint diverses difficultez, qui rendi-

1624.

rent les Troupes Venitiennes inutiles, dans cette occasion. Il en fut de même du Comte de *Mansfeld*, qui devoit mener en Allemagne une Armée de vingt mille hommes, composée principalement d'Anglois, avec quelques Troupes Auxiliaires de France, & des Provinces-Unies, pour reconquerir le Palatinat, ou au moins pour aller passer l'Hiver sur les Terres de la Maison d'Autriche en Allemagne. Ni la France, ni l'Angleterre, ne se vouloient déclarer ouvertement contre l'Espagne, pour n'en pas venir à une rupture avec cette Couronne; quoi que l'Angleterre voulût bien rompre, avec l'Empereur. Il y eut encore de grandes difficultez, pour le passage, & le payement de ces Troupes; les François ne les voulant pas laisser passer sur leurs Terres, & le Roi d'Angleterre ne voulant pas qu'elles passassent au travers des Provinces Espagnoles des Pais-Bas. La France avoit aussi fait un projet, d'envoyer le Connétable de Lesdiguières, pour se joindre avec un Corps de Troupes Françoises, à quelques Troupes du Duc de Savoie, afin d'attaquer les Genoïs, sous prétexte des prétensions que le Duc avoit sur *Zuccarello*, que les Genoïs tenoient; mais pour prendre *Gexes* même, si cela étoit possible. Le Duc de Savoie & les Venitiens vouloient encore porter la France, à rompre ouvertement avec les Espagnols, & à entrer dans le Milanois; mais quoi que le Cardinal, qui étoit de-

venu.

venu le principal Ministre , pensât effectivement à faire la guerre aux Espagnols , il n'étoit pas à propos que ce dessein éclatât pour lors. C'est ce qui fit que pour cette année, on se contenta de s'être rendu Maître de la plus grande partie de la Valteline , sans vouloir entreprendre autre chose , malgré les instances des Conféderez.

Cependant le dessein du Cardinal étoit de faire la guerre à la Maison d'Autriche, dont la grandeur faisoit ombre à la France ; & il ne faisoit pas difficulté de dire , devant ceux qui ne lui étoient pas suspects , que pour avoir une paix assurée, il falloit réduire l'Espagne à la faire, non par des négociations , mais par la voye des armes. Soit qu'il crût que le bien de l'État le demandoit ainsi, ou non, il étoit de son intérêt particulier de faire bien-tôt quelque chose d'éclatant, qui fit honneur à son Ministère , & d'ôter aux François l'opinion qu'ils avoient , que les affaires étant entre les mains d'un Evêque & d'un Cardinal, le Conseil ne penseroit qu'à la paix. Le Marquis de Mirabel, Ambassadeur d'Espagne , s'appercevoit assez de cette disposition du premier Ministre , qui traitoit avec les Ambassadeurs d'Angleterre , de Danemarck , de Venise , des Provinces-Unies , & de Savoye , pour porter ces Puissances à agir contre la Maison d'Autriche , en divers endroits à la fois ; pendant qu'il protestoit à l'Envoyé de Flandres, à l'A-

1624. gent de Bavière , & à tous ceux qui étoient chargez des affaires de cette Maison en France, ou ses Alliez, que le Roi ne cherchoit qu'à entretenir la paix avec elle. * Cet Ambassadeur résolut donc de s'en plaindre au Cardinal lui-même, qu'il fut voir pour cela. Il lui marqua qu'il étoit parfaitement bien informé de tout ce qui se passoit , & s'échauffa si fort là-dessus, qu'il lui dit, que c'étoit une chose étrange & scandaleuse , que , par les Conseils d'un Ecclésiastique & d'un Cardinal , tous les Hérétiques de l'Europe fussent secourus contre les Catholiques, & sur tout en des occasions qui regardoient en quelque sorte la Religion ; Que cela sentoît le *Lutherien* ; Que pour lui, il avoit pris patience jusqu'alors , dans l'esperance que le Cardinal se modereroit avec le temps ; mais que voyant ces desseins d'aider les Hérétiques , prêts à être exécutez , il n'avoit pas pû garder plus long-temps le silence ; Qu'il avoit crû devoir enfin décharger sa conscience, d'autant plus qu'en se taisant , il feroit tort aux affaires de son Maître , au nom de qui il protestoît, devant Dieu, de tout le mal qui en pourroit arriver à la Chrétienté. Le Cardinal irrité d'un discours, comme celui-là, répondit : „ Qu'il sca-
voit très-bien distinguer une affaire de
Religion d'une affaire d'Etat ; Qu'é-
tant Prêtre, Cardinal, & bon Catholi-
que,

* Sur le milieu de Decembre. Voyez Siri Mem. Rec. T. V. p. 741.

que , né en France , où il n'y avoit
 point de *Marrans* , & de plus Ministre
 du Roi Très-Chrétien , il ne devoit ,
 ni ne pouvoit se proposer d'autre vûe ,
 que la conservation & la grandeur de
 Sa Majesté , & non les interêts du Roi
 d'Espagne , que l'on sçavoit tendre à la
 Monarchie Universelle , & ne donner
 aucune borne à ses désirs ; Qu'il ne
 vouloit plus cacher ses sentimens là-
 dessus à l'Ambassadeur de Sa Majesté
 Catholique , puis qu'enfin il étoit temps
 de lever le masque. D'autres rappor-
 tent un peu autrement cette conversa-
 tion ; quoi qu'il en soit , le Marquis de
 Mirabel s'appercevant qu'il s'étoit trop
 emporté , en fit des excuses au Cardinal ,
 avant que de sortir de chez lui ; ce qui
 lui fit comprendre que ces discours n'a-
 voient pas été préméditez , mais un pur
 effet de la colere de l'Ambassadeur.

Depuis que la paix avoit été conclüe ,
 avec les Huguenots , on ne s'étoit point
 mis en peine de raser le Fort Louis , qui
 étoit à mille pas de la Rochelle , quoi
 qu'on fût engagé à le faire , par un des
 articles du Traité de Montpellier. Les
 Rochellois le firent représenter au Roi
 plusieurs fois , mais après avoir écouté
 leurs plaintes , on ne leur donnoit que
 des paroles. Au lieu d'attendre que le
 Roi fût engagé , dans une guerre , avec
 l'Espagne , comme il y avoit apparence
 qu'il le seroit bien-tôt , & de le presser dans
 cette conjoncture , où la nécessité l'auroit

obligé de leur tenir parole , ils se voulurent faire justice à eux-mêmes. * Ils donnerent pour cela quelques Vaisseaux à Soubise, qui alla à *Blavet*, pour prendre sept Vaisseaux du Roi , qui étoient dans le Port. Mais comme il pensoit se retirer, le vent changea , ce qui fit espérer qu'on le pourroit prendre lui-même. Le Duc de Vendôme y accourut , avec toute la Noblesse de Bretagne ; mais un nouveau changement de vent dégag^{ea} Soubise, qui se retira , malgré le Canon du Château , & tous les obstacles qu'on voulut mettre à son passage. De sept grands Vaisseaux, il en emmena six, mais il laissa l'un des siens , qui s'embarassa avec le septième à l'embouchure du Port, où ayant touché un banc, ils furent retenus tous deux. Les Rochellois essayèrent ensuite d'assiéger le Fort, qui les incommodoit, mais ne l'ayant pû prendre assez promptement , ils abandonnerent cette entreprise ; de peur de s'attirer l'Armée du Roi, sur les bras. Cependant cette action , par laquelle ils croyoient obliger la Cour de raser le Fort, pour retirer les Vaisseaux, qu'ils lui avoient pris, ne leur réussit pas.

Dés le commencement de l'année, le Pape envoya *Bernardin Nari* , pour se plaindre de l'affaire de la Valteline, avec le Nonce Spada. Ils le firent avec des exaggerations extraordinaires, comme si tout étoit perdu , parce que le Pape n'avoit

• Au commencement de Janvier.

voit plus la Valteline en dépôt. Le Roi, la Reine-Mere, & quelques-uns des Ministres leur dirent, que Cœuvres avoit plus fait, que ses ordres ne portoient, & que l'on étoit tout disposé à satisfaire Sa Sainteté; ce qui n'étoit pas vrai; mais le Cardinal leur répondit avec plus de fermeté, * en se moquant de l'ardeur & de l'empressement que le Nonce avoit témoigné dans cette affaire. Tout se réduisit à dire, „ que ce que le Roi pourroit faire „ étoit, ou de remettre au Pape les Forts de „ la Valteline, à condition que Sa Sainteté „ promettroit par écrit, ou de bouche, „ en public, ou en particulier, qu'elle les „ feroit démolir dans un terme court, „ que l'on marqueroit; ou d'accorder à „ Sa Sainteté la neutralité, auquel cas on „ promettoit de lui faire des propositions, „ dont elle auroit sujet d'être satisfaite. Les Ministres du Pape n'étoient satisfaits ni de l'un, ni de l'autre de ces partis, & comme le Cardinal leur eût dit, „ que s'il „ s'agissoit des intérêts seuls de Sa Sainteté, le Roi n'auroit égard à rien, pour „ lui donner sujet d'être contente de lui; „ mais qu'il étoit question des intérêts des „ Espagnols, qui étoient prêts à triompher du moindre avantage, qu'ils remporteroient sur les Armées du Roi. Spada & Nari dirent là-dessus, que l'on pourroit réduire le Pape à la nécessité de faire des choses, qui ne seroient pas agréables à la France, si on ne lui donnoit satisfac-

2625. ction. Le Cardinal , qui connoissoit parfaitement la Cour de Rome , repliqua en riant , „ qu'il sçavoit très-bien que le „ Pape ne pensoit pas à en venir à aucune „ extrémité , & que quand il le verroit , „ il ne le pourroit pas croire ; Qu'il sça- „ voit au contraire , que les Espagnols „ étoient prêts de remettre leurs préten- „ sions entre les mains de Sa Sainteté , & „ de lui donner un million d'or , pourvû „ qu'on les tirât avec honneur de l'embar- „ ras , où ils s'étoient jettez. Il ajoûta à cela plusieurs choses , pour marquer la haine qu'il avoit pour les Huguenots , & dit , „ qu'il espéroit de les ruiner entière- „ ment , avant qu'il fût deux ans. Il dit encore , „ que les Espagnols entrete- „ noient commerce avec eux , & que par „ ces artifices , ils pourroient bien détour- „ ner la France d'autres desseins , mais „ qu'ils ne la porteroient pas à faire aucun „ traité desavantageux.

On tint plusieurs Conseils sur les plain-tes de l'Agent du Pape , comme pour chercher les moyens de le satisfaire , quoi- que l'on fût déterminé à suivre l'avis du Cardinal , qui ne vouloit rien relâcher de ce qu'il avoit proposé. Dés-lors ce Prélat étoit le Maître des résolutions , le Roi se contentant de se servir de termes généraux , & se remettant du reste à son Conseil , où personne ne résistoit au Cardinal , appuyé de l'autorité de la Reine-Mère. Le Comte de Bethunes avoit donné conseil à Nari de tâcher de tirer de la bouche

Bouche du Roi, quelque parole favorable à la Cour de Rome, afin qu'étant engagé à lui donner satisfaction, il ne fût plus possible de reculer; mais le Roi se tira d'affaire, par des protestations générales de respect & de considération qu'il avoit pour Sa Sainteté; & le bon Prince n'osoit dès-lors rien répondre de positif, sans l'avis de son Conseil, c'est à dire, du Cardinal. 1625.

Peu de jours après la conversation * que l'on a rapportée, le Nonce étant retourné voir le Cardinal, pour tâcher de découvrir les desseins de la Cour, il trouva ce Prélat dans la même disposition qu'auparavant. Le Cardinal ajouta de plus à ce qu'il avoit dit, „ que si dans six
„ semaines, ces broüilleries entre les
„ Couronnes de France & d'Espagne n'é-
„ toient pas accommodées, on alloit voir
„ toute l'Europe en mouvement, & que
„ ce qu'il y avoit de pire, c'étoit que,
„ puis que l'Espagne vouloit tout broüil-
„ ler, le Roi seroit contraint de faire la
„ paix avec les Huguenots, ne pou-
„ vant mettre ordre à tant d'affaires à la
„ fois; mais que si les Couronnes s'ac-
„ commodoient, le Roi se mettroit en
„ campagne contre eux, ne pouvant avoir
„ plus belle occasion de leur déclarer la
„ guerre: Que pour lui il étoit surpris
„ que Nari n'eût ordre de faire aucune
„ proposition, pour accommoder ces dé-
„ mêlez, & ne parlât d'autre chose que
de

* Le 20. de Janvier.

1625.

„ de la restitution des Forts, qui en étoient
 „ cause. Ensuite, en parlant de porter la
 guerre en Italie, contre les Espagnols,
 dont il avoit déjà touché quelque chose,
 dans une autre conversation avec les mê-
 mes Ministres du Pape, il dit, „ que le
 „ Roi avoit de grands desseins de ce cô-
 „ té-là, & des forces suffisantes pour les
 „ faire réussir, & que l'on pensoit à don-
 „ ner à Sa Sainteté, la moitié du Royau-
 „ me de Naples. Là-dessus le Nonce re-
 pliqua, que la France pouvoit faire un
 présent au Pape, qui lui coûteroit beau-
 coup moins, & qui peut-être la tireroit
 d'embarras. C'étoit de donner à Sa Sain-
 teté la Valteline, dont il étoit question.
 „ Nous la donnerons aussi, repartit le
 „ Cardinal, pourvû que le Pape nous ai-
 „ de dans nos desseins; autrement il n'est
 „ pas juste que nous dépouillions nos Al-
 „ liez, au lieu de leur rendre ce qui leur
 „ appartient, comme nous le leur avons
 „ promis. Le Nonce répondit, que la Fran-
 ce ne manquoit pas de moyen, pour les
 dédommager; & qu'en faisant ce pré-
 sent au Pape, elle remédieroit à plusieurs
 inconvéniens; Que le Cardinal regagne-
 roit la bonne opinion que l'on avoit con-
 çûe d'abord de sa piété, & rétablirait en
 même temps la réputation de la Cour de
 Rome; Que d'ailleurs on ne pouvoit
 donner à garder le passage de la Valteline
 à un Prince, qui eût plus d'intérêt au re-
 pos de l'Italie que le Pape, & que c'étoit
 le soin de lui conserver ce repos, qui
 avoit

avoit mis les François en mouvement, 1625.
comme ils le disoient eux-mêmes. Le
Cardinal, au lieu de répondre, se mit à
justifier la conduite de la France, & passa
à une autre chose.

Dans ce temps-là il avoit pris le P. *Joseph*, Capucin, pour son Confesseur, à
dessein de l'employer bien plus aux affai-
res de l'Etat, qu'à ce qui regardoit sa
conscience. Il commença alors à s'en
mêler, aussi bien que le P. *Jacinte*, qui
avoit soin des affaires de l'Electeur de Ba-
vière. Le Nonce l'ayant vû, en écrivit
ce jugement au Cardinal Patron, qu'il se
pouvoit faire que le P. *Joseph* fût homme
de bien, qu'il étoit au moins certain qu'il
avoit du talent pour la négociation, quoi
qu'il fût plein de déguisemens. Il étoit,
comme jugeoit Spada, entièrement au
Cardinal, & plus propre à donner dans
tous les sentimens de ce Prélat, qu'à l'at-
tirer dans les siens, & à lui faire changer
de pensée. * Un Ambassadeur de Sue-
de en France remarque, dans une de ses
Lettres, que le Cardinal se servoit de ce
Moine, pour entamer les négociations,
pour essuyer d'abord le chagrin de ceux
avec qui le Cardinal vouloit traiter, &
meurir les affaires, avant que ce Prélat
intervint. C'est de quoi ce Moine s'ac-
quittoit aussi bien, qu'il observoit mal la
Règle de son Institut; puis qu'on lui a
reproché, que pour la gloire de Dieu, &
le bien de l'Etat, il abandonnoit son

Con-

1625. Convent, & alloit même ordinairement en Carrosse. Il servit beaucoup au Cardinal, pour aller chez le Nonce, & revenir lui dire ce que le Nonce lui avoit répondu. On l'employa encore à former quelques articles, concernant l'Etat & la Religion de la Valteline, que l'on envoya à Rome, & l'on parla même de l'y faire aller en Carrosse, pour traiter avec Sa Sainteté. Mais ce projet & plusieurs autres échouèrent. On convint seulement, après beaucoup de difficultez de la part de la France, d'une suspension d'armes, pour deux mois, à l'égard de la Valteline; mais cette suspension n'ayant été conclüe, qu'au mois de Février, on donna temps à Cœuvres de prendre le 17. de Janvier le Fort de Bormio, & le Château de Chiavenne le 9. de Mars, avant qu'il eût nouvelle de la suspension d'armes. Le Conseil avoit eu dessein, par ce retardement, de donner temps au Marquis de Cœuvres, de s'emparer, s'il étoit possible du reste de la Valteline; étant persuadé, que plus on tiendrait, plus le Traité que l'on feroit seroit avantageux. Aussi, comme on ne sçavoit de quelle manière on fortiroit de cette affaire, le Roi donna ordre à Cœuvres, en lui ordonnant de suspendre le cours des avantages qu'il remportoit sur les Espagnols, de fortifier ce qu'il tenoit, & de préparer les matériaux qui pourroient être nécessaires à la fortification de ce qui restoit à prendre, en cas qu'il vint, après la

la suspension, à s'en rendre maître. Quoi que les Ministres du Pape fissent des plaintes tragiques à Paris, Urbain VIII. ne laissoit pas de traiter, comme à l'ordinaire, avec l'Ambassadeur de France, ce qui faisoit comprendre que le Pontife ne prenoit pas extrêmement à cœur l'affaire de la Valteline. D'ailleurs, on sçavoit en France, que si l'on paroît craindre les plaintes des Nonces, ils les augmentent, jusqu'à ce qu'ils ayent obtenu ce qu'ils demandent; & que si on les méprise, ils s'appaisent d'eux-mêmes. La Cour de Rome se rend toujours plus redoutable à ceux qui la ménagent trop, & elle partage la crainte avec ceux qui lui résistent. C'est ce qui faisoit échoüer les remontrances pathétiques de Spada & de Nari, à la Cour de France. Cependant le second fut rappelé, & le Pape déclara Légat à Latere, son Neveu, le Cardinal François Barberin, pour y venir accommoder ces démêlez, & pour tâcher d'obtenir la paix à la République de Genes, que l'Armée du Duc de Savoye, jointe à celle du Roi, attaqua au commencement de la campagne, comme nous l'allons dire.

Le Connétable de Lesdiguières, & le Maréchal de Crequi, son Gendre, s'étoient rendus à *Suse*, au mois d'Octobre 1624. pour y conférer avec *Charles-Emanuel*, Duc de Savoye, & ils y arrêterent divers articles. Les uns avoient été formez en présence de l'Ambassadeur de Venise.

1625. Venise, & concernoient la Ligue, dont j'ai déjà parlé. Ces articles furent publiés, mais outre cela, on signa deux Ecrits, qui demeurèrent secrets. L'un regardoit l'endroit de l'Italie, où l'on devoit faire diversion, pour empêcher les Espagnols de marcher, avec toutes leurs forces, au secours de la Valteline. On devoit attaquer les Genoïs, sous prétexte, comme on l'a dit, de Zuccarello, Fief Imperial, sur les confins de la Ligurie & du Piémont. Le Duc prétendoit l'avoir, parce que les *Carretti*, qui possédoient ce Marquisat, en avoient fait hommage à *Louis*, Duc de Savoye, jusqu'à l'an 1448. & parce que *Charles-Emanuel* l'avoit acheté de *Scipion del Carretto*, en 1588. Les Genoïs au contraire soutenoient, que ce Marquisat avoit été réuni à l'Empire, par Sentence de l'Empereur du 10. de Decembre de l'an 1622. tant à cause de l'aliénation que *Scipion del Carretto* en avoit voulu faire, qu'à cause des excès par lui commis contre l'autorité de l'Empereur; & qu'en conséquence de cette Sentence, ils avoient acheté cette Terre, dont ils étoient demeurés en possession jusqu'alors.

Sur ce fondement, le Duc de Savoye croyoit avoir droit de faire la guerre aux Genoïs, & c'étoit lui qui la devoit déclarer; le Roi de France lui fournissant seulement le secours, dont il avoit besoin. Ils convinrent ensemble du nombre des Troupes, du Canon, des Vivres,
des

des Vaisseaux , & autres choses nécessaires , pour faire la conquête de l'Etat de Genes , qu'ils regardoient comme facile. C'est ce qui étoit contenu dans l'un des Ecrits ; & dans l'autre , le Duc de Savoye , qu'on a accusé d'avoir fait plusieurs projets de même , partageoit déjà les dépouilles des Genoïs. Il l'avoit fait dresser de cette manière.

I. Que Genes étant prise , elle demeurera entre les mains de Madame & du Prince de Piémont , pour la tenir en dépôt au nom du Roi & du Duc , avec Garnison , moitié Française , & moitié Savoyarde.

II. Que néanmoins la Ville de Genes & tout l'Etat , seroit remis à Sa Majesté , dès qu'elle auroit consigné à Son Altesse Milan & la meilleure partie du Milanois , & que la Couronne de France posséderoit la Ligurie , excepté le Marquisat de Zuccarello , & ce qui est sur le grand chemin d'Ormée & d'Oneille , & toutes les autres Terres , depuis ce chemin , jusqu'à la Comté de Nice , qui demeureroient à Son Altesse.

III. Qu'en cas que Genes restât au Roi , avec le Royaume de Corse , & l'Etat de Genes , du côté du Levant , le Duc auroit ce qui est du côté du Couchant.

IV. Mais que si le Royaume de Corse étoit remis librement à Son Altesse , & toute la Rivière de Genes , vers le Couchant ; la Ville de Genes , & toute la Rivière , du côté du Levant , seroit à Sa Majesté.

V. Que si Son Altesse étoit mise en possession

3625. sion du Montserrat, & de la Rivière, depuis Genes, vers le Ponant ; la Ville de Genes & toute la Rivière, vers le Levant, avec le Royaume de Corse, resteroient au Roi.

VI. Que si Sa Majesté trouvoit bon de rendre à Son Altesse tous les Etats, qu'elle possédoit auparavant au delà des Monts, & dont Sa Majesté jouissoit, & de lui donner la Ville de Geneve ; Genes, & tout ce qui en dépend, excepté le Marquisat de Zuccarello, & les Terres spécifiées dans l'Article II. demeureroient au Roi.

VII. Que pendant que Genes seroit en dépôt, les revenus seroient partagez entre Sa Majesté & Son Altesse, après en avoir néanmoins payé la Garnison.

VIII. Que le butin seroit partagé par la moitié, entre le Duc & le Connétable, dès qu'on en auroit payé la dépense de l'Armée.

Le Roi accepta ces Articles, en retranchant le V. & VI. & y mettant, que le Lieutenant de la Garnison seroit François, mais nommé par le Duc de Savoye, & y faisant quelques autres changemens peu importans. Cet Ecrit ne fut point communiqué à l'Ambassadeur de Venise, & on ne pressa pas la République d'entrer dans cette entreprise, parce qu'on ne la vouloit pas découvrir. On disoit seulement, que le Roi & le Duc attaqueroient les Etats des Espagnols en Italie, afin que les Venitiens ne prissent point d'ombrage.

Dés.

Dés que ce Traité fut public, tous ceux 1625.
qui avoient quelque connoissance des in-
terêts du Duc de Savoye, s'étonnerent
que l'ambition eût si fort aveuglé Char-
les-Emanuel, que pour s'aggrandir, il
voulût avoir la France pour voisin, au
delà des Monts, comme il l'avoit au de-
çà, & se rendre ainsi tout à fait dépen-
dant de cette Puissance. En établissant
les François en Italie, & en leur livrant
Genes & ses Ports, il les mettoit en état
de troubler l'Italie, dès qu'il leur plairoit;
& il devoit s'attendre que le droit de
bienfaisance engageroit le Roi à lui ôter au
plûtôt la moitié de l'Etat de Genes, qui
lui seroit échue, comme Louis XII.
avoit autrefois ôté la moitié des Terres de
Cremone aux Venitiens, après avoir par-
tagé avec eux. Outre que cela étoit clair
de soi-même, l'expérience l'a si bien con-
firmé, qu'on ne peut pas douter que le
Duc de Savoye ne fit une faute énorme,
en matiere de Politique. La seule Ville
de *Pignerol*, que la France enleva depuis
aux Ducs de Savoye, comme on le verra
dans la suite de cette Histoire, a mis le
Piémont dans la même dépendance que la
Savoye, que le Roi de France peut con-
querir quand il lui plaît.

Comme il falloit attaquer Genes par
Mer, aussi bien que par Terre, il fallut
pourvoir à une Flotte. On envoya en
Angleterre & en Hollande, pour avoir
un bon nombre de Vaisseaux. En An-
gleterre on n'eût que des paroles, & de
bonnes

1625. bonnes espérances ; mais les Provinces-Unies convinrent de donner vingt Vaisseaux bien armez , & fournis pour six mois , qui devoient se mettre en Mer à la fin de Mars ; & pour leur payement , le Duc & le Connétable , qui faisoient leur affaire propre de cette conquête , engageoient solidairement tous leurs biens ; & le Contract portoit , que la Flotte demeureroit à leurs fraix , jusqu'à la fin de l'expédition.

Le Maréchal de Crequi apporta au Roi les Articles , & fut écouté avec plaisir à la Cour sur ce projet , que l'on ne faisoit néanmoins dans le Conseil , que pour épouvanter les Espagnols , & les empêcher de se jeter dans la Valteline ; mais que le Duc pouffoit avec chaleur , se promettant de se voir bien-tôt maître d'une grande partie de l'Etat de Genes , & peut-être du Duché de Milan. Il se réjouissoit encore de voir naître , entre les deux Couronnes , une guerre , qu'il souhaitoit depuis long-temps , avec passion. La Cour renvoya le Maréchal de Crequi à son Beau-pere , & consentit à tout ce qu'il demanda en son nom.

Quoi que le Roi ne fût obligé , par le Traité , que de faire descendre en Piémont trois ou quatre mille hommes , il consentit que le Connétable , & le Maréchal de Crequi , passassent les Monts en personne , avec six mille Fantassins , & cinq cens Chevaux. Le Duc de Savoye devoit avoir , selon un Article de la Ligue

gue avec le Roi de France , huit mille hommes de pied , & deux mille chevaux ; & en vertu du Traité fait avec le Roi & la République de Venise , douze mille Fantassins , & six cens Cavaliers. Toutes ces Troupes jointes à celles du Connétable , devoient former une Armée formidable à la République de Genes. 1625.

Avant que de passer les Monts , le Connétable envoya le *Marquis d'Uxelles*, Maréchal de Camp, à Turin, pour assister à la revûe de l'Armée du Duc de Savoie, & voir le Canon & les munitions destinées au Siège de Genes. Le Duc lui fit voir son Armée , composée de seize à dix-huit mille hommes, de Troupes assez lestes. Mais l'Artillerie n'étoit pas en assez bon état, & les Munitions trop petites, pour une entreprise de cette conséquence. Le Marquis d'Uxelles s'en aperçût facilement, mais le Duc l'assura positivement, que rien ne manqueroit, qu'il crût qu'on ne pouvoit pas en douter. Le Connétable se rendit à Turin le second de Février, avec dix mille hommes de pied & deux mille chevaux, ce qui étoit plus que le Roi n'avoit promis ; mais il remontra à Sa Majesté, qu'il n'étoit pas honorable, qu'un Connétable de France passât les Monts, avec une moindre Armée. Le Roi avoit voulu qu'il laissât six mille hommes en Bresse, au lieu qu'il emmena tout ce qu'il y avoit de Troupes, excepté deux Régimens, dont l'un alla dans la Valteline, & l'autre en Dau-

1625.

Dauphiné. L'Alliance étroite, qui étoit entre la Maison de France & celle de Savoye, fit que le Roi ordonna au Connétable, de recevoir les ordres du Duc, lors qu'il seroit à l'Armée, & de lui laisser donner le mot. Le Maréchal de Cregui devoit avoir le même respect pour le Prince de Piémont, sans que cela pût être tiré à conséquence.

Toutes les Troupes étant rassemblées, on en fit la revûe à *Asti* *, où on ne les trouva que de vingt-quatre mille Fantassins, & de trois mille Chevaux effectifs, avec vingt-quatre pièces de gros Canon, & quatorze de campagne. Lors qu'il s'agit de sçavoir quel chemin l'Armée prendroit, pour entrer dans l'Etat de Genes, le Duc de Savoye proposa d'y entrer par le Milanois, ou par le Montferrat; & de s'assurer d'une ou deux Places, pour le passage des vivres; mais les Généraux François, qui avoient ordre du Roi de ne pas toucher au Duché de Milan, opinèrent à attaquer d'abord *Savonne*, Place de peu de résistance, & qui seroit d'une très-grande commodité, à cause de son Port; parce que l'on y pourroit faire venir par Mer, tout ce dont on auroit besoin, & y établir les Magazins de l'Armée. Le Duc de Savoye tomboit d'accord de cela, mais comme l'Armée Navale, qui devoit favoriser l'attaque de Genes, n'étoit pas encore venue, il craignoit que celle des Espagnols & des

Genois,

* Le 4. de Mars.

Genois , n'empêchât qu'on ne pût rien faire venir de Provence à Savonne. Or cela arrivant , il faudroit tirer les vivres de Piémont par terre ; & pour le faire en sûreté , il falloit auparavant saisir les passages , & y mettre de bonnes Garnisons , de peur que les Espagnols ne coupassent les vivres à l'Armée , dès qu'elle seroit dans l'Etat de Genes. Son sentiment étoit donc , que l'on passât dans le Montferrat , & que l'on se saisît d'*Aiqui* & de *Capriata*. Les François repliquerent , que de ce côté-là , le chemin étoit trop long & trop difficile , & que par cette marche , on donneroit temps aux Genois de se mettre en état de défense ; au lieu qu'en marchant du côté de Savonne , ils seroient infailliblement surpris ; & qu'on avoit peu à craindre que les Espagnols coupassent les vivres à l'Armée , n'ayant que quelques Garnisons dans le Milanés , dont les courses ne pouvoient pas s'étendre fort loin : Que le Piémont , quoi que très-fertile , ne fourniroit jamais assez de vivres , & que les voitures étoient difficiles de ce côté-là , à cause des Rivières qu'il faut traverser , & qui n'ayant aucun Pont , arrêteroient les Convois , par les moindres débordemens : Qu'en commençant du côté de Savonne , l'on seroit plutôt en état d'attaquer Genes , & que l'on auroit encore l'Armée fraîche & entière pour ce Siège ; au lieu que de l'autre côté , il faudroit assiéger diverses Places , où l'on perdrait du monde , & où

1637

l'on fatiguoit l'Armée, outre que l'on remettoit le principal dessein.

Quoi que le Comte appuyât ces raisons, très-fortes en elles-mêmes, de toute son autorité, le Duc de Savoie, de qui il avoit ordre de faire les sentimens, demeura ferme dans son avis ; dans l'espérance de satisfaire l'animosité qu'il avoit contre la Maison de Mantoue, & pour chercher de s'approprier quelque partie du Monferrat. Il ignoit que quelque discipline que l'on fit garder à l'Armée, sa marche de ce côté-là ne manqueroit pas d'y causer bien du désordre, & de donner du chagrin au Duc de Mantoue. Le Comte ne put empêcher que cette résolution ne fût prise, à cause de l'ordre dont on vient de parler ; qui avoit peut-être été donné, pour faire échouer l'entreprise, parce que l'on sçavoit très-bien que le Duc étoit un Prince exaltivement ambitieux & passionné, & par conséquent incapable d'agir avec assez de sens froid, pour la faire réussir. D'ailleurs ce Prince n'étoit nullement à comparer, dans le métier de la Guerre, au Comte, & cette inégalité lui donna, dès le commencement, de la jalousie contre lui ; dans la pensée que les sentimens de ce vieux Chef étoient fauts ; il avoit tout l'honneur de l'entreprise ; que la vanité, & la passion du Duc de Savoie firent manquer, comme on le verra.

Le bruit avoit couru, quelque temps auparavant, qu'on en vouloit aux Genois,

mais

mais comme on gardoit le secret en France & en Savoye , la République doutoit encore si ce bruit étoit véritable , lors qu'il auroit fallu déjà avoir une Armée prête. Les Sénateurs, par lesquels les Républiques sont gouvernées , étant pour l'ordinaire plus exercez dans la conduite de leurs Maisons , & dans l'économie, qu'il y faut apporter, que dans l'administration des affaires de l'Etat ; ils s'imaginent souvent que dans la République, comme dans leurs Familles, l'épargne est la principale chose, à laquelle il faut avoir égard. Dans cette opinion , ils ne travaillent presque qu'à empêcher qu'on ne fasse des dépenses, qui ne soient pas d'une nécessité absoluë , & à augmenter le Thrésor public. Il est vrai qu'avec de l'argent on peut avoir des Troupes, mais il faut du temps pour cela , & l'on ne trouve pas sur le champ de bonnes Troupes , ni des Généraux capables de les commander , ou en qui on se puisse fier. Cependant l'ennemi est souvent en marche auparavant, & fait des progrès auxquels on n'a point d'Armée à opposer. C'est justement l'état où se trouvoient les Genoïs, lors que le Connétable passa les Monts. Ils avoient donné ordre pour lever cinq mille Allemands, qu'ils donnerent à commander au *Prince de Bozzolo*, avec deux cens chevaux, & des provisions de guerre & de bouche très-médiocres. Ils croyoient que ce petit Corps d'Armée, soutenu par les Milices du Pais, étoit as-

1625.

sez fort, pour faire tête aux François & aux Savoyards, supérieurs & pour le nombre, & pour la qualité des Soldats; sans parler des Généraux François, incomparablement plus habiles que les leurs. Ils se fioient aussi dans la nature de leur pays, montueux & stérile; si bien que de grandes Armées n'y peuvent pas subsister, sans avoir des vivres d'ailleurs, & que la Cavalerie y est de peu d'usage. Outre cela, les Espagnols sont si intéressés dans la conservation de Genes, à cause de la commodité de ses Ports, & pour la communication de leurs Etats d'Italie; qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils n'accourussent à son secours, dès qu'ils auroient avis qu'elle seroit attaquée.

Les Ducs de Florence & de Mantouë prirent l'alarme, lors qu'ils virent le Connétable en Italie, & ils envoyèrent incessamment des Courriers en France, pour tâcher de pénétrer les desseins de la Cour; mais on leur dit que le Roi se déclareroit en temps & lieu, & que si l'on se faisoit de quelque Place du Montferrat, ce n'étoit pas pour les ôter au Duc de Mantouë, mais pour empêcher que l'ennemi n'en profitât, puis que ce Prince n'étoit pas en état de les garder.

Le sentiment du Duc de Savoye ayant prévalu, comme on l'a dit, l'Armée se mit en marche * du côté du Montferrat. Le Connétable menoit l'Avant-garde, & se fit passage par la force, où l'on ne voulut

* Le 9. de Mars,

voulut pas l'accorder de bon gré. Capria-
ta, petite Ville, qui ne voulut pas ouvrir
les portes, fut prise & mise au pillage,
aussi bien que *Montbarazzo*. L'on se ren-
dit aussi Maître d'Aiqui, dont on fit le
Magazin de l'Armée, en y laissant un Ré-
giment en garnison, avec promesse de la
rendre au Duc, dès que la guerre seroit
finie. Le Connétable fit encore deman-
der au Duc de Mantouë, *Nice de la Paille*,
& lui offrit des ôtages; mais ce Prince
s'en défendit, en disant, qu'il auroit soin
lui-même de la garder si bien, que l'Ar-
mée du Roi n'auroit rien à craindre du co-
té des ennemis, à cet égard. Après ce-
la, l'Armée entra dans l'Etat de Genes,
& alla loger à *Novi*, qui est sur la frontiè-
re du Milanois. *George Doria* étoit dans
cette Place, avec cinq cens hommes,
mais n'ayant ni provision, ni Canon, il
fallut ouvrir les portes à l'arrivée de l'Ar-
mée. *Jean-Ferôme Doria*, Mestre de Camp
Général de la République, abandonna *Ova-*
da, pour la même raison; quoi qu'il se
fût jetté dedans, à dessein de la défendre,
& se retira à *Rossiglione*, qui avoit été bien
pourvû par *Jaques Spinola*. En même
temps, le Duc de Savoye, avec les deux
tiers de l'Armée, prit le chemin de *Cre-*
molino, pour se rendre à *Voltri*, & mar-
cher, le long de la Plage, droit à Genes,
qui étoit si épouventée de la marche des
ennemis, que tout y étoit en desordre.
Cependant le Connétable commençoit à
se plaindre du Duc de Savoye, qui lui

1625. avoit donné le plus difficile à faire , avec le tiers de l'Armée, & deux petites piéces de Canon ; outre qu'il ne pouvoit avoir de munitions, que ce que Son Altesse voudroit bien lui donner. Il craignoit encore que le Duc ne prît Genes, avant qu'il y pût arriver, parce qu'il avoit pris le plus long chemin; de sorte que le Duc pouvoit avoir tout l'honneur de cette entreprise, pendant que le Connétable avoit plus de la moitié de la peine. Ce dernier s'avança néanmoins vers *Gavi*, qu'il crût devoir attaquer, pour ne pas laisser derrière lui une Place, où il y avoit une Garnison considérable, pour la grandeur du lieu. *Benoît Spinola*, qui avoit servi longtemps dans les guerres de Flandres, étoit dedans, avec quinze cens hommes ; & cette Place étoit soutenue d'un Château bâti sur un Roc.

Les François, en marchant vers cette Place, intercepterent une Lettre de *Ferôme Pimentelli*, Général de la Cavalerie de l'Etat de Milan, par laquelle il donnoit avis à *Spinola*, qu'il lui envoyoit cinq Compagnies de Napolitains, dont chacune étoit de deux cens hommes, qui devoient être le 24. à *Serravalle*, pour entrer delà dans *Gavi*. Le Connétable leur envoya au devant le Marquis d'Uxelles, avec deux Régimens, & deux Compagnies de Cavalerie, pour les charger au passage. Le Comte d'Aletz se joignit à lui, avec six Compagnies de Chevaux-Legers. Ils apperçurent, au jour marqué,

quels, les Napolitains à la tête de Serravallo, de l'autre côté de la Rivière de Sarnio, qui marchèrent droit à Serravalle, où la Rivière les conduisoit. Quoi qu'ils vissent les François, ils ne laisserent pas de continuer leur marche, dans la pensée qu'ils n'oseroient passer la Rivière, pour venir à eux. Cependant les François la passèrent, leur eurent deux cents hommes, firent cinquante prisonniers, entre lesquels étoit le Commandant, & mirent le reste en fuite. Ces actions se firent sur le Territoire du Duché de Milan, sans passer néanmoins pour une rupture : & l'on renvoya les prisonniers, sans leur faire payer de rançon.

Cependant le Duc de Savoie s'avançoit à la droite du Comté de Tende, & venoit de se saisir de Gênes, abandonné par Nicolas Doria, qui avoit mille Fancallins & cent Gentilshommes Gênois, avec lesquels il alla à Rossiglione, pour défendre les passages de la Montagne, avec deux mille hommes de pied de plus. Le Duc s'étant rendu maître de divers autres petits lieux, marcha droit à lui, le força dans ses retranchemens, le Jeudi Saint, le mit en fuite, le poursuivit jusqu'à Campo, à trois milles de là, & prit cette Place par composition.

Des progrès si rapides, & la liberté des Chats & des Troupes Gênoises, jetterent une si grande épouvante dans la Ville, que si le Duc avoit pu faire monter promptement son Artillerie à Massua,

H 4 — Gènes

1625.

Genes auroit été contrainte de se rendre, les vieilles Troupes des Espagnols n'y étant pas encore entrées. Mais la Montagne est trop droite & trop escarpée en cet endroit, pour y faire passer de l'Artillerie, sans y employer beaucoup de peine & de temps. Cependant le Venedredi Saint, le Senat de Genes, composé de gens sans expérience dans la guerre, prit une si extrême frayeur, qu'il résolut de faire abandonner Savonne & Gavi, & toutes les autres Places, pour en faire venir les Garnisons dans la Ville. Mais ce fut inutilement que l'on envoya ces ordres à quelques-uns des Commandans, qui sçavoient le métier de la guerre; & qui jugeoient bien qu'il n'étoit pas possible que le Duc fît passer son Artillerie à Masone, & qu'il faudroit qu'il prit malgré lui le chemin de Gavi. Ils refusèrent d'abandonner les Places qu'on leur avoit commises, & c'est ce qui fit le salut de Genes, parce qu'il fallut du temps pour prendre Gavi; ce qui fit reprendre courage aux Genoïs, & leur donna le moyen d'attendre du secours. Jean-Jerôme Doria, fit prendre la résolution de défendre Gavi, parce que s'il étoit pris, les ennemis marcheroient droit à Genes, sans trouver plus aucune difficulté. Il s'enferma dedans, avec Spinola, à dessein de la faire acheter le plus cher qu'il pourroit aux Ennemis. Cependant *Louis Guasco* trouva moyen de conduire, par l'ordre du Duc de Feria, deux mille hommes de pied,

pied, & deux cens chevaux à Genes. Il
 y entra encore divers Officiers Espagnols
 & Italiens, qui rassurerent le Senat, &
 qui furent cause que l'on défendit, sous
 de rigoureuses peines, de fortir de la Vil-
 le, ou d'envoyer quoi que ce soit dehors,
 comme quantité de gens avoient commen-
 cé de faire.

Cependant le Duc étant arrêté par la
 Montagne de Masone, alla s'aboucher à
S. Christofle, avec le Connétable & le Ma-
 réchal, & il fut conclu, que l'on assiége-
 roit Gavi, à dessein d'en faire le Magasin
 des vivres, pendant qu'on attaqueroit
 Genes. *Caracciolo*, Mestre de Camp Gé-
 néral pour les Espagnols, delà l'Appennin,
 après être entré dans Genes, se fut poster
 alors à *Ottagio*, avec cinq mille hommes
 de pied, & quelque Cavalerie, pour tra-
 verser le Siège de Gavi, qui n'en est qu'à
 trois milles, en cas qu'on l'entreprît.
 Charles-Emanuel fit ensuite marcher son
 Armée de ce côté-là, pour se joindre au
 Connétable, afin de ferrer cette Place du
 côté de Genes; car les François l'avoient
 déjà investie de celui du Montferrat, &
 du Milanois. Le Duc prit son Quartier
 à *Corrasio*, qui est un Village éloigné d'Ot-
 tage de deux milles; & voyant l'Ennemi
 si près de lui, il l'envoya reconnoître le
 9. d'Avril, sans aucun dessein de l'atta-
 quer. Mais le Régiment de Piémont, que
 le Duc avoit envoyé pour cela, ne parût
 pas plutôt, que les Troupes Espagnoles
 & Genoises abandonnerent les retranche-

1625. mens les plus avancez. Cette lâcheté fit que les Piémontois se faquirent de ces retranchemens , & que le Duc fit avancer d'autres Troupes , pour voir s'il n'y auroit rien à faire. Elles attaquèrent deux Forts , que les Espagnols avoient faits à la tête d'un Pont assez étroit , où l'on combattit deux heures , avec avantage égal , les Troupes qui étoient en action étant rafraîchies par d'autres. Peu à peu les deux Armées s'y engagerent entièrement , & le Duc de Savoye s'étant avancé avec sa Cavalerie , un peu au delà des Forts , il aperçût celle des Genoïs , rangée en bataille , dans une plaine. Il marcha d'abord à elle , & l'ayant chargée , il la rompit , & la mit en fuite ; mais l'Infanterie fit beaucoup de résistance , & ne se retira dans la Ville d'Ottagio , séparée du Fauxbourg par un Fossé , qu'après avoir perdu bien du monde. Elle se défendit encore dans ce poste avec assez de vigueur , jusqu'à ce que le Duc ayant fait passer deux Régimens de l'autre côté de la Ville , elle y mit le feu , & se retira au Château. Comme on la suivit , elle fit sauter une mine , qui incommoda assez les Ennemis ; mais ce Château étant trop foible , pour y tenir contre une Armée victorieuse , il fallut le rendre à discretion. Le Duc prit prisonnier le Général Caracciolo , Louis Guasco , & Etienne Spinola , & plus de six cents Soldats. Il y eut du côté des Genoïs & des Espagnols , environ douze cents morts , & les Vainqueurs ne remportèrent

rent pas cette victoire sans perte. Le Duc en voya dix-sept Brendars au Roi, * & lui écrivit le détail de sa victoire. La Ville d'Orage fut entièrement sacagée, & l'on y transporta bien de butin.

Après cette seconde défaite, beaucoup plus considérable que celle de Rossiglione, les Génois retombèrent dans leur premier sentiment, & crurent le voir bien-tôt assiégé dans leur Capitale. Ils délibérèrent encore, s'il ne seroit pas mieux d'abandonner Gavi, & tout le reste des Places, pour retirer toutes leurs Troupes dans Gènes; mais comme leur salut dépendoit uniquement du secours du Duc de Ferris, ils lui envoyèrent demander son sentiment, avec ordre à Alenza, Capitaine Milanois, qui commandoit dans Gavi au lieu de Spinola, d'envoyer son avis, dès qu'il l'apprendroit.

Cependant le Duc de Savoie & le Comte de Montferrat, attaquèrent Gavi dans les premiers, & le Duc de Ferris ayant jugé, qu'il valloit mieux abandonner cette Place, Mérima voulut en sortir de nuit; mais il trouva les chemins si mauvais, qu'il fut obligé de s'arrêter, ce qu'il ne put faire avec assez de promptitude, pour empêcher que les Ennemis ne s'en apperçussent, & ne le chargassent en queue, jusqu'aux murailles de Gavi. Ainsi pour exécuter l'ordre du Duc de Ferris, Mérima rendit la Ville le jour même, à condition

Et d. qu'on

* Dans une Lettre écrite de lui, d'Orage, qu'on peut voir dans des Lettres des T. V. p. 412.

1625. qu'on le laisseroit sortir avec la Garnison, pour se retirer où il lui plairoit. *Alexandre Giustiniani*, Gentilhomme Genoïs, qui commandoit dans le Château, témoigna le chagrin qu'il avoit de cette reddition, par une décharge de toute l'Artillerie sur la Ville. Il répondit assez fièrement, lorsqu'on le somma de se rendre; mais ayant vû trois batteries dressées contre son Château, il demanda permission aux Assiégeans, d'envoyer un homme à Genes, pour faire connoître au Sénat l'état auquel il se trouvoit; avec promesse, que si dans trois jours il ne recevoit réponse, il rendroit le Château. On le lui permit, mais quand le Courrier revint, par lequel le Sénat lui ordonnoit de tenir le plus de temps qu'il pourroit, le Duc de Savoye l'arrêta, & Giustiniani se rendit au terme marqué, par une Capitulation honorable. Il emmena du Château 150. Corfes, vingt Genoïs, & dix-neuf Suisses, qu'il conduisit à Genes, où on le mit en prison; parce qu'on ne sçavoit pas, que le Courrier, qu'on lui avoit renvoyé, eût été arrêté.

La perte de Gavi, que Meazza avoit promis de défendre dix jours, pour le moins; pendant lequel temps la République se flattoit de recevoir du secours de divers endroits, jetta les Genoïs dans un desespoir, qui étoit d'autant plus grand, qu'il sembloit que tout conspiroit à leur perte. Mais ce qui les devoit perdre, ser-

vif

Le 22. d'Avril.

vint à les sauver, puis que la prise de Gavi fit naître de la mesintelligence entre le Duc & les Généraux François. Ce Prince fit d'abord entrer de ses Troupes dans le Château, comme s'il eût eu le dessein de jouir seul du fruit de la victoire ; & le Connétable & son Gendre s'en choquerent si fort, & s'en plaignirent en des termes si aigres, que le Duc fut obligé de retirer ses gens, pour y laisser entrer Garnison Française. Ce démêlé, pour sçavoir à qui demeurerait Gavi, fit parler du Gouverneur qu'il faudroit mettre dans Genes, en cas qu'on la prît. Charles-Emanuel prétendoit, que la Princesse de Piémont eût droit de le nommer, parce que le Roi de France avoit consenti, qu'on remît la Place en dépôt entre les mains de cette Princesse. Mais le Roi entendoit de nommer le Gouverneur, & le Maréchal de Crequi croyoit, qu'on n'en pouvoit choisir d'autre que lui, sans lui faire tort. Cela augmenta la jalousie & la mesintelligence entre le Duc & les François. Il arriva encore deux autres choses, qui causèrent plus de desordre. C'est que l'on avertit le Duc, qu'Etienné Spinola, son prisonnier, avoit écrit à Claude des Marins, son parent, Ambassadeur du Roi en Piémont, & à quelques Officiers François, que si le Connétable vouloit se retirer de l'Etat de Genes, la République feroit une Alliance perpétuelle avec la France, recevrait un Résident, & lui rendrait tous les frais de la guerre.

Outre

Outre cela, le Duc intercepta deux Lettres de Gaston de Talard, qui avoit correspondance à Gènes. Cela irrita extraordinairement ce Prince, qui commença à se plaindre vigieusement, de ce que la France vouloit traiter avec les Genois, sans sa participation. Cependant il ne se trouva pas que Talard eût entretenu aucune correspondance criminelle, & Spinola avoit seulement écrit à Des Marins, en termes généraux, comme ayant à faire quelque proposition avantageuse à la Couronne de France, & avoit demandé un Passeport au Connétable. Le Duc ayant empêché qu'on n'expédiât d'abord ce Passeport, Spinola fut cependant pris à la Bataille d'Orugio, & Son Altesse le fit retenir plus étroitement, que les autres Prisonniers de guerre, sans vouloir permettre qu'on le rachetât, quoi qu'on l'en fût prier par le Roi de France.

Le Connétable avertit Sa Majesté de tout ce qui se passoit, & la pria en même temps de lui envoyer quelque secours, parce que l'Armée du Duc étant beaucoup plus forte que la sienne, il falloit dépendre absolument de lui, & n'avoir ni Canon, ni Munitions, ni Vivres, qu'autant qu'il lui plaisoit. Le Roi écrivit au Duc, pour l'appaiser, & défendit au Connétable d'accepter aucune proposition des Genois, qui pût déplaire à ce Prince. Il envoya aussi six mille hommes, avec le Marquis de Rochede, pour commander l'Artillerie, & divers autres Officiers. Il or-

donna

Donna encore au Duc de Guise, de mener en Mer les Galeres de Provence, pour favoriser l'entreprise de Gènes; sans aller néanmoins le Pardon de France, & sans venir à une rupture ouverte avec les Espagnols. Pour les Vaisseaux, qui étoient partis de Hollande, il les fit ancrer près de la Rochelle, pour les opposer à la Flotte des Rochellois. 1625.

Après la prise de Gavi, il fut résolu tout d'une voix, dans le Conseil de Guerre, d'attaquer Gènes, avec toutes les forces que l'on avoit. Mais comme c'est une grande Ville, & bien peuplée, & qui par conséquent peut faire beaucoup de résistance, on jugea qu'il étoit nécessaire de mettre en bon état l'Artillerie, & de faire venir quantité de munitions de guerre, aussi bien que les vivres nécessaires, pour faire subsister l'Armée, dans les Montagnes défilées de la Ligurie. Le Duc de Savoie fut chargé de ce soin, parce qu'il s'étoit obligé de fournir l'Artillerie, & les Vivres, & de faire raccommoder les chemins. Il promit de s'acquiescer de cela, avec l'application, & la promptitude que demandoit une occasion aussi pressante; mais soit que les mesures qu'il avoit prises fussent peu justes, ou qu'il n'eût pas assez d'argent, l'Armée attendit long-temps, avant que de voir aucun fruit de cette promesse.

Cependant pour ne la pas laisser demeurer inutile, le Duc alla attaquer Savignone, Chivasso à dix milles d'Ortigue, & y mit le

1624.

le feu, après l'avoir pris. Il envoya en même temps le Prince de Piémont, pour reconquerir Oneglia, que les Genoïs avoient prise, & pour soumettre les autres Places de la Rivière de Ponant. Cette expédition, qui dura jusqu'au 8. de Juin, fut glorieuse pour le Prince; qui soumit toutes les Places qu'il attaqua, & battit l'Armée que la République avoit envoyée, pour s'opposer à sa marche. Elle étoit composée de mille Soldats payez, & de mille cinq cens hommes des Milices du Pais, & commandée par Jean-Jérôme Doria. Ce Général fut investi par l'Armée du Prince, à l'attaque de *Pieve*, & fait prisonnier avec tout son monde, excepté sept ou huit cens hommes, qui demeurèrent sur la place. La République abattue par cette défaite, & ne se trouvant nullement en état de secourir ses Sujets, leur permit de se soumettre au Vainqueur, pour n'être pas saccagez; ce qui fit que *Ventimiglia*, *Albenga*, *S. Remo*, & *Porto-Mauritio*, ouvrirent les portes au Prince, dès qu'il parût. Les Galeres de France, qui enfin s'étoient mises en Mer, favorisèrent ces conquêtes; mais elles furent bien-tôt après obligées de se retirer dans les Ports de Provence, parce que le *Marquis de Sainte Croix* parût à la vûe de *Genes*, avec soixante Galeres d'Espagne.

† Jusqu'alors les armes du Duc & du Connétable eurent tout le bonheur, qu'ils pouvoient souhaiter, & il ne leur restoit plus

plussu'à prendre Gènes & Savonne, pour
être maîtres de toute la Ligurie. Mais la
mal-habileté du Duc de Savoie, qui s'é-
toit embarqué dans cette entreprise, sans
avoir de quoi la soutenir, avec vigueur,
dans la conjoncture où elle étoit la plus
nécessaire, donna le temps à la Républi-
que de Gènes, de tirer du secours d'Espa-
gne, & de reprendre courage. Elle avoit
écrit par tout, pour avoir de l'argent,
dont elle avoit besoin dans cette occasion;
mais presque tous les Correspondans des
Génois, qui les croyoient perdus sans
ressource, refusoient d'abord de leur en
fournir. Il vint néanmoins une * Galè-
re de Barcelonne, qui apporta heureuse-
ment un million d'or, ce qui mit la Ré-
publique en état de pouvoir incessam-
ment aux plus pressantes nécessités. Après
cela, le Marquis de Sainte Croix envoya
dans le Port avec quarante Galères, char-
gées de vieilles Troupes Espagnoles; &
le Duc d'Alcala y conduisit encore douze
Galères, avec des Soldats & de l'argent.
On assure qu'en peu de temps, dès que les
premières frayeurs furent passées, on
amena à Gènes, des Terres d'Espagne,
sept millions d'or, appartenans à des Par-
ticuliers de Gènes, qui les prêtèrent à
l'Etat, dans cet extrême besoin. Avec cet
argent, distribué à propos, il tira du se-
cours de toutes parts. On envoya des
sommes considérables au Duc de Ferris,
pour faire avancer les Troupes du Mila-
nois.

* *du nom d'Alcala.*

1625

nois , & faire de nouvelles levées en Allemagne. On acheta encore des Suiffes la liberté de les faire passer par leurs Terres , par lesquelles on n'avoit pû obtenir ce passage autrement , quelques raisons de bonne Politique qu'on leur eût pû alléguer. Ces Peuples , qui ignorent les intérêts d'Etat de leurs Voifins , ou qui par simplicité ne s'en foucient pas , ont presque toujours écouté , avec la dernière froideur , ceux qui leur ont représenté , qu'ils doivent contribuer à contre-balancer les Puiffances qui se rendent trop formidables , comme étoit alors celle de la France. Si on les veut gagner , il leur faut de l'argent , qui foulageant leur pauvreté présente , leur fait faire tout ce que l'on veut , fans qu'ils se mettent en peine de l'avenir.

Les Suiffes ayant donc consenti , que l'on fît passer , par leur Païs , les levées que l'on avoit faites , & même donné permission à leurs Sujets , de prendre parti sous les Enseignes de l'Espagne ; le Duc de Ferraria se disposoit à marcher , avec les plus grandes forces qu'il pût assembler , vers l'Etat de Genes. Ce mouvement du Gouverneur de Milan , & la nombreuse Garnison , qui étoit dans Genes , fit perdre l'envie au Duc & au Connétable de l'aller attaquer. Mais pour ne pas demeurer immobiles , & pour assurer les conquêtes de la Rivière de Ponant , ils résolurent le Siège de Savonne , dont la prise pourroit épouventer les Genoïs. L'Armée

mée se * mit en marche , mais elle fut chargée vivement en queue, par la Cavalerie Milanoise , qui fut néanmoins repoussée avec perte. Le Duc & le Connétable retournerent à *Aigui*, où ils attendirent , jusqu'au 22. de Juillet, les nouvelles levées , que l'on faisoit dans les Etats du Duc de Savoye. Ce fut-là que s'arrêta le bonheur de ce Prince , qui se vit ensuite dépouillé de l'Etat de Genes, avec autant de facilité, qu'il l'avoit conquis.

Les principales Puissances d'Italie, qui ne pouvoient souffrir , ni l'aggrandissement du Duc de Savoye , Prince inquiet & entreprenant , ni l'établissement des François en Italie , ne tarderent pas à marquer le chagrin qu'elles avoient de cette entreprise. L'Ambassadeur de Venise , à la Cour de France , reçût un Courrier exprès, qui lui apporta des Lettres, avec ordre de témoigner, que bien loin que la République eût eu aucune part dans la guerre de Genes , elle la désapprouvoit entièrement, & n'en avoit rien sçu ; parce qu'on lui avoit fait entendre, que les préparatifs que l'on faisoit étoient contre le Milanois, où l'on vouloit faire une puissante diversion ; & qu'il étoit à craindre sans cela , que le Duc de Feri n'entrât dans la Valteline , avec trente mille hommes , & n'en chassât le Marquis de Cœuvres. L'Ambassadeur ajoutoit, que ce dernier avoit même demandé du

* Le 13. de Juin.

1625.

du secours à la République, qui ne lui en avoit pû fournir, parce qu'elle avoit besoin ailleurs de tout son monde. Le Cardinal de Richelieu répondoit, à ces discours de l'Ambassadeur Venitien, „ que „ la République agissoit contre ses propres „ intérêts, puis que le Roi se trouvant „ maître de Genes, il le feroit infailliblement du Milanés, dont il vouloit, „ disoit-il, donner la moitié aux Venitiens, & l'autre moitié au Duc de Savoye. Mais l'Ambassadeur, bien éloigné de donner dans un piège de cette nature, vit tous les Ministres Etrangers, qui se trouverent à Paris, & leur déclara, que quoi que la République se fût ligüée avec le Roi & le Duc de Savoye, pour retirer la Valteline des mains des Espagnols, elle n'avoit rien sçû du dessein qu'ils avoient contre Genes. Les Venitiens persuaderent d'autant plus facilement les autres Puissances, de la verité de ce qu'ils disoient, qu'il étoit visible qu'il étoit contre leurs intérêts, que la République de Genes fut détruite; puis qu'au lieu que cet Etat n'inquiétoit personne, & ne causoit aucune jalousie aux Princes Voisins, on prétendoit faire entrer en sa place une Puissance formidable, qui étoit toujours en mouvement, & qui troubleroit le repos de toute l'Italie, dès qu'elle le jugeroit avantageux à ses intérêts. Urbain VIII. ordonna, pour la même raison, à ses Galeres, de se joindre à celles
des

des Espagnols , afin d'empêcher qu'on n'attaquât les Genoïis par Mer. 1625.

Cependant on avoit été d'avis en France, de soutenir ce dessein, jusqu'à la prise de Genes, & de faire ce que l'on pourroit, pour appaiser le Duc envers le Connétable, & pour prévenir les démêlez qui pouvoient encore arriver entre eux. On convint touchant le Gouverneur de Genes, dès qu'on l'auroit prise, & le Roi agréa la personne du Maréchal de Crequi, comme très-propre à cet Emploi. Mais quelque instance que fît le Duc, pour avoir le Château de Gavi, on jugea à la Cour en faveur du Connétable, & l'on approuva sa conduite, dans cette affaire. Aussi le Duc continua-t-il à s'en plaindre, & l'accusa d'avoir retenu aux Soldats François, une grande partie de leur paye, ce qui fit qu'un bon nombre fut contraint de deserter, faute d'avoir de quoi vivre. Il disoit aussi, que ce Général avoit fait un Traité secret avec les Genoïis, & en avoit tiré une somme d'argent considérable. Le Connétable de son côté se plaignoit, que le Duc faisoit semer de lui des bruits capables de le diffamer, & accusoit ouvertement ce Prince, de s'être embarqué dans cette entreprise, sans avoir des forces suffisantes pour l'exécuter, & d'avoir manqué à sa promesse. Leur division devint si extrême, que le Duc pria le Roi de rappeler le Connétable, & le Maréchal de Crequi, pour envoyer le Duc de Guise en leur place. Le Prince de Piémont avoit entre-

1625. entretenu ce dernier plusieurs fois , lors que les Galeres de France étoient à *Villefranche* ; & le Duc s'en étant retourné en Provence , y travailloit à faire une levée de six mille hommes pour la Maison de Savoye. Le Roi ne voulut pas consentir à rappeler le Connétable, s'apercevant aisément, que le Duc de Savoye cherchoit à rejeter sur ce Général , le mauvais succès de l'entreprise ; & de peur que les Espagnols n'entraissent dans le Piémont, pour se venger des pertes, que les François leur avoient causées , il donna ordre pour faire passer les Monts à huit mille Fantassins, & à trois mille Chevaux. Quoi qu'on n'eût pas eu dessein jusqu'alors de rompre ouvertement avec les Espagnols, on crut en cette occasion qu'une rupture pourroit contribuer à les faire venir à un Traité plus avantageux pour la France. C'étoit l'opinion du Duc de Savoye & des Venitiens , qui pressoient incessamment la Cour d'envoyer une Armée dans le Milanés, sans quoi ils disoient qu'on ne tireroit jamais aucune satisfaction des Espagnols.

Cependant les Sujets des Genoïs reprirent courage, & contribuèrent beaucoup à chasser les François & les Savoyards. Il y a une Vallée, dans l'Etat de Genes, au Couchant de la Ville, & qui n'en est pas fort éloignée, que l'on nomme *Pozzevera*, dont les Habitans s'acquitterent très-bien de leur devoir , dans cette occasion. Cette Vallée est extrêmement peuplée, &

entre

entre les plus hautes cimes de l'Apennin ; de sorte que ceux qui l'habitent se peuvent facilement défendre , contre les incursions des Ennemis ; outre qu'ils sont naturellement farouches , & propres à la guerre , si l'on avoit soin de les exercer. Ces gens-là ayant été bien pourvus d'armes & de munitions , tuoient , ou faisoient prisonniers , autant de Savoyards & de François qu'ils en trouvoient détachés du gros de l'Armée ; de sorte que n'osant s'écarter , ils étoient comme assiégés dans leur Camp. Les Montferrins , d'un autre côté , pour se venger des pilleries de l'Armée , enlevoient à tous momens leurs Convois , & leur caufoient de très-grandes incommoditez. La famine se mettant dans le Camp , les maladies y devinrent très-fréquentes , & les désertions des Soldats , qui ne pouvoient subsister dans ce Pais stérile , étoient presque continuelles. Ceux de Pozzevera , qui sçavent tous les chemins , & tous les détours de ces Montagnes , firent même un coup très-hardi , qui fut d'enlever cinq cens bœufs , qui païssoient dans une Prairie à la vûe du Camp , & qui servoient à traîner l'Artillerie.

L'Armée étant partie d'Aiqui , elle prit le chemin de Savonne , & en y allant elle se rendit maîtresse de *Cairo* , par composition ; mais le Duc de Feria ayant découvert son dessein , partit d'Alexandrie , pour tâcher de sauver Savonne , avec vingt-deux mille Fantassins , & cinq mil-

le

1625. le Chevaux. Résolu de n'avoir plus aucun égard pour les François, quoi qu'il n'y eût pas encore de rupture, il se mit à marcher sur leurs pas, pour traverser leurs entreprises. Il arriva devant Aiqui, peu de jours après que le Duc & le Connétable en furent partis, & se mit à attaquer la Place avec tant de vigueur, qu'il la prit par capitulation, & contraignit deux mille cinq cens Fantassins d'en sortir. Les Espagnols trouverent dans cette Place, la plus grande partie des munitions de guerre & de bouche de l'Armée des François, & des Savoyards; & l'on dit même qu'une partie du bagage du Duc de Savoye y étoit, & que l'on y trouva des livrées magnifiques, qu'il avoit fait faire, pour entrer dans Genes, comme en triomphe, tant il se tenoit assuré du succès de cette entreprise!

Le Connétable étoit à *Spigno*, quand il apprit qu'Aiqui étoit pris, & il envoya rappeler incessamment l'Armée, qui marchoit à Savonne, sous la conduite du Prince de Piémont, & du Maréchal de Crequi. Ensuite le Duc & le Connétable résolurent de se retirer à *Asti*, en passant à côté de l'Armée Espagnole. Cette résolution étoit fondée, sur ce que Savonne étoit pourvûë d'une bonne Garnison, & qu'outre cela le Marquis de Ste. Croix y devoit arriver dans peu de temps, avec la Flotte d'Espagne; de sorte qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'on pût emporter cette Place bien défenduë, à la vûë de l'Armée Espagnole.

Les

Les Espagnols avoient , en cette occasion , de grands avantages sur les Ennemis , s'ils en eussent scû profiter. L'Armée François & Savoyarde étoit fatiguée , affoiblie , chargée de bagage , & menoit à peine son Artillerie , qui étoit en desordre , par un chemin plein de collines , qu'il falloit souvent égaler , avec la pêle & le hoyau , pour y faire passer le Canon. Outre cela , il falloit traverser la Rivière de *Tanare* , avant que d'arriver à Asti ; & si le Duc de Feria s'étoit posté sur le passage , il auroit étrangement embarrassé le Connétable. L'Armée Espagnole étoit toute fraîche , en bon état , & même plus nombreuse. Pendant qu'elle auroit pris de front les François & les Savoyards , le Marquis de Sainte Croix les pouvoit charger en queue ; de sorte que ce n'étoit pas une petite affaire , que de se tirer de ce mauvais pas , sans perte.

Le Connétable , quoi qu'âgé de quatre-vingts ans , voulut avoir l'Arrière-garde , dans cette retraite , comme il avoit eu l'Avant-garde , en entrant dans l'Etat de Genes. Il demeura à *Bestagne* deux jours avec la Cavalerie , & fit partir le Prince de Piémont un jour auparavant , avec l'Artillerie. Le Connétable le suivit , le jour suivant , & fit marcher l'Armée en sorte , qu'elle avoit les Espagnols sur la droite , & le bagage à sa gauche. Elle s'avança ainsi , pendant trois jours , jusqu'à *Canelli* ; n'étant éloignée de l'En-

1625 nemi, qui la côtoyoit, que de quelques milles. Il y eut de fréquentes escarmouches, mais le Duc de Feria n'osa pass'engager dans un combat général. Enfin toute l'Armée arriva à Alti, avec son Bagage & son Artillerie, sans que l'Ennemi lui eût causé aucune perte. Cette retraite fut plus glorieuse pour le Connêtable, & pour le Marêchal de Crequi, que ne l'avoient été leurs conquêtes précédentes. Quoi que l'on ne louât pas la bravoure & la capacité du Duc de Feria, dans cette rencontre, où il laissa échapper l'Ennemi de ses mains; on estima la promptitude qu'il avoit apportée à secourir la République de Genes, amie de la Couronne d'Espagne. On vanta par tout le soin que les Espagnols avoient eu, de soutenir une Puissance, qui alloit être accablée; s'ils ne fussent accourus beaucoup plus promptement, qu'ils n'ont accoustumé de faire, dans les choses qui les concernent eux-mêmes.

Dés que l'Armée ennemie se fût retirée, les Genoïs se mirent en Campagne, pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu, & ayant commencé par la Rivière du Ponant, ils le firent avec tant de vitesse, que le Prince de Piémont, qui fut commandé, pour s'opposer à leur dessein, avec les meilleures Troupes du Duc son Pere, n'eut pas le temps de le faire. Les Commandans, & les Troupes, que l'on avoit laissées dans les Places, ne se défendirent guere mieux que les Genoïs

. ne

ne l'avoient fait ; & tout l'Etat de Genes 1625.
retourna, en peu de jours, à ses anciens
Maîtres. Ainsi l'ambition du Duc de Sa-
voye, & l'avarice du Connétable, qui
avoient partagé par avance le bien d'au-
trui, & qui croyoient déjà piller les ri-
chesses des Genoïs, se trouverent trom-
pées ; ce qui arrive ordinairement à ces
sortes d'entreprises, dans lesquelles on
rencontre des obstacles, auxquels on ne
s'étoit pas attendu, soit du côté des En-
nemis, soit de celui de ceux qui atta-
quent, & qui viennent presque tou-
jours à se brouiller les uns avec les au-
tres.

Le Connétable & le Duc de Crequi,
écrivirent à la Cour, pour lui marquer
l'état des affaires, & pour engager le Roi
à envoyer vingt-cinq mille hommes delà
les Monts, afin de porter la guerre dans
le Milanés, pour se venger des Espa-
gnols, qui avoient fait manquer l'entre-
prise de Genes. On eut d'abord quelque
dessein de le faire, & on donna à ces
Généraux de grandes espérances ; mais
peu de temps après, on changea d'avis,
& l'on ne parla plus que d'accommoder
l'affaire de la Valteline, par la voye de la
négociation, comme on le verra dans la
suite.

Les Espagnols, non contents d'avoir
chassé les François & les Savoyards de
l'Etat de Genes, les poursuivirent jusques
dans le Piémont ; pour punir le Duc de
Savoye de ce qu'il avoit osé attaquer les

1625.

Alliez de l'Espagne , outre qu'il faisoit alors profession d'être Ennemi de cette Couronne. Le Duc de Feria alla donc camper à trois mille d'Asti, où les François s'étoient d'abord retirez. Il arriva en ce temps-là , que le Connêtable tomba malade d'un flux de ventre, accompagné de fièvre, & de vomissement, cequel'on crut mortel à un homme de son âge. Le Marêchal de Crequi eut aussi la fièvre tierce, & ils se retirèrent à Turin, pour tâcher d'y recouvrer la santé. Les autres Officiers Généraux étoient aussi incommodés , excepté le Marquis d'Uxelles, qui commandoit dans Asti. Le Duc de Feria en ayant été averti , se mit en état de profiter de l'occasion , & alla camper * plus près d'Asti , faisant mine de le vouloir assiéger.

Ce Duc n'étant point homme de Guerre , le Roi d'Espagne lui avoit envoyé de Flandres *D. Gonzalés de Cordouë*, pour l'assister de son conseil, & pour commander l'Armée sous son nom. Cet Espagnol ne manquoit pas de courage, mais il n'avoit pas les qualitez d'un Général , & il ne scût rien faire réussir de ce qu'il entreprit. On remarquoit dès-lors en Espagne deux défauts essentiels , qui avoient arrêté les progrès de cette vaste Monarchie, & qui lui causoient des pertes , dans toutes les guerres qu'elle faisoit. L'un c'est qu'elle manquoit de Généraux , les Grands se plongeant dans les plaisirs dès l'enfance,

&c

* Le 31. de Juillet.

& se rendant incapables de quoi que ce soit, par une vie molle & effeminée. On auroit pû remédier à ce manquement, en se servant de Généraux Etrangers , & néanmoins Sujets de la Maison d'Autriche ; mais l'envie , ou le mépris naturel que les Espagnols ont pour les autres Nations , les ont toujours empêchez de recourir aux Etrangers. L'autre défaut, c'est que les Finances étoient mal administrées, ce qui faisoit que le Roi dépensoit infiniment , & ne payoit néanmoins pas ses Armées ; d'où il arrivoit que les Soldats désertoient , ou se soulevoient, ou étoient incapables de rien exécuter.

Le Duc de Feria , & D. Gonsalés de Cordouë , entreprirent d'assiéger Asti, sur l'avis qu'on leur donna , que cette Place n'étoit pas pourvûë, pour résister à un Siège. Mais s'étant apperçûs, dès le commencement, qu'il y auroit beaucoup plus de difficulté à ce Siège , qu'ils n'avoient crû , ils se retirèrent * trois jours après. Ils furent chargez en queue par les Troupes qui étoient dans Asti, & par le Maréchal de Crequi, qui étoit revenu de Turin ; car pour le Connétable, il repassa les Monts au plutôt , & se fit porter à Chaumont en Dauphiné.

Le Conseil d'Espagne avoit bien permis au Duc de Feria de prendre quelque Place dans le Piémont, s'il le pouvoit faire, mais on n'avoit pas voulu qu'il en re-

* Le 3. d'Août.

1531

toit une partie considérable ; de sorte que pour satisfaire à cet ordre , & pour réparer les suites qu'il avoit faites , il résolut d'aller assiéger Vercel , Place considérable par la situation , mais en ce temps-là très-faible , & défendue par une très-petite Garnison. Il se proposoit d'emporter cette Ville , en peu de jours , & ensuite de se rendre maître de Créscentia , qui est vis à vis , sur la rive opposée du Pô. Par la prise de ces deux Places , qui sont presque dans le milieu du Piémont , il espéroit de bleder si bien le Duc de Savoie , qu'il ne seroit plus en état de nuire à l'Espagne ; outre que par ces conquêtes , il seroit subside les Troupes , sans que le Milieu en fût aucunement chargé. Ce dessein paroissoit d'autant mieux formé , qu'il n'y avoit dans Vercel que huit , ou neuf cents hommes de Troupes réglées , & quelques Milices. Il n'y avoit alors aucune fortification , qu'une demi-lune à la tête du Faubourg , tout le reste étoit imparfait ; mais la situation avantageuse du lieu , qui est sur une colline élevée , & baignée d'un côté du Pô , suppléoit en quelque sorte au défaut des fortifications. Cependant si les Espagnols l'eussent d'abord attaqué , avec quelque vigueur , il y avoit toutes les apparences qu'ils l'auroient prise d'emblée. Mais quelques volées de Canon les épouvantèrent si fort , lors qu'ils s'approchèrent à découvert , qu'ils résolurent de l'attaquer dans les fossés , en faisant les approches de

de la manière dont on les fait, devant une Place forte. Ils commencerent ce Siège le 7. d'Août, & leur Armée, outre le nombre des Soldats qu'elle avoit déjà, qui se montoit environ à ving-quatre mille hommes de pied, & quatre mille chevaux, reçût trois fois du renfort, sans pouvoir prendre cette Place. Le Duc de Savoye avoit été d'avis de l'abandonner, ne croyant pas qu'on la pût défendre, contre l'Armée Espagnole; mais le Maréchal de Crequi entreprit d'y jeter du secours, & de la soutenir. Pour cela il marcha avec douze mille hommes, moitié François, & moitié Savoyards, vers un Pont, que le Prince de Piémont avoit fait faire sur le Pau, au dessus de Verruë; & fit passer les Troupes Françaises, qui retrancherent la tête du Pont, à la vûe des Espagnols, & jetterent dans Verruë les secours de vivres, d'hommes, & de munitions, dont elle manquoit. Les Espagnols s'apperçurent bien-tôt, que pendant que ce Pont subsisteroit, ou seroit entre les mains des François, il ne leur seroit pas possible de prendre la Place. Aussi firent-ils leurs principaux efforts, pour le ruiner, ou pour se rendre maîtres du retranchement. Ils détruisirent quatre fois le Pont à coups de Canon, & quatre fois il fut refait. Une cinquième, la Rivière enflée en emporta les matériaux, & le Duc de Feria avoit une très-belle occasion d'attaquer alors le retranchement, gardé par les François, pendant

L. 4. qu'ils

1625. qu'ils ne pouvoient avoir de secours de l'autre côté du Pau. Il y eut diverses attaques de part & d'autre , pour gagner, ou pour recouvrer des postes , que l'on jugeoit importans , jusqu'au 11. de Novembre , que le Connétable étant revenu de Dauphiné, à la tête d'un renfort considérable , il attaqua , avec les Troupes du Duc de Savoye, divers Forts, que les Espagnols avoient faits dans la plaine, pour assurer leurs Convois, & les emporta tous, sans y faire de perte considérable. Les Espagnols sortirent là-dessus de leurs lignes , pour les recouvrer, mais ils n'en pûrent regagner qu'un, qui étoit le plus proche de leur Camp, & furent repoussez par tout, avec perte, après un combat qui dura quatre heures. Cela les obligea de lever le Siège , sur le minuit , fort à la hâte , de peur que les François ne les attaquaient dans leur Camp.

La fermeté & la bravoure des François parut en cette occasion , dans la défense de leurs retranchemens, comme leur patience à supporter le travail , dans la peine qu'ils eurent à les faire, aussi bien que le Pont , qu'ils défendoient. Ils épouvantoient les Espagnols, par une manière de combattre, à laquelle ils n'étoient pas accoutumés ; c'est que sans s'amuser à se défendre à coups de mousquets , ils marchaient droit à eux l'épée à la main , & les repoussaient ainsi dans leurs retranchemens. Au contraire, on blâma générale-

ment

ment les Espagnols , d'avoir perdu les deux tiers d'une Armée de quarante mille hommes , devant une bicoque , sans la pouvoir prendre , à cause du peu d'habileté de leurs Chefs. 1625.

Le Duc de Savoye ressentit une extrême satisfaction , d'avoir pû rendre , en quelque sorte , aux Espagnols ce qu'ils lui avoient fait , en lui enlevant , comme il croyoit , la Ville de Genes , lors qu'il étoit sur le point de l'attaquer. Il parloit même d'y retourner , & il n'y avoit que la seule considération , qu'il manquoit d'Armée Navale , capable de donner la chasse à celle des Espagnols , qui l'en reînt. Il proposa donc de suivre l'Armée Espagnole , de l'attaquer à *Pontesture* , où elle étoit campée , pour pénétrer ensuite dans le Milanés ; son principal dessein étant d'engager les deux Couronnes dans une longue guerre , afin de pêcher , comme l'on dit , en eau trouble. Le Connétable & le Maréchal de Crequi , avoient autant d'envie que lui , de se venger des Espagnols ; mais le mauvais succès de l'entreprise de Genes , les rendoit plus retenus , & ils ne vouloient employer les armes du Roi , que lors qu'ils seroient assurés d'en retirer de l'honneur & de l'utilité. Pour ce qui regardoit d'attaquer l'Armée Espagnole à *Pontesture* , ils croyoient qu'il y avoit trop de danger , puis qu'elle étoit encore de quatorze mille hommes effectifs , & qu'elle avoit assez de Canon & de munitions pour défendre ce poste ,

1625.

qui est sur le Pau, & dans lequel elle pouvoit tirer du Milanés, tout ce dont elle auroit besoin. La saison avancée, ne permettoit pas non plus, que l'on entreprît d'assiéger une Place, dans le Milanés, outre que l'Armée n'étoit pas assez forte pour cela. On pouvoit bien entrer dans les Terres des Espagnols, mais les Généraux François ne jugeoient pas honorable, pour les armes du Roi, d'y aller faire seulement quelque course, & de se retirer ensuite. Le Duc proposa néanmoins d'assiéger *Novare*, qui n'étoit pas en état de résister, & ces Généraux, après lui avoir fait quelques difficultez, lui offrirent leurs Troupes. Le Duc marqua le temps, auquel l'Armée devoit marcher pour cela, mais les pluyes excessives retarderent d'abord ce dessein, que l'on abandonna ensuite entièrement, lors que l'on eut avis que les Espagnols avoient mis des Troupes, & des munitions dans *Novare*.

Ce projet ayant manqué, le Duc vouloit absolument que l'on entrât d'un autre côté dans le Milanés; mais le Connétable & le Maréchal lui opposerent deux raisons, outre les précédentes. La première étoit, que les Troupes du Roi n'y devoient pas mettre le pied, que les Vénitiens n'y entraissent en même temps; & que les Vénitiens s'excusoient de le faire, jusqu'à ce que le Roi y entrât, avec vingt mille hommes de pied, & deux mille chevaux, & que le Duc eût autant
de

dé monde sur pied , qu'il étoit obligé d'en avoir par la Ligue. L'autre raison c'étoit, qu'il n'étoit pas à propos d'entreprendre cette expédition , en Hiver , & sans Canon. Le Duc repliquoit à ces raisons , que quand même le Roi n'enverroit que huit mille hommes dans le Milanés , les Venitiens ne laisseroient pas d'y entrer , à cause des grands avantages que leur République en tireroit ; & que pour lui , il étoit prêt de marcher avec le nombre de Troupes , qu'il s'étoit engagé d'avoir. Néanmoins , les raisons du Connétable , soutenues des ordres du Roi , prévalurent , & on mit les Troupes en garnison , en diverses Places du Piémont. Cela n'augmenta pas peu le chagrin , que le Duc avoit conçu contre le Connétable ; & après cela ce dernier se retira à Grenoble au mois de Decembre , avec le Maréchal de Crequi. Ce fut-là la fin de l'entreprise de Genes , que j'ai voulu raconter de suite , & un peu au long ; quoi que le Cardinal de Richelieu n'y ait pas contribué plus particulièrement , que les autres Conseillers d'Etat ; parce que c'est un exemple admirable de ce que la Fable appelle , *vendre ou partager la peau de l'Ours*. On voit encore par-là , de quelle importance il est de ne pas desespérer , à cause des progrès de l'Ennemi , pendant que l'on a encore une Place à défendre ; puis que les Genoïs en se résolvant à soutenir un Siège , malgré les pertes qu'ils avoient faites , se tirèrent heureusement.

1625.

d'affaire , fans commettre de bassesses ; comme ont fait souvent d'autres Peuples, qui ont envoyé les clefs de leurs Villes à leur Ennemi, fans attendre seulement d'en être sommez.

Il faut que nous retournions présentement aux autres choses, qui arriverent en France pendant la même année, & auxquelles le Cardinal eut beaucoup plus de part. Le Roi ayant été averti par le Nonce*, que le Pape envoyoit le Cardinal Barberin Légat en France, il en témoigna de la joye ; mais lors que le Nonce demanda une suspension d'armes entre les deux Couronnes, jusqu'à ce que la paix fût faite, il le renvoya au Conseil. Cependant comme le Nonce représentoit, que les deux mois de suspension, déjà accordez, expireroient bien-tôt, sans que l'on eût rien conclu, le Roi fit écrire au Comte de Bethunes, qu'après les deux mois expirez, il accordoit vingt, ou vingt-cinq jours, & en fit avertir le Nonce. Ce dernier vouloit aussi, que la suspension d'armes se fit pour l'Etat de Genes, puis que le Cardinal Barberin venoit pour accommoder cette affaire, aussi bien que celle de la Valteline ; mais quoi qu'il pût dire, on n'y voulut pas entendre. Les Vénitiens, qui ne s'opposoient pas à ce que l'on pouvoit faire en faveur des Génois, s'opposoient de toute leur force à la suspension que le Pape demandoit pour la Valteline. L'Ambassadeur de

* Le 23. de May.

de Savoye la traversoit aussi , tant qu'il pouvoit. 1625.

Quelque temps après , on proposa au Pape , de la part de la France , que pour le satisfaire , on lui offriroit de lui rendre les Forts de la Valteline , à condition qu'il se contenteroit de cette offre , sans en presser l'accomplissement , puis que cela n'étoit pas nécessaire pour l'honneur de Sa Sainteté. On promettoit aussi que l'on garderoit exactement la suspension , ce que la France faisoit néanmoins plutôt par force , que par considération pour le Pape ; puis que le Marquis de Coeuvres étoit plus foible , que les Espagnols. La Cour ne laissa pas de lui écrire , que s'il se présentoit occasion d'avancer les affaires du Roi , il ne devoit pas avoir beaucoup d'égard pour la suspension.

Cependant le Légat s'avançoit vers Paris , où il entra le 21. de Mai , après que l'on eût levé quelques difficultez , qui s'étoient trouvées dans l'enregistrement de ses Bulles , où le Roi étoit nommé seulement *Roi de France* , & non *Roi de Navarre*.

Après avoir eu la première Audience de cérémonie , il en eut une * autre , dans laquelle il exhorta le Roi à la paix , à remettre les affaires de la Valteline , dans l'état où elles avoient été avant ces broüilleries , & à faire une suspension générale d'armes en Italie. Le Roi répondit , qu'il étoit très-disposé à la paix , & qu'il le feroit.

* Le 28. de Mai.

1625.

roit toujours , pourvû qu'elle fût assurée & honorable, pour lui & pour ses Conféderez : Que pour ce qui regardoit la Valteline , elle devoit être remise dans l'état où elle étoit , avant que les Espagnols s'en faussent : Qu'enfin la suspension d'armes , dont on parloit , ne pouvoit que lui porter du préjudice , aussi bien qu'à ses Alliez. Le Légat pressa encore le Roi , de faire cesser les hostilités contre les Genoïs , mais le Roi repliqua, qu'il ne pouvoit pas abandonner le Duc de Savoye. Dans une troisième Audience , le Roi refusa encore au Légat la suspension d'armes, quoi que le Cardinal déclarât, que sans cela la Couronne d'Espagne secourroit ouvertement la République de Genes. Le Roi repartit, que quoi qu'il eût tâché de n'en pas venir à une rupture avec les Espagnols, s'ils prenoient les armes les premiers contre lui, il seroit ensuite le dernier à les mettre bas.

Le Légat eut encore une longue Conférence avec le Cardinal de Richelieu, le Comte de Schomberg (car après la disgrâce de la Vieville, il étoit rentré en faveur) & *Herbault*, Secrétaire d'Etat, qui se rendirent dans son Hôtel. Le Légat voulut avoir avec lui le Nonce Spada, & *Azzolini*, Secrétaire de la Légation. Il fit aux Ministres les mêmes demandes qu'il avoit faites au Roi , & le Cardinal de Richelieu lui répondit, „ que Sa Majesté s'étoit déjà déclarée , qu'Elle ne les

1 les vouloit pas accorder. Et appor-
 2 plusieurs raisons pour faire voir, que le
 3 Roi ne pouvoit, ni ne devoit consentir
 4 à la suspension d'armes, de peur que les
 5 Français n'en profitassent, pour ramu-
 6 sifier toutes leurs forces, afin d'agir en-
 7 suite avec plus de vigueur, contre lui &
 8 ses Alliez : Que la Paix se pouvoit faire
 9 aussi facilement qu'une Trêve, dont les
 10 conditions seroient aussi difficiles à ac-
 11 commodier que celle d'une Paix : Si les
 12 Espagnols vouloient observer le Traité
 13 de Madrid, de que l'on pourroit de plus
 14 à la sûreté de la Religion Catholique,
 15 dans la Valachie. Pour ce qui regar-
 16 doit la satisfaction, que Sa Sainteté de-
 17 mandoit, il pria le Légat de se resou-
 18 venir, que le Roi n'avoit jamais con-
 19 senti, que l'on mit la Valachie en dépôt
 20 entre les mains du Pape, finon à condi-
 21 tion que dans un temps limité, on exa-
 22 minerait le Traité de Madrid : Que la
 23 longueur des négociations, sans jamais
 24 venir à la dissolution des Fers ; les
 25 instances de l'Ambassadeur de France à
 26 la Cour de Rome, & les différens partis
 27 qu'il avoit proposés à Sa Sainteté, avant
 28 que les Grâces se soulevassent, pour la
 29 reporter à ce qui étoit l'unique motif de
 30 ces broileries ; l'arrivée des Espagnols
 31 dans la Valachie, avant les Grâces, ou
 32 dans le même temps qu'ils y entreroient ;
 33 & le respect que Cossevres avoit témoi-
 34 gné pour les Despens de Sa Sainteté,
 35 avoient été jadis la conduite de sa
 36 France ;

625. » France ; & que néanmoins le Roi ne
 » refusoit pas de faire de son côté, ce que
 » l'on pourroit demander raisonnable-
 » ment de lui : Qu'il étoit très-difficile
 » de déterminer les conditions , qui se-
 » roient bien différentes , si l'on venoit à
 » s'accommoder , ou si l'on alloit entrer
 » dans une guerre ouverte ; mais que le
 » Roi feroit dire à Sa Sainteté , par son
 » Ambassadeur Ordinaire , ce que l'hon-
 » neur du parti lui permettroit d'avancer ;
 » & que quand la Paix seroit assurée , le
 » Roi feroit remettre le Château de
 » Chiavenna , en même temps que les
 » Espagnols rendroient celui de Riva,
 » pour être tous deux rasez , & en useroit
 » ainsi à l'égard du reste.

Le Légat redit les mêmes choses dans sa quatrième Audience , excepté qu'il parla, outre cela, de la sûreté de la Religion Catholique dans la Valteline. Jus- qu'alors on n'avoit pas demandé au Lé- gat , s'il avoit pouvoir de traiter au nom des Espagnols, parce que son Caractere de Légat suffisoit pour faire les propo- sitions qu'il avoit d'abord faites. Mais lors qu'il parla de l'établissement de la Reli- gion Catholique dans la Valteline, ce qui étoit un point essentiel , & un prétexte pour diminuer l'autorité des Grisons , en ce Pais-là ; on lui demanda s'il avoit pouvoir de traiter, & de faire executer ce dont on seroit convenu. Le Légat répon- dit, qu'il n'avoit pas d'autre pouvoir que celui que le Pape lui avoit donné , mais que

que s'il pouvoit raccommoder les Cou-
ronnes, il ne doutoit pas qu'il ne fût ap-
prouvé. On douta sur cette réponse, si
l'on devoit entrer en négociation avec
lui ; mais comme cela n'engageoit à
rien, on résolut de le faire, pour
montrer la considération que l'on avoit
en France pour le Légat, & la bon-
ne disposition où l'on étoit pour la
Paix.

Pour la suspension d'armes, on répon-
dit la même chose ; de sorte que pour ne
pas arrêter-là la négociation, il fut dit,
qu'on laisseroit cet article indécis, pour
passer aux autres. Le Cardinal de Riche-
lieu dit donc, „ qu'à l'égard de la satisfac-
„ tion que Sa Sainteté demandoit, le
„ Roi lui écriroit & lui feroit parler par
„ son Ambassadeur, en des termes qui ne
„ blesseroient, ni l'honneur de celui qui
„ parleroit, ni la dignité de celui auquel
„ on s'adresseroit. Sur l'article de la Paix
„ il dit, que si elle se faisoit, Sa Majesté
„ ordonneroit aux Commandans des
„ Forts de la Valteline, de les remettre
„ entre les mains des Gouverneurs que le
„ Pape y enverroit, à condition que les
„ Garnisons du Pape & celles du Roi se
„ joindroient pour les démolir, afin que
„ cela fût plutôt fait ; ou que si cela ne
„ plaisoit pas à Sa Sainteté, on les feroit
„ démolir successivement, & que si les
„ Espagnols ne vouloient pas commencer
„ par le Fort de Riva, on feroit en sorte
„ que celui que le Roi remettroit le pre-
mier,

1625. „mier , feroit démoli en même temps. Quoi que certe fatisfaction , que l'on offroit au Pape , ne contint rien de précis , le Légat dit , qu'on pourroit facilement convenir des paroles dont le Roi , & son Ambassadeur se serviroient , aussi bien que des formalitez qu'il feroit à propos de garder dans la démolition des Forts de la Valteline.

La plus grande difficulté concernoit la sûreté de la Religion Catholique , dans ce Pais-là ; sur quoi le Légat dit , qu'il appartenoit au Pape seul , privativement à tout autre , de régler ce qui regardoit la Religion , & que pour plus grande sûreté des Habitans Catholiques de la Valteline , il falloit chercher les moyens de les affranchir de la domination des Grisons. On lui répondit , que le Roi consentiroit très-volontiers à mettre à couvert la Religion & les Peuples Catholiques de la Valteline , mais qu'il ne falloit pas confondre les interêts de l'Etat , avec ceux de la Religion ; & que Sa Majesté ne permettroit jamais qu'il se fit rien qui portât du préjudice à la Souveraineté , que les Grisons ses Alliez avoient sur la Valteline.

Dans une * autre Conférence , ce point fut traité beaucoup plus au long , & le Légat soutint , qu'on ne pouvoit pas assurer la Religion Catholique , dans ce Pais-là , sans *moderer un peu la Souveraineté des Grisons* , (car ce sont les termes ,
dont :

* Le 29. de Juin.

dont on se servoit) parce que s'ils étoient les Maîtres de la Justice & des Garnisons, il étoit dangereux qu'ils n'en abusassent au préjudice des franchises, & de la conscience des Habitans de la Valteline. Les Ministres du Roi repliquèrent, avec raison, que les Loix divines & humaines vouloient que l'on rende au Souverain ce qui lui appartient de droit, & que personne ne pouvoit nier, que les Grisons ne fussent en possession de la Souveraineté de ce Pais, avant que les Espagnols y entraissent : Qu'on ne pouvoit pas refuser de la leur rendre, sous prétexte qu'une bonne partie des Habitans de la Valteline étoient Catholiques : Que le Roi agissant pour les Grisons, comme leur Confédéré & leur Protecteur, & ayant pris les armes pour les rétablir dans leurs droits, il n'étoit pas de son honneur de consentir à la diminution de leur autorité : Que pour plus grande sûreté de la Religion, le Roi vouloit bien intervenir dans le Traité, & employer ses armes pour le faire observer : Que l'on déclareroit, que si les Grisons contrevenoient au Règlement que l'on feroit, concernant la Religion, ils seroient déchus de leur Souveraineté, & que le jugement en appartiendrait au Roi & au Pape conjointement. Le Légat n'étant pas satisfait de cet expédient, proposa * ensuite divers partis, par lesquels il ôtoit, ou en tout, ou en partie, la Souveraineté de la Valteline aux Grisons,

* Le 30. de Juin. Siri Mem. Rec. T. V. p. 862.

1625.

sons , sous prétexte de mettre à couvert la Religion Catholique ; mais ils furent rejettez , pour les raisons que l'on a déjà dites. On remit néanmoins entre les mains du Légat , un projet d'Articles, dont une partie regardoit la Religion, & l'autre le Civil. Le Légat , qui n'étoit âgé que de vingt-quatre ans , n'osa rien faire en son occasion de son chef , outre qu'il avoit des ordres limitez. Ainsi il envoya à son Oncle ces Articles, par un Courrier exprés , pour sçavoir les sentimens de la Cour de Rome. Cependant il ne pût rien conclurre , parce qu'il ne faisoit que redire la même chose , dans toutes les Conférences , & que les François lui faisoient la même réponse. Cela fâchoit le Pape, qui étoit autrement très-fatisfait des honneurs que l'on avoit faits en France à son Neveu, mais qui voyoit avec chagrin , que pour le fonds des affaires , il ne pouvoit rien avancer ; de sorte que sa Légation devenoit inutile.

Cependant la suspension d'armes étoit expirée depuis le 10. de Mai, & le Marquis de Cœuvres étoit en peine , à cause de l'arrivée des Comtes de *Pappenheim* & de *Serbellon* à Riva , avec de nouvelles Troupes. Outre cela , il commençoit à remarquer une grande froideur dans les Venitiens , pour les affaires de la Ligue. Pendant quelques mois, ils n'avoient fait autre chose que presser le Roi , d'entrer dans le Milanés, & de déclarer la guerre

aux

aux Espagnols ; & le voyant alors engagé, au lieu de le secourir, comme ils l'avoient promis, ils faisoient naître mille difficultez, dans l'exécution du Traité. En effet, leur dessein n'étoit pas de rendre la France puissante en Italie, aux dépens des Espagnols ; mais seulement de l'engager contre eux, afin de ne les avoir pas sur les bras. Le Roi de son côté, ne tâchoit que de fermer aux Espagnols le passage de la Valteline, avec une poignée de monde, qu'il croyoit devoir être soutenue par l'Armée Venitienne ; sans qu'il fût obligé d'envoyer une Armée dans le Milanés. Le Marquis de Cœuvres, pour ne pas demeurer oisif, & pour conserver la réputation qu'il avoit acquise, résolut d'attaquer Nova, qui pourroit servir à ferrer de plus près Riva. Il fit venir pour cela deux grosses pièces de Canon de *Bergame*, & rendit complet le Régiment Suisse de *Salis*, à qui la garde de Chiavenna avoit été commise. Il mit encore deux Barques Venitiennes armées, sur le Lac de Chiavenna, pour empêcher qu'on ne portât à Riva des vivres par eau ; mais les Espagnols rendirent ces Barques inutiles, en en mettant d'autres sur ce même Lac, & en plaçant en divers endroits du bord quelques pièces de Canon. Cœuvres, après avoir perdu beaucoup de temps à tout cela, donna ordre à toutes ses Troupes de marcher droit à Nova, faisant son compte de dresser pendant la nuit, une batterie contre cette Place, & de

1625. de l'attaquer le jour suivant, dès que la brèche seroit faite. Mais ses ordres n'ayant pas bien été exécutez, au lieu de l'attaque qu'il s'étoit proposée de faire, toute l'Armée s'engagea autrement qu'il ne vouloit. *Vaubecourt* ayant logé trois Compagnies, du Régiment de Normandie, près du Fossé de *Codaire*, il se trouva qu'elles n'étoient séparées des Espagnols, que par ce petit fossé; ce qui fit qu'elles commencèrent à escarmoucher avec eux, en quoi elles furent soutenues du reste du Régiment, & ensuite de toute l'Armée. Le combat fut très-rude, & si obstiné, qu'il dura jusques bien avant dans la nuit. Les François y eurent du dessous, & laissèrent deux cens hommes sur la place, outre qu'ils eurent un grand nombre de blesez. Ce desavantage rompit le dessein qu'ils avoient alors sur *Nova*, & ils ne le reprirent pas depuis, parce qu'ils remarquerent dans l'exécution, mieux qu'ils n'avoient fait auparavant, la difficulté qu'il y avoit d'y mener du Canon. Dans les mois de Juin, de Juillet, & d'Août, il se mit de si grandes maladies parmi les François, peu accoutumés aux chaleurs du climat où ils étoient, & qui mangeoient trop avidement les fruits du Pais, pour se rafraîchir, que l'Armée diminua de plus de la moitié; de sorte qu'en comptant le secours des Venitiens, ils n'avoient plus que trois mille hommes; & même la plupart des Officiers étoient malades.

Les Troupes des Espagnols ne furent pas

pas exemptes de ces incommoditez, 1625.
mais le voisinage du Milanés faisoit qu'elles étoient mieux soulagées, & qu'au lieu des malades, qu'on y envoyoit, il en venoit des Soldats fraix ; de sorte qu'il ne paroissoit pas que leurs Troupes diminuassent beaucoup. Cœuvres demanda souvent des recruës à la Cour, & l'on fit quelques levées chez les Suisses, & parmi les Grisons, mais qu'il n'eut, que sur la fin de l'année, & qui ne furent pas fort nombreuses. Il pressa aussi les Venitiens de lui envoyer du secours, & les menaça de se retirer à Sondrio, ou à Tirano, ce qui donneroit lieu aux Espagnols de faire des excursions sur leurs Terres ; mais quoi qu'il pût dire, ils demeurèrent immobiles.

Le Maréchal de Roquelaure étant mort, le Roi donna au mois d'Août au Comte de Schomberg, le Bâton de Maréchal de France, qu'il lui avoit promis depuis long-temps. Cœuvres tâcha d'en obtenir un, en priant le Roi de lui donner celui du Maréchal de Bouillon, mort depuis quelques années, & auquel personne n'avoit été substitué. Il ajoûtoit, que si Sa Majesté n'étoit pas en disposition de le donner sur le champ, il la supplioit de lui en faire expédier le Brevet. Mais on lui répondit, que le Roi ne donnoit plus de Brevet, pour ces sortes de gratifications ; & le Cardinal de Richelieu lui écrivit, qu'il étoit plus glorieux pour lui, d'attendre que le Roi lui fit cette grace, de

1625. de son propre mouvement , que de l'extorquer par ses importunitéz. Il y avoit deux obstacles , qui empêchoient qu'il ne reçût cette récompense , l'un étoit, que le bruit ayant couru qu'on lui alloit donner le Bâton de Maréchal, après l'invasion de la Valteline , le Nonce Spada s'y étoit fortement opposé ; & avoit déclaré, que ce seroit choquer Sa Sainteté, que de récompenser de la sorte un homme qui l'avoit offensée , & faire voir qu'il n'avoit rien fait que par ordre, quoi qu'on eût témoigné le contraire. L'autre obstacle étoit, que Monsieur demandoit la même chose pour le Colonel d'Ornano, son Gouverneur.

Les armes de la France n'ayant plus l'heureux succès, qu'elles avoient eu d'abord dans l'Etat de Genes , & dans la Valteline , la Cour de Rome espéroit, qu'elle trouveroit plus de facilité à la conclusion de l'affaire de la Valteline; mais les Ministres du Roi ne vouloient pas entendre parler de dépouiller les Grisons de la Souveraineté de cette Vallée. Sur le milieu de Juillet, le Légat envoya le Nonce chez le Cardinal de Richelieu, pour conférer avec lui là-dessus, & il reçût de lui la même réponse. Spada repliqua, que le Légat ne pouvoit conclure aucun Traité, qui renfermât la restitution de la Valteline aux Grisons , parce que cela étoit incompatible avec la sûreté de la Religion Catholique , sans quoi personne , & encore moins un Légat,

ne

ne pouvoit passer outre : Que le Pape 1625
avoit ordonné à Rome , & le Légat en
France , à bon nombre de Théologiens ,
d'examiner cette affaire à fonds , & qu'en-
core qu'on ne pût pas prévoir qu'elle fe-
roit leur conclusion , on ne pouvoit ve-
nir à aucun accommodement , à moins
qu'on ne procurât l'avantage de la Reli-
gion Catholique dans la Valteline , &
qu'on n'eût soin de la réputation du Siège
Apostolique , & de celle de la Couron-
ne d'Espagne. Le Cardinal promit ,
qu'on auroit égard à tout cela , mais il
ne fit aucune proposition particulière là-
dessus.

Pendant que le Légat étoit à la Cour,
il y vint des Députez des Ducs de Rohan
& de Soubise , pour traiter de leur ac-
commodement. Le Légat prit cela pour
un affront , parce qu'il prétendoit qu'a-
vant que d'écouter ces Députez , on vui-
dât avec lui l'affaire , pour laquelle il
étoit venu ; mais il fut encore plus fâ-
ché , lors qu'il vit que l'on publia à son
de trompe la Paix conclüe entre le Roi
& les Rochellois , & il comprit bien que
sa négociation en deviendrait plus diffi-
cile. La Cour avoit été bien-aise de
trouver occasion d'éteindre ce feu inté-
rieur , avant que l'incendie se répandit
plus loin ; dans la crainte , où elle se
trouvoit , d'entrer bien-tôt en guerre
avec l'Espagne.

On a dit que dès le commencement de
cette année , Soubise avoit pris six Vaif-

1625.

seaux du Roi à Blavet. Les ayant conduits à la Rochelle, peu de temps après, il en partit pour l'Isle d'Oleron, * dont il se saisit sans difficulté, & y fit bâtir trois Forts, pour la conserver au Parti. De là il prétendit tenir en échec toutes les côtes voisines, & y retirer le butin qu'il feroit dans ses courses. Ceux de la Rochelle, de leur côté, couroient tout le voisinage, malgré les soins de *Thoiras*, Gouverneur du Fort-Louis, du Maréchal de *Prâlin*, Gouverneur de Saintonge, & du Comte de la Rochefoucaud, Gouverneur de Poitou, qui avoient levé quelques Troupes, pour se garantir de ses courses. *Soubise* fit une descente sur les côtes d'Olonne, mais il fut contraint, par le Maréchal de *Prâlin*, de remonter promptement sur ses Vaisseaux. Il fut plus heureux dans la descente qu'il fit ensuite, sur les bords de la Garonne, d'où il courut tous les environs de Bourdeaux, en empêchant en même temps, par le moyen de sa Flotte, qu'il n'y vint quoi que ce fût par Mer. Il se rendit maître du Château de *Castillon* en Medoc, qui est à trois lieues de Blaye, & la meilleure rade de la Garonne; & y auroit fait d'autres progrès, si *Thoiras*, que le Roi fit Maréchal de Camp, & Colonel du Régiment de Champagne, n'y fût accouru avec ce Régiment & d'autres Troupes, qui le contraignirent de se rembarquer, & lui ôtèrent *Castillon*. Peu de temps après, une

* Voyez la suite de la Rebellion de France, pendant les années 1625. & suivantes.

furieuse tempête, ayant fait beaucoup de dommage à sa Flotte, le contraignit de se retirer, pour se faire radoubier. 1625

Les affaires des Huguenots n'eurent pas un meilleur sort dans le Haut & Bas-Languedoc, où le Duc de Rohan avoit fait prendre les armes à plusieurs d'entre eux, parce que l'on en fraignoit tous les jours leurs Privileges, malgré les promesses réitérées du Roi, & sa Déclaration du 25. de Janvier de cette année, par laquelle, en déclarant rebelles Rohan & Soubise, & ceux de leur Parti, il prenoit en sa protection tous ceux qui demeureroient en repos chez eux, sous le bénéfice des Edits. Le Duc de Rohan s'étant retiré à Castres, d'où il envoyoit ses ordres par tout, le Parlement de Toulouse, ennemi des Huguenots depuis long-temps, fit un Arrêt, par lequel il ordonnoit, * que toute Jurisdiction Ecclésiastique & Séculière, Sous-Bureaux, & toutes Receptes, seroient transférez de Castres dans la Ville de Lautrec. Le Maréchal de Themines & le Duc d'Espèrnon, s'opposoient en même temps aux entreprises du Duc de Rohan, avec deux petits Corps d'Armées. Le second entreprit de bloquer Montauban, par quatre Forts, en battit plusieurs fois la Garnison & les Habitans, & leur enleva toutes leurs denrées. Le premier prit sur les Mécontens, Bonail, S. Paul, Lamiatte, & diverses autres petites Places. Il battit encore * le Duc de Rohan,

K 2

barri-

* Le 30. de Mai. § Le 27. de Juillet.

1625.

barricadé dans *Viane*, avec des Troupes qu'il avoit amenées des *Sevenes*, & le contraignit de se retirer de nuit. Le même Duc ayant voulu prendre le Château de *Sommières*, n'en pût venir à bout, ni par la surprise, ni par la force, parce qu'il fut secouru, par le *Baillif de Valengay*, Gouverneur de *Montpellier*. Ces désavantages, & plusieurs autres, auxquels je ne m'arrêterai pas, obligèrent *Rohan* & *Soubise*, d'envoyer des Députés à la Cour, pour y faire leur paix. En effet, il n'y avoit aucune apparence qu'ils pussent résister plus long-temps, parce que la division étoit dans le Parti; la plupart des Huguenots n'ayant pas voulu prendre les armes. D'ailleurs, il n'étoit pas possible aux Chefs d'être obéis exactement, par des gens qui pouvoient disobéir sans rien risquer; de sorte qu'il falloit songer nécessairement à poser les armes, & ils ne les auroient jamais reprises, si on ne les y avoit contraints, en leur manquant de parole.

Le Cardinal de Richelieu * avoit représenté au Roi, sur leurs propositions, que pendant qu'il y auroit un Parti formé dans son Royaume, il ne pourroit faire aucune entreprise considérable au dehors, & qu'il falloit ruiner ce Parti, avant que de s'engager à rien de semblable. Un autre auroit peut-être jugé, que ce Parti étoit ce qui devoit le moins embarrasser la Cour; puis que les Huguenots se croyoient

* *Siri Mem. Rac. T. V. p. 873.*

croient toujours trop heureux , lors qu'on observoit l'Edit de Nantes, qui ne diminuoit point les revenus du Roi , & dont l'observation lui aqueroit l'affection des Huguenots , prêts à employer pour lui leur sang & leur bien , sur tout lors qu'il s'agissoit de faire la guerre à l'Espagne. Mais le Cardinal, qui aimoit encore plus le Pouvoir Arbitraire que Louis XIII. parce qu'en effet il en jouissoit plus que lui, ne vouloit pas qu'il y eût qui que ce fût , qui pût implorer le secours des Loix contre ses volonteZ. Il étoit donc d'avis que l'on tint ferme , pour l'affaire de la Valteline , mais il ne vouloit pas que le Roi en vint à une rupture ouverte avec l'Espagne. Etant néanmoins nécessaire de traiter avec les Huguenots, pour le faire plus avantageusement avec les Etrangers, il crût que dans la conjoncture présente, il étoit bon de leur accorder une Paix, que l'on trouveroit toujours assez de moyens de rompre, lors qu'on le jugeroit à propos.

Les principaux Articles de la Paix furent , * que le Fort-Louis demeureroit dans son entier, six mois après le Traité, lesquels étant expirez , on le démoliroit : Que les Huguenots possederoient encore, pendant trois ans , les Places de sûreté, qui leur restoitent : Que l'on feroit cesser la construction de quelques Forts , que l'on avoit commencez autour de Montauban : Que l'on donneroit une somme

K. 3.

d'ar-

* Siri Mem. Rec. T. V. p. 879.

1625. d'argent aux Ducs de Rohan & de Soubise, pour toutes leurs prétentions, à condition que ce dernier rendroit les fix Vaisseaux, qu'il avoit enlevés au Roi, au commencement de l'année.

On avoit tant d'envie de conclurre ce Traité, qu'on ne laissa pas de passer outre, quoi que l'on eût appris deux jours avant que de le souscrire, que l'Armée Navale des Rochellois avoit mis le feu à quelques Vaisseaux de celle du Roi, brûlé le Vice-Amiral des Hollandois, & canonné trois de leurs Vaisseaux. Comme il y avoit une espèce de Trêve, pendant que le Traité se négocioit, cette action des Rochellois, sur tout contre les Vaisseaux de Hollande, fut généralement désapprouvée. On s'étoit étonné que les Etats Généraux, qui sont de la même Religion que l'étoient les Rochellois, & qui avoient intérêt à la conservation de cette Ville, eussent envoyé une Escadre au Roi, pour la réduire; mais un autre intérêt plus pressant, qui étoit d'entretenir l'Alliance qu'ils avoient avec la France, de qui ils devoient tirer fix cens mille écus par an, tant qu'ils auroient la guerre avec les Espagnols, & qui empêchoit que toutes leurs forces ne leur tombassent sur les bras; cet intérêt, dis-je, les faisoit agir en cette occasion, contre leur inclination. Aussi leur Amiral *Houtstein*, quoi qu'il eût ordre d'aider l'Armée du Roi à remettre Soubise dans l'obéissance, fit d'abord en secret convenir les Rochellois, qu'ils ob-

serve-

serveroient entre eux une espece de neutralité , en se faisant réciproquement le moins de mal , qu'il seroit possible. Les Rochellois croyant pouvoir brûler toute la Flotte du Roi , & empêcher qu'on ne se servît des Vaisseaux Hollandois contre eux , manquerent néanmoins à leur parole , & leur causerent le dommage que j'ai dit. 1625.

Cette action imprudente irrita tout à fait l'Amiral Hollandois , & il se disposa à s'en venger à la première occasion , qui ne manqua pas de se présenter quelque temps après. Il semble que l'on n'avoit conclu le Traité, dont on a parlé , que pour surprendre Rohan & Soubise , & les appaiser pour quelque temps ; aussi la guerre recommença avec plus de chaleur qu'auparavant , contre les Rochellois , avant que le Légat partit de Paris. Il vint d'Angleterre sept gros Vaisseaux , commandez par le Chevalier *Rich* , qui joints à la Flotte de France , & à l'Escadre des Etats , faisoient le nombre de soixante , auxquels les Rochellois n'étoient nullement en état de résister. Alors le Duc de Montmorenci , Grand Amiral de France , se rendit sur les côtes de Poitou , pour commander cette Flotte , qui ruina les desseins des Rochellois.

Avant qu'elle mît à la Mer , Thoiras , Gouverneur du Fort-Louis , avoit fait dessein de se jeter dans l'Isle de Ré , pendant que la Flotte du Roi se battoit contre celle des Mécontents. Il avoit envoyé un

1625. Gentilhomme à la Cour, pour y proposer ce dessein, & pour demander les Troupes qui lui étoient nécessaires pour cela, & l'on envoya, de la part de la Cour, le Baron de Saint-Ger, pour conférer avec Thoira, & voir sur les lieux, si les moyens, qu'il proposoit, pouvoient faire réussir cette entreprise. Comme Gary eut jugé que ce dessein étoit bien concerté, on donna à Thoira environ dix-sept cents hommes, & six-vingt Barques, pour les porter dans l'Île de Ré, avec cinquante ou soixante chevaux. Son dessein étoit de faire l'Armée Navale, & de faire descendre dans l'Île, pendant que les Rochellois seroient occupés à se défendre contre la Flotte, qui les alloit attaquer. Quoi que ce fût Thoira, qui eût fait le projet, le Gouvernement de l'Île appartenant au Comte de S. Luc, on lui donna le commandement général des Troupes, qui devoient l'exécuter ; & il mena avec lui quantité de Volontaires, qui cherchoient l'occasion de se signaler.

Le Duc de Montpensier s'embarqua, sur l'Amiral de l'États Hollandois, à la rade d'Oronne, & mit à la voile le 17. de Septembre, deux heures après minuit, ayant le vent favorable. Toutes les Barques le suivirent, & firent voile vers l'Île de Ré, devant laquelle la Flotte des Rochellois étoit, à la rade de S. Martin. N'étant que de vingt-huit Vaisseaux, il n'y avoit pas d'apparence d'aller au devant de soixante ; mais de retirer-elle dans

dans la Fosse de l'Oie, dès qu'elle vit l'Armée Royale. Les Rochellois croyoient que celle-ci ne connoissant pas si bien les lieux qu'eux, elle iroit peut être échoüer sur un banc, qui est à l'entrée de la Fosse de l'Oie. Mais l'Amiral Hollandois se contenta de les canonner ce jour-là, & s'alla mettre à la rade de S. Martin, que les Rochellois avoient quittée. On croit que le Duc de Montmorenci voulut être sur ce Vaisseau, afin d'obliger Houtstein à se battre vigoureusement contre les Rochellois ; quoique le Duc dît, par compliment, que n'ayant aucune expérience des combats de Mer, il étoit ravi d'apprendre le Métier sous un si habile Maître.

S. Luc & Thoiras firent descente le même jour dans l'Île de Ré, à la faveur de quelques volées de Canon, qu'ils firent tirer de leurs Galioles, sur l'Ennemi, qui paroissoit sur le haut de la côte. C'étoit Soubise, qui étoit-là à la tête de douze cens hommes de pied, soutenus par une centaine de chevaux, avec quatre pièces de Canon. Il fit faire plusieurs décharges sur les gens du Roi, qui débarquoient à sa vûe ; mais soit qu'il crût qu'ils étoient en beaucoup plus grand nombre, ou qu'ils fût effrayé par la quantité des Vaisseaux de guerre, qui avoient mouillé à la rade de S. Martin, il lâcha le pied si honteusement, qu'il laissa même son Canon. Le lendemain, S. Luc & Thoiras s'avancant vers le Bourg de S. Martin, ils apperçû-

1625. rent Soubise, qui leur venoit au devant, avec environ trois mille cinq cens hommes, & quatre piéces de Canon, qui marchotent devant eux. Il sembloit qu'un si grand nombre devoit l'emporter, mais les Milices des Rochellois & de l'Isle de Ré, épouventées par la défaite du jour précédent, & peut-être encore mal conduites, ne pûrent tenir devant l'Armée Royale. Soubise les voyant en déroute, s'enfuit à toute bride vers la rade de Sainte Marie, où une Chaloupe l'attendoit, & dans laquelle il se retira à Oleron, & de là, après la défaite de l'Armée Navale, en Angleterre. Le lendemain le Fort de S. Martin se rendit, par capitulation; de sorte que l'Armée Royale, sans avoir fait de perte considérable, se vit en deux jours maîtresse de l'Isle de Ré, défendue, par le double de gens. Outre les inconvéniens qui regardent les Peuples, qui avoient pris les armes contre le Roi, pour la conservation de leurs Privileges, & auxquels les Chefs ne pouvoient remédier; il est certain que la plûpart de ceux qui commandoient, étoient plus propres à faire des courses, qu'à conduire des Armées, & qu'à mettre ordre à tout ce qui est commis aux soins d'un Général. C'est ce qui faisoit, que quoi que les Peuples fussent très-affectionnez au Parti, il ne se faisoit presque rien de décisif, où ils n'eussent du dessous, en quelque nombre qu'ils se trouvassent. Outre cela, la crainte où les principaux Chefs, comme Soubise, étoient,

étoient , de tomber entre les mains des gens du Roi , faisoit qu'ils se ménageoient trop ; & que , dès qu'ils voyoient quelque desordre dans leurs Troupes , ils ne pensoient qu'à se retirer , au lieu de tâcher de les rallier , pour les mener au combat.

Pendant que S. Luc & Thoiras se rendoient maîtres de l'Isle de Ré , le Duc de Montmorenci battit à plusieurs reprises l'Armée Navale des Rochellois , parce qu'il falloit attendre la marée & le vent , pour aller à eux. Il en prit neuf Vaisseaux , & endommagea extrêmement le reste , qui se retira à l'Isle d'Oleron. Il y eut néanmoins trois des Vaisseaux du Roi , qui s'étant attachez à la Vierge , l'un des six Vaisseaux que les Rochellois avoient pris à Blavet , sauterent , avec lui , par l'obstination du Capitaine ; qui aimoit mieux mettre le feu aux poudres , que se rendre. Peu de temps après , l'Isle d'Oleron fut réduite , avec encore plus de facilité que celle de Ré ; & les Rochellois se voyant dépouillez de ces lieux , d'où ils tiroient la plûpart de leurs provisions , parce que la Garnison du Fort-Louis les empêchoit de pouvoir rien tirer du côté de la terre , ils ne penserent plus qu'à chercher les moyens de faire leur paix , avec la Cour.

Le Légat étoit encore à Paris , lorsque la nouvelle de cette victoire y vint , & quoiqu'il ne fût pas fâché de voir les Héretiques soumis , il s'apperçût avec cha-

1625.

grin que la Cour n'étant plus en peine de ce côté-là , elle devenoit tous les jours plus ferme , à l'égard de la Valteline. Le Pape , d'un autre côté , ne pouvoit se résoudre à la voir rendre aux Grisons ; de peur qu'ils n'y établissent le Calvinisme , dont ils font profession pour la plupart. Le Comte de Bethunes lui représentoit en vain , qu'il falloit plutôt hasarder cette affaire , qu'allumer une guerre entre les Catholiques. * Il lui apportoit l'exemple de *Jean I.* qui à la prière de *Theodoric* Roi d'Italie , alla à Constantinople , pour obliger l'Empereur *Justin* de rendre aux Ariens leurs Eglises ; de peur que *Theodoric* , qui étoit Arien , ne persécutât les Orthodoxes en Italie.

Le Pape ne voulant rien accorder de son côté , & les François ne pouvant se résoudre à ôter la Souveraineté aux Grisons , le Légat ne pût rien conclure. L'affaire de Genes demuroit aussi , dans le même état , sans apparence d'accommodement. Ainsi le Légat ne pensa qu'à s'en retourner , & ne voulut plus avoir aucune Conférence avec les Ministres du Roi. Il se contenta d'en parler , & d'en faire parler en particulier , par le Nonce , & par les Prélats de sa suite. Le Marquis de Mirabel se plaignoit de lui , de ce que le Légat traitant d'une chose , qui regardoit la Couronne d'Espagne , il ne prenoit jamais l'avis de son Ambassadeur. Le Légat répondoit à cela , que les Espagnols

ne

ne voulant pas paroître, dans cette négociation, il n'étoit pas obligé de consulter leur Ministre à Paris ; mais qu'il n'avoit pas laissé de lui faire dire, par le Nonce, ce qui se passoit. Le Cardinal Barberin se plaignoit, de son côté, de l'obstination du Cardinal de Richelieu, & des autres Ministres de la France, qui ne vouloient en aucune manière, s'éloigner des propositions qu'ils avoient faites d'abord. Les François faisoient aussi des plaintes du Légat, qui ne proposoit, selon eux, aucun parti raisonnable. Ils ne pouvoient comprendre, disoient-ils, comment le Pape avoit pû se résoudre à envoyer son Neveu, sans pouvoir du Roi d'Espagne, pour traiter en son nom, ou sans assurance que le Marquis de Mirabel interviendrait dans cette négociation ; & sans s'être même auparavant éclairci de ce qu'on pouvoit relâcher en conscience, à l'égard de la Religion Catholique, dans la Valteline.

Les Espagnols ne vouloient pas intervenir dans cette affaire, parce que dès le commencement ils avoient dit, qu'ils n'y prenoient aucune part, qu'autant que la sûreté de la Religion Catholique, dans la Valteline, leur en pouvoit faire prendre ; ce qui étoit bien plus l'affaire du Pape, que la leur. Par-là ils opposoient le Pape à la France, & les scrupules de la Cour de Rome, aux maximes d'Etat des François. Cependant les Troupes qu'ils avoient dans les Forts de Fuentes, & de Rive,

1625.

Rive, étoient en état de s'emparer du reste, dès que les François l'abandonneroient. Le Pape, de son côté, n'étoit pas fâché que les Espagnols ne parussent pas, parce qu'il espéroit, qu'on ôteroit la Valteline aux Grisons, & qu'on la lui donneroit, comme on en avoit parlé. Si cela eût été, *D. Tadeo Barberini*, ou quelque autre de sa Maison, en auroit été promptement investi.

Cela faisoit que les François souhaiterent, que cette affaire se traitât directement avec l'Espagne, & le *Comte d'Olivares*, premier Ministre de cette Couronne, n'étoit pas éloigné de cette pensée; soit qu'il souhaitât la Paix, en conséquence d'un nouveau Traité; ou qu'il aimât mieux faire une guerre ouverte, pour l'avoir, que de demeurer plus long-temps dans l'incertitude. Les scrupules affectez d'*Urbain VIII.* pour se rendre maître de ce qui ne lui appartenoit pas, contraignirent enfin les deux Couronnes, de traiter ensemble de cette affaire, sans son intervention, comme on le verra dans la suite.

Entre les Articles, qui avoient été dressés en France, & corrigés plusieurs fois, pour tâcher de les accommoder au goût du Pape, le second portoit, que les passages de la Valteline & des Comtez voisins, demeureroient ouverts à la France seule, comme par ci-devant; & le quatrième, que ceux de la Valteline, & des deux Comtez de *Brusch* & de *Poschiavo*, à l'égard de
l'ad-

*L'administration de la Justice entre eux , se-
roient affranchis de la Jurisdiction Civile &
Criminelle des Grisons ; qu'ils se choisiroient
eux-mêmes des Juges & des Gouverneurs ,
pour juger de toutes sortes de causes , entre
les Particuliers & les Communautés , sans
que les Grisons pussent s'en ingérer , & sans
que les Habitans de la Valteline pussent pré-
tendre à aucun droit de faire la Guerre , la
Paix , des Alliances , d'accorder le passage ,
de battre de la monnoye , de faire des graces ,
lesquels droits seroient réservés aux Grisons.
Dans la dernière * Conférence , que le
Légat eut avec les Ministres du Roi , on
parla beaucoup de ces deux Articles , que
le Pape vouloit absolument que l'on ré-
formât ; mais que la France ne vouloit
nullement changer. Les François di-
soient , que ce qu'ils avoient accordé ,
pour la sûreté de la Religion Catholique ,
dans ce Pais-là , étoit plus que ceux de la
Valteline n'avoient même osé espérer.
Le Légat n'ayant pas pouvoir d'accepter
ces Articles , comme ils étoient , & les
Francois ne se relâchant nullement , il
témoigna un très-grand chagrin de ne
pouvoir pas accommoder ces broüilleries ;
jusques-là que les larmes lui en vinrent
aux yeux , & qu'il jeta de dépit deux ou
trois fois son bonnet sur la table. Com-
me le Légat remontroit , que le Pape , en
qualité de Chef de l'Eglise , ne pouvoit
consentir que l'on remit des Sujets Ca-
tholiques , entre les mains d'un Souverain
Héré-*

* Le 15. de Septembre.

1625.

Hérétique ; le Cardinal lui dit, „ que Sa
 „ Sainteté dévroit ne point paroître dans
 „ le Traité, permettre que les Grisons &
 „ les Habitans de la Valteline s'accordas-
 „ sent entre eux, & ensuite laisser ce qui
 „ auroit été fait, comme l'Eglise avoit
 „ accoutumé d'en user dans les choses in-
 „ différentes. Le Légat repartit, que Sa
 „ Sainteté pourroit accepter ce parti, à
 „ condition qu'on lui remît auparavant les
 „ Forts de la Valteline, afin qu'on ne pût
 „ pas dire, que les Catholiques de ce Pais-
 „ là eussent été forcez à traiter avec les
 „ Grisons. Mais le Cardinal repliqua, avec
 „ raison, „ que s'il y avoit lieu de présumer
 „ que ce Traité eût été fait par force, il
 „ n'y avoit que les Grisons, qui pussent
 „ s'en plaindre, parce que c'étoient eux
 „ qui se relâchoient de leurs droits en fa-
 „ veur de ceux de la Valteline : Qu'il
 „ étoit visible que ceux qui gagnent quel-
 „ que chose par un Traité, sans en souf-
 „ frir aucun désavantage, ne peuvent pas
 „ s'en faire relever, sous prétexte qu'il
 „ auroit été fait par force. Et pour mon-
 „ trer qu'on ne pouvoit pas remettre les
 „ Forts entre les mains de Sa Sainteté,
 „ sans qu'on parlât de les démolir, le Car-
 „ dinal demanda quelle sûreté le Pape
 „ donneroit, afin qu'on pût s'assurer qu'il
 „ rendroit la Souveraineté de ce Pais aux
 „ Grisons, à quoi il ne vouloit pas con-
 „ sentir, & que le Roi vouloit, à quelque
 „ prix que ce fût, qu'on leur rendît ? Si
 „ elle demeureroit aux Grisons, par un
 „ Traité.

„Traité qu'ils feroient avec ceux de la
„Valteline ? Quelle sûreté on auroit,
„que les Espagnols feroient exclus de
„ce passage ? Comment on pourroit
„être assuré que l'on démoliroit les
„Forts ?

Sur le premier point , le Légat répon-
doit , que Sa Sainteté n'empêcheroit pas
que les Habitans de la Valteline *ne condes-*
cendissent (c'est comme il parloit) à de-
meurer sous la Souveraineté des Grisons,
& qu'il n'y avoit pas de doute, qu'ils ne le
voulussent bien. Sur le second, il dit, que
le Pape avoit parole des Espagnols, que
pourvû qu'on remît les Forts entre ses
mains , ils consentiroient à ce que les
François demandoient touchant le passa-
ge. Le Cardinal repliqua , „qu'il falloit
„l'avoir par écrit ; & le Légat repartit,
qu'il ne l'avoit pas , parce que les Espa-
gnols ne vouloient pas se déclarer, avant
que les Forts fussent entre les mains du
Pape , mais qu'il en étoit très-assuré.
Pour le troisiéme point , le Légat dit,
que le Pape promettroit de faire ce que la
France souhaitoit ; mais le Cardinal re-
partit, „qu'en matière de Traitez, il fal-
„loit des sûretés réelles, & que l'on n'of-
„froit de donner que des paroles très-in-
„certaines. : Que s'il s'agissoit d'une cho-
„se qui dépendît de Sa Sainteté, le Roi se
„fieroit entièrement à sa parole ; mais
„que les Habitans de la Valteline, & bien
„plus encore les Espagnols, accoûtumez
„à violer la foi donnée, pourroient em-
pêcher.

1625. » pécher Sa Sainteté d'exécuter ce qu'El-
» le auroit promis. Le Légat dit que ce-
la n'arriveroit point , mais que si cela
étoit , contre l'intention du Pape , il ne
rendroit les Forts , ni aux Espagnols , ni
aux François , mais les garderoit. Là-dessus
le Cardinal lui fit cette autre question ,
» s'il croyoit que le Roi , qui s'étoit ligué
» avec la République de Venise & le Duc
» de Savoye , pour faire en sorte que les
» Grisons fussent rétablis dans leur an-
» cienne Autorité , dût , après avoir fait
» des dépenses infinies , pour en venir à
» bout , mettre les choses comme il les
» avoit trouvées , ou dans un état encore
» pire ? Il ajoûta , que c'étoit-là juste-
» ment ce qu'on proposoit , puis que
» pour toute sûreté , on donnoit la paro-
» le du Pape , l'exécution de laquelle dé-
» pendoit des Habitans de la Valteline &
» des Espagnols ; qui seroient ravis de ti-
» rer l'affaire en longueur , comme ils
» avoient fait jusqu'alors , & qui seroient
» faire aux Catholiques de la Valteline ,
» qui n'agissoient que par leur mouve-
» ment , tout ce qu'ils trouveroient à pro-
» pos : Que si ceux de la Valteline & les
» Espagnols , manquoient de parole au
» Pape , il sçavoit bien qu'il en pouvoit
» tirer vengeance , mais outre qu'il étoit
» mortel ; pour tout expédient , en cas
» que cela arrivât , on ne proposoit que
» de retenir ces Forts , ce qui étoit un ré-
» mède aussi fâcheux que le mal , puis que
» les Grisons se trouveroient également dé-

„dépouillez d'un Païs qui leur apparte-
„noit. Le Cardinal représenta encore au 1625.
„Légat, que pour un scrupule imaginai-
„re, l'on alloit mettre toute la Chrétien-
„té en feu ; à quoi le Légat repliqua, que
s'il ne falloit que son sang pour l'éteindre,
il le répandroit très-volontiers, mais qu'il
n'avoit aucun pouvoir d'avancer d'autres
propositions. Le Cardinal demanda à
l'instant à Spada, & à Azzolini, qui
étoient présens, „s'ils conseilleroient aux
„Ministres du Roi, de courir les risques
„qu'on lui proposoit ? Ils répondirent
ingénûment que non, mais que le Roi
pourroit bien former ce dessein lui-mê-
me ; quoi qu'aucun Ministre ne dût être
assez hardi, que de se charger de l'évène-
ment.

Après cette Conférence, le Légat ne
parla que de s'en aller, & il eut le 22. de
Septembre, son Audience de congé, &
partit le 24. sans cérémonie, après avoir
pris congé du Roi encore une fois, mais
en particulier, & comme Cardinal Barbe-
rin, & non en qualité de Légat. Ayant
dit adieu de la sorte, il monta en carrosse,
sans avoir ses dépêches, & sans dire où il
alloit coucher. Le Roi qui le vouloit dé-
frayer, comme il avoit fait depuis son
entrée dans le Royaume, en fut fâché, &
envoya des ordres pour le faire traiter par
tout, comme on avoit fait jusqu'à son dé-
part. Le Nonce Spada l'excusa, sur ce
qu'il avoit voulu éviter toutes sortes de
cérémonies ; mais la véritable raison d'un dé-

1625.

départ si subit étoit , qu'il ne vouloit pas se trouver à la Cour , dans le temps que l'on devoit faire à Fontainebleau une Assemblée de Notables , pour y traiter des mesures que l'on avoit à prendre dans les conjonctures présentes. Il étoit aisé de prévoir , qu'on y louëroit infiniment la conduite du Cardinal de Richelieu , & qu'on blâmeroit celle de la Cour de Rome , auquel cas , il n'étoit pas honnête au Légat de demeurer davantage en France.

Quoi qu'on ne lui voulût alors rien accorder , on auroit été néanmoins bien-aise qu'il se fût arrêté plus long-temps à la Cour , pour voir cependant quel train les affaires d'Italie prendroient , & agir ensuite conformément à cela. On lui fit dire , par les PP. Joseph & Berule , que s'il attendoit , il auroit la satisfaction de voir , que le Roi , en sa considération , au lieu de la paix , qu'il avoit donnée aux Huguenots , quelques semaines auparavant , leur alloit faire la guerre avec plus de vigueur que jamais : Qu'on tiendrait un Conseil de Notables , où il n'y auroit aucun de ceux du Parlement opposez à la Cour de Rome , & où l'on résoudroit peut-être quelque chose d'avantageux pour sa Négociation : Qu'enfin on en pourroit bien venir à une suspension d'armes , entre les deux Couronnes. Le Légat n'eut aucun égard à tout cela , & Spada l'en excusa fort bien , en disant , qu'il n'y avoit rien qui regardât le Légat dans ce que le Roi feroit , si
ayant

1625.
ayant battu les Rochellois , il tâchoit de se servir de l'avantage qu'il avoit eu , pour s'ôter cette épine du pied : Que l'Assemblée des Notables n'étoit pas pour donner conseil au Roi , mais pour autoriser celui que ses Ministres lui avoient donné : Que pour la suspension d'armes , c'étoit peut-être l'état , où se trouvoient alors les affaires de la Couronne en Italie , qui faisoit que l'on en parloit ; mais qu'alors , il la falloit demander aux Espagnols , qui ne la vouloient plus , & non à la France , qui pouvoit en avoir besoin , & qui ne cherchoit qu'à gagner du temps , pour envoyer du secours en Piémont ; après quoi si elle avoit quelque avantage , elle parleroit d'un tout autre ton , comme elle avoit accoutumé de faire dans la prospérité.

Ces discours , & autres semblables , que Spada tenoit quelquefois , l'avoient rendu odieux au Cardinal de Richelieu , depuis près d'une année , avant le départ du Légat. Dans les Conférences qu'il avoit eues avec le Cardinal , il avoit plus d'une fois piqué ce Ministre , que l'on accuse d'avoir été fier , sujet à la colere , & vindicatif ; non seulement en lui parlant , comme à un Conseiller du Roi , mais encore en s'en prenant à sa personne. Un jour qu'ils s'étoient fort échauffez , Spada menaça le Cardinal de l'indignation du Pape , & le Cardinal lui demanda en se moquant , ce que c'est que le Pape lui feroit ? Spada repliqua , qu'il lui pou-

1625.

pouvoit ôter ce Chapeau qu'il lui avoit donné. Richelieu, plus versé dans les choses présentes, que dans l'Histoire du temps passé, repartit que c'étoit une chose sans exemple, & Spada-repliqua, que les Histoires en étoient pleines. Ce démêlé donna au Cardinal de l'aversion pour le Nonce, dont les négociations devinrent dès-lors plus difficiles.

D'abord après que le Légat fut parti, on convoqua l'Assemblée des Notables* à Fontainebleau, en présence du Roi, de la Reine-Mere, & du Duc d'Orleans. Elle fut composée de quatre Cardinaux, des Archevêques & Evêques Députés du Clergé, des Ducs de Nemours, de Longueville, & de Chevreuse, du Conseil Privé, des Secretaires d'Etat, des Surintendans, & Intendans des Finances, des Prélats & Officiers du Parlement de Paris, des Maréchaux de Bassompierre, de Schomberg, d'Aubeterre, & d'autres Officiers de la Couronne, convoqués par ordre exprès du Roi. Quoi que les Rois de France, dans les affaires importantes de Paix & de Guerre, prennent les résolutions qu'il leur plaît, sans en communiquer à leurs Ministres, que ce qu'ils trouvent à propos; on convoqua cette Assemblée, pour y traiter d'une chose, qui concernoit en partie l'Etat, & en partie la Religion. Le Cardinal de Richelieu avoit engagé le Roi à cela, pour se décharger sur ceux qui la composoient, de la

* Le 19. de Septembre.

la haine que ses envieux tâchoient de lui attirer, sous prétexte qu'il avoit conseillé au Roi de s'unir à diverses Puissances Protestantes, contre la Maison d'Autriche. On l'accusoit en particulier, d'avoir voulu donner la paix aux Huguenots, & de protéger les Grisons Calvinistes, contre les Habitans Catholiques de la Valteline, comme si le bien de l'Etat ne l'avoit pas demandé.

Le Roi & la Reine-Mere étant assis, * & tous les autres debout, le Roi dit à l'Assemblée, que le Chancelier lui diroit pourquoi il l'avoit convoquée, & le Chancelier prenant la parole, commença par les Alliances & les Traitez, que la Couronne avoit avec les Grisons, & raconta ensuite ce qui s'étoit passé à l'égard de la Valteline, & des propositions que le Légat avoit faites, se remettant des circonstances plus particulières à ce qu'en diroit le Maréchal de Schomberg. Il tomba, après cela, sur le départ du Légat, qui avoit donné diverses marques d'être mécontent; quoi qu'on lui eût fait tous les honneurs imaginables, & qu'on eût tâché de le retenir un peu plus longtemps. Enfin il s'étendit à montrer la fausseté de cette proposition, que quelques Théologiens d'Italie avoient soutenue, *qu'il n'est pas permis aux Catholiques de rendre les Terres aux Hérétiques*, en tirant de là les conséquences pernicieuses, qui en naissent à l'égard des Princes Séculiers.

Le

* *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 24.*

1625.

Le Maréchal de Schomberg reprit le discours du Chancelier, plutôt pour en dire son sentiment, que pour exposer l'affaire dont il s'agissoit. Il se plaignit de la grande variation qu'il avoit remarquée dans la manière de négocier du Légat, & des autres Ministres de la Cour de Rome; puis que d'abord ils n'avoient parlé que de la restitution des Forts de la Valteline, qu'ils l'avoient ensuite comme abandonnée, & qu'enfin ils l'avoient encore remise sur le tapis. Il ajoûta que d'abord, ils n'avoient pas voulu dire s'ils avoient pouvoir des Espagnols de traiter en leur nom, ou s'ils n'avoient pas; qu'étant pressés là-dessus, ils avoient dit, qu'ils avoient en main de quoi satisfaire le Roi; & qu'au bout du compte, ils avoient avoué, qu'ils n'avoient aucun pouvoir de la part des Espagnols: Qu'autrefois, ils avoient dit, qu'on pourroit rendre Bormio aux Grisons, & qu'à présent ils ne leur vouloient laisser aucunes marques de Souveraineté. Enfin son opinion fut, de rejeter les propositions de la Cour de Rome. La Reine-Mère dit là-dessus quelque chose à la louange du Légat, comme aimant la paix, & étant bien disposé pour la France; après quoi il se fit un silence si long, que le Chancelier fut obligé de dire, que s'il y avoit quelqu'un dans l'Assemblée, qui eût quelque bon conseil à donner, sur les matières, dont il étoit question, le Roi lui permettoit de le faire.

Le

Le Cardinal de Sourdis se mit à dire, 1625:
 que le Pape étoit à plaindre, en ce qu'au commencement de son Pontificat, les Espagnols le tenoient pour François, & qu'à présent les François se plaignoient qu'il étoit Espagnol. Il exhorta le Roi à tâcher de le gagner, & ajouta, qu'il ne voyoit pas de meilleur expédient, pour accommoder les différens des Couronnes, qu'une suspension d'armes : Que la paix étoit préférable à la guerre, pourvû qu'elle fût honorable, mais qu'en cas qu'on n'y pût venir, il falloit se disposer à bien soutenir ses droits par les armes, après avoir convaincu tout le monde de la justice de sa cause. Enfin il opina pour la paix, telle que le Pape la souhaitoit, c'est à dire, en lui remettant la Valteline; en quoi Sa Sainteté ne demandoit rien, selon lui, qui ne fût conforme à sa qualité de Chef de l'Eglise, & en quoi le Roi ne feroit rien, qui ne fut convenable à celle de son Fils aîné.

Le Cardinal de Richelieu étant incommodé, à ce qu'il disoit, & ne voulant pas parler en public, ce jour-là, s'étoit dès le commencement retiré hors du Cercle, & s'étoit assis sur un banc contre la muraille, avec Monsieur, & le Cardinal de la Valette. Mais dès qu'il entendit le Cardinal de Sourdis commencer, ils s'approcha, & témoigna par ses gestes, qu'il désapprouvoit son sentiment, & particulièrement la suspension d'armes. Aussi d'abord qu'il eut achevé de parler, il prit

1625.

la parole, & commença par dire, „qu'en-
„core que sa profession le rendît partial,
„lors qu'il s'agissoit de la guerre, ou de
„la paix, la réputation de Sa Majesté l'o-
„bligeroit de dire librement son senti-
„ment. Il se mit après cela à louer la
„paix, & à dire, que Sa Majesté étoit
„obligée, en conscience, de la procurer
„autant qu'il étoit possible de le faire avec
„honneur. On auroit crû, à juger de ce
qu'il devoit dire par ce début, qu'il alloit
donner au Roi le même conseil, que ce-
lui qui avoit parlé avant lui, mais il con-
clut tout au contraire, „qu'il ne voyoit
„pas comment le Roi pouvoit faire la
„paix honnêtement, dans les conjonctu-
„res présentes : Que le devoir d'un Roi,
„& le titre de Très-Chrétien, n'étoient
„point incompatibles, & ne devoient
„point être séparés : Que comme en
„qualité de Très-Chrétien, le Roi de-
„voit avoir soin de la Religion Catholi-
„que, & de ceux qui en faisoient profes-
„sion dans la Valteline : ainsi en qualité
„de Roi, il ne devoit pas négliger sa ré-
„putation, ni l'intérêt de ses États, ou
„celui de ses Alliez, ni regarder comme
„une chose indifférente, d'être confide-
„ré comme un Prince sans honneur, sans
„puissance, & sans foi : Que pour
„lui, il ne croyoit pas que l'on pût sortir
„honorablement de cette affaire, par la
„voye de la négociation avec le Pape, à
„cause de la Religion : Que pour en sor-
„tir, avec honneur, il falloit se résoudre
à une

„à une longue guerre, & conserver ainſi
„à la France le paſſage par la Valteline,
„& aux Grifons, leur Souveraineté : Que
„ſi la France abandonnoit ſes Alliez, el-
„le ne trouveroit enſuite aucun appui par-
„mi ſes Voifins, qui ne manqueroient
„pas de la quitter, pour ſ'unir à l'Eſpa-
„gne : Que d'abord que les Puiffances
„voifines verroient le Roi plein de fer-
„meté & de courage, elles feroient pour
„lui, & ne l'abandonneroient jamais,
„pendant qu'il ſeroit dans cette diſpoſi-
„tion : Que l'honneur étoit le véritable
„patrimoine des Rois, & que Sa Majeſté
„devoit tout hazarder, pour conſerver le
„ſien : Que les Finances du Roi étoient
„en très-bon état, puis que les Surinten-
„dans aſſuroient, qu'ils avoient de quoi
„payer quatre montres, c'eſt à dire, la
„ſolde de huit mois, aux Troupes qui
„étoient ſur pied, & à celles que l'on
„avoit réſolu de lever, ſans toucher au
„Capital, ni recourir à des voyes extra-
„ordinaires, ni anticiper ſur l'année ſui-
„vante : Que les affaires des Eſpagnols
„commençoient à aller mal en Italie, &
„que leur Armée étoit extrêmement dimi-
„nuée : Que la victoire que le Roi ve-
„noit de remporter ſur les Rochellois,
„aſſuroit le repos du Royaume, & don-
„noit lieu d'eſpérer, qu'on les réduiroit
„en peu de temps à leur devoir. Il con-
„clut après cela, comme ſi tout le monde
eût opiné, & que la plûpart des ſuffrages
euſſent été conformes au ſien, „qu'il fal-

1625. „loit expédier un Courrier au Légat,
 „pour lui faire ſçavoir , que l'Assemblée
 „étoit du même ſentiment que le Conseil
 „étroit ; mais que le Roi ne laiſſeroit pas
 „d'écouter les propositions de paix , qui
 „ſeroient compatibles avec ſa réputation ;
 „que ſi l'on n'en faiſoit point , ſes armées,
 „qui avoient eue de ſi heureux commence-
 „mens , reprendroient leur première vi-
 „gueur , quoi qu'elle fût un peu diminuée
 „pendant l'Eté.

Le Cardinal de la Valette dit là-deſſus ,
 qu'il étoit à Rome , lors que le Pape éta-
 blit une Congregation de Théologiens ,
 pour ſçavoir juſqu'où il pouvoit ſe relâ-
 cher en conſcience , dans l'affaire de la
 Valteline , & ſ'il pouvoit remettre les
 Habitans Catholiques de ce Pais-là , ſous la
 domination des Grifons ; & que les
 Théologiens lui répondirent , qu'il le
 pouvoit & le devoit , parce que la Reli-
 gion n'autoriſoit point l'injuſtice. Dans
 le reſte , il fut de l'avis du Cardinal de Ri-
 chelieu.

Le Premier Préſident parla après lui ,
 & ne dit autre choſe , ſi ce n'eſt qu'un
 Prince ſi ſage , & aſſiſté de Conſeillers d'u-
 ne prudence conſommée , n'avoit pas be-
 ſoin de ſon conſeil , ni de celui de qui que
 ce fût ; qu'ainſi il n'avoit qu'à comman-
 der , & qu'il ſeroit obéi , ce qu'il lui
 offroit au nom de tout le Parle-
 ment.

Après cela , perſonne ne diſant plus
 mot , le Roi ſe leva , ſans prendre aucu-

ne

se résolution en public , & congédia l'Assemblée. Mais l'avis du Cardinal de Richelieu fut exécuté, & l'on envoya des Courriers , non seulement au Pape & au Légat , mais encore aux Ambassadeurs de la Couronne, pour les informer de ce qui s'étoit passé. On écrivit particulièrement au *Comte du Fargis*, Ambassadeur en Espagne, ~~que la difficulté~~ de toute cette négociation ne venoit, que de ce que les Rois n'avoient pas traité immédiatement par leurs Ministres; le Pape ne pouvant se résoudre à ce à quoi un Prince Séculier se résoudroit, sans tant de peine. Ainsi on lui donnoit ordre de voir, si le Comte d'Olivarés, qui avoit marqué quelque desir de la paix, ne lui feroit point d'ouverture pour surmonter cette difficulté.

La négociation du Légat ayant été enfin divulguée, le Duc de Savoye * se plaignit fortement, par son Ambassadeur, de ce que le Roi n'avoit eu aucun égard à ses intérêts, & n'avoit pas fait dire un mot au Légat, pour lui faire donner au moins quelque satisfaction, sur le Marquisat de Zuccarello. Mais il se plaignit bien davantage l'année suivante, comme on le verra dans la suite.

Cependant § *Papenheim*, qui étoit à Rive, avec un Régiment Allemand, attaqua quelques Troupes Françoises, que le Marquis de Cœuyres avoit mises à Ver-

L 3

seil

* *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 32.*

§ *Mem. de Bassomp. T. II. p. 434.*

1625.

feil & à *Campo*, petites Places autour du Lac de Como, les chassa, & leur prit douze pièces de Canon, & de plus onze Barques armées, qui étoient sur ce Lac. Cette nouvelle étant arrivée à la Cour, on crut la Valteline perdue; mais *Papenheim* n'ayant pas poussé sa pointe, les Venitiens, avertis de ce qui se passoit, prirent enfin l'allarme, & envoyèrent à *Couvres* assez de monde pour repousser *Papenheim*, s'il faisoit quelque nouvelle entreprise. Avec ce secours, & des Troupes venues de France, * le Marquis alla attaquer les Espagnols, dans quelques postes, où ils s'étoient retranchés & barricadés, deux jours auparavant, & leur rendit la pareille, en les chassant de ces postes; de sorte que les affaires de la Valteline étoient en aussi bon état qu'auparavant.

Peu de temps après, § les Rochellois envoyèrent des Députés à la Cour, pour tâcher d'obtenir la paix. Ils eurent beaucoup de peine à avoir audience du Roi; mais le Connétable ayant écrit très-fortement à Sa Majesté, pour tâcher de la porter à la paix, afin d'être mieux en état d'agir au dehors; on résolut de les écouter, & de les tenir en attente le plus long-temps qu'on pourroit, pour voir, avant que de conclure la paix avec eux, si l'on s'accommoderoit avec l'Espagne.

Ces

* Le 7. d'Octobre. Suite de la Rebellion de France
p. 263. & suiv.

§ Sur le milieu de Novembre. Ib. p. 384.

Ces Députez, s'étant jettez aux pieds du Roi, commencerent par témoigner beaucoup de chagrin, d'avoir pris les armes contre lui, & sans entreprendre de se justifier, ils lui en demanderent pardon, en des termes très-soumis, tâchèrent de l'émouvoir à la pitié, & le supplièrent de leur accorder la paix. Le Roi leur répondit, *qu'ils s'étoient mal portez, & insolemment contre lui, mais qu'il leur pardonnoit, & leur donnoit la paix, aux conditions que le Chancelier leur diroit.* 1625.

Ces conditions étoient : I. Que le Conseil, & le Gouvernement de la Rochelle, seroient remis entre les mains de ceux du Corps de la Ville, comme il l'étoit l'année 1610. II. Qu'elle recevrait un Intendant de la Justice, pour empêcher les dissensions & les partialitez qui pourroient être dans la Ville, pour y faire administrer la Justice, & y rétablir le Commerce. III. Que toutes les fortifications seroient démolies, & réduites à l'ancienne enceinte de la Ville, telle qu'elle étoit en 1560. IV. Que Sa Majesté y feroit reçûe, avec le respect qui lui est dû, toutes les fois qu'Elle feroit l'honneur aux Rochellois de les aller voir. V. Que les Rochellois ne pourroient tenir, dans leur Port, aucuns Vaisseaux armez en guerre, & que les autres destinez pour aller en course & en marchandise, prendroient congé de l'Amiral, comme cela se pratiquoit ailleurs, dans le Royaume,

1625.

& ne fortiroient pas du Port de la Rochelle, que huit jours auparavant ils n'en eussent donné avis à l'Intendant de la Justice. VI. Que les biens appartenans aux Ecclésiastiques, seroient restituez, aussi bien que les charrettes, chevaux, & marchandises de quelques Marchands d'Orléans. VII. Qu'au reste le Roi vouloit que les Rochellois jouissent pleinement & paisiblement de tous leurs Privileges, de la liberté du Commerce, & de l'Edit de Nantes.

Les Députez, après avoir reçu ces Articles, les porterent à la Rochelle, pour aviser sur ce qu'on auroit à répondre là-dessus. Cependant on ne laissa pas de tenir cette Ville bloquée, comme auparavant, & le Maréchal de Themines fut nommé Général de l'Armée, que l'on opposa aux courses des Rochellois. Il se fit diverses sorties assez vigoureuses, & des rencontres, où tantôt les gens du Roi, & tantôt les Mécontents avoient le dessus.

Urbain VIII. avoit résolu, il y avoit long-temps, d'envoyer en Espagne le même Cardinal, qui avoit été en France, pour tâcher de faire avec les Espagnols, ce qu'il n'avoit pû faire avec les François; mais il devoit aller demeurer quelque temps à Rome, avant que de partir pour Madrid; de peur de choquer les Espagnols, qui se seroient plaints, que le Pape auroit donné la préférence au Roi Très-Chrétien, si le Cardinal Barberin étoit

étoit allé immédiatement de France en Espagne. Cependant le Pape donna ordre à Spada, de renouer la négociation avec les Ministres du Roi. Pour cela, étant allé voir le Cardinal de Richelieu, & l'ayant mis sur les différens, dont on parloit depuis si long-temps, le Cardinal lui dit, „ que c'étoit un jeu, où il s'agissoit de très-peu de Dames, puis que tout „ se réduisoit à trois points, l'intérêt des „ Grisons, celui du Roi, & celui des Alliez. Pour le premier point, le Cardinal dit, que sans s'obliger à rien, il déclareroit franchement au Nonce quel „ étoit son sentiment. C'étoit que l'on „ rendît aux Grisons la Souveraineté de „ ce Pais, comme on en étoit convenu „ auparavant. A l'égard du second, il jugeoit qu'il falloit trouver un moyen de „ s'assurer que les Rois d'Espagne ne prétendroient plus le passage de la Valteline. Toute la difficulté du troisiéme, „ consistoit à satisfaire le Duc de Savoye, „ non comme ce Prince s'imaginoit qu'on „ le devoit faire, mais selon les règles de „ l'équité.

Le Nonce fit quelques réflexions sur le premier & le second de ces Articles, mais sans rien approfondir, de peur de s'attirer quelque réponse fâcheuse du Cardinal, qui s'étoit tenu dans des généralitez. Ensuite le Cardinal lui dit, „ qu'il vouloit exterminer les Huguenots, mais qu'il falloit qu'auparavant, il scandalisât encore „ une fois le monde. Le Nonce repli-

3625. qua, que s'il pouvoit faire du bien, sans commencer à faire du mal, cela lui seroit beaucoup plus glorieux; & que le mal dépendant de nous seuls, & le bien des autres, aussi bien que de nous, les mauvaises conséquences du premier étoient présentes & certaines, & l'utilité qu'on en attendoit cachée dans l'avenir, & peu assurée. Spada comprit par-là, * que le Cardinal avoit dessein de faire la paix avec les Huguenots, pour les endormir, & ensuite les accabler; & qu'il avoit ainsi le même but, que ceux qui blâmoient la paix avec les Hérétiques, c'est à dire, leur ruine.

Après cela, le Cardinal se mit à se vanter, „ qu'il gouvernoit tout, en allant „ seulement trois fois la semaine au Louvre, quoi que cela lui donnât beaucoup „ de peine. Il ajoûta, que le Roi lui faisoit tous les jours plus d'amitié, & „ l'excitoit à lui demander des graces; „ mais qu'il lui avoit répondu, qu'il n'en „ vouloit qu'une, mais si grande, que „ peut-être Sa Majesté le trouveroit étrange; c'étoit d'avoir place dans l'Histoire „ de son règne, mais qu'il ne la vouloit pas, „ qu'en même temps Sa Majesté n'aquît un „ Royaume.

Ils retomberent ensuite sur les affaires de la Valteline, & le Nonce, après diverses réflexions, dit, que pour découvrir tout le secret de l'affaire, il falloit que le Cardinal pensât à satisfaire, ou les Espagnols,

ou

ou le Pape, en sorte qu'il pût fermer la
 bouche aux Espagnols ; & que cela ne
 pouvoit se faire, sans dégager ceux de la
 Valteline de la Souveraineté des Grisons ;
 sans quoi le Pape ne pouvoit pas se join-
 dre avec la France, pour appaiser le Roi
 d'Espagne. Le Cardinal témoigna, „ qu'il
 „ étoit obligé au Nonce, de ce qu'il lui
 „ confioit, & ajouta, qu'il seroit très-dif-
 „ ficile, quoi que non pas impossible,
 „ d'obtenir du Conseil la ratification des
 „ Articles qu'on avoit proposez à Rome,
 „ concernant la Religion de ceux de la
 „ Valteline ; & qu'il ne desespéroit pas
 „ qu'on ne pût consentir à leur donner un
 „ Gouverneur Catholique & du País,
 „ mais qu'il faudroit qu'il fût nommé par
 „ les Grisons : Que pour la restitution des
 „ Forts au Pape, c'étoit une chose extrê-
 „ mement délicate, non seulement pour les
 „ François, qui depuis quatre ans n'a-
 „ voient cessé de se plaindre de ces fortifi-
 „ cations, mais encore pour leurs Al-
 „ liez ; & que ni les uns, ni les autres ne
 „ voudroient pas, après tant de fatigues,
 „ de dépenses, & de dangers, qu'ils
 „ avoient effuyez, pour se rendre maî-
 „ tres de ce qu'ils tenoient, s'en remettre
 „ à la parole du Pape ; puis qu'il pouvoit
 „ arriver mille accidens, qui retarde-
 „ roient, ou qui empêcheroient la démoli-
 „ tion des Forts ; & que les Espagnols
 „ pouvoient s'en mêler, ou en tirer avan-
 „ tage : Que néanmoins l'ouverture du
 „ Nonce étant fondée sur l'équité, on

1625. „ pourroit penser à quelque moyen de sa-
 „ tisfaire le Pape, & de s'assurer de la dé-
 „ molition, comme de tenir des Troupes
 „ sur les Frontières d'Avignon, sous quel-
 „ que prétexte; afin que la Comté d'Avi-
 „ gnon fût comme un gage de l'observa-
 „ tion du Traité. Le Nonce repliqua,
 „ qu'il suffiroit pour cela, que le Légat de-
 „ meurât pendant ce temps-là, en France.
 „ Ce feroit encore une chose à considé-
 „ rer, reprit le Cardinal, pourvû que le
 „ Pape déclarât par une Lettre, qu'il le
 „ laisseroit comme en ôtage. Le Nonce
 „ ayant rejeté cette proposition, ils vin-
 „ rent au troisiéme Article, & le Cardinal
 „ dit, „ qu'on ne pouvoit parler, en aucu-
 „ ne manière, de donner quelque satisfac-
 „ tion au Roi d'Espagne, sans faire tort
 „ ou à la réputation, ou aux intérêts du
 „ Roi Très-Chrétien; & qu'il étoit plus
 „ facile d'abandonner les Hollandois,
 „ comme l'Espagne l'auroit souhaité, sans
 „ rien dire, que de le promettre de bou-
 „ che, ou par écrit. Pour ce qui regar-
 „ doit la Souveraineté des Grisons sur la
 „ Valteline, qu'il étoit Théologien aussi
 „ bien que les autres, & qu'il sçavoit qu'on
 „ la leur pouvoit laisser en toute sûreté de
 „ conscience.

Sur la fin de cette année, *Miron*, Am-
 bassadeur Ordinaire du Roi aux Cantons
 Suisses, & tous ceux qui faisoient les af-
 faires de la Couronne parmi ces Peuples
 écrivirent, * que leur affection envers le
Roi

Roi étoit extrêmement altérée : Que plus de vingt-cinq mille Allemands avoient eu passage ouvert par la Suisse, pour aller servir les Espagnols en Italie : Que l'Alliance des Suisses s'anéantiroit insensiblement, si l'on n'y mettoit ordre de bonne heure : Que le plus sûr moyen étoit d'envoyer aux Cantons le Maréchal de Bassompierre, qui étoit Colonel des Troupes Suisses en France, parce que les Suisses avoient beaucoup de considération pour lui. Les Venitiens & le Duc de Savoye, firent les mêmes offices, pour obliger le Roi à l'y envoyer ; de sorte qu'il fut conclu qu'il y iroit. Il partit, comme Ambassadeur Extraordinaire, * quelque temps après ; & à son arrivée les Cantons de *Schwits*, d'*Uri*, & de *Zug*, lui envoyèrent des Déclarations, par lesquelles ils protestoient de fermer le passage à toutes les Puissances, qui ne trouveroient pas bon que l'on rendît la Valteline aux Grisons, & les autres Cantons se préparoient à en faire autant. Les Espagnols, contre qui cela étoit, se tirèrent d'affaire, en disant qu'ils se déclareroient là-dessus, dès que les Forts seroient entre les mains du Pape.

Quelques semaines avant que le Maréchal de Bassompierre partît pour la Suisse, la Cour envoya Blainville en Angleterre, en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, pour se plaindre des infractions que le nouveau Roi Charles (car le Roi Jaques

* Le 13. de Novembre,

1625. Jaques étoit mort * quelque temps avant que la Reine passât la Mer) avoit faites au Contract matrimonial, passé en France. A peine la Reine, son Epouse, fut-elle arrivée à Londres, & les Articles du Contract publiez, parmi les Anglois, que presque tout le Peuple Protestant prit l'alarme, comme si ce mariage n'avoit été fait que pour introduire la Religion Catholique en Angleterre. En effet, le Roi avoit accordé tant de choses, en faveur des Domestiques François de la Reine, & des Catholiques Anglois, & pris si peu de mesures, pour l'éducation des Enfans, qui pouvoient naître de ce mariage, dans la Religion Protestante ; qu'à moins qu'il n'eût résolu de manquer de parole, on voyoit dans les Articles du Contract, un dessein de fortifier le Parti Catholique en Angleterre, ce qui ne se pouvoit faire, sans travailler à diminuer les forces de celui des Protestans. Peut-être le Roi Jaques, chagrin contre les Presbyteriens, qui lui avoient donné bien des affaires en Ecosse, aussi bien qu'à sa Mere, vouloit former un Parti, qui lui fût plus opposé, que ne l'étoient les Protestans Episcopaux. Peut-être croyoit-il devenir maître absolu des Loix, en introduisant de la division parmi le Peuple, qui ne seroit plus en état de défendre ses Privileges. Quoi qu'il en soit, il est certain que lui & son Fils donnerent lieu de croire, qu'ils ne seroient point fâchez que les Catholiques

* Le 6. d'Avril 1625.

ques fussent puissans en Angleterre. On se plaignoit aussi, qu'ils s'étoient engagés à une chose, qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de relâcher ; sçavoir, à suspendre les *Loix Pénales*, contre les Catholiques, établies par plusieurs Actes des Parlemens. Ainsi ce Roi, poussé par le Parlement, tenu à Oxford, & par les plaintes générales de toute la Nation Angloise, fut obligé de faire à leur égard, tout le contraire de ce qu'il avoit promis. C'est ce que le Roi apprit, par le retour du Duc de Chevreuse, qui avoit accompagné la Reine jusqu'à Londres, de la Ville-aux-Clers, & de Deffiat, Ambassadeurs Extraordinaires, & par les Lettres de l'Evêque de Mande, du P. Berule, & de plusieurs autres. Outrel'indulgence de Charles pour les Catholiques, les Prêtres François, qui alloient en Angleterre, plus en qualité de Missionnaires, que de Domestiques de la Reine, y avoient porté l'esprit de Mission, qui est ordinairement de s'intriguer dans les affaires, le plus qu'il est possible, & de faire beaucoup de fracas ; parce que plus un Missionnaire fait parler de lui, plus il est récompensé, au retour de la Mission. L'indiscrétion de ces gens-là, qui croyoient déjà devoir posséder les meilleurs Bénéfices d'Angleterre, causa un grand desordre à la Cour, & commença à attirer sur les bras du Roi, un Parti qui l'accabla enfin, sans que la Religion Catholique en tirât aucun avantage. Au contraire,

1625 traire, elle fut ruinée avec lui ; sans que ses Fils, qui avoient le même dessein que leur Pere, ayent pû la rétablir. Je n'entrerais pas plus avant dans les brouïlleries d'Angleterre. Il suffira de dire que la Cour de France, en soutenant, autant qu'il lui étoit possible, la Reine, tâchoit de ne s'attirer pas une guerre avec les Anglois, ce qu'elle ne pût néanmoins pas éviter.

Soubise, qui étoit en Angleterre, n'avoit pas été à la verité reçu à la Cour, mais le Roi n'avoit pas néanmoins osé lui ordonner de sortir de son Royaume; de peur de chagriner trop le Peuple Protestant, qui murmuroit déjà avec raison, de ce que contre tout intérêt de Politique & de Religion, le Roi avoit envoyé sept Vaisseaux contre les Rochellois. On eût dit qu'il étoit de l'intérêt de Charles, d'aider au Roi de France à devenir Maître absolu chez lui, & à y ruiner le Calvinisme ; pendant que le Conseil de Louis XIII. jugeoit, que la bonne Politique demandoit que la France se conduisît tout au contraire à l'égard de l'Angleterre, où elle tâchoit d'établir la Religion Catholique, autant qu'il lui étoit possible, & d'y former un Parti, qui ne pouvoit donner que de l'inquiétude à un Roi Protestant. Les Anglois, qui étoient persuadés que la Politique des François étoit meilleure que celle de leur Roi, l'obligerent aussi bien-tôt à agir tout autrement, à l'égard des Rochellois.

Blain-

Blainville eut ordre de demander à Charles I. qu'il défendît à ses Sujets d'assister Soubise, & aux Gouverneurs des Places maritimes, de le recevoir dans leurs Ports, & qu'il leur ordonnât au contraire de le chasser, comme un Ennemi du Roi Très-Chrétien, & l'unique cause de ce que ses armes n'avoient pas eu en Italie le succès qu'il en attendoit ; parce qu'il avoit occupé, pendant cette année, une partie des forces de l'Etat, qu'on avoit été obligé de lui opposer. Le Roi chargeoit encore son Ambassadeur, de dire à Sa Majesté Britannique, qu'il espéroit qu'il ne trouveroit pas mauvais que l'on poursuivît, & que l'on combattît les Vaisseaux des Rochellois jusques dans les Ports d'Angleterre. Le Conseil ne jugeoit pas à propos de demander cela comme une chose, à laquelle le consentement du Roi d'Angleterre fût absolument nécessaire, mais comme une honnêteté, qu'il ne pouvoit refuser à son Beau-frere. Blainville étoit encore chargé de se plaindre de la manière, dont on traitoit les Catholiques en Angleterre, & de ce qui regardoit les Domestiques de la Reine ; mais je passerai ces deux Articles, qui n'ont pas assez de rapport avec la vie du Cardinal de Richelieu, pour dire ce que le Roi d'Angleterre répondit à l'égard de Soubise.

Il dit, * qu'il ne se feroit jamais imaginé qu'on le crût d'un si mauvais naturel, que

* Le 22. d'Octobre. Voyez Siri Mem. Rec. T. VI. p. 69.

1625.

que de vouloir abandonner son parent, dans l'affliction, réduit à la dernière nécessité, de la même Religion que lui, & aimé particulièrement de son Peuple: Qu'il avoit espéré qu'on lui feroit des remerciemens de la part du Roi Très-Chrétien, de ce qu'il n'avoit pas voulu recevoir Soubise à la Cour, mais s'étoit contenté de ne pas faire chasser ses Vaisseaux des Ports d'Angleterre: Qu'à la vérité, il ne trouvoit pas bon qu'ils en sortissent, pour faire des courses sur les François, mais que le Roi Très-Chrétien feroit bien aussi, de donner la paix à ses Sujets, pour être mieux en état d'agir contre ses Ennemis: Que Henri IV. son Pere, avoit donné refuge en France au Comte de Bothuel, qui avoit attenté sur la personne du Roi Jaques son Pere, & s'étoit excusé sur ce que tous les Royaumes du Monde avoient droit de donner azyle à ceux à qui il leur plaisoit. Blainville repliqua, qu'il sçavoit bien qu'à la rigueur, il pouvoit donner retraite à Soubise; mais qu'il devoit aussi penser, que la France pourroit lui faire le même chagrin quelque jour, & peut-être dans des occasions plus importantes; mais que si Sa Majesté vouloit bien vivre avec un grand Roi, qui étoit son Beau-frere, il y avoit bien des choses à redire dans ce procédé: Que néanmoins, s'il prenoit tant de part dans la personne de Soubise, il ne lui en parleroit plus; mais qu'il ne feroit pas la même chose, à l'égard des Vaisseaux, puis que

que la plûpart appartenoit au Roi , ou à ses Sujets , à qui Soubise les avoit enlevés ; & qu'il demandoit qu'on les rendît, ou que le Roi les feroit prendre, par tout où il les trouveroit. 1625.

Bien loin d'écouter ces plaintes, & ces menaces , le Roi d'Angleterre fit redemander ses Vaisseaux au Roi de France, & comme on ne les lui renvoyoit pas , il fit arrêter quelques Vaisseaux François, qui étoient dans les Ports d'Angleterre. Cependant les Rochellois , qui voyoient bien, par les conditions qu'on leur avoit offertes , qu'on cherchoit à les dépouiller de tous leurs Privileges , & à les mettre hors d'état d'en témoigner aucun ressentiment, avoient envoyé des Députés à Londres, pour y demander du secours, en cas que la guerre continuât. Ils furent * très-bien reçûs du Conseil Privé, & on promit de les assister, comme en effet on donna ordre , pour tenir une partie de la Flotte prête.

Cependant, pour ne pas rompre trop brusquement avec la France , le Roi d'Angleterre envoya à Paris deux Ambassadeurs ; sçavoir, le Comte de Holland & Carleton , afin de porter le Roi à faire une Ligue avec l'Angleterre , pour rétablir l'Electeur Palatin. Ils avoient aussi ordre de tâcher de procurer la paix aux Rochellois, & de redemander au Roi les Vaisseaux de guerre Anglois, qu'on lui avoit prêtés l'année précédente. Ils deman-

* Le 22. de Decembre.

1626. manderent* ces trois choses, dans la première Audience qu'ils eurent ; & le Roi leur répondit, à l'égard de la première, qu'il avoit ses raisons pour ne faire aucune semblable Ligue, mais que peut-être il feroit rétablir l'Electeur sans cela. Pour la seconde, il dit, que si les Rochellois ren- troient dans leur devoir, il ne leur refuse- roit pas la paix, mais qu'il ne vouloit s'en- gager à traiter là-dessus avec qui que ce fût, & qu'ils devoient l'attendre de sa seule bonté. Touchant les Vaisseaux, le Roi déclara, qu'il étoit prêt d'en rendre un Vaisseau de guerre de Sa Majesté Bri- tannique ; mais que les six autres étant des Vaisseaux marchands armez en guer- re, on ne pouvoit pas l'obliger de les ren- voyer, pendant qu'il en auroit besoin, puis qu'il ne les avoit demandez que pour cet usage, & qu'il les avoit par un Con- tract.

En parlant de ceux de la Rochelle, les Ambassadeurs avoient dit, qu'ils n'a- voient aucune liaison avec eux, & que s'ils demandoient la paix pour eux, c'é- toit comme amis de la France, & parce qu'ils souhaitoient qu'elle employât tou- tes ses forces contre les Espagnols. Néan- moins § peu de temps après, le Conseil du Roi d'Angleterre le fit résoudre à trois choses, très-oppo- sées aux desseins de Louis XIII. La première étoit de secourir ouver- tement la Rochelle; la seconde, de rappeler ses

* Le 24. de Janvier.

* Le 30. de Janvier.

ses Ambassadeurs, qui étoient en France; la troisième d'envoyer le Duc de Buckingham, pour cette expédition, qu'il vouloit faire autoriser par un Acte du Parlement. Buckingham dit, en ce temps-là, à Blainville, qu'il étoit fâché de voir les deux Couronnes se brouiller à un tel point, qu'il perdrait tout le fruit des services qu'il avoit rendus à la France, & qu'il se voyoit en danger de rendre compte de ses actions au Parlement : Que le Roi son Maître s'étoit aidé à ruiner Soubise, par la seule affection qu'il avoit pour le Roi de France, & dans la pensée qu'on se contenteroit de châtier un Sujet rebelle ; mais que maintenant qu'il voyoit que l'on travailloit à exterminer entièrement ceux de sa Religion, il ne pouvoit pas demeurer neutre, sans encourir le blâme de tout le monde, & que tout son Peuple & tout son Conseil le portoient d'un commun consentement à prendre leur défense. Buckingham ajoûtoit à cela, que la France exposoit ses Alliez à de grands dangers, par cette conduite ; & que les Espagnols ne manqueroient pas de tirer de l'avantage de ces divisions. Il disoit encore, que si la guerre venoit à s'enflammer entre les deux Couronnes, la Reine & ses Domestiques en souffriroient beaucoup, sans qu'on le pût empêcher.

Le Roi averti de cette disposition des Anglois, & craignant toujours que les Espagnols ne vinssent à une rupture, il fut

1626. fut résolu de conclurre avec les Rochellois. Ils avoient renvoyé des Députez à Paris, dès le commencement de l'année ; mais comme ils n'avoient pas apporté la ratification des Articles, qu'on leur avoit mis entre les mains au mois de Novembre, le Roi ne les voulut pas voir, & ils furent renvoyez au Maréchal de Schomberg, qui avoit ordre de les écouter. Ils avoient offert de réformer leur Magistrat, comme on leur avoit marqué qu'on le souhaitoit, mais ils ne vouloient pas ouïr parler d'un Intendant de la Justice. Pour leurs Fortifications, ils ne vouloient raser que celles qui avoient été faites depuis l'an 1621. & à condition que l'on démoliroit aussi le Fort-Louis, & ceux que l'on avoit commencez dans les Isles de Ré & d'Oleron. On ne remarquoit plus dans les discours & dans les manières des Députez, cette grande frayeur qui y avoit paru, après la défaite du mois de Septembre. Les menaces qu'on leur faisoit, ne les ébranloient pas beaucoup, soit qu'ils attendissent du secours de dehors, comme on leur en avoit promis d'Angleterre, soit qu'ils espérassent que le reste des Huguenots prendroient bien-tôt les armes. En effet, ceux du Vivarez surprirent Poussin, petite Place sur le Rhône, d'où ils faisoient des courses dans le voisinage, & incommodoient extrêmement les voitures, qui se faisoient par cette Rivière ; mais le Connétable de Lefdigières la reprit bien-tôt après.

Le

Le Cardinal n'étoit pas peu empêché, dans cette conjoncture, parce qu'il sou-1626.haitoit deux choses, qui paroissent très-difficiles. L'une étoit, que la paix fût au dedans ; & l'autre, que les intérêts de la réputation de l'État fussent si bien soûtenus dehors, qu'il n'y parût aucune foiblesse. Quand il auroit beaucoup relâché, pour les intérêts du dehors, il n'étoit pas assuré d'avoir la paix au dedans. Ce n'étoient pas les Huguenots, qui étoient les plus à craindre, puis qu'il n'y avoit qu'à observer l'Édit de Nantes, pour les apaiser. Mais il voyoit s'élever contre lui un puissant Parti de Catholiques, auquel le Prince de Condé, que les Ministres n'avoient pas laissé rapprocher de la Cour, depuis qu'il s'en étoit éloigné, pouvoit servir de Chef. Ces gens-là portant envie à la grande autorité du Cardinal, & ne pouvant se résoudre à se séparer de lui, avoient un prétexte assez plausible, pour soulever les Catholiques contre eux, comme contre un Favoris des Héritiques ; crime dont on faisoit déjà grand bruit en Espagne, & à la Cour de Rome. C'étoit, si l'on faisoit la paix avec les Huguenots, qu'il étoit néanmoins nécessaire, dans la disposition où l'on voyoit l'Angleterre. On pouvoit dire, d'une manière propre à tromper le Peuple Catholique, & à faire soulever tous ceux qui se piquent de ce zèle comminateur des Héritiques, qui a tant causé de malheurs dans le monde, que par une pernicieuse Poli-

Poli-



I. Que le Conseil & le Gouvernement de la Rochelle , sera remis & rétabli entre les mains de ceux qui sont du Corps de cette Ville , dans la forme où ils étoient l'an 1610. 1626.

II. Qu'ils recevront un Commissaire , pour y faire executer les choses qui seront arrêtées pour l'execution de la paix , & y demeurer tant qu'il plaira à Sa Majesté.

III. Qu'ils n'aient aucun Vaisseau armé en guerre dans leur Ville , & observeront , pour le trafic , les formes établies & usitées dans le Royaume , sans déroger , pour ce qui concerne ledit trafic , à leurs Privileges.

IV. Qu'ils restitueront tous les biens Ecclésiastiques , qui se trouveront par eux possédés , conformément à l'Edit de l'an 1598. & à son execution.

V. Qu'ils laisseront jouir pleinement & paisiblement les Catholiques de l'exercice & fonction de la Religion Catholique , Apostolique & Romaine , & des biens qui leur appartiennent dans ladite Ville , & leur restitueront ce qui sera en nature , & raseront le Fort de Taddon , par eux nouvellement construit.

VI. Que Sa Majesté ne pouvant accorder le rasement du Fort-Louis , dont ceux de la Rochelle font instance , Elle promet , par sa bonté , de faire établir un tel ordre dans les Garnisons , qu'il lui plaira laisser audit Fort , comme aussi dans les Isles de Ré & d'Oleron , que les Rochellois ne recevront aucun trouble ni empêchement dans la sûreté , & dans la

1626. liberté du commerce , qu'ils voudront faire , suivant les Loix , Ordonnances , & Coutumes du Royaume , non plus que dans la jouissance des biens , & perception des fruits , qu'ils ont dans ces Isles.

Quand il fallut signer ces Articles , les Cardinaux de Richelieu & de la Rochefoucaud , sortirent du Conseil , afin de ne pas paroître trop publiquement consentir à donner quelque trêve aux Hérétiques ; quoi que le premier eût opiné fortement , en faveur de la paix.

Pour achever d'appaiser entièrement les Huguenots , le Roi publia un Edit au mois de Mars , * mais qui ne fut verifié , dans le Parlement de Paris , que le sixième d'Avril. Voici l'abregé de ses Articles. I. Que l'Edit de Nantes , Déclarations , & Articles secrets , publiez & registrez en Parlement , en faveur de ceux de la Religion Prétendue Réformée , seroient observez. II. Que la Religion Catholique seroit rétablie dans tous les lieux , dans lesquels elle avoit été intermise ; avec défenses de troubler les Ecclesiastiques , auxquels leurs biens seroient aussi restituez. III. Que l'Exercice de la Religion Prétendue Réformée seroit rétabli dans les lieux où il étoit l'an 1620. IV. Que le Roi accorderoit pardon de toutes les entreprises du temps passé , comme levées d'armes & de deniers , & autres pareilles. V. Que les Articles 74. 75. 78. 79.

* Suite de la Rebellion de France , p. 438. b.

79. de l'Edit de Nantes, seroient entretenus. VI. Que les translations de Justice, de Bureaux, & de Receptes de Finances, seroient annullées. VII. Que ceux de la Religion Prétendue Réformée seroient déchargez de tous Jugemens, & de toutes Sentences données contre eux. VIII. Que les prisonniers de guerre, qui n'avoient encore payé aucune rançon, seroient délivrez. IX. Que le 27. Article de l'Edit de Nantes, seroit observé. X. Que l'Article 82. du même Edit, seroit executé. XI. Que ceux de la Religion Prétendue Réformée, ne tiendroient aucunes Assemblées, sans Brevet du Roi, sinon pour des choses concernant simplement les Réglemens de la Discipline de leur Religion. Qu'ils ne feroient aucunes fortifications, sans permission du Roi. XII. Que les Articles accordez pour la Rochelle, Isles & Pais d'Aunis, seroient aussi gardez.

Cette paix faite, avec les Huguenots, donna matière aux Ennemis du Cardinal de Richelieu, de l'accuser d'avoir peu de Religion, & peu d'égard au repos de l'Etat. * On publia quantité de Libelles en Latin contre lui, afin de le diffamer par toute l'Europe. Le Parlement de Paris en condamna quelques-uns, & le Cardinal ne manqua pas de gens, qui écrivirent pour lui; mais la meilleure réponse, que l'on pût faire, auroit été de

M 2

dé-

* Voyez-en les titres dans la suite de la Rebellion p. 497.
 & suiv. & dans Aubery, Vie du Card. Liv. II. ch. 7.

1626. découvrir les véritables intentions du Cardinal, dans cette paix, telles qu'on les a marquées ci-dessus, page 265. Mais ce que l'on ne fit pas alors, parce qu'il n'étoit pas à propos d'apprendre aux Huguenots, qu'on les trompoit, le temps l'a assez fait, & après l'année 1628. il n'y a eu personne qui ait accusé ce Prélat d'être favorable aux Hérétiques. Ces Libelles venoient de gens, qui n'avoient pas moins de vanité & d'ambition que lui, & qui n'en parloient mal, que parce qu'ils envioient son poste; mais qui n'entendoient rien dans les affaires d'Etat, & connoissoient peu l'humeur du Cardinal. Le peu d'habileté de ceux, qui ont plusieurs fois entrepris de le diffamer, comparée avec sa conduite, faisoit un effet si avantageux pour lui, que jamais il ne parût plus habile homme, que lorsqu'on entreprit de censurer son Ministère.

Pour passer présentement aux autres choses, qui arriverent au commencement de l'année 1626. le Maréchal de Bassompierre, après avoir disposé les esprits des Suisses, à lui accorder ce qu'il leur vouloit demander, * se trouva dans leur Diète de Soleurre, où il exhorta les Cantons à se réunir tous, pour travailler à faire rendre la Valteline aux Grisons leurs Alliez, & leur promit toutes sortes de secours, pour effectuer cette résolution. Il ajouta, que s'ils jugeoient qu'elle

* Le 13. de Janvier,

le ne dût pas être renduë si-tôt, que Sa Majesté Très-Chrétienne le souhaitoit, c'étoit à leur prudence à pourvoir à sa garde, & qu'il offroit, au nom du Roi, de se conformer à ce qu'ils jugeroient à propos, & de supporter, ou tous les fraix nécessaires, ou telle partie qu'ils voudroient. Le même jour, les Cantons ayant formé la conclusion de leur Diète, ils déclarèrent qu'il étoit juste que la Val-teline & les Comtez de Chiavenne & de Bormio, fussent rendus aux Grisons leurs anciens Possesseurs, en quoi ils se joignoient aux sentimens du Roi de France, tels que son Ambassadeur les leur avoit représentez. Le Nonce *Scappi* s'opposa autant qu'il pût à cette résolution, mais comme il étoit clair qu'il cherchoit uniquement l'avantage du Pape, ou du Roi d'Espagne, & non celui des Alliez des Suisses, il ne fut pas difficile au Maréchal de réfuter ce qu'il disoit. Les Suisses, quoi que peu exercez en matières de Politique, virent bien que ce dernier avoit raison, * & ils lui donnerent la conclusion de leur Diète par écrit, qui portoit que comme les Cantons avoient ci-devant approuvé le Traité de Madrid, ils ne trouvoient rien non plus alors de plus à propos, que de persister dans la même résolution; sçavoir, que la Val-teline, Chiavenne, & Bormio, fussent remises aux trois Liges des Grisons, conformément à ce Traité, sans y faire au-

M 3

cun

* Le 17. de Janvier.

1626. cun changement ; & avec les conditions qui y sont contenuës , de rétablir l'exercice des deux Religions. Pour les autres choses , que le Maréchal avoit proposées , les Députés répondirent , qu'ils les rapporteroient à leurs Supérieurs. Ainsi le Maréchal , s'étant acquitté heureusement de sa commission , s'en retourna à Paris.

Dés le commencement de l'année , le Pape déclara pour Légat en Espagne , le Cardinal François Barberin , quoi qu'il n'y eût pas d'apparence qu'il réussit mieux parmi les Espagnols , que chez les François. Ce Cardinal reçut la Croix , le 27. de Janvier , dans un Consistoire , qui se tint exprés. Peu de temps après , il se fit une Promotion de douze Cardinaux , entre lesquels étoient Marquemont , Archevêque de Lyon , & Spada , Nonce en France , dont j'ai parlé plusieurs fois. Pour donner plus d'autorité à la Légation , le Pape fit expédier des ordres à plusieurs personnes , pour lever des Troupes ; afin de les envoyer , disoit-on , dans les Forts de la Valteline , qui lui seroient remis. Ces Troupes s'avancèrent bientôt après , vers les Frontières de l'Etat Ecclésiastique , pour traverser le Milanés , & entrer dans les Forts , que les Espagnols tenoient encore ; & après les avoir retirez d'entre leurs mains , demander aux François ceux qu'ils avoient pris. Que si les François refusoient de rendre les Forts qu'ils avoient , ces Troupes , à
ce

ce que disoit le Pape , tâcheroient de les recouvrer , non pour rompre avec la France , mais seulement pour aider ceux de la Valteline à secouër le joug des Grisons : comme les Ministres du Roi avoient dit l'année précédente, qu'il n'avoit aucun dessein d'attaquer les Troupes du Pape, mais seulement d'aider les Grisons. Après avoir repris ces Forts , le Pape prétendoit les tenir quelque mois en dépôt, pendant lesquels on pourroit s'accorder. D'autres croyoient, que le Pape ayant promis aux Espagnols de regagner les Forts , il vouloit seulement paroître vouloir tenir sa parole , sans aller plus loin, & le Pontife lui-même le témoigna ensuite au Comte de Bethunes.

On fut d'abord surpris en France , de cette résolution du Pape, & lors que l'on apprit par la bouche du Nonce , que le Cardinal Barberin étoit parti pour l'Espagne , on craignit qu'il n'y eût quelque Traité secret, entre le Pape & cette Couronne. Mais le Nonce ayant déclaré non seulement , que le Pape ne faisoit rien que pour le bien public, mais qu'il ne seroit pas même fâché, si les Couronnes s'accommodoient entre elles, sans qu'il s'en mêlât, on crut qu'il falloit se dépêcher de conclurre avec les Espagnols; car Du Fargis avoit commencé à traiter en secret , avec le Comte d'Olivarés. Pour obliger les Espagnols à se rendre à des conditions avantageuses à la France, on fit alors la paix avec les Huguenots;

1626. mais à dessein de recommencer à attaquer la Rochelle, dès que le Traité avec l'Espagne seroit fait.

Cependant, pour ne pas être surpris, on envoya des gens, & de l'argent au Marquis de Cœuvres, avec ordre de faire de nouvelles levées parmi les Grisons, & parmi les Suisses, & de se tenir sur ses gardes. Les Troupes du Pape, composées de six mille Fantassins, & de cinq cents Chevaux, s'avançoient lentement; parce que les Espagnols, qui les devoient fournir de vivres & de munitions, ne le faisoient pas avec la diligence nécessaire. Cependant le Pape reçût la nouvelle, que le Traité entre les Couronnes avoit été conclu, par le Comte d'Olivarés, & le Marquis Du Fargis, ce qui le tira d'un grand embarras, & dont il ne put s'empêcher de témoigner de la joye.

L'Ambassadeur de France à Madrid, après avoir tâché de découvrir la disposition du Comte d'Olivarés, sans attendre de nouveaux ordres, signa le 16. de Janvier un Traité, avant que de l'avoir communiqué à la Cour, & l'envoya ensuite en France. On lui avoit écrit quelques semaines auparavant, de traiter avec beaucoup de précaution, & de ne s'engager pas témérairement; mais il étoit déjà si avancé dans sa négociation, quand il reçût ces ordres, qu'il crut ne pouvoir retourner en arrière. D'ailleurs ayant plusieurs fois remarqué, que les deux principaux Articles, que la France tâchoit

tâchoit de gagner, étoient, de conserver la Souveraineté aux Grisons, & de faire désister les Espagnols du passage de la Valteline, il lui sembloit d'avoir satisfait à ses instructions, en obtenant ces deux points. 1626.

Mais on fut étrangement surpris en France, ou au moins l'on feignit de l'être, lors qu'on vit un Traité, aussi important, que l'étoit celui-là, signé, disoit-on, sans ordre, & sans qu'on l'eût vu auparavant. La première chose que l'on parla de faire, fut de rappeler Du Fargis, & de déclarer nul ce Traité; l'on demeura, en apparence, quelques jours dans cette résolution, & tous les Ministres blâmoient hautement une conduite aussi précipitée, que l'avoit été, disoient-ils, celle de cet Ambassadeur; mais on dit ensuite, que l'on craignoit, que si on désapprouvoit tout à fait ce Traité, on n'attribuât cela plutôt à la légèreté de la Cour, qu'à la malhabileté de Du Fargis, parce que ce n'étoit pas la première fois qu'on avoit rétracté ce que des Ministres avoient fait. On s'aperçût de plus, par les discours du Marquis de Mirabel, que les Espagnols ne regardoient pas ce Traité comme si bien conclu, qu'on n'y pût rien changer; ce qui fit résoudre le Roi à envoyer un Courrier à Du Fargis, pour lui reprocher sa témérité, & pour lui faire sçavoir, que l'on entendoit qu'il réparât sa faute, en corrigeant le Traité qu'il avoit fait si à la hâte. On lui envoya

1626.

en même temps la manière dont on entendoit que les Articles fussent changez, & ordre de faire beaucoup valoir cette démarche, comme étant une marque sensible de l'inclination que le Roi Très-Chrétien avoit pour la paix. On ajoûtoit, que si le Comte Duc vouloit sousscrire les Articles, comme on les avoit corrigez, il les signât aussi, & qu'en même temps il en donnât avis aux Ministres Etrangers, qui étoient à la Cour d'Espagne; en leur disant, que sans commission, & sur ses propres risques, il avoit signé un Traité, qu'il croyoit avantageux; parce que les Espagnols y renonçoient au passage de la Valteline, & rendoient la Souveraineté de ce Pais-là aux Grisons: Que si le Comte Duc refusoit de faire aucun changement, dans le Traité, il prît congé à l'instant, & vint rendre compte de sa conduite; mais que si le Ministre Espagnol vouloit changer quelque chose, il envoyât à la Cour ces changemens, sans rien témoigner à ceux des Princes Etrangers.

Le Comte du Fargis ayant reçu ces ordres, monta à cheval, pour se rendre à la Cour d'Espagne, qui étoit partie pour le Royaume d'Arragon, & qu'il trouva à Barcelonne. Il parla si fortement au Roi & aux Ministres d'Espagne, qu'il les porta à souffrir que l'on fit quelque changement dans le Traité; mais ils ne voulurent pas accepter tous ceux qu'il leur proposa, quoi qu'ils accordassent plus, que par

par le Traité précédent. Cependant Du Fargis, croyant avoir réparé sa faute, ne laissa pas de signer, parce que le Comte Duc ne voulut pas lui donner du temps d'en écrire en France. Cela étant fait, il en donna avis aux Ministres, qui étoient à la suite du Roi d'Espagne. * Il convint néanmoins avec le Comte d'Olivarés, que le Traité seroit datté du 16. de Mars 1626. comme fait à Monzon, quoique ce ne fût qu'à Barcelonne; parce qu'on n'avoit pas voulu que le Légat, qui étoit arrivé auparavant dans cette Ville, y intervint, à cause des longueurs que cela auroit causé, ce qui avoit fait qu'on lui avoit déjà dit, que le Traité étoit conclu avant son arrivée.

Les principaux Articles de ce Traité se réduisoient à ceci. I. Que les affaires des Grisons & de la Valteline, seroient remises dans le même état, où elles étoient en 1617. par lequel moyen on conservoit la Souveraineté aux Grisons, & la disposition absolue du passage à la France, qui en étoit alors en possession. II. Qu'il n'y auroit à perpétuité, dans la Valteline, aucun autre Exercice, que celui de la Religion Catholique. III. Que les Habitans de ce Pais-là pourroient élire leurs Gouverneurs & leurs Magistrats, tous Catholiques, ou Grisons, ou de la Valteline. IV. Que cette élection seroit confirmée par les Grisons, sans pouvoir la rejeter. V. Que tous les Forts de la Valteline se-

M 6

roient

* Sirj Mem. Rec. T. VI. p. 112.

1626. roient remis entre les mains du Pape, pour être incontinent rafez. VI. Que les deux Rois travailleroient à pacifier leurs Confédérez, & qu'ils ne leur donneroient aucun secours, ni ouvertement, ni en secret, pour continuer la guerre, qu'après avoir tenté inutilement toutes sortes de voyes pour les accorder.

Le Cardinal de Richelieu communiqua la substance de ce Traité, avant qu'il eût été corrigé, au Prince de Piémont, qui étoit venu à la Cour, pour se plaindre du Connétable & de son Gendre; & comme ce Prince vit, qu'on n'avoit eu aucun soin particulier des intérêts de sa Maison, il s'emporta extrêmement contre ce Traité; & les Ministres de France, comme pour le consoler, se plaignoient aussi très-fortement de Du Fargis; mais ils ajoûtoient que le Roi, pour ne pas passer pour un Prince de mauvaise foi, étoit obligé de ratifier ce qu'il avoit signé, parce qu'on ne croiroit jamais qu'il l'eût fait sans ordre. *Contarini*, Ambassadeur Extraordinaire de Venise, ne se plaignoit guere moins de ce Traité, auquel il prétendoit que la République auroit dû avoir part; & il étoit d'autant plus fâché, * qu'ayant été averti que la France traitoit avec l'Espagne, & l'ayant dit, on s'étoit moqué de lui, comme d'un Visionnaire, sur ce que le Cardinal de Richelieu avoit assuré au Maréchal de Bassompierre, qu'il n'y avoit rien de semblable.

Le

* *Siri Mem. Rec. T. III. p. 102.*

Le Traité de Monzon ayant été corrigé, comme on l'a dit, & ratifié par le Roi, dès que le Courrier, qui porta la ratification en Espagne, fut revenu, on le communiqua aux Ambassadeurs de Venise & de Savoye; car le Prince de Piémont étoit déjà parti, assez mal satisfait de la Cour, dont il n'avoit pas été reçu avec les mêmes honneurs qu'auparavant, quoi qu'on ne lui eût rien témoigné. Lors que Charles-Emanuel fut averti par son Ambassadeur, de ce qui s'étoit passé, & qu'il vit les Articles du Traité, il écrivit au Roi une Lettre pleine de colere, où il parloit d'une manière très-choquante des Ministres, & désignoit particulièrement le Cardinal. Il traitoit ce qu'on lui avoit fait, d'une *prodigieuse trahison*. L'Ambassadeur Contarini vouloit aussi se retirer, & parloit aussi très-mal de tous les Ministres, mais sur tout du même Cardinal, qu'il traitoit de dissimulé & de fourbe. En effet, il étoit visible qu'il les avoit tous duppez, en leur niant que le Roi traitât avec l'Espagne, & en les repaissant d'espérances, pour la Campagne de cette année, dans le temps auquel le Traité se concluoit. On crut même que quoi que l'on grondât à la Cour contre Du Fargis, il n'avoit rien fait sans la participation du Cardinal; sans quoi il n'auroit jamais osé signer deux Traitez, sans ordre. C'est une faute trop grossière, & où il s'agit trop visiblement de tout ce qu'un Ministre peut avoir de plus cher, pour

1626. pour y tomber une seule fois , bien loin de la commettre deux fois l'une après l'autre.

Le Cardinal affectoit , * en ce temps-là , de dire qu'il vouloit demander au Roi la grace de le décharger du soin des affaires ; parce que sa santé ne lui permettoit pas de continuer , comme il avoit commencé. Mais sa conduite , pendant les deux années de son Ministère , qui s'étoient écoulées , & les desseins qu'il s'étoit proposez , faisoient assez voir le contraire. Il en disoit encore quelques autres raisons , qui ne persuadoient personne , comme lors qu'il assuroit au Cardinal Spada , qu'il avoit envie d'aller faire un voyage à Rome , & d'y demeurer trois mois , dans le temps où sa présence étoit la plus nécessaire à la Cour , pour se soutenir contre les envieux , que sa trop grande autorité lui avoit faits. Mais ses autres discours ne permettoient pas de croire , qu'il parlât sérieusement , quoi que le mensonge y fût tellement mêlé parmi la vérité , qu'il n'étoit pas facile de les distinguer. Il § dit un jour au même Spada , „ que dans l'espace de dix-huit „ mois , il espéroit de faire si fort chan- „ ger la face des affaires en France , qu'on „ auroit de la peine à la reconnoître ; il „ ajouta , qu'on verroit les Huguenots ex- „ tirpez , les Tailles ôtées , & les Parle- „ mens rendus plus illustres. Il effectua la
pre-

* *Siri Mem. Rec. T. V. p. 121.*

§ *Le 16. de Juillet. Ibid. p. 127.*

première chose , au moins à l'égard de la Rochelle , mais pour les autres , le bon Prélat n'y pensa jamais. 1626.

Il y avoit quelques * années , que les Princes Protestans d'Allemagne avoient fait une Ligue , pour s'opposer aux entreprises de la Maison d'Autriche , & le Roi de Dannemarc en étoit le Chef. Comme il n'étoit nullement en état de lui résister , avec les forces des Confédérez & les siennes , il avoit tâché de porter la France à rompre avec l'Espagne , pour empêcher qu'elle ne pût donner du secours à l'Empereur. Le Cardinal lui avoit donné espérance , comme à divers autres Princes , que les Couronnes entre-roient bien-tôt en guerre ouverte ; & les affaires du Piémont , & de la Valteline , sembloient en être des préludes. Les intérêts des Grisons , que le Roi faisoit dire par tout être résolu de soutenir , comme les siens , paroissoient incompatibles avec les prétentions des Espagnols , dont il n'y avoit point d'apparence qu'ils se relâchassent. Mais le Roi , après avoir tant parlé du soin qu'il devoit avoir de ses Alliez , les abandonna presque entièrement ; puis qu'il permit que l'on dépouillât les Grisons du Gouvernement Civil , aussi bien que de la liberté de l'exercice de leur Religion , dans la Valteline ; sans qu'il eût aucune apparence de droit , de céder ce qui ne lui appartenoit pas , comme les Espagnols n'en avoient non plus aucun de

* Voyez Pufendorf Rev. Suecic. Lib. I.

1626.

de l'exiger. Mais l'intérêt des Grisons étoit ce à quoi l'on pensoit le moins, quoi que ce fût la chose, dont on parloit alors le plus ; & par malheur ils étoient trop foibles , pour s'en ressentir , & les Suisses trop bonnes gens , pour prendre leur parti avec la chaleur qui auroit été nécessaire. Le Cardinal ne pensoit même à l'honneur du Roi, sur quoi il avoit si fort insisté en apparence, qu'autant qu'il s'accommodoit à ses intérêts particuliers. C'est ce qui fit conclurre le Traité de Monzon, n'étant pas avantageux au Cardinal, dans le commencement de sa faveur, que l'Etat fût embarrassé dans une guerre étrangere ; pendant que l'on travailloit au dedans à lui enlever l'Autorité Suprême, qu'il commençoit à usurper sur tous les autres Ministres.

On a dit ci-dessus, que le Maréchal de Roquelaure étant mort, le Duc d'Anjou, que l'on nomma depuis Duc d'Orleans, avoit demandé le Bâton pour le Colonel d'Ornano, son Gouverneur, mais qu'il n'avoit pû l'obtenir. Peu de temps après, comme on préparoit une Armée, pour attaquer la Rochelle, Monsieur demanda le commandement, mais comme on sçavoit qu'en cela il étoit poussé par le Colonel, qui commanderoit sous son nom, le Roi lui fit entendre, qu'il lui acorderoit sa demande, s'il congédioit Ornano. Cette réponse, à laquelle il ne s'étoit point attendu, le fâcha extraordinairement, & il aima mieux renoncer à

ce

ce qu'il avoit souhaité , que de se priver d'un homme , en qui il avoit la dernière confiance. Néanmoins, il pressa si fort le Roi de lui accorder le Bâton de Maréchal , que l'on délibéra dans le Conseil, lequel étoit le meilleur de satisfaire Monsieur, ou de se défaire du Colonel , en le faisant assassiner. Enfin le Roi aima mieux donner à son Frere la satisfaction de voir son Gouverneur Maréchal de France, que de le faire tuer.

Le Cardinal de Richelieu * étant monté à un degré de faveur, qui faisoit, que pour obtenir quelque chose, on lui faisoit plutôt la cour qu'au Roi, ou aux Princes du Sang ; il regarda dès-lors, comme contraires à ses desseins, ceux qui ne vouloient pas dépendre de lui. Ainsi après avoir tâché de gagner Ornano, soit à cause de ses qualitez personnelles, soit parce qu'il étoit Gouverneur du Frere unique du Roi qui n'étoit pas d'une santé fort grande, & qui n'avoit point d'enfans ; comme il vit qu'il n'en pouvoit venir à bout, il commença à considérer le Maréchal, comme un homme dont il devoit se défier. Il n'en fallut pas davantage, pour travailler à le perdre ; & le Cardinal prit des mesures, pour le rendre coupable. Il se servit, dans cette affaire, du bon P. Joseph, le principal instrument de ses desseins les plus importants & les plus secrets. Ce Capucin feignit d'avoir une estime & une amitié particulière pour le

* *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 131. & suiv.*

1626. le Maréchal, & lui fit entendre, comme son ami, qu'il étoit temps qu'il pensât à faire en sorte, que Monsieur entrât dans le Conseil, pour aquerir quelque connoissance des affaires d'Etat. Il lui dit même que ce Prince ne pouvoit pas craindre d'être refusé, non seulement à cause de sa naissance, mais encore à cause de son mérite. On ne pouvoit rien dire, qui flattât plus agréablement l'ambition du Maréchal, qui regardoit l'avancement de son Maître, comme le sien propre. On croit facilement ce que l'on souhaite, & l'on trouve mille raisons, pour l'appuyer. Le Maréchal jugeoit qu'en effet, le bien de l'Etat demandoit que le Duc d'Anjou s'instruisît dans l'Art de régner; puis que le Roi n'ayant point d'enfans, la Couronne pourroit bien lui tomber un jour sur la tête; & il étoit certain que si Monsieur étoit une fois dans le Conseil, il ne manqueroit pas d'y faire entrer le Maréchal. Ce dernier plein de ces pensées, s'ouvrit là-dessus au Roi, & lui dit, qu'il seroit bien que son Frere prît quelque connoissance des affaires d'une Couronne, à la conservation de laquelle il étoit si fort intéressé; mais que si on ne le faisoit pas entrer dans le Conseil, on lui devoit au moins accorder le commandement des Armées.

Le Roi ayant dit au Cardinal la proposition, que lui avoit faite le Maréchal d'Ornano, il ne fut pas difficile à ce Prélat de tourner cette demande d'une manière

nière très-odieuse, & de persuader le Roi de lui refuser tout. Le Roi craintif & défiant, crut facilement, comme le Cardinal le lui disoit, que le Maréchal inspireroit des pensées trop ambitieuses à un Prince, qui devoit succéder immédiatement à Sa Majesté, en cas qu'Elle n'eût point d'enfans ; & qu'il ne demandoit le commandement d'une Armée, que pour s'en servir contre celui qui la lui auroit donnée, ou au moins partager avec lui la Couronne. Le Cardinal prévoyoit facilement, que Monsieur étant refusé de ce qu'il demandoit, il voudroit se retirer de la Cour, ou que s'il y demeueroit, il ne manqueroit pas de marquer son chagrin par des paroles, qui seroient propres à augmenter la défiance du Roi. Cependant ce Prélat entretenoit toujours avec le Maréchal l'amitié extérieure, qu'il lui avoit témoignée depuis long-temps, & le louoit en public ; pendant qu'il le perdoit en particulier dans l'esprit du Roi, en lui faisant entendre, qu'il pourroit bien porter Monsieur, à quelque dessein funeste à l'Etat. Il réussissoit admirablement, dans ces sortes d'accusations, parce qu'il sembloit qu'il n'avoit aucun intérêt en cela, que celui du Roi ; de qui il tenoit toute sa fortune, & toute son autorité ; au lieu que ses envieux sembloient avoir d'autres Maîtres que Sa Majesté, desquels ils attendoient leur avancement, plutôt que du Roi.

Mon-

1626. Monsieur, dès l'année 1625. * avoit commencé à rechercher *Mademoiselle de Montpensier*, Fille unique de *Henri de Bourbon, Duc de Montpensier* ; mais la Cour étant contraire à cette recherche, on avoit ordonné à Ornano de tâcher d'en détourner le Duc d'Anjou, & il l'avoit fait. On dit § qu'il s'étoit servi de motifs, propres à causer quelque jour des broüilleries. C'étoit qu'il avoit dit à Monsieur, qu'en épousant une Sujette du Roi, il en deviendrait lui-même encore plus Sujet qu'auparavant, & que leur fortune seroit entièrement entre les mains de Sa Majesté & du Ministre : Que si dans ce temps-là, il n'avoit que faire de secours étranger, il pourroit arriver quelque jour qu'il en auroit besoin, comme si le Roi l'abandonnoit à l'esprit altier & violent du Cardinal : Que dans une conjoncture, comme celle-là, il ne pourroit trouver aucun secours dans le Royaume, ni dehors, s'il n'étoit étroitement allié à quelque Maison Souveraine, & capable de l'assister.

Le Roi ayant été averti de ces avis donnez à son Frere, par le Maréchal, Sa Majesté, pour retirer Monsieur de ces intrigues, † le fit entrer dans le Conseil Etroit, comme de son propre mouvement, après l'avoir refusé à Ornano. Ce dernier se plaignit d'abord, de ce qu'on avoit

* *Memoires de Bassomp. T. II. p. 317.*

§ *Sixti Mem. Rec. T. VI. p. 132.*

† *Le 2. de Mai. Bassomp. T. II. p. 360.*

avoit mis Monsieur dans le Conseil, sans en dire un mot au plus fidèle de ses Serviteurs, & qui avoit tâché de lui en procurer l'entrée. Il demanda ensuite d'y entrer lui-même, prétendant qu'on le lui avoit promis dès le temps du Duc de Luynes. Comme le Roi refusoit de le lui accorder, il le pria au moins de lui permettre d'y accompagner Monsieur, & d'y demeurer debout, comme les Secretaires d'Etat. Mais plus il pressoit, plus il trouvoit le Roi éloigné de consentir à ce qu'il souhaitoit; ce qui fit qu'il marqua son mécontentement, en des termes qui déplurent à Sa Majesté. Deux jours après, le Roi étant à Fontainebleau, le fit arrêter, avec *Masargues*, & *Ornano* ses Freres, *Chadebonne*, Maréchal des Logis, & divers autres, suspects au Ministre, lesquels on mit à la Bastille, d'où l'on conduisit le lendemain le Maréchal au Bois de Vincennes. On les accusa d'abord en général, d'avoir conspiré contre le Roi & le premier Ministre, pour se rentre Maîtres du Gouvernement; & l'on en dit encore davantage depuis, comme s'ils avoient voulu attenter à la vie du Roi.

Monsieur ayant été averti de cette nouvelle, courut s'en plaindre au Roi, & comme il entra dans son Appartement, il fut surpris que l'on refusât l'entrée à sa suite, ce qui augmenta encore son chagrin. Le premier du Conseil, qu'il rencontra, fut le Chancelier d'Aligre, à qui il

1626. il demanda si c'étoit par son avis ; que l'on avoit mis en prison le Maréchal d'Ornano ? D'Aligre craignant la colere du Duc , repliqua qu'il en étoit surpris lui-même , & qu'il n'en sçavoit pas la raison ; n'ayant pas été au Conseil , lors que cette résolution avoit été prise , ce qui étoit faux. Cette réponse foible , pour un Chancelier de France , qui auroit dû , comme Chef du Conseil , répondre que le Roi en avoit sans doute de très-bonnes raisons , offensa le Roi , ou plutôt le Cardinal , qui ne vouloit pas que l'on entrât foiblement dans ses desseins ; & peu de temps après , * on ôta les Seaux à d'Aligre , pour les donner à Marillac , Surintendant des Finances , & entièrement dépendant du Cardinal. Monsieur fit ensuite la même demande au Cardinal , qui lui répondit fièrement , que pour lui il ne lui parleroit pas comme avoit fait le Chancelier , & qu'ils avoient conseillé l'un & l'autre au Roi , de faire mettre en prison le Maréchal , sur ce que Sa Majesté Elle-même leur en avoit raconté. Il auroit pû dire , sur les avis qu'il avoit fait lui-même donner au Roi , qui ne voyoit plus rien , que par ses yeux. C'est ce qui fit qu'en ce temps-là on publia un Libelle contre lui , intitulé , § *le Roi du Roi* , où l'on montroit que le Cardinal prenoit autant d'autorité sur les volontez du Roi , que le Roi en avoit sur celles de ses autres Sujets.

Mais

* Sur la fin de Juin.

§ Anbery , Vie du Card. Lib. II. t. 8.

Mais pour revenir à Monsieur , il se plaignit fortement au Roi , de l'emprisonnement du Maréchal. Il lui dit qu'on le devoit aussi mettre en prison , lui Gaston , parce qu'il étoit aussi coupable qu'Ornano : Qu'on les pouvoit légitimement accuser l'un & l'autre d'avoir eu trop d'affection pour Sa Majesté, & pour le bien de l'Etat : Que pour lui , si l'on faisoit mourir le Maréchal , nonobstant son innocence , il vouloit mourir avec lui : Qu'il le voyoit tombé enfin dans le piège , que ses ennemis lui avoient tendu , depuis long-temps ; mais qu'il espéroit de la justice de Sa Majesté , qu'Elle n'abandonneroit pas son Frere & un Officier de la Couronne , à la fureur de leurs ennemis : Que s'il découvroit jamais l'auteur de l'emprisonnement du Maréchal , il n'y avoit que les bras du Roi , qui le pussent garantir d'une vengeance légitime.

Plus Gaston s'emportoit , en faveur du Maréchal , plus il persuadoit le Roi qu'Ornano étoit absolument Maître de l'esprit de son Frere , & qu'il abusoit de son pouvoir , auprès de lui. Ces mêmes emportemens faisoient encore deux effets , que le Cardinal souhaitoit , c'étoit qu'ils augmentoient la défiance que ce bon Prélat tâchoit de jeter dans l'esprit du Roi contre Monsieur ; & que la mauvaise humeur que le Roi faisoit paroître à son Frere , tenoit ce Prince dans la crainte , & l'empêchoit de rien entreprendre.

Le

1626. Le Roi lui répondit, que si l'on trouvoit le Maréchal coupable, il croyoit Monsieur trop bon Frere, & trop affectionné à l'Etat, pour entrer dans le dessein d'y causer des broüilleries : Que l'on se servoit de son nom, mais qu'il distingueroit toujours les intérêts de son Frere, de ceux d'Ornano. Gaston repliqua, qu'il mourroit plutôt, que d'abandonner un homme, qui n'étoit coupable que d'être son Serviteur ; mais il ne pût empêcher que l'on n'emmenât le lendemain le Maréchal au Bois de Vincennes, comme je l'ai déjà dit. Cependant ce Prince envoya *Capestan*, Lieutenant d'une Compagnie Corse, pour porter une Lettre à la Maréchale d'Ornano, par laquelle il lui marquoit les bons offices qu'il tâchoit de rendre à son Epoux, & la part qu'il prenoit en sa douleur. Le Cardinal averti, par ses Espions, que Monsieur écrivoit à la Maréchale, fit mettre promptement des Gardes à toutes les avenues de la Forêt de Fontainebleau, pour arrêter le Courrier de Monsieur ; mais *Capestan*, qui avoit été Page du Maréchal d'Ornano, se fit passage au travers de ces Gardes, dont il blessa quelques-uns. La Maréchale répondit à l'instant, pour remercier le Duc d'Anjou, & donna sa Lettre à un de ses gens, travesti en Laquais, pour la rendre à *Puylaurens*, ou à *Goulas*, Domestiques de Monsieur, qui auroient soin de la lui remettre. Ce dernier la reçût, & comme il étoit Pensionnaire du

Car-

Cardinal , il la lui fut remettre entre les mains ; après quoi il dit à Monsieur , en faisant le fâché , qu'il avoit reçu un Billet de la Maréchale pour son Altesse , mais qu'il l'avoit perdu. Ce bon Prince vit bien-tôt après qui l'avoit trouvé , lors que le Cardinal le fit lire en plein Conseil , en sa présence. Il ne scût jamais , ni se garantir de l'infidélité de ses Domestiques , ni les punir pour l'avoir trahi , & l'on disoit de *l'Abbé de la Rivière* , l'un de ces Serviteurs infidèles , qu'il devoit bien sçavoir combien son Maître pesoit , puis qu'il l'avoit vendu plusieurs fois. Ainsi lors que ce Prince alloit parler au Roi , en faveur du Maréchal , il trouvoit Sa Majesté préparée à lui répondre , comme sçachant ce qu'il lui devoit dire ; parce que Gaston en faisoit confidence à des gens , qui le rapportoient au Cardinal. Enfin , pour se défaire de ses importunités , le Roi lui dit , que s'il continuoit à lui en parler , le Maréchal ne s'en trouveroit pas mieux ; * & Monsieur eut la bassesse de signer le jour de la Pentecôte un Acte , que le Roi & la Reine-Mère signèrent aussi , par lequel il promettoit tout honneur , respect , & service au Roi , & remettoit à sa bonté Royale , de traiter favorablement le Maréchal d'Ornano , sur la très-humble prière qu'il lui en avoit faite. Il rendit même visite au Cardinal , dans sa Maison de *Limours* , où le Cardinal s'étoit retiré

Tome I. N. sur

* Le 31. de Mai. Voyez Aubery , Vie du Cardinal , Lib. II. c. 8.

1626. sur la fin du mois de Mai, sous prétexte d'indisposition.

De là il écrivit au Roi , * pour le supplier de lui permettre de se retirer de la Cour , & lui fit représenter , „ qu'en n'ayant „ eu jusqu'alors d'autre passion , en le servant , que la gloire de Sa Majesté , & le „ bien de l'Etat , il avoit un extrême déplaisir de voir la Cour partagée , & toute la France menacée d'embrasement , „ à son occasion : Que la vie ne lui seroit „ d'aucune considération , toutes les fois „ qu'il s'agiroit de l'employer , pour le „ bien de sa Couronne ; mais qu'il lui „ fâchoit de se voir en danger continuel „ d'être assassiné à la Cour , comme il lui „ étoit presque inévitable , étant tous les „ jours environné de personnes qu'il ne „ connoissoit pas : Que si néanmoins Sa „ Majesté vouloit qu'il continuât de la servir , avec le même danger , il s'y résoudroit aveuglément , puis qu'il faisoit „ profession de n'avoir autre intérêt que „ ceux de l'Etat , ni d'autre volonté que „ celle du Roi : Mais que l'opinion qu'il „ avoit que le Roi ne prendroit pas plaisir à lui voir terminer sa vie , par une „ mort si peu honorable , à laquelle „ même il ne pourroit pas être exposé , „ que l'Autorité Royale ne fût blessée , „ lui donnoit la hardiesse de supplier Sa „ Majesté de trouver bon , qu'il s'éloignât „ de la Cour , & qu'il ruinât par sa retraite , le dessein des Mécontents , en leur

ôtant

* Aubery , Vie du Card. Liv. II. c. 8.

„ôtant le prétexte qu'ils avoient pris d'a- 1626.
 „battre sa trop grande faveur.

Le Cardinal écrivit la même chose à la Reine-Mere, & la supplia de lui obtenir cette grace du Roi, „qu'on lui devoit, „disoit-il, d'autant moins refuser, qu'il „craignoit que ne ménageant pas mieux „sa santé, qu'il n'avoit fait jusqu'alors, „elle ne lui permettroit pas encore long- „temps de vaquer aux affaires. Mais cette demande, qui se faisoit, après avoir donné l'alarme au Roi, par la découverte de la Conspiration du Maréchal d'Ornano, n'étoit que pour tromper le Peuple, & lui faire accroire, que le Cardinal étoit l'homme du Royaume le plus exempt d'ambition, quoi que ses ennemis l'accusassent du contraire. Le Roi, qui trembloit de tomber entre les mains de son Frere, qu'il avoit plusieurs fois maltraité, n'avoit garde de se défaire du Cardinal, dans cette conjoncture. Il lui écrivit donc une Lettre de sa propre * main, concertée avec la Reine-Mere, qui avoit encore plus besoin du Cardinal que le Roi, & par laquelle Sa Majesté prioit ce Prélat, de ne penser pas à la retraite. Le Roi lui disoit, que son service lui avoit toujours été infiniment utile, mais qu'il étoit à présent nécessaire à l'Etat, & que sans l'appui de son Ministère, tous les intérêts de la Couronne couroient risque d'être ruinez : Qu'il lui promet-

N 2 toit

* Dattée de Blois du 9. de Juin. Siri Mem. Rec. T. VI. p. 151.

1626. toit sa protection contre le Duc d'Anjou, & contre tous les Princes, & tous les Seigneurs : Que comme il lui avoit découvert, par le passé, le mal qu'on disoit de lui, désormais il lui diroit aussi toutes les calomnies qu'il en entendroit dire, avec les noms des Calomniateurs, sans exiger de lui aucune justification ; étant trop convaincu de sa fidélité, par ses services.

Dans le même temps, on commença à découvrir plus clairement les desseins des Mécontents, par le moyen de *Henry de Tallrand, Marquis de Chalais*, Maître de la Garderobe. * On dit qu'entre neuf personnes, des amis du *Duc d'Orleans*, & du *Maréchal d'Ornano*, il s'étoit tenu un conseil, dans lequel il avoit été résolu d'aller assassiner le Cardinal à *Fleury*, où il étoit alors. Le Marquis de Chalais, qui étoit l'un des neuf, fit confidence de ce dessein au *Commandeur de Valençay*, qu'il ne put gagner. Au contraire, le Commandeur le censura âprement, de ce qu'étant Domestique du Roi, il osoit faire une entreprise de cette nature, contre le premier Ministre. Il ajouta, qu'il l'en devoit aller avertir, & que s'il ne le faisoit pas, il l'iroit lui-même déceler. Intimidé par les menaces de Valençai, il consentit à cela ; ils partirent tous deux, pour aller à *Fleury*, & *Chalais* déclara au Cardinal une partie de ce qu'il sçavoit. Il lui dit, que Monsieur devoit feindre de vouloir
venir

* *Bassomp. Mem. T. II. p. 362.*

venir dîner à Fleury , & qu'il enverroit
dès le matin ses Officiers , en apparence 1626.
pour lui préparer son dîner, mais dans le
fonds pour s'y trouver le plus fort. Le
Cardinal remercia le Marquis & le Com-
mandeur, & les pria d'aller dire la même
chose au Roi, à Fontainebleau. Ils y fu-
rent à l'instant, & à onze heures du soir,
le Roi ordonna à trente de ses Gendar-
mes, & à autant de Chevaux-Legers, de
se rendre incessamment à Fleury , pour
faire ce que le Cardinal leur ordonne-
roit. La Reine-Mere y envoya aussi tous
ses Officiers, pour l'assister dans cette oc-
casion.

Il arriva en effet que , comme Chalais
l'avoit dit , sur les trois heures du matin
les Officiers de Monsieur arriverent à
Fleury, comme pour lui apprêter son dî-
ner. Dés-lors le Cardinal leur céda son
Logis, & s'en alla bien accompagné à
Fontainebleau , où il se rendit droit à la
Chambre de Monsieur, qui se levoit, &
qui fut extrêmement surpris de le voir.
Il fit des reproches au Duc d'Anjou , de
ce qu'il ne lui avoit pas fait l'honneur de
lui commander de lui faire apprêter à dî-
ner, & dit qu'il l'auroit fait le moins mal
qu'il auroit pû ; mais qu'il avoit remis la
Maison à ses Gens, dès qu'ils avoient pa-
ru. Les ennemis du Cardinal ne pou-
voient comprendre , comment il avoit
découvert l'entreprise qui s'étoit faite
contre lui, parce qu'ils ne croyoient l'a-
voir confiée qu'à des personnes dont ils
N 3 étoient

1626.

étoient affurez. Le Cardinal disoit en avoir appris les premières nouvelles des Pais étrangers, mais apparemment pour cacher celui, qui avoit décelé les autres. * Il lui ordonna même, & lui fit commander par le Roi, de feindre d'être dans la même disposition qu'auparavant, pour mieux découvrir les desseins des ennemis de ce Ministre ; § mais Chalais les trompa une seconde fois, il avoua à ceux qui avoient formé le dessein de faire périr le Cardinal, que c'étoit lui qui l'avoit découvert, de crainte que Valençai ne le prévint ; & leur promit d'être plus fidèle à l'avenir, leur donnant cet aveu de sa faute, pour marque de sa sincérité.

Ainsi la partie ne se rompit pas pour cela, & l'on en accusoit, outre le Duc d'Anjou, diverses personnes du premier ordre, comme le Comte de Soissons, le Duc de Longueville, le Duc de Vendôme, le Grand-Prieur de France, la Duchesse de Chevreuse, le Duc d'Espernon, le Marquis de la Valette, & plusieurs personnes de moindre qualité.

Peu de temps après, la Cour étant allée à Blois, Chalais, dont la Chambre étoit contiguë à l'Appartement de Gaston, eut avec lui plusieurs Conférences, dans le Cabinet de ce Prince, pendant la nuit, & le Cardinal ne manqua pas d'en être averti. Le Grand-Prieur, qui étoit de

* *Mem. d'Aub. T. I. p. 284. dans le Procès de Chalais.*
 § *Mem. de Bassomp. T. II. p. 364.*

de la partie , voyant que depuis la première imprudence de Chalais , l'affaire étoit découverte , affecta de faire de grands complimens au Cardinal , incomparablement plus fin que lui. Ce Prélat le recevant toujours parfaitement bien , & feignant d'être entièrement dans ses intérêts , le Grand Prieur le crut si fort de ses amis , qu'un jour il le pria de lui faire avoir la Charge d'Amiral de France , qui étoit au Duc de Montmorenci. Le Cardinal feignit d'y avoir pensé de lui-même , & dit qu'il en feroit parler à Montmorenci , ou qu'il feroit en sorte que le Roi la supprimât , & qu'il en donnât l'exercice au Grand-Prieur , par commission. Il ajouta , qu'il feroit nécessaire que le Duc son Frere , qui étoit en son Gouvernement de Bretagne , vint à la Cour , pour en remercier le Roi avec lui. Le Duc de Vendôme , qui n'aimoit point le Cardinal , & qui connoissoit son esprit vindicatif , n'avoit pas voulu venir à la Cour , de peur qu'il ne lui jouât quelque pièce ; & le Cardinal , résolu de lui faire ôter son Gouvernement , cherchoit les moyens de l'en faire sortir , ou par force , ou par adresse , lors que cette occasion s'en présenta. Le Grand-Prieur , craignant néanmoins pour la personne de son Frere , & ne pouvant le faire résoudre à venir à la Cour , sans quelque sûreté , fut demander au Roi , s'il pouvoit s'y rendre sans danger , à cause des bruits qui couroient , qu'il étoit de la Conspiration

1626.

d'Ornano ; & le Roi lui répondit d'une manière équivoque, en lui disant, qu'on ne feroit pas plus de mal à son Frere qu'à lui. Ce Prince, qui se laissoit duper à ses Ministres, étoit néanmoins assez dissimulé, lors que ceux qui étoient en possession de son esprit, lui représentoient qu'il le falloit être.

Le Grand-Prieur, trompé par cette réponse équivoque, dictée peut-être par le Cardinal, qui étoit un grand Maître en ces sortes de choses, alla querir le Duc son Frere en Bretagne, & ils vinrent en poste à la Cour, qui étoit alors à Blois, * au commencement de Juin. Le Duc trouva le Roi, qui se promenoit dans le Jardin, & lui dit en l'abordant, qu'au premier signe de Sa Majesté, il étoit venu se jeter à ses pieds, pour l'assurer de son obéissance, & lui dire, qu'il n'auroit jamais d'autres desseins, ni d'autres volontez, que celles de lui rendre ses très-humbles services. Le Roi, en lui mettant la main sur l'épaule, lui dit, qu'il avoit eu beaucoup d'impatience de le voir, & l'invita à venir le lendemain à la chasse. Mais le Duc s'en excusa, sur ce qu'il étoit fatigué, pour être venu de Bretagne en poste. Les deux Freres furent logez en deux Chambres du Château, & le lendemain ils reçurent & rendirent des visites, sans se douter du tour qu'on leur alloit jouer. Ils furent tous deux ar-

rêtez

* Le 2. jour. Voyez Bassomp. Mem. T. II. p. 365. & Sivi Mem. Rec. T. VI. p. 139.

rétez le jour suivant, à deux heures après minuit, qu'on les fut réveiller, pour les mener au Château d'Amboise, avec sûre garde. Mais lors que la Cour retourna à Paris, on les conduisit de là au Bois de Vincennes. 1626.

Pendant que l'on tramoit cette affaire, le Duc d'Anjou faisoit tout ce qu'il pouvoit, pour obtenir du Cardinal la liberté du Maréchal d'Ornano ; & voyant que toutes ses instances, auprès de ce Ministre implacable, étoient vaines, il délibéra de se retirer de la Cour. Mais ceux, en qui il se confioit, l'en ayant détourné, il envoya *le Président le Coigneux*, qui avoit succédé au Maréchal, auprès de Monsieur, mais qui dépendoit alors bien plus du Cardinal que de lui, à ce Prélat, pour lui demander de sa part quatre choses. La première étoit, que l'on arrêtât les procédures, que l'on faisoit contre le Maréchal d'Ornano ; la seconde, que le Roi augmentât de cent mille francs la dépense de la Maison de Monsieur ; la troisième, que ce Prince pût se marier à qui & quand il lui plairoit ; la quatrième, que dans un mois on lui donnât sûreté, qu'on lui accorderoit au plutôt son appanage. Le Cardinal, après s'être bien fait presser, accorda ces quatre demandes, quoi qu'il dît qu'elles étoient exorbitantes, mais à dessein de n'en tenir que ce qu'il trouveroit à propos. Il ajouta, qu'il serviroit toujours Monsieur, autant qu'il lui seroit possible, & qu'il lui

2626. feroit voir clairement , qu'il n'avoit jamais rien fait que pour son service. Le Duc d'Anjou fit remercier le Cardinal, & sembloit être consolé des chagrins qu'on lui venoit de faire ; lors que le Roi envoya l'avertir de l'emprisonnement des Freres de Vendôme , & lui dire que l'on n'en étoit pas venu à cette extrémité, sans de très-fortes raisons. Monsieur, aussi bien que le Comte de Soissons , vivoit avec eux dans une très-grande intelligence , & délibéra une seconde fois de sortir de la Cour ; mais n'ayant aucun refuge assuré , il fallut qu'il attendît qu'il scût , si le Marquis de la Valette voudroit le recevoir dans Metz ; & le Marquis l'ayant refusé, sur ce que le Duc d'Espernon son Pere ne le trouvoit pas à propos, Monsieur demeura à la Cour.

La Cour s'étant renduë à Nantes , le Roi établit une Chambre de Justice, qui fit le procès à Chalais, * & le condamna à perdre la tête. On gronda beaucoup en France , de l'érection d'un Tribunal extraordinaire, pour juger d'un homme, qui étant criminel auroit été condamné dans quelque Parlement que le Roi eût voulu nommer , & qui ne devoit pas être livré à des Juges dépendans du Cardinal , qui étoit sa Partie secrete. Mais le Prélat, en établissant une nouvelle forme de Justice , vouloit faire peur à ceux qui oseroient attaquer sa faveur ; afin qu'on ne s'imaginât pas qu'on pût échapper à sa ven-

* Le 19. d'Août. Voyez Mem. d'Aub. P. I. p. 283.

vengeance , par le moyen des formalitez établies par les Loix , en faveur des innocens. Depuis ce temps-là , les Ministres ont employé plusieurs fois ce moyen , pour perdre ceux qu'ils n'aimoient pas ; & les Rois, sous prétexte que leur Autorité en paroissoit plus grande , ont sacrifié les Loix de leur Royaume à la passion de leurs Favoris.

Un des amis de Chalais , ayant fait confidence au *Comte de Louvigny*, du dessein que Monsieur avoit de sortir de la Cour , & de celui de diminuer la trop grande Autorité du premier Ministre ; * *Louvigny* en colere contre Chalais , qui l'avoit abandonné , dans une querelle qu'il avoit, alla tout déclarer au Roi, & lui dit peut-être bien des choses qu'il ne sçavoit point. On dit même qu'il assura que Chalais, qui étoit Maître de la Garderobe du Roi, devoit , par ordre de Monsieur , empoisonner une des chemises de Sa Majesté. Il n'y avoit point d'apparence que cela fût véritable , le Duc d'Anjou étant d'un naturel doux & timide ; mais on voulut épouventer le Roi, pour l'irriter plus facilement contre tous ceux qui n'étoient pas d'humeur de plier sous l'Autorité du Ministre. Il est vrai, que le Duc timide & changeant, fit une Déclaration à Nantes , du 11. d'Août, où il accusa Chalais de lui avoir conseillé de se retirer de la Cour , & de lui avoir voulu donner les moyens de le faire ;

N. 6. . . . bassesse

1626.

basseffe qu'il commit plus d'une fois en sa vie, comme on le verra par la suite de cette Histoire. On le pouvoit accuser, avec raison, de manquer de fermeté, & d'abandonner ceux qui l'avoient servi, pour se tirer d'affaires ; mais pour des crimes atroces, il n'y a gueres d'apparence, qu'il en fût capable. Quoi qu'il en soit, Chalais ayant été pris, avec divers papiers, & divers témoins, qui déposèrent contre lui, il soutint qu'il n'étoit rentré dans la Faction, qui se formoit contre le Cardinal, que pour servir ce Prélat, qui le lui avoit ordonné. Mais comme il servoit fidèlement le Parti de Monsieur, il tâchoit de tromper le Ministre, pour en tirer quelque récompense, pendant qu'il seroit en état d'en donner. Chalais n'avoit d'abord rien voulu dire au Garde des Sceaux, Chef de la Chambre de Justice ; mais le Cardinal lui ayant parlé, il dit tout ce qu'il sçavoit des desseins des Mécontents. * Le bruit courut, que ce Prélat lui promit sa grâce, & des récompenses, s'il découvroit non seulement tout ce qui étoit venu à sa connoissance ; mais encore s'il déposoit certaines choses qu'il lui dit ; & qu'il lui manqua de parole, après en avoir tiré ce qu'il vouloit.

Monsieur étant raccommodé avec la Cour, on parla de son mariage avec Mademoiselle de Montpensier. Il y avoit eu de

* Voyez Siri T. VI. p. 150. 159. Mem. d'Auberg. T. I. p. 287.

de grandes intrigues , pour l'en détourner , & pour porter le Roi & la Reine à empêcher ce Mariage. Mais la Reine-Mere & le Cardinal le souhaitant , on en vint enfin à la conclusion. La Reine * craignoit que Monsieur venant à avoir des enfans , on ne la méprisât ; & l'on dit même que le Maréchal d'Ornano lui avoit dit , que si le Roi mouroit , le Duc d'Anjou la pourroit bien épouser. On avoit même parlé , de faire déclarer le Roi impuissant , de le mettre dans un Monastère , & de donner Gaston à la Reine , sans attendre sa mort. On avoit § aussi fait entendre au Roi , par le moyen de *Tronson* , de *Marsillac* , & de *Sauveterre* , & même de *Baradas* , Favori du Roi , mais qui ne se mêloit d'aucunes affaires d'Etat , que Monsieur étant marié à une riche Héritière , alliée avec la Maison de Guise (car sa Mere, *Catherine-Henriette de Joyeuse* , avoit épousé le Duc de Guise en secondes nûces) & ayant un Appanage considérable , son Autorité deviendrait si grande à la Cour , sur tout s'il avoit des enfans , que l'on rechercheroit sa faveur , plutôt que celle de Sa Majesté , qui n'en avoit point , & dont la santé étoit foible , au lieu que son Frere étoit de très-bonne complexion. Ces discours avoient fait tant d'impression sur le Roi , que le P. *Suffren* , Confesseur de la Reine-Mere , l'étant allé voir un jour dans son Cabinet , ce Prince tout triste , lui

* *Siri* , *Ibid.* p. 155. § *Ibid.* p. 157.

1626.

lui jetta les bras au col ; & se mit à lui dire , qu'il voyoit bien que sa Mere ne pouvoit pas oublier ce qui s'étoit passé à l'égard du Maréchal d'Ancre ; & qu'elle avoit plus d'amitié pour Monsieur que pour lui , puis qu'elle lui procuroit des avantages si considérables. Le P. Suffren tâcha de désabuser le Roi , & de lui faire comprendre , que ce mariage étoit pour le bien de l'Etat , & pour le service de Sa Majesté , mais il ne fut pas possible de lui ôter d'abord tous ses soupçons. Dans cette conjoncture , la Reine-Mere craignit d'être encore une fois éloignée des affaires , & le Cardinal d'être envoyé à Rome ; de sorte qu'ils firent tout ce qu'ils purent , pour sçavoir qui avoit jetté ces soupçons dans l'esprit du Roi , car le bon Prince étoit presque incapable de s'affermir lui-même dans aucune pensée. Enfin la Reine-Mere , obtint du Roi , à force de larmes , qu'il lui diroit ceux qui l'avoient mise si mal dans son esprit. Il les nomma donc , excepté Baradas , & ils furent à l'instant chassés de la Cour.

Le Roi étant apaisé , on conclut le mariage de Monsieur , avec Mademoiselle de Montpensier , le 5. d'Août , & il fut bien-tôt après consommé. Le Roi lui * donna , en considération de ce mariage , les Duchez d'Orleans , & de Chartres , avec la Comté de Blois , ce qui fit qu'on l'ap-

* Voyez les Lettres du Roi , données à Nantes au mois de Juillet , dans la suite de la Rebellion de France , sur cette année p. 467.

l'appella depuis *Duc d'Orleans*. Il y joignit depuis la Seigneurie de Montargis, pour en jouir jusqu'à la concurrence de cent mille livres. Monsieur eut encore un Brevet d'une pension annuelle de cinq cens soixante mille livres, à prendre sur les Finances Royales de l'Orleanois. Les parties casuelles, pour la nomination des Offices vacans, dans les Terres de son Appanage, montoient à six cens vingt mille livres par an ; de sorte qu'il avoit plus d'un million de livres de revenu. Son Epouse lui apporta la Souveraineté de Dombes, & les Duchez de Montpensier, & de Chatelleraud, avec plusieurs autres belles Terres, qui lui faisoient trois cens trente mille livres de rente. Avec des revenus si considérables, Monsieur ne pensa plus qu'à se plonger dans les plaisirs, & parut avoir oublié tout le passé.

Aussi il n'y eut que lui, d'entre les ennemis du Cardinal, qui sortît de la Conspiration, sans desavantage. La Duchesse de Chevreuse, dont le Marquis de Chalais étoit amoureux, & dont il étoit aussi favorisé, accusée d'avoir détourné Monsieur de se marier, & de lui avoir conseillé de sortir de la Cour, fut releguée en Lorraine. Le bruit * courut que le Cardinal aimant aussi cette Dame, & ne pouvant souffrir de voir son Rival mieux traité que lui, avoit fait périr l'un, & chasser l'autre de la Cour, plus par jalousie, que pour les crimes qu'on leur imputoit.

Avant

1626.

Avant que la Cour partit de Nantes, le Roi fit venir la Reine en Conseil, & après lui avoir reproché qu'elle pensoit à un second Mari, lui fit lire la déposition de Chalais, où il étoit dit, que l'on avoit parlé de faire mettre le Roi dans un Convent, de le faire déclarer impuissant, & de marier le Duc d'Orleans avec la Reine. Soit que les amis de Gaston eussent en effet tenu de semblables discours, ou que ce fût une fiction, il sembloit qu'on devoit épargner cette honte à cette Princesse, & empêcher que cela ne vint aux oreilles du Roi. Mais ce n'étoit pas l'intérêt du Cardinal, à qui il étoit avantageux que le Roi se défiât de ses plus proches, & qu'il les maltraitât; parce qu'après cela, il n'y avoit plus que ce Prélat, en qui il pût se fier.

Le Comte de Soissons, qui étoit accusé, entre autres choses, d'avoir conseillé à Monsieur, de se retirer à la Rochelle, & de se mettre à la tête du Parti Huguenot, n'osa pas demeurer plus long-temps à Paris, où il étoit. Il prit le chemin d'Italie, & en demanda, en même temps, permission au Roi, qui aima mieux le voir éloigné de la Cour, qu'auprès du Duc d'Orleans. Il étoit aisé, sous ce prétexte, de le tenir loin, autant que l'on voudroit, comme on avoit fait depuis peu, à l'égard du Prince de Condé, qui n'étoit point encore revenu à la Cour, quoi qu'il eût vû le Cardinal, dans sa Maison de Limours.

Dans

Dans * le même temps, on publia à la Cour la mort du Maréchal d'Ornano, qui étoit décédé au Bois de Vincennes, après quelques jours de fièvre maligne. Les ennemis du Cardinal, qui l'accusoient de ne faire scrupule de rien, firent courir le bruit qu'on l'avoit empoisonné; quoi que les Médecins & les Chirurgiens assurassent, qu'il étoit mort de fièvre. Avant que de prendre le Viatique, & dans un état où il n'y avoit point d'espérance qu'il en revînt, il fit un discours sur la cause de son emprisonnement, & jura, sur le salut de son ame, que le Duc d'Orleans n'avoit jamais pensé à quoi que ce soit contre la Personne du Roi, & qu'aucun de ceux, qui étoient dans sa confiance, ne lui avoient donné de semblables conseils : Que seulement le Duc d'Orleans, se voyant entièrement exclus du Gouvernement, qui étoit passé entre les mains du Cardinal, on avoit cherché les moyens de diminuer l'autorité excessive de ce Ministre, pour en donner quelque partie à Monsieur : Que tout ce qu'on disoit de plus étoit faux, ou n'étoit pas venu à sa connoissance. Ensuite, il communia, & expira peu de temps après.

Cependant les dépositions de Chalais en disoient beaucoup plus, & le Cardinal publioit, § que si les Conspirez eussent

* Le 4. de Septembre. Voyez Siri Mem. Rec. T. VI. p. 159.

§ Ibid. p. 148.

1626.

sent eu quelques mois de temps davantage, ils étoient assez forts pour ôter la Couronne au Roi, comme ils en avoient formé le dessein. En se plaignant un jour au Cardinal Spada, de la peine que le Ministère lui donnoit, il lui dit, entre plusieurs autres choses, „ que la Reine-Mere & lui, „ ne cessioient de recommander au Roi, „ de faire avec plus de soin le devoir d'un „ bon mari, s'il vouloit mettre le Royaume en repos : Que le Roi faisoit en „ effet ce qui lui étoit possible, vû l'avefion naturelle qu'il avoit pour cela, & „ le dégoût que lui donnoit la vanité de la „ Reine, augmentée par quelques personnes, qui étoient auprès d'elle : Que le „ Duc d'Anjou, qui donnoit tant de peine au Roi, pourroit bien être arrêté, „ en le mettant en prison; mais qu'outre „ que la Reine-Mere y avoit trop de répugnance, cela étoit dangereux dans „ un Royaume, comme celui de France, „ & dans un temps auquel il y avoit un „ Roi jeune, d'un esprit médiocre, & „ destitué d'enfans. Il se plaignoit aussi du peu de générosité du Roi, qui ne lui avoit presque rien donné, quoi qu'il sçût que le Cardinal n'avoit que cinquante mille écus de revenu, & qu'il en dépensoit le double; mais il se loüoit de la générosité de la Reine-Mere, qui sçachant qu'il étoit endetté, avoit payé une partie de ses dettes, sans lui en rien dire.

Avant que le Roi quittât la Bretagne,
pour

pour retourner à Paris , il fit tenir les
 Etats de la Province ; de qui il ôta le
 Gouvernement au Duc de Vendôme, &
 le donna au Maréchal de Themines. *
 Un des Panégyristes du Cardinal de Ri-
 chelieu , remarque que ce fut lui , qui
 proposa le premier le Maréchal au Roi,
 quoi qu'il eût peu de sujet d'aimer le nom
 & la Famille de Themines; parce que le
 Fils du Maréchal avoit tué , comme je
 l'ai dit, le Frere aîné du Cardinal , il y
 avoit quelques années. Mais de l'hu-
 meur dont étoit le Prélat , il y a grande
 apparence , que quelque bassesse du Ma-
 réchal lui avoit gagné sa faveur ; car pour
 peu qu'il lui eût été suspect, il ne l'auroit
 pas mieux traité que tant d'autres , qu'il
 privoit de leurs Emplois , sur le moindre
 soupçon qu'il eût d'eux.

La Cour étant de retour à Paris , elle
 scût que le Roi de la Grande Bretagne,
 avoit chassé les Domestiques François de
 la Reine ; * & elle fut obligée d'envoyer
 à Londres le Maréchal de Bassompierre,
 qui accommoda en quelque sorte cette af-
 faire. C'est à quoi je ne m'arrêterai pas,
 pour continuer à rapporter ce qui regarde
 plus particulièrement le Cardinal de Ri-
 chelieu. Je dirai néanmoins auparavant,
 que le Connétable de Lesdiguières mou-
 rut , au commencement de Novembre,
 âgé de plus de quatre-vingts ans , & laissa
 de

* Anbery , Vie du Card. Liv. I. c. 9.

§ Le 28. de Septembre. Voyez ses Memoires T. II. &
 son Ambassade d'Angleterre.

1626. de très-grandes richesses au Maréchal de Crequi son Gendre ; & qu'environ le même temps , Baradas fut disgracié , & que *S. Simon* , qui avoit aussi été Page de Sa Majesté , lui succéda dans la faveur , mais sans se mêler du Gouvernement , non plus que lui.

Le Cardinal ayant offensé tous les Princes du Sang , & s'étant attiré la haine des Seigneurs les plus qualifiez du Royaume , par sa manière haute & fière de gouverner tout , sous le Nom du Roi , à qui il étoit désormais inutile de s'adresser pour quoi que ce soit , sans le consentement du Ministre ; il avoit sujet de craindre , non seulement pour son Autorité , enviée de tous les Grands , mais encore pour sa vie. Comme il n'avoit égard à rien , quand il vouloit nuire , assuré de faire tout approuver par le Roi ; il pouvoit aisément arriver , que ses ennemis prendroient des voyes , pour le perdre , qui ne seroient pas conformes aux formalitez de la Justice. Il fit donc en sorte , que le *Cardinal Spada* parla au Roi du danger , où étoit le premier Ministre , si Sa Majesté ne pourvoyoit à sa sûreté. Le Roi qui sçavoit que Spada n'étoit pas ami de Richelieu , fut surpris de ce bon office , & admira la vertu de ce Prélat , qui sçavoit changer la haine , qu'on lui portoit , en amitié. Il lui donna , peu de jours après , cinquante Arquebusiers à cheval , pour le garantir des entreprises , que l'on pourroit faire contre sa personne.

ne. Une autre fois, il dit en présence de la Reine sa Mere, & du Duc d'Orleans, 1626; que sçachant * que la vie du Cardinal étoit en danger, il lui vouloit donner une Garde réglée, & à cause du mérite de ce Prélat, & pour le besoin que l'Etat avoit de lui. Le Cardinal, qui étoit ravi de cela, se mit à remercier le Roi, & à le prier de ne le pas faire, mais du ton que l'on prend, lors que l'on veut être refusé. Il ajoûtoit, pour mieux engager le Roi à ne recevoir pas ses excuses, „ que „ quand même il perdrait la vie, comme „ il l'auroit perduë pour le service de Sa „ Majesté, sa mort seroit glorieuse, & „ qu'il vivroit dans le souvenir du Roi, „ ce qui le consolait de tout ce qui lui „ pouvoit arriver. Mais le Roi ayant redit qu'il le vouloit, le Cardinal se disposa humblement à avoir des Gardes, aussi bien que Sa Majesté.

Le Roi lui ordonna encore, pour plus grande sûreté, que personne n'allât importuner le Cardinal d'affaires particulières, & que pour les publiques, on parlât d'abord à quelque autre Ministre, afin que s'il falloit que le Cardinal en fût informé, il donnât un ordre par écrit, pour faire voir au Capitaine des Gardes de ce Prélat, qui ne laisseroit entrer que ceux qui en apporteroient. On couvroit ces précautions du prétexte du peu de santé dont le Cardinal jouissoit, & qui ne lui permettoit pas d'employer la plus grande partie

* *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 169.*

1626. partie du jour à donner audience à tous ceux qui la demandoient ; parce qu'après cela , il falloit qu'il travaillât la nuit aux affaires du Roi , & qu'ainsi il ne pouvoit avoir aucun repos. Sa Majesté entendoit donc , qu'il vacât uniquement aux affaires d'Etat , sans être distrait par d'autres occupations qui étoient au dessous de lui.

Pendant ces broüilleries de la Cour, le Cardinal ne laissoit pas d'avoir soin des affaires étrangères. Quoi que l'on eût conclu le Traité de Monzon , il n'étoit pas encore executé , & les Grisons étoient si peu satisfaits , qu'on ne sçavoit comment faire , pour venir à l'exécution ; sur tout en ce qui regardoit la restitution des biens Ecclésiastiques , parce que l'Evêque de Coire avoit possédé une grande partie des Vallées , dont il s'agissoit , & on ne les pouvoit ôter à ceux , qui en étoient en possession , sans faire un très-grand nombre de mécontents. L'exercice du Calvinisme , qui se trouvoit défendu dans la Valteline , n'étoit pas non plus une petite affaire ; parce que l'on en chassoit ainsi quantité de Grisons Calvinistes , qui y avoient des Terres. * Il nâquit encore de grandes difficultés , touchant la manière de démolir les Forts , & les Ministres des deux Couronnes se plaignoient réciproquement des longueurs que l'on y apportoit de part & d'autre : Le Marquis de Mirabel faisoit
sur

* *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 172. & suiv.*

sur tout de grandes plaintes , de ce qu'il falloit aller sept ou huit lieues loin de Paris , pour voir le Cardinal ; & que sans cela il étoit inutile de parler aux autres Ministres, qui ne faisoient rien sans lui. Enfin les deux Couronnes consentirent, que l'affaire se traitât à Rome, entre les Ambassadeurs & les Ministres du Pape , & les Comtes de Bethunes & d'Ognate convinrent enfin, par un * Ecrit daté du 11. de Novembre 1626. de la manière dont les Forts seroient démolis , dès qu'on les auroit remis entre les mains du Pape.

Le Roi approuva cet Ecrit , mais il donna ordre au Marquis de Cœuvres, avant que de l'exécuter , de régler la somme que ceux de la Valteline devoient payer tous les ans aux Grisons, pour l'entretien des Troupes nécessaires à la conservation de ce Pais-là. Cœuvres fit ce qu'il pût, pour en faire convenir les Grisons & ceux de la Valteline ; mais les premiers ne voulurent jamais y entendre, de peur qu'en traitant avec leurs Sujets, ils ne parussent accepter le Traité de Monzon. Ils se croyoient principalement lésés , en ce qu'il étoit permis à ceux de la Valteline d'élire leurs Gouverneurs, & leurs Magistrats. Mais comme, dans le fonds , la France se mettoit peu en peine de l'intérêt des Grisons, Cœuvres eut ordre de traiter avec l'Ambassadeur d'Espagne de cette somme, qui fut

* Voyez-le dans Siri. Ibid. p. 177.

1626. fut réglée à vingt-cinq mille écus, par un Traité signé le 22. de Décembre, & ratifié des deux Rois, & de ceux de la Val-teline, quoique les Grisons refusassent de l'approuver. C'est ainsi que les grandes Puissances font aux petites, ce qu'elles appelleroient violer le Droit des Gens, si on entreprenoit de le leur faire.

On envoya, cette même année, des Ambassadeurs en Piémont & à Venise, pour communiquer à la République & au Duc de Savoye, le Traité de Monzon, & pour les appaiser, autant qu'il seroit possible. Bullion fut envoyé en Savoye, où il tâcha d'appaiser Charles-Emanuel, en lui représentant, entre autres choses, que le Roi avoit entendu, qu'il fût compris dans le Traité de Monzon; & que pour lui faire voir la considération que Sa Majesté avoit pour Son Altesse, Elle étoit prête d'accorder à sa Maison les honneurs & les Titres qu'elle souhaiteroit. On sçavoit que le Duc aspirait au Titre de *Roi de Cypre*, & l'on vouloit amuser ce Prince par cet honneur chimérique; parce qu'on n'avoit rien de réel à lui donner. La République de Venise, qui a possédé la dernière cette Isle, avant qu'elle tombât entre les mains des Turcs, s'y opposoit. C'est ce qui fit que le Duc prit quelque temps, pour y penser. Bullion traita aussi d'une suspension d'armes, entre le Duc & les Genoïs, & convint de remettre le différend, qu'il avoit avec cette République, au jugement de quelques Arbi-

Arbitres. On proposa de choisir pour cela quelques Conseillers d'un Parlement de France, & du Sénat de Milan, ou de s'en remettre à l'Empereur ; mais le Duc de Savoye n'accepta ni l'un, ni l'autre de ces partis. Il y eut diverses négociations là-dessus, pendant le reste de l'année, qui n'aboutirent à autre chose, qu'à faire comprendre au Duc, que ses intérêts n'étoient pas extrêmement chers à la France.

Châteauneuf fut à Venise, * pendant que Bullion étoit en Piémont, & s'y étant informé des droits que la République prétendoit avoir sur le Royaume de Cypre, on l'en instruisit, sans vouloir mettre néanmoins cette affaire en compromis. Son principal dessein étoit, de faire approuver aux Venitiens le Traité de Monzon ; sur lequel le Sénat fit diverses remarques, comme pour les intérêts du Roi, & des Conféderez. Châteauneuf ayant aussi offert à la République, de lui assurer le passage de la Valtelline, si elle en avoit besoin, pendant dix ans ; & de faire une Ligue, pour le fermer à la Maison d'Autriche, avec les Suisses & les Grisons, & même la Savoye, si elle y vouloit entrer ; elle ne répondit qu'en termes généraux, pour ce qui regardoit la seconde chose ; & elle accepta la première, avec plaisir, mais elle eût souhaité que ce fût pour toujours, ou au moins pendant la vie de Louis

1626. XIII. Le Roi entendoit , en accordant par un Ecrit ce passage par la Valteline , d'y marquer que c'étoit sans déroger au Traité de Monzon ; mais la République ne vouloit pas que l'on fit mention d'un Traité , où elle n'avoit eu aucune part ; & elle souhaitoit , de plus , que les Grisons ratifiaissent la promesse du Roi. Après quelques difficultez , Châteauneuf accorda ce que la République souhaitoit , par un Ecrit signé du 21. d'Août 1626. & approuvé ensuite du Roi. La Cour de France essaya néanmoins auparavant de le faire changer , en cas qu'on le pût obtenir de la République ; mais comme il fut impossible de la fléchir , le Roi envoya enfin une ratification pure & simple.

Châteauneuf , en partant de Venise , prit le chemin de la Valteline , pour y faire exécuter , avec Cœuvres , le Traité de Monzon ; & la première chose qu'ils firent , fut de régler ce que les Habitans de la Valteline devoient payer aux Grisons , ce qui fut réduit , comme on l'a déjà dit , à vingt-cinq mille écus.

1627. Ils traiterent ensuite avec D. Gonzalés de Cordouë & *Torquato Conti* , qui commandoit les Troupes du Pape , après le Marquis de Bagni , du jour , & de la manière de la démolition des Forts ; & * convinrent de deux Articles , dont l'un regardoit l'inventaire de l'Artillerie , des Munitions , & des Vivres , qui avoient été

* Le 21. de Janvier.

été mis en dépôt entre les mains de Sa Sainteté ; & l'autre la Quittance générale que l'on en devoit donner au Pape. Peu * de semaines après , on commença à démolir les Forts , & l'on y employa un si bon nombre de gens du Pais , que dans cinq ou six jours ils furent entièrement rasez. Après cela , Cœuvres fit payer ce qui étoit dû aux Régimens de Suisses & de Grisons qu'il avoit , & le Marquis de *Feuquières* remena en France les Troupes Françoises. Cœuvres, pour récompense des services , qu'il avoit rendus à la Couronne, reçût enfin la Patente de Maréchal de France, & on le nomma depuis *le Maréchal d'Estrées*, du nom de sa Maison. Avant que de revenir à la Cour, il installa *Mesmin*, dans l'Emploi d'Ambassadeur Ordinaire du Roi Très-Chrétien , auprès des Grisons , pour les aider de ses conseils, & faire en sorte qu'ils eussent soin de bien garder le passage de la Valteline.

Les Grisons, à qui l'on avoit fait d'abord de grandes promesses , & que l'on avoit enfin dépouillez d'une partie considérable de leurs droits , sur la Valteline, ne purent digérer les Articles du Traité de Monzon, quoi que l'on pût faire pour les porter à l'accepter. Ils résolurent d'envoyer des Députez à la Cour , malgré toutes les remontrances du Maréchal d'Estrées & de Mesmin , pour remercier le Roi du secours qu'il leur avoit envoyé,

1627. & en même temps lui représenterent le tort qu'on leur avoit fait, par le Traité de Monzon.

Un peu auparavant, Châteauneuf étoit parti pour la Suisse, avec ordre de proposer trois choses aux Cantons. La première étoit, qu'ils approuvassent le même Traité ; la seconde, qu'ils confirmassent la résolution qu'ils avoient prise, de ne laisser pas passer des Troupes Allemandes pour l'Italie, ou au moins qu'ils limitassent la Ligue de Milan, en ne permettant le passage à aucunes Troupes d'Allemagne, qu'en cas que ce Duché fût actuellement envahi. La troisième étoit, que les Cantons s'unissent avec la France, les Venitiens, & les Grisons, pour faire observer le Traité, & pour garder le passage. On convoqua, à l'instance de Châteauneuf, à Soleurre, une Diète générale de tous les Cantons, & de leurs Alliez. Il tâcha de persuader aux Catholiques, qu'ils avoient sujet d'approuver le Traité, puis que la Religion Catholique avoit été rétablie par-là dans la Valteline ; & aux Protestans, parce que les Grisons étoient rentrez dans la possession de ce Pais-là.

Mais les Grisons avoient aussi envoyé un Député à la Diète, pour s'opposer à l'approbation du Traité de Monzon, & prier les Cantons, de joindre quelqu'un de leur Corps à la Députation, qu'ils avoient dessein d'envoyer à Paris, pour représenter au Roi leurs Grieffs, qui se rédui-

réduisoient à ces trois principaux, I. Que la Religion Protestante se trouvoit bannie de la Valteline, & des Comtez voisins : II. Que leur Souveraineté n'étoit pas assez bien établie dans le Traité : III. Qu'il n'y avoit rien de fait, sans la ratification de l'Empereur, & de l'Archiduc Leopold, qui devoient pour cela annuler quelques Traitez, qu'ils avoient faits avec eux.

Châteauneuf répondit, sur l'Article de la Religion, que l'on n'avoit rien innové en cela, puis que les Grisons en étoient tombez d'accord, par divers Traitez ; & que l'on n'empêchoit point que les Grisons Calvinistes n'allassent dans la Valteline pour leurs affaires. Pour leur Souveraineté, on l'avoit remise, disoit-il, sur le même pied où elle étoit par le Traité de Madrid, & s'ils perdoient quelque chose, cette perte se trouvoit récompensée par une bonne somme d'argent. A l'égard de la ratification du Traité, qu'ils demandoient, tous les Traitez faits depuis l'an 1617. se trouvoient annullez, par les Articles de Monzon ; & le Roi avoit donné ordre à son Ambassadeur en Espagne, de travailler à obtenir, par le moyen du Roi Catholique, ce qu'ils fouhaitoient de la Maison d'Autriche en Allemagne.

Les huit Cantons Catholiques approuverent le Traité, tel qu'il étoit ; & les Protestans donnerent les mains à tout, excepté à l'Article qui concernoit la Re-

3627. ligion. Après cela Châteauneuf retourna en France, n'ayant pas trouvé à propos de presser le second Article de son Instruction, & le troisième étant plein de difficultez. Ainsi l'affaire de la Valteline fut plutôt assoupie, que conclue à la satisfaction des Grisons ; & il n'y eut que les Habitans Catholiques de ce Pais-là, qui penchoient du côté des Espagnols, qui en sortissent avec avantage. Comme ils étoient obligez de cela aux Espagnols, ils demeurèrent plus attachez à l'Espagne qu'à la France ; & les Grisons, au contraire, se trouverent peu satisfaits des François, qui, après des dépenses immenses, ne vinrent pas à bout de fermer le passage de la Valteline à la Maison d'Autriche, comme on le verra dans la suite. Mais les broüilleries de la Cour obligèrent le Cardinal de sortir promptement de cette affaire, à quelque prix que ce fût.

Pour revenir présentement à ce qui se passoit en France, le Roi avoit convoqué une Assemblée de Notables, pour le commencement de Decembre de l'année 1626. Elle s'ouvrit le 2. de Decembre, & finit le 24. de Février de l'année suivante. Outre le Roi, la Reine-Mere & Monsieur, qui en étoit Président, & assisté du Cardinal de la Valette, & des Marshaux de la Force & de Bassompierre ; elle étoit composée du premier & du second Président du Parlement de Paris, des premiers Présidens des huit autres Parlemens du Royaume, des Procureurs Géné-

Généraux, du premier & du second Président des Chambres des Comptes de Paris, de Rouen, & de Dijon, avec leurs Procureurs Généraux, & de ceux des trois Cours des Aides, du Lieutenant Civil de Paris, de six Chevaliers de l'Ordre du S. Esprit, de six du Conseil, & de douze Prélats. Auparavant on avoit accoutumé de convoquer les Etats du Royaume, pour traiter des choses que l'on vouloit proposer; mais le Cardinal, qui sçavoit que dans les Etats, on avoit souvent plus d'égard au bien public, qu'aux desirs des Ministres, n'en voulut jamais convoquer. Les Notables, qui n'avoient d'autorité, que ce que le Roi leur vouloit donner, n'avoient garde au contraire de s'opposer aux Ministres. Dés-lors on commença à nommer *le bien de l'Etat*, non ce qui pouvoit contribuer à la félicité des trois Ordres du Royaume, mais ce qui pouvoit donner moyen au Roi, ou plutôt aux Ministres, d'exécuter les projets qu'ils se proposoient. La Noblesse, ni le tiers Etat, ne formant plus aucun Corps, & le Clergé ne s'assemblant, que sous le bon plaisir du Roi, & des Ministres; on ne pouvoit plus se plaindre du Gouvernement, sans paroître séditieux, & sans être dans l'instant accablé, par l'autorité de ceux que l'on blâmoit; parce qu'aucun Particulier ne pouvoit dire qu'il eût pouvoir de parler au nom de qui que ce soit, ou s'appuyer sur l'autorité d'aucun

1627.

ne Assemblée Politique, puis qu'il ne s'en faisoit plus. Les Rois sont devenus par-là Maîtres absolus des Loix, & leurs Ministres ont été en état de renverser toutes fortes de Privileges, & d'anciens usages, pour faire ce qu'ils trouvoient à propos. C'est aux Politiques à voir s'il est utile qu'il y ait une Puissance dans l'Etat, qui puisse tout faire impunément, & qui ose tout, comme il ne manque jamais d'arriver; ou s'il est mieux, qu'il n'y ait aucune Puissance, qui ne soit limitée par les Loix, & qui n'ose entreprendre que ce qui y est conforme. Quelques personnes croient que l'Autorité sans bornes, prévient toutes fortes de broüilleries; mais quand cela seroit, il y auroit encore plusieurs questions à faire sur cette matière; comme, s'il vaudroit mieux pour tout un Royaume, & même pour tout le genre humain, de vivre dans un esclavage éternel, sous quelque peu de personnes, sujettes à de très-grands défauts, par-là même qu'elles pourroient tout; que de se broüiller quelquefois par des guerres civiles, qui finissent enfin, & qui laissent aux Peuples de grands intervalles de tranquillité? On demanderoit aussi, si la puissance illimitée d'un Monarque lui est plus avantageuse, qu'une Autorité bornée par des Loix équitables; parce qu'on voit souvent que des Monarchies de cette sorte, où les Princes satisfont impunément tous leurs desirs, s'épuisent enfin si fort, qu'outre les miseres infinies que



1627. que le Garde des Sceaux leur feroit entendre plus amplement sa volonté.

Marillac commença par dire , que le Roi les avoit convoquez pour avoir leur avis sur de grandes & importantes affaires de l'Etat , à l'imitation de ses Prédécesseurs , qui tantôt avoient appelé les trois Etats , tantôt des personnes Notables , en moindre nombre. Il se jetta en suite , sur les louanges du Roi , & sur la grace que Dieu lui avoit faite , de découvrir diverses Conspirations , qui s'étoient formées contre son autorité , qu'il avoit rétablie sur leurs ruines. Après cela , il représenta , que les guerres civiles , depuis l'an 1620. avoient consumé des sommes immenses , & qu'il avoit encore fallu secourir , hors du Royaume , les Alliez de l'Etat : Que le revenu ordinaire du Roi ne passant point seize millions de livres , il avoit été obligé d'en dépenser , les dernières années , trente-six à quarante millions ; dont on avoit trouvé une partie par divers moyens , mais que le Roi en devoit encore plus de cinquante : Que pour cela , il avoit résolu de retrancher toutes les dépenses inutiles , & qu'il avoit déjà supprimé les Charges de Connétable , & d'Amiral , dont les gages ne montoient pas à moins , qu'à quatre cent mille livres par an : Qu'il vouloit raser toutes les fortifications inutiles , pour retirer les Garnisons qu'il falloit pour les garder : Qu'il racheteroit aussi son Domaine engagé à bas prix , aussi bien que les

les Tailles , & la Ferme du Sel : Que pour augmenter les revenus de l'État , il vouloit travailler à faire fleurir le Commerce , que les Voisins attiroient entièrement à eux. Enfin , le Garde des Seaux insista sur deux Articles , qui méritoient que l'on fît de nouveaux réglemens ; l'un étoit la mauvaise administration des Finances , & l'autre les fréquentes rebellions. 1627.

Le Maréchal de Schomberg parla après Marillac , & dit entre autres choses , que le Roi vouloit avoir toujours sur pied , trente mille hommes bien payez , & qu'il lui avoit donné des Mémoires , pour trouver des moyens de fournir à cette dépense , lesquels il communiqueroit à l'Assemblée.

Quand il eut achevé de parler , le Cardinal de Richelieu prit la parole , & discourut des mêmes choses , que le Garde des Seaux , à quoi il ajouta , „ qu'il ne „ falloit pas beaucoup d'Ordonnances „ pour remettre tout en ordre , mais seulement faire bien executer celles que l'on „ feroit : Que le rachat du Domaine du „ Roi , des Aides , & des Greffes , montoit à plus de deux millions , mais qu'il „ falloit user de *moyens innocens* , pour les „ avoir : Qu'il avoit dessein de travailler „ incessamment à redresser toutes les affaires de la Couronne , & que s'il pouvoit executer un si bon , & si glorieux „ dessein , il seroit ravi de mourir „ après cela , & croiroit avoir beaucoup.

2627. „coup de sujet d'en rendre graces à
„Dieu.

Le premier Président de Paris parla après le Cardinal , & s'étendit beaucoup sur les louanges de Henri IV. & de Louis XIII. son Fils. Il exhorta l'Assemblée , de n'être pas muette, comme d'autres l'avoient été ; & finit en priant Dieu , qu'il donnât des Enfans au Roi.

Enfin le Garde des Sceaux dit , que le Roi envoyeroit ses propositions à la Compagnie , par le Procureur Général au Parlement de Paris. Ainsi finit l'ouverture de cette Assemblée, où l'on étoit disposé * à opiner comme le Roi le trouveroit à propos.

Quoi que l'on permît aux Notables , de chercher les moyens de remédier aux desordres qu'on leur avoit proposez , il ne se faisoit rien que sous le bon plaisir des Ministres , qui vouloient que l'Assemblée autorisât leur conduite , & non qu'elle la censurât , comme auroient pû faire les Etats. On y lût un Mémoire , que l'on disoit avoir été composé par le Marquis d'Effiat , qui représentoit l'état des Finances. Voici en abrégé ce qu'il contenoit :

On y disoit , que quoi qu'il n'y eût eu aucun Roi , sous qui les Finances eussent été si bien conduites , que sous Henri IV. les Financiers ne laisserent pas quelque-fois de se trouver courts ; soit à cause des

dé-

dépenses auxquelles on ne s'étoit pas attendu ; soit à cause du rabais des Fermes, pour des stérilitez, ou des mortalitez, qui produisoient des non-valeurs dans les Receptes générales ; soit à cause des dépenses extraordinaires, qu'il falloit faire quelquefois : Qu'il n'y avoit eu aucune année, dans le milieu de la paix, où la dépense n'eût passé de cinq ou six millions de livres, l'estimation que l'on en avoit faite : Que Henri IV. faisoit, à cause de cela, sa dépense plus foible que sa recepte, de quatre ou cinq millions, outre qu'il faisoit mettre à part, ce qu'il pouvoit ménager le long de l'année, de l'argent destiné à sa dépense ordinaire, ou qui entroit dans ses coffres, par des moyens extraordinaires : Que delà venoit, que pendant les dix dernières années de son règne, il avoit épargné sept millions, qui se trouverent dans la Bastille, & entre les mains du Thrésorier de l'Epargne, lors qu'il mourut : Qu'après sa mort, on ne pût venir à bout d'égaliser la dépense à la recepte, & qu'en peu de temps, comme on se trouva en arrière, il fallut toucher au Thrésor, & que par ce moyen on alla jusqu'à l'an 1613 : Que depuis les dépenses, qui haussèrent, firent avoir recours à diverses créations d'Offices, & qu'avec tout cela, il fallut engager le revenu des années suivantes : Que l'on put à peine payer les intérêts à ceux qui avoient fait les avances, ce qui faisoit qu'ils s'aquittoient de leurs Charges comme

me.

1627. me il leur plaisoit : Que les Fermiers & les Partisans, avoient tiré des intérêts de leur argent, jusqu'à quinze, dix-huit, & vingt pour cent, & qu'ils n'avoient rendu aucun compte exact : Que tout étant en desordre, ce n'étoit pas une petite affaire, pour le Surintendant des Finances, que de voir tous les comptes, qui ne sont pas encore arrêtez, & de réduire ceux qui retenoient l'argent du Roi à le rapporter : Que le Connétable, & l'Amiral, dont les Charges étoient supprimées, avoient causé des dépenses infinies, parce qu'ils ne rendoient aucun compte exact.

Que l'on devoit remettre l'état des Finances sur celui de l'an 1608. auquel la Reine-Mere avoit fait remettre, par le Roi, trois millions de livres, sur la Taille & sur les impositions, & ôter divers droits, qui chargeoient le Peuple : Que le Roi avoit été ensuite obligé de tripler les pensions, & de donner trois cens mille livres au Prince de Condé, & deux cens mille aux Princes de Conty & de Soissons, outre quantité d'autres, ce qui revenoit à quatre millions de livres.

Que les Tailles montoient par an, à près de dix-neuf millions, mais qu'il n'en revenoit à l'Epargne que six, le reste demeurant par les mains de vingt-deux mille Collecteurs, & de cent soixante & dix Receveurs Particuliers, ou Généraux, qui les portent à l'Epargne : Que la Ferme

me.

me générale des Gabelles , étoit de sept millions, quatre cens mille livres, & que les fraix étoient de deux millions : Qu'il y en avoit six millions , trois cens mille livres d'aliénez , & qu'il n'en restoit au Roi qu'un million & cent mille livres; Qu'il y avoit une semblable aliénation sur la rente des Aides, dont la Ferme étoit de près de deux millions : Qu'enfin les deux tiers du revenu des autres Fermes , pouvoient à peine suffire , pour en acquitter les charges.

Ensuite le Marquis d'Effiat faisoit un détail des dépenses qu'il avoit fallu faire, dès qu'il étoit entré en Charge, & qui se montoient beaucoup au delà de la Recette. On ne trouva aucun moyen, pour trouver de l'argent promptement, que la création de quantité d'Offices nouveaux, & l'établissement de diverses Charges en Titres d'Offices. Outre cela on établit divers droits , qui n'étoient pas auparavant. C'étoit-là à quoi aboutissoit principalement la convocation des Notables, sur laquelle les Ministres vouloient se décharger de la haine que les nouvelles impositions leur pouvoient attirer.

Le Cardinal de Richelieu ne se trouva que deux fois dans cette Assemblée , à l'ouverture, comme je l'ai déjà dit, & six semaines après. Il prit sa place dans une chaire près de Monsieur, & au dessus du Cardinal de la Valette. Il y fit présenter divers Articles, dont le Greffier

fit

1627.

fit la lecture, après quoi le Cardinal prit la parole, & les expliqua plus au long, Dans le premier Article, on proposoit de modérer les peines établies contre les criminels d'Etat, & de se contenter de les priver de leurs Charges, après la seconde desobéissance. L'Assemblée ne pût goûter cette modération, & il fut conclu que l'on prieroit le Roi de faire executer les anciennes Loix, contre les Criminels. Le Cardinal ayant toujours eu pour maxime, de ne pardonner à aucun de ceux qui étoient accusez de crimes d'Etat, il y a bien de l'apparence qu'il ne proposoit cette excessive modération, qu'afin que l'Assemblée la rejettât; ce qu'elle ne pouvoit pas manquer de faire, afin de témoigner son zèle pour l'Autorité Royale. Quelques autres regardoient les préparatifs, par Mer & par Terre, qu'il falloit faire contre les Anglois, qui menaçoient de nouveau de rupture, en faveur des Rochellois. On approuva tout ce que les Ministres voulurent, sans avoir égard à la dépense.

Comme pour faire de l'argent promptement, on avoit, depuis plusieurs années, vendu presque toutes les Charges, & les Offices de la Cour, de l'Armée, & des Tribunaux de Justice, & que ceux qui les avoient les premiers achetées, avoient permission de les revendre, personne n'y pouvoit venir sans argent; ce qui faisoit que l'on n'avoit aucun égard, ni à la qualité, ni au mérite de ceux qui se

se présentoient , & que la Noblesse pauvre se trouvoit hors d'état de s'avancer. * 1627

Là-dessus la Noblesse fit présenter une Requête au Roi, où elle représentoit l'état où elle se trouvoit, & le supplioit d'y mettre quelque ordre, en lui marquant diverses faveurs qu'il pourroit faire à la Noblesse de son Royaume.

Pour répondre à cette Requête, & pour empêcher que l'on ne prît l'alarme sur les nouveaux projets de guerre, dont le Royaume étoit plein, contre les Anglois & les Rochellois, le Roi donna une Déclaration, dattée du 16. de Février, dans laquelle après avoir marqué, que le dessein de soulager son Peuple, & de le faire jouir d'une paix solide, étoit la cause de l'Assemblée des Notables, il déclara que son intention étoit, 1. de réunir tous ses Sujets dans l'unité de l'Eglise Catholique, *par toutes les bonnes voyes de douceur, d'amour, de patience, & de bons exemples*: 2. De rétablir la Dignité de l'Eglise, par l'exacte observation des Constitutions Ecclésiastiques, & des Ordonnances Royales qui les concernent: 3. De maintenir ses Sujets de la Religion Prétendue Réformée, dans toute la liberté qu'il leur avoit accordée; les faisant jouir tranquillement de leurs biens, & de leurs Offices, du bénéfice des Edits, & des graces qu'ils avoient obtenues de lui; en
atten-

* Le 10. de Février. Voyez la suite de la Rebellion de France, p. 566.

§ Ibid. p. 577.

1627. attendant qu'il plût à Dieu d'illuminer leur cœur, & de les ramener au giron de son Eglise : 4. D'avantager la Noblesse de plusieurs graces & Privileges, pour entrer dans les Bénéfices, dans les Charges, & dans les Offices, tant de la Maison de Sa Majesté, que des Armées, selon qu'elle s'en rendroit capable : 5. De faire instruire gratuitement, dans les exercices propres à leur condition, les enfans des pauvres Gentilshommes, & employer ceux de cet ordre, par Mer & par Terre, avec des appointemens si bien payez, que leur condition seroit digne d'envie : 6. De rétablir le Commerce, & pour cela de renouveler, & d'augmenter ses Privileges : 7. De soulager le Peuple, en le déchargeant de trois millions de livres, pendant les cinq années prochaines, y compris les six cens mille livres, dont il avoit été déchargé l'an 1627, de sorte qu'il s'en trouveroit entièrement déchargé l'an 1632.

Le mal est, qu'en donnant d'un côté, on prenoit de l'autre, & que l'on n'exécutoit de tout cela, que ce que le Ministre trouvoit à propos. On parla beaucoup de rétablir le Commerce de Mer, dont le Roi donna ensuite la Surintendance au Cardinal de Richelieu ; mais il ne falloit qu'abandonner cette affaire à l'industrie des Particuliers, qui est infiniment plus grande & plus agissante que celle d'un Ministre qui n'y entend rien, & qui a une infinité d'autres affaires.

Aussi

Aussi ce projet ne produisit pas grand fruit , non plus que beaucoup d'autres , 1627.
que l'on publia sous le Ministère du Cardinal , pour amuser les Peuples ; que l'on épuisoit d'ailleurs , par des guerres inutiles.

Enfin l'Assemblée des Notables ayant composé divers Cahiers, sur les propositions , qui y furent faites , elle fut congédiée le 24. de Février , & l'on eut, pour ses avis , tel égard qu'il plût au Conseil.

Le Roi, après avoir anéanti la Charge d'Amiral , que possédoit le Duc de Montmorenci , donna une partie de ses Fonctions au Cardinal de Richelieu , * en faveur de qui il érigea un nouvel Office de *Grand-Maître, Chef & Surintendant Général de la Navigation , & du Commerce de France.* Dans cet Edit, le Roi déclaroit qu'il entendoit, que le Cardinal de Richelieu, son principal Ministre , pour les signalez & importants services, qu'il avoit déjà rendus , & qu'il rendoit encore actuellement à l'Etat, eût entrée, voix, & opinion délibérative au Parlement, tant dans les Assemblées des Chambres aux jours de Conseil, qu'aux Plaidoyeries ; & eût séance du côté des Pairs , avec le même rang & le même degré , qu'il avoit dans le Conseil d'Etat. Le Cardinal, pour en prendre possession, s'alla peu de jours après en Parlement, accom-

* Par un Edit verifié le 18. de Mars. Aubery , Vie du Card. Liv. II. c. 10.

§ Le 22. du même mois.

1627. accompagné de quantité de Prélats & de Noblesse.

On étoit convenu , par la paix de la Rochelle, que le Fort de Tadon, bâti par les Rochellois , feroit démoli , & ils commencèrent en effet bien-tôt après à l'abattre ; mais comme ils virent que non seulement le Fort-Louis subsistoit , mais que Thoiras, à qui le Roi avoit donné le Gouvernement de l'Isle de Ré , y faisoit bâtir un * grand Fort, auprès de S. Martin , outre celui *de la Prée* , ils comprirent qu'on n'avoit voulu que gagner du temps, par la paix qu'on leur avoit accordée. Ainsi ils discontinuèrent de démolir le Fort de Tadon , & firent prier le Roi d'Angleterre , par Soubise , de les assister, contre les desseins de la Cour. & Ils envoyèrent encore à Londres un Gentilhomme, nommé *Saint-Blancard* , qui persuada si bien à quelques-uns des Ministres du Roi de la Grande Bretagne, qu'il étoit de son intérêt d'empêcher que la Rochelle ne tombât entre les mains du Roi de France, qu'un d'entre eux dit en plein Conseil , qu'il étoit moins préjudiciable à l'Angleterre de perdre le Royaume d'Irlande , que de permettre la réduction de la Rochelle , & de laisser ainsi ruiner la Religion Protestante en France.

Ce sentiment n'étoit pas éloigné de celui de la plupart des Anglois Protestans, qui.

* *Bassomp. Mem T. II. p. 402.*
S. Aubery, Liv. II. c. 11.

qui croyoient que la ruine du Calvinisme en France , seroit un prélude de la ruine de la Religion Protestante en Angleterre. Cependant peut-être que le Roi de la Grande Bretagne , que l'intérêt de la Religion n'avoit jamais beaucoup touché, ne se seroit pas déterminé là-dessus , à faire la guerre à la France ; si la passion du Duc de Buckingham, son Favori, ne s'étoit trouvée conforme à cela. On assure que trois choses l'avoient irrité contre la France , * dont la première étoit, qu'il avoit souhaité , en vain , que quelques-unes de ses parentes fussent Dames du Lit de la Reine d'Angleterre. Comme le Contrat du Mariage portoit, qu'il n'y auroit que des Catholiques auprès d'elle , & que les Françoises , qui y étoient, craignoient qu'avec le temps les Angloises ne s'insinuaissent dans l'esprit de la Reine, le Duc n'avoit rien pû obtenir pour ses parentes, ce qui l'avoit extrêmement irrité contre les François. § La seconde chose étoit , qu'il avoit souhaité passionnément d'aller encore une fois à la Cour de France ; ce que le Roi lui avoit refusé, quelques instances qu'il en eût faites. Il avoit écrit , à cette occasion, quelques Lettres piquantes au Cardinal de Richelieu , & en avoit reçu de semblables. On ajoute † une troisième raison , qui paroît presque incroyable, c'est

* Aubery , Ibid.

§ Bassomp. Ibid, p. 403.

† Siri Mem. Rec. T. VI. p. 254.

1627.

c'est que ce Duc étoit devenu amoureux de la Reine Anne d'Autriche, & que ç'avoit été pour cela qu'il avoit tant souhaité de venir en France, & qu'on avoit refusé de l'y recevoir, avec tant d'obstination. Quoi qu'il en soit, il est certain que le Duc de Buckingham pressa le Roi d'Angleterre de secourir les Rochellois, & que cette affaire ayant été conclue, les Anglois commencèrent, sans aucune déclaration de guerre, à se saisir des Vaisseaux François, qui se trouwerent dans leurs Ports, * & qu'ils enleverent même deux Vaisseaux de guerre, à Dieppe & au Havre de Grace.

Ces infractions de la paix, du côté des Anglois, firent que le Roi défendit, § par une Déclaration, le Commerce en Angleterre, & ordonna de saisir tous les Effets appartenans aux Anglois. Dés-lors, comme l'on apprit qu'il se faisoit de grands préparatifs en Angleterre, le Cardinal eut soin de faire munir les Côtes, sur lesquelles on craignoit que les Anglois ne fissent descente, & de faire tout disposer à les bien recevoir; quoi que le Maréchal de Bassompierre, qui étoit revenu de Londres, il n'y avoit pas longtemps, † ne pût croire que les Anglois fussent en état de faire une descente en France. Cependant le Roi recevant tous les jours des avis des préparatifs des Anglois,

il

* *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 253.*

§ *Dattée du 8. de Mai. Suite de la Rebell. p. 588.*

† *Mem. de Bassomp. T. II. p. 406.*

il ne douta plus que ce grand armement ne menaçât les Côtes de Poitou, ou celles de Saintonge, & résolut d'y aller en personne, avec le Duc d'Orleans. Mais avant que de partir, il fut au * Parlement, pour y faire verifier quantité d'Edits, compilez par Marillac, Garde des Sceaux, & que l'on nomma de son nom, *le Code Michaud*. Le Roi tomba malade ce jour-là, & étant sorti de Paris, sans que sa fièvre diminuât, il fut obligé de s'arrêter à *Villeroi*.

Il arriva avant cela, que Madame S accoucha d'une fille, ce qui diminua beaucoup la joye de la Cour, qui avoit souhaité que ç'eût été un fils. Mais le Roi, à qui cette joye avoit déplû, n'en fut pas fâché, parce qu'il lui sembloit que l'on regardoit déjà les Enfants de son Frere, comme les Héritiers de la Couronne. Il arriva encore que Madame mourût † quelques jours après, ce qui fâcha extrêmement la Reine-Mere, mais dont le Roi, jaloux du bien qui pouvoit arriver à son Frere, se réjouit autant que ses plus grands ennemis. (a) Il fit même dire à la Reine-Mere, qu'il la prioit de ne pas songer à marier si tôt Monsieur, & donna ordre à Puylaurens, & à Le Coigneux, en qui le Prince avoit le plus de confiance, de l'en détourner adroitement, en lui proposant toutes sortes de plai-

* Le 28. de Juin.

S Le 29. de Mai.

† Le 4. de Juin.

(a) *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 263.*

5627.

plaisirs , pour lesquels on lui fournissoit tout l'argent qu'il souhaitoit. On lui acheta même Limours , du Cardinal de Richelieu , pour s'y divertir aux plaisirs de la chasse. Mais la Reine-Mere, qui craignoit que le Roi n'eût jamais d'enfans, pensa au plutôt à marier Monsieur, à une des filles du Grand Duc de Florence; sur laquelle elle pourroit avoir plus d'autorité, en cas qu'elle devint jamais Reine. Ce dessein fut extrêmement traversé, & fut même cause de l'éloignement de la Reine-Mere, comme on le verra par la suite. Il faut présentement que je parle de la défense de l'Isle de Ré, après quoi je reviendrai aux négociations, touchant ce mariage, & touchant les affaires étrangères.

Avant que le Roi tombât malade, il nomma le Duc d'Orleans, Lieutenant Général de ses Armées, & sous lui les Maréchaux de Bassompierre & de Schomberg. Etant tombé malade, comme je l'ai dit, & étant encore au lit, la nouvelle vint à la Cour, * que le Duc de Buckingham avoit fait descente dans l'Isle de Ré, malgré Thoiras, qui après avoir repoussé trois fois les Anglois, avoit été enfin contraint de se retirer dans le Fort de S. Martin; qui n'étoit pas encore assez bien pourvu, pour soutenir un Siège. Il étoit péri beaucoup de monde dans cette occasion, & le Canon des Vaisseaux Anglois, sur tout, avoit causé une grande

perte

perle à Thoiras, qui y fut blessé, & qui y perdit deux Freres. En même temps, Buckingham envoya six Vaisseaux de guerre, pour croiser à l'embouchure de la Garonne, & autant à celle de la Loire, pour empêcher qu'il ne descendît des Bâtimens par ces Rivières, & pour tenir divers lieux en allarme. On ne jugea pas à propos de dire cette nouvelle au Roi, de peur d'augmenter son mal ; en suite on lui en dît quelque chose, mais on lui cacha le danger où étoit l'Isle de Ré, que l'on ne croyoit pas pouvoir garder. Buckingham étoit venu avec six-vint Vaisseaux, & avoit mis huit mille hommes à terre, qui après avoir battu Thoiras à la descente, l'étoient allez assiéger dans le Fort de S. Martin. Cependant Monsieur souhaitoit ardemment d'aller se mettre à la tête de l'Armée, dont il avoit été déclaré Lieutenant Général. Le Cardinal lui dit, qu'il ne conseilloit point au Roi de le permettre, malade comme il étoit ; mais le Duc d'Orleans se fâcha si fort contre ce refus, qu'il ne fut pas possible de le retenir davantage. Mais comme l'on avoit inspiré au Roi, depuis long-temps, beaucoup de jalousie, pour tout ce qui pouvoit être à l'avantage de son Frere, il ne fut pas difficile au Cardinal, qui avoit eu grand soin d'entretenir cette jalousie, de le faire rappeler. Le Duc d'Orleans reçut cette nouvelle à Saumur, mais peu de temps après, la Reine-Mere, qui étoit fâchée de la manière dont on traitoit Monsieur,

1627.

obtint du Roi, qu'il continueroit son voyage ; & il se rendit en Poitou , où l'Armée s'assembloit. * Cependant le Cardinal n'oublioit rien , pour faire entrer du secours & des vivres dans l'Isle de Ré ; mais tous ses soins auroient été inutiles , si Thoiras avoit été moins brave , ou si Buckingham avoit sçu ce que c'est que d'attaquer une Place. Le Cardinal étoit depuis quelque temps Gouverneur d'Oleron & de Broüage , qui n'étoient pas des Gouvernemens où il y eût beaucoup de profit, mais qu'il avoit souhaités, pour avoir quelque lieu de retraite , en cas qu'il arrivât de nouvelles broüilleries à la Cour , & qu'il ne s'y trouvât pas le plus fort. Il en fit alors doubler les Garnisons, & leur fit payer ce qui leur étoit dû , de son propre argent ; afin de les encourager, & de les disposer à agir avec plus de vigueur , en ce en quoi on les employeroit. Il fit aussi ramasser quantité de Barques à rames & à voiles , pour porter à Ré du secours & des vivres, dès qu'il seroit possible.

Le Duc de Buckingham publia , peu de jours après sa descente, un Manifeste, datté du 21. Juillet , non seulement pour excuser son dessein, à l'égard de la France , mais encore pour faire accroire aux Anglois , que le pur zèle de Religion avoit fait agir le Roi d'Angleterre. § Il disoit que l'envie que le Roi de la Grande Bre-

* Voyez Aubery , Vie du Card. Liv. II. c. 12.

§ Suite de la Rebellion p. 612.

Bretagne avoit de soutenir la Religion Réformée, l'avoit engagé à rechercher la Soeur du Roi de France, pour être mieux en état d'appuyer les François Réformez : Que s'étant rendu comme Médiateur & Garand du dernier Traité de Paix, il n'avoit pû voir les contraventions des Ministres du Roi de France , sans s'en plaindre ; & que sur le refus que l'on avoit fait aux Réformez, & à lui, de leur faire raison, & à cause des préparatifs qu'on faisoit contre la Rochelle , il avoit crû devoir promptement prendre les armes, pour la secourir : Que par la parole, qu'on lui avoit donnée plusieurs fois , de satisfaire les Réformez, dans un temps propre , & lors qu'ils s'en rendroient dignes par leurs soumissions , il avoit toujours entendu la démolition du Fort-Louis ; & que bien loin de l'abattre, on en avoit augmenté les fortifications, & outre cela fait d'autres Forts dans l'Isle de Ré.

La Cour n'avoit jamais reconnu le Roi d'Angleterre , pour Médiateur, & pour Garand de la paix, mais il étoit très-veritable * que ses Ambassadeurs avoient promis aux Huguenots de la faire observer. Il étoit encore certain , que bien loin de les vouloir laisser jouir de leurs Privileges, on leur cherchoit querelle, & qu'on se préparoit à les ruiner , à la première occasion. Quoi qu'on le niât alors en public , on l'avoüoit en particulier , & l'é-

P 2

venc-

* *Mem. du Duc de Rohan , sur la fin.*

627.

venement a fait voir qu'ils avoient raison de s'en plaindre. Ainsi ce Manifeste n'étoit pas entièrement faux , quoi que les Partisans de la Cour le dissent.

Le Duc de Rohan devoit former un Corps d'Armée en Poitou , en même temps que l'on entendroit dire que les Anglois auroient fait descente dans l'Isle de Ré. Il publia aussi un Manifeste , pour exciter les Peuples à prendre les armes, fondé principalement sur ce que la Cour n'avoit point observé le Traité de Montpellier, quoi que le Roi lui eût promis de le faire observer. Ce Manifeste ne fit pas tout l'effet que le Duc en attendoit, parce que quantité de Noblesse Huguenotte lui étoit opposée depuis long-temps ; & ce fut-là une des principales causes de la ruine du Parti. Il n'étoit pas trop fort, pour résister aux entreprises de la Cour, quand il auroit été parfaitement uni , & qu'il auroit employé toutes ses forces pour cela ; & étant divisé, il n'étoit pas possible qu'il conservât ses avantages. Ceux qui étoient contre le Duc , le traïtoient de broüillon, & lui les accusoit de fourberie, ou de lâcheté ; puis qu'ils feignoient de ne pas voir , que la Cour ne cherchoit qu'à perdre la Religion Réformée : ou qu'en étant convaincus, ils n'osoient pas s'y opposer. Sans rechercher qui d'entre eux avoit raison , il est bien assuré que si tous les Huguenots avoient été du sentiment de s'abandonner entièrement à la bonne foi de la Cour , & à l'équité

l'équité du Roi , & que la Cour en eût été convaincuë, on n'auroit gueres tardé à les dépouïller de tous leurs Privileges, & à les contraindre d'aller à la Messe. Les Ecclésiastiques se sont toujours fait une vertu de cela , & l'intérêt des Laïques, qui les engage à s'attirer leur faveur , ou le zèle qui les possède efface dans leur esprit tout ce qu'on appelle douceur & équité, quand il s'agit de Religion. S'ils ont été quelquefois retenus, en cette occasion , ce n'a été que parce qu'ils n'ont pas crû pouvoir ruiner les Hérétiques impunément , & ils n'ont jamais manqué de le faire, dès qu'ils l'ont pû. Le Duc n'ayant pû assembler beaucoup de monde en Poitou , à cause de l'Armée du Roi, il se retira en Languedoc, où il fit soulever plusieurs Villes. Mais la Cour y envoya le Prince de Condé, pour s'opposer à ses desseins, & Galland, Conseiller d'Etat, & Huguenot , pour détourner les Peuples de la même Religion, de prendre les armes.

Mais pour revenir à Buckingham , au lieu d'employer l'art & la force , pour prendre le Fort , dans lequel Thoiras s'étoit retiré , avant qu'il pût avoir du secours ; il s'avisa de le vouloir affamer, sans pourtant l'enfermer entièrement, se contentant de faire faire bonne garde, pour empêcher qu'il n'y entrât quoi que ce soit. Il étoit néanmoins aisé de juger, que la France tenteroit toutes sortes de voyes , pour secourir Thoiras , si on lui

1627.

en donnoit le temps , & que les Côtes voisines feroient en peu de semaines couvertes de monde , & de Barques propres à jeter des provisions & des hommes dans le Fort. Il étoit encore dangereux, pour les gros Vaisseaux des Anglois , de passer l'Automne sur des Côtes pleines de bancs. Cependant deux mois s'écoulerent , sans que les Anglois fissent aucun effort considérable , pour emporter la Citadelle qui leur résistoit , & sans qu'ils pussent empêcher de petites Barques d'y entrer de temps en temps.

Thoiras craignant néanmoins d'être enfin contraint de se rendre , parce que les vivres commençoient à lui manquer, fit sçavoir à la Cour , * que si on ne lui faisoit pas bien-tôt tenir des vivres , & qu'on ne chassât pas les Anglois de l'Isle, il seroit obligé de capituler. Il marquoit en même temps, qu'on pouvoit faire entrer des Troupes dans l'Isle , par le Fort de la Pée, & attaquer les Anglois. Cette proposition étant examinée dans le Conseil du Roi, quelques-uns furent d'avis que l'on abandonnât l'Isle de Ré, pour s'attacher uniquement à bloquer la Rochelle , jusqu'à ce qu'on pût l'assiéger en forme. Ils se fondoient sur ce que le Roi n'avoit pas assez de forces , pour faire l'un & l'autre tout à la fois. Mais le Cardinal fut de l'avis de Thoiras , & représenta, „ que le Roi auroit, en peu de „ temps, assez de forces, pour garder les postes

* *Anbery, Vie du Card. Liv. II. c. 13.*

postes qu'il avoit pris autour de la Rochelle , & pour l'entreprise que l'on proposoit : Qu'en retirant les Troupes qui étoient dans l'Isle d'Oleron , & y joignant deux mille hommes de l'Armée , commandée par Monsieur , on pourroit jetter dans l'Isle de Ré , cinq ou six mille hommes de pied , & cinq cents chevaux , qui joints avec la Garnison de S. Martin , feroient suffisans pour en chasser les Anglois : Qu'il étoit extrêmement important au Roi , de conserver cette Isle , parce que si l'Ennemi s'en rendoit maître , celle d'Oleron tomberoit peu de temps après entre ses mains : Que par le moyen de ces deux Isles , ils tiendroient dans une allarme perpétuelle toutes les Côtes voisines : Qu'ils retireroient beaucoup d'argent des vins , des bleds , & des sels de Ré & d'Oleron : Qu'ils n'empêcheroient pas seulement le transport des sels de Brouage , de Marennes , & des Côtes voisines , mais qu'ils incommoderoient extrêmement le Négoce de Bourdeaux : Qu'enfin le bon succès , qu'ils auroient eu dans l'Isle de Ré , seroit infailliblement suivi de très-mauvais effets dans le Royaume. Ces raisons étoient assez fortes d'elles-mêmes , quand elles n'auroient pas été soutenues de l'autorité du Cardinal , pour faire résoudre le Conseil à écouter la proposition de Thoiras. Ainsi on résolut de tenter le secours de Ré , en embarquant le nombre de Troupes ,

627. que le Cardinal avoit dit , sur tout ce qu'on pourroit trouver de Barques propres à cela , sur les Côtes de l'Océan. On dit * même , que ne se trouvant aucun argent dans le Thrésor Royal , le Cardinal avança les frais de cette entreprise du sien propre , & engagea ses piergeries ; mais il y a peu d'apparence que le Roi eût si peu de crédit, qu'il ne pût pas trouver sur le champ l'argent qui étoit nécessaire pour le payement de ces Barques ; & si le Cardinal fit des avances du sien , c'étoit bien plus par ostentation , que par nécessité. Son naturel vain & ambitieux , le porta toujours à tout ce qui pouvoit faire du bruit dans le monde , & donner de l'admiration pour lui au Peuple.

En ce temps-là , § *D. Diego Messia*, Ambassadeur Extraordinaire d'Espagne, offrit à la France quarante Vaisseaux de la part du Roi son Maître , qui étoit irrité depuis long-temps contre les Anglois , & l'on accepta cette offre ; mais la lenteur des Espagnols empêchoit qu'on n'y pût faire aucun fonds , comme en effet ils n'en envoyèrent point. On renouvela aussi alors l'Alliance avec les Etats des Provinces-Unies , de peur qu'elles ne fournissent des Vaisseaux à l'Angleterre. Ils s'obligerent de secourir la France, contre qui que ce fût , excepté contre le Roi de la Grande Bretagne : comme ils pro-

* *Anbery. Ibid.*

§ *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 282. & suiv.*

promettoient aussi de ne donner aucun secours à ce dernier. Ils s'engageoient encore de ne faire la paix avec l'Espagne, que trois mois après avoir donné avis à la France qu'elle se négotioit. Le Roi s'obligeoit, de son côté, à leur prêter un million de livres, par an. Cette Ligue devoit durer trois ans, comme celle, qui venoit d'expirer; & si les Etats venoient à l'enfreindre auparavant, ils promettoient de rendre au Roi l'argent, qu'ils lui devoient, & les Troupes Françoises qu'ils avoient dans leur Armée. Le Marquis de Mirabel se plaignit de cette Ligue, que l'on faisoit avec des Peuples, qui s'étoient soulevés contre l'Espagne; pendant que cette Couronne se préparoit à secourir la France, contre ses Sujets rebelles. On lui répondit, que l'on n'avoit fait cette Ligue avec les Hollandois, que de peur qu'ils n'assistassent le Roi d'Angleterre d'une puissante Flotte; & que les Anglois étant une fois réduits à demeurer chez eux, le Roi feroit voir à Sa Majesté Catholique, la bonne disposition dans laquelle il étoit à son égard, même quand il s'agiroit des Hollandois. L'Ambassadeur des Etats ayant appris la réponse que l'on avoit faite à celui d'Espagne, s'en plaignit à son tour, & dit, que si l'on méditoit déjà de rompre la Ligue conclüe pour trois ans, ses Maîtres feroient obligés de prendre les mesures nécessaires pour leur conservation, sans en faire part à la France. On paya cet

1627. Ambassadeur, de la même monnoye que celui d'Espagne ; & il n'y avoit que le temps , qui pût apprendre auquel des deux on tiendrait parole ; puis qu'il étoit certain que, selon que les intérêts changeroient, on agiroit pour les uns, ou pour les autres.

Pendant que l'on préparoit le secours, pour chasser les Anglois de l'Isle de Ré, il ne laissa pas d'y entrer en divers temps du monde & des vivres , de jour & de nuit, au travers des canonnades des Anglois. Le Roi se remit aussi de la fièvre tierce , * & se rendit à son Armée , qui bloquoit la Rochelle , & qui étoit commandée par Monsieur , qui avoit sous lui le Duc d'Angoulême. Le Roi amena les deux autres Lieutenans Généraux , & donna au Maréchal de Bassompierre un Corps à part , parce qu'il ne voulut jamais avoir le Duc d'Angoulême pour Collègue ; l'usage étant que l'Armée où le Roi étoit présent , ne pouvoit être commandée , que par des Maréchaux de France , quand il y en avoit. Le Cardinal avoit favorisé le Duc , mais la fermeté de Bassompierre l'emporta enfin , parce que l'on croyoit avoir besoin de lui.

Le secours , que l'on avoit résolu de jeter dans l'Isle de Ré, ne fut prêt qu'au commencement de Novembre ; quoi que le Cardinal eût envoyé des gens longtemps auparavant, pour ramasser le nombre

bre nécessaire des Barques & des Chaloupes, & qu'il se fût rendu lui-même sur les lieux dès le mois d'Octobre. Enfin six mille Fantassins & trois cens Chevaux, des meilleures Troupes de l'Armée, prirent terre, la nuit du 5. au 6. de Novembre, conduits par le Maréchal de Schomberg, & par Marillac, Frere du Garde des Seaux. Les grands Vaisseaux des Anglois ne pouvant approcher, ils se contenterent de canonner de loin ceux qui passoient, mais ils ne leur tuèrent pas beaucoup de monde; & dès que les François furent descendus vis à vis du Fort de S. Martin, ils se retrancherent. Le lendemain l'Armée Françoisse se mit en bataille, pour aller attaquer les Anglois, dans leurs retranchemens, en cas qu'ils n'en sortissent pas; mais le Duc de Buckingham lui vint au devant, & après un combat, * où les François disent qu'il perdit près de deux mille hommes, il se retira en bon ordre, § jusqu'à ce qu'ayant passé le Bourg de la Covarde, & se trouvant à l'entrée de la Chaussée qui menoit les Anglois à leurs Barques, ils se mirent en desordre, parce que chacun vouloit passer le premier. Ils auroient perdu beaucoup de monde en cette occasion, si la nuit, qui survint, n'avoit arrêté les François, qui les suivoient. Lors que Thoïras vit les tranchées presque abandonnées, il fit une sortie avec huit cens hommes,

P. 6

qui

* Siri Mem. Rec. Ibid. 285.

§ Bassomp. Mem. T. II. p. 437.

1627. qui mirent en fuite ceux que le Duc de Buckingham y avoit laissez. Tous ceux qui purent se rendre à la Flotte, s'embarquerent avec les autres, & firent voiles en Angleterre. C'est ainsi que le Duc de Buckingham, qui avoit beaucoup plus d'ambition que de capacité, fut chassé honteusement de l'Isle de Ré; après avoir assiégé trois mois un Fort, qui ne devoit tenir que huit jours, devant une Armée bien commandée. Il ruina par-là les affaires des Rochellois, dont il consuma une grande partie des provisions, sans qu'ils pussent les remplacer depuis, ce qui les contraignit de se rendre l'année suivante.

Après cette victoire, le blocus de la Rochelle, du côté de terre, continuant toujours, on pensa à la Cour à prendre des mesures pour réduire cette Ville, la Campagne suivante. Pour cela non seulement on la bloqua, avec plus d'exactitude qu'auparavant; mais comme les Anglois étoient principalement à craindre, parce qu'on n'avoit aucune Flotte suffisante pour faire tête à la leur, on chercha les moyens de les apaiser. Le Roi commença par renvoyer sans rançon les prisonniers de guerre Anglois, que l'on avoit pris dans l'Isle de Ré, après avoir ordonné qu'on les traitât le mieux qu'il seroit possible. On prit prétexte que l'on en ufoit ainsi, en faveur de la Reine d'Angleterre, & le Roi lui en écrivit un mot par *De Meaux*, qu'il envoya à Londres.

dres , comme pour y reconduire les prisonniers. Il eut ordre de s'adresser , en même temps , aux Ambassadeurs de Danemarck , qui s'étoient déjà offerts , pour Médiateurs entre les deux Couronnes , & de voir si l'on pourroit entrer en quelque négociation d'accommodement. Les prisonniers Anglois étant arrivez à Londres , publièrent par tout la manière obligeante , dont ils avoient été traitez par les François ; & De Meaux executa sa Commission , que les prisonniers délivrez favorisoient , autant qu'il leur étoit possible.

Les Députez de la Rochelle , qui étoient à Londres , pour demander un nouveau secours , ayant eü le vent de cette négociation , * présentèrent un Mémoire au Roi , où après l'avoir remercié du secours qu'il leur avoit envoyé l'Été passé , ils firent voir que la paix , dont on parloit , quoi que très-souhaitable en elle-même , étoit peut-être un piège , que l'on tendoit à Sa Majesté , pour la détacher des intérêts des Rochellois , & pour les accabler plus facilement : Que si l'on entroit en négociation , cela causeroit du retardement aux préparatifs que l'on faisoit pour les secourir , & que le moindre délai leur étoit pernicieux : Que le seul bruit de la paix empêcheroit que ceux d'entre les Réformez de France , qui avoient fait dessein de prendre les armes , pour la conservation de la Rochelle , ne

* Aubery, Vie du Card. Liv. II. c. 15.

1627.

fortifissent de chez eux , & dissiperoit entièrement l'Armée du Duc de Rohan : Que cependant ceux qui bloquoient la Rochelle , auroient tout le temps qui leur étoit nécessaire , pour achever de bâtir , autour de cette Ville , les Forts qu'ils avoient commencez : Qu'ils avoient aussi entrepris de vouloir boucher le Port de la Rochelle , par une Digue , & qu'ils embarrasseroient enfin si fort son entrée , qu'il seroit absolument inaccessible , & qu'il n'entreroit plus aucune provision dans la Ville , ce qui la réduiroit à l'extrémité , parce qu'elle avoit consumé une bonne partie de celle qu'elle avoit , pour entretenir la Flotte de Sa Majesté : Que l'occasion de la secourir étant passée , toutes les forces de l'Europe ne seroient pas capables de la délivrer : Que si le Traité venoit à être rompu , Sa Majesté seroit exposée aux railleries de ses ennemis , & la Ville obligée de subir le joug d'un Maître irrité & victorieux. Ils concluoient , en priant le Roi , que quelque proposition que l'on pût faire , on pressât les préparatifs avec la même diligence , & sur tout le Convoi d'hommes & de vivres , que l'on devoit envoyer bien-tôt à la Rochelle , & qui étoit presque prêt , par les soins de l'Amiral , le Duc de Buckingham. Le Roi d'Angleterre ne méprisa pas les avis des Rochellois , mais comme bien loin de penser sérieusement à conserver le Calvinisme en France , il avoit en tête le dessein de donner plus de liberté aux Catho-

liques

liques en Angleterre, il ne se hâta point, comme il l'auroit pû, quoi qu'il fût pressé par le Duc de Buckingham, piqué de l'affront qu'il venoit de recevoir dans l'Isle de Ré. Aussi le Parlement, qui fut assemblé, quelques mois après, témoigna un grand mécontentement des desseins de la Cour.

Cependant le Roi & le Cardinal demeurèrent devant la Rochelle, & firent faire de nouveaux Forts, pour la fermer de plus près. Le Cardinal, aussi bien que les autres Généraux, prit une certaine étendue des lignes de circonvallation à garder, & y fit faire un Fort, que l'on nomma *le Fort de Richelieu*.

Le Duc d'Orleans se retira de l'Armée, pour aller à Paris, * dès le 15. de Novembre. Dès que Madame fut morte, la Reine-Mere, qui craignoit que le Roi n'eût jamais d'enfans, avoit pensé, § comme je l'ai dit, à le remariar, & à lui chercher quelque Princesse qui pût dépendre d'elle, & qui lui conservât son autorité, en cas que le Duc d'Orleans vînt à être Roi, par la mort de Louis XIII. Le Duc de Florence avoit deux Filles, dont l'une, ou l'autre, auroit accommodé la Reine-Mere; mais *Marguerite*, qui étoit l'aînée, étoit déjà fiancée à *Edouard, Duc de Parme*, & *Anne* étoit trop jeune, & d'ailleurs si laide, que dès qu'on la proposa à Monsieur, il déclara qu'il n'en vou-

* *Bassomp. Mem. T. II. p. 439.*

§ *Ibid. p. 409. Sivi Mem. Rec. T. VI. p. 265.*



fanté. Quand le Roi, qui étoit très-éloigné de ce vice, l'en reprenoit, Gaston répondoit qu'il ne pouvoit pas faire autrement, & qu'on le devoit marier, si l'on vouloit qu'il s'en abstînt. 1 62 2

Aussi la Reine-Mere mettoit tout en pratique, pour cela, mais elle n'y pouvoit réussir, parce * que ni le Roi, ni la Reine, ni le Cardinal, ne favorisoient ce dessein tout de bon, quoi qu'ils fissent semblant du contraire. Les anciennes jalousies du Roi, envers son Frere, faisoient qu'il souhaitoit qu'il ne se mariât pas si-tôt; & le parti de Florence, qui auroit augmenté l'autorité de la Reine-Mere, ne lui plaisoit pas. La Reine, que Marie tenoit aussi bas qu'il lui étoit possible, gémissoit déjà trop sous son autorité, pour en souhaiter l'augmentation. Le Cardinal lui-même, quoi que Créature de cette Princesse, auroit été fâché de voir Monsieur marié, & avoir plusieurs enfans; parce que plus ce Prince seroit considéré, plus le Ministre, qui n'avoit jamais été de ses amis, perdrait de son autorité; outre que ce Prélat, qui commençoit à tout gouverner indépendamment de la Reine-Mere, & qui ne souffroit de la contradiction qu'avec toutes les peines du monde, s'ennuyoit déjà des égards qu'il falloit avoir pour elle.

Il y avoit alors à la Cour de France une Princesse de dix-sept ans, Fille du Duc de

* *Id. Ibid. p. 267.*

1627.

de Nevers, mais d'une santé qui ne promettoit pas une grande fertilité ; outre que la Reine-Mere n'aimoit pas cette Branche de la Maison de *Gonzague*, alliée aux Princes du Sang, & qui avoit toujours été d'un Parti contraire au sien. Les parens firent en sorte, que Monsieur la vît souvent ; & ayant pris de l'amour pour elle, il disoit quelquefois qu'il ne vouloit point se marier, & d'autrefois, qu'il n'épouserait jamais d'autre Princesse que *Marie de Gonzague*. Cela donna des peines infinies à la Reine-Mere, & il se mêla tant * d'intrigues dans cette affaire, que le Duc de Parme ne voulut pas céder Marguerite de Médicis à Monsieur ; que le Duc d'Anjou refusa absolument sa cadette, malgré les instances de Marie ; & qu'il n'eût pas non plus la satisfaction d'épouser Mademoiselle de Nevers. Je ne m'arrêterai pas aux particularitez de cette affaire, parce qu'elles ne regardent pas assez directement la vie de notre Cardinal ; mais ce que je viens de dire étoit nécessaire pour la suite, comme on le verra dans l'Histoire des années suivantes.

Le Duc de Vendôme, que l'on avoit mis au Bois de Vincennes, comme je l'ai dit, protestoit toujours de son innocence, à l'égard des desseins, contre le Roi, qu'on lui imputoit ; mais il fallut § venir à une confession d'avoir au moins

* Voyez-les dans *Siri T. VI. p. 265. & suiv.*

§ Au mois de Mai. Voyez *Siri T. VI. p. 217. 252.*

moins entrepris contre l'autorité du Ministre , à en demander pardon au Roi, & à renoncer au Gouvernement de Bretagne. Là-dessus le Roi lui fit expédier des Lettres d'abolition , & lui fit grace de la vie ; mais il lui refusa la liberté , quoi qu'il permît à ses parens , & à ses amis de l'aller voir à Vincennes. Pour le Grand-Prieur, qui ne voulut rien faire de semblable , il ne fut pas compris dans la grace, & l'on ne souffrit pas que personne le vît.

Cependant le Comte de Soissons, étoit sorti du Royaume, comme on l'a vû, & il ne laissoit pas de ressentir dans cet éloignement la colere du Cardinal. La Comtesse * de Soissons se plaignit aigrement au P. Berule, de ce que l'on avoit dit que l'on avoit des Lettres de son Fils , par lesquelles il conseilloit à Monsieur de se retirer à la Rochelle, & elle demanda à voir ces Lettres. Le P. Berule, en ayant parlé au Cardinal , rapporta à la Comtesse pour réponse, „ que les Ministres du „ Roi n'étoient pas obligez de justifier ce „ qu'ils avoient dit, parce qu'ils l'avoient „ dit pour le bien de l'Etat , & que le „ Roi sçavoit la verité de tout. Il nia néanmoins d'avoir parlé de ces Lettres, quoi que la Comtesse soutint l'avoir appris d'une personne très-qualifiée. Elle se plaignoit aussi , de ce que le Cardinal avoit dit qu'un Gentilhomme , de la suite du Comte , s'étoit arrêté quelque temps

* *Sirj. Ibid. p. 210.*

1627. temps à S. Germain , par ordre de son Maître, pour l'assassiner. Le Comte & le Gentilhomme se récrioient contre cette calomnie ; mais le Cardinal nia d'avoir dit cela , quoi qu'il avouât qu'il s'étoit peut-être ouvert à quelqu'un d'un semblable soupçon. Il lui suffisoit d'avoir si fort allarmé le Roi, qu'il en avoit obtenu des Gardes.

Le Comte étant dans le dessein de voir les Cours d'Italie, le Cardinal eut soin de l'y faire recommander , comme il le trouva à propos. * Il écrivit au Comte de Bethunes , de s'entretenir rarement avec lui , dans la pensée que les autres Ambassadeurs se régleroient sur la conduite de celui de France, & qu'il seroit ainsi reçu froidement de tous ceux qu'il verroit. Mais le Comte de Bethunes, qui n'entroit pas dans la passion du Ministre , & qui croyoit qu'il n'étoit pas de l'honneur du Roi, de faire maltraiter un Prince de son Sang hors de ses Etats , le reçût dans son Hôtel ; quoi qu'il ne voulût pas avoir pour le Comte de Soissons, la complaisance de s'asseoir au dessous de lui à table, comme ce Prince l'avoit souhaité. Le Cardinal fut excessivement irrité, de ce que Bethunes n'avoit pas exécuté ses ordres ; car il n'étoit pas d'humeur que l'on dépendît à demi de lui, & il étoit si entier dans ses sentimens, que c'étoit l'offenser, que de le contredire. Aussi Bethunes eut toutes les peines du

* Siri. Ibid. p. 305.

du monde à l'appaiser , en lui représentant plusieurs raisons fortes qu'il avoit eues , d'en user ainsi avec le Comte de Soissons. 1627.

L'Abbé Scaglia sentit aussi , * dans le même temps , des effets du chagrin du Cardinal, irrité contre lui de ce qu'il s'étoit trop emporté contre le Traité de Monzon. Cet artificieux Prélat, le voulant faire rappeler , l'accusa d'avoir été de la cabale de Chalais , & d'avoir traité avec le Grand-Prieur , & offert , de la part du Duc de Savoye , de donner à Monsieur un secours de Troupes considérable. L'Abbé le nia absolument, & essaya de se justifier , en plusieurs Conférences qu'il eut avec le Cardinal, & avec les autres Ministres ; mais comme il ne s'agissoit pas de cela , on lui fit dire qu'il priât lui-même le Duc son Maître de le rappeler , & qu'en ce cas on lui donneroit tous les témoignages qu'il voudroit de son innocence ; & il fut enfin obligé d'accepter l'Ambassade de Flandres , après quoi le Cardinal lui fit toutes sortes de civilités.

Les Couronnes , qui s'étoient mêlées de vouloir accommoder les différens des Genoïs & du Duc de Savoye , ne purent rien faire au de là de la suspension d'armes , qui avoit été accordée dès l'année précédente. Mais elles firent une Ligue entre elles § contre l'Angleterre , & l'Espagne

* Siri. Ibid. p. 212. & suiv.

§ Ratifiée à Paris le 20. d'Avril.

1627. pagne promettoit de mettre une Flotte de cinquante Vaisseaux sur l'Océan, pour attaquer l'Irlande & l'Angleterre en même temps : comme les François s'obligeoient de faire une descente dans l'Isle de *Wight*, avec vingt-cinq, dès que les Espagnols seroient entrez dans la Manche. Les François ne faisoient pas apparemment beaucoup de fonds sur les promesses des Espagnols, puis qu'ils ne firent aucuns préparatifs, pour cette prétendue descente, qui paroïsoit aussi facile dans le projet, qu'elle étoit difficile dans l'exécution. Les Espagnols soupçonnoient, de leur côté, que les François n'avoient d'autre dessein, que celui d'épouventer les Anglois, & de les porter à un accommodement ; & ainsi la Flotte, qu'ils avoient promise, ne parût point ; ce qui donna lieu au Duc de Buckingham, de faire dans l'Isle de Ré la descente, dont j'ai parlé.

Cette même année, * la mort de *Vincent*, Duc de Mantouë, fut une occasion, qui pensa brouïller d'abord les deux Couronnes, & qui fut en effet une des causes de la rupture, qui arriva ensuite. Le Roi de France avoit eu avis auparavant, que Vincent avoit une maladie, qui ne permettroit pas qu'il vécût longtemps ; & avoit obtenu de ce Prince que le Duc de *Rethel*, aîné du Duc de Nevers, iroit à Mantouë, pour y faire quelque séjour.

* La nuit du 25. au 26. de Decembre. *Siri. T. VI. p. 302. & suiv.*

sejour. Les Etats de Mantouë & de Montferrat devoient appartenir au Duc de Nevers , après la mort de Vincent , qui n'avoit point d'enfans , mais comme Mantouë est un Fief Impérial , & voisin du Milanés , les Espagnols favorisoient *Cesar de Gonzague* , *Duc de Guastalle* , & lui en avoient fait donner l'Investiture de l'Empereur. Le Comte *Strigio* , en qui Vincent avoit une grande confiance , & qui étoit François d'inclination , avoit porté ce Prince , non seulement à recevoir le Duc de Rethel ; mais encore pour prévenir toutes sortes de broüilleries , à lui accorder *Marie de Mantouë* , sa Nièce , qui pouvoit prétendre , au défaut des Héritiers mâles , à l'héritage du Montferrat. Le Roi envoya là-dessus le Marquis de *S. Chamond* , au Duc de Savoye , pour s'informer des droits qu'il pouvoit avoir sur le Montferrat , & pour tâcher de lui faire donner quelque satisfaction ; de peur que s'il entreprenoit quelque chose sur cet Etat , il ne donnât lieu aux Espagnols & à l'Empereur de s'en saisir , sous prétexte des droits du Duc de Guastalle , dans un temps auquel la France , occupée au Siège de la Rochelle , ne seroit pas en état de le secourir.

S. Chamond avoit ordre d'aller aussi à Mantouë , & dès qu'il fut arrivé à Casal , il apprit que le Duc Vincent étoit plus mal. En entrant à Mantouë , il trouva que *Strigio* avoit fait , tout ce qu'on pouvoit demander de lui , pour faire tomber
la

1627. la succession de cet Etat entre les mains du Duc de Nevers. Le Duc Vincent, suivant son Conseil, avoit déclaré, par des Lettres Patentes, & par son Testament, le Duc de Rethel, Général de ses Troupes ; & les Mantoüians devoient prêter serment de fidélité au Duc de Nevers, entre ses mains. En même temps, on découvrit que le Duc de Guastalle avoit quelque dessein sur la Ville, & l'on trouva dans sa maison cinq Petards, que l'on saisit, avec quelques-uns de ses Domestiques, que l'on mit en prison. On en écrivit d'abord à l'Empereur, pour être en état de refuser de reconnoître le Duc, en cas qu'il voulût se servir de sa Commission de Vicaire de l'Empire. Le Duc de Rethel dépêcha aussi un Courrier en France, au Duc de Nevers son Pere, pour le prier de partir incessamment, s'il vouloit prendre possession de ses Etats.

Cependant le Fils aîné du Duc de Guastalle, demandoit à Milan le secours des Espagnols, après avoir montré au Gouverneur & au Sénat l'Investiture, que l'Empereur lui avoit accordée. On lui promit de l'assister, & l'on expédia sur le champ *Jean Serbellon* à Mantouë, pour soutenir ses intérêts. Au lieu de le laisser entrer d'abord dans la Ville, on lui en ferma les portes, pendant un jour, avant que de vouloir écouter ce qu'il avoit à proposer ; sous prétexte de le recevoir, avec plus de cérémonie. Il ne put entrer,

entrer, que le 24. de Decembre, qu'il ne restoit plus rien à faire au Duc de Rethel, que de prendre le serment de ceux de Mantouë, & d'épouser la Princesse Marie. Aussi la nuit suivante, on amena cette Princesse du Convent, où elle étoit, au Palais, afin qu'elle épousât le Prince de Rethel, & consommât le mariage avec lui. On dit que Vincent ayant reçu, avant que de mourir, la dispense du Pape, avoit ordonné que sa Nièce seroit incessamment mariée au Duc de Rethel; mais d'autres disent, qu'il étoit mort auparavant, mais qu'on le tint caché, pendant quelque temps.

Le lendemain matin, le Prince de Rethel, qui prit le Titre de *Prince de Mantouë*, envoya Strigio au Comte Serbellon, pour lui faire des civilités de sa part, & lui dire que le Prince de Mantouë, & la Princesse son Epouse, attendoient qu'il leur vint faire des condoléances, sur la mort du Prince Vincent. D'abord que Serbellon entendit Strigio parler de la sorte, il sortit du Palais, où il étoit logé, & se retira dans une Hôtellerie. Mais le Duc de Rethel l'envoya visiter dans cette Hôtellerie, & le pria de retourner au Palais. Serbellon répondit que sa Commission étoit de traiter avec le Duc Vincent; Qu'il n'avoit rien à faire avec le Duc de Rethel, & qu'il étoit surpris, que l'on eût osé nommer un Successeur au Duché de Mantouë, à l'insçu de l'Empereur, de quice Fief dépend; Que

1627. c'étoit une action bien hardie au Duc de Rethel , d'avoir osé épouser la Nièce du Roi d'Espagne , & la Petite-Nièce de l'Empereur , sans leur consentement. On lui repliqua , que le Prince de Mantouë ne se soucioit pas de son approbation ; qu'il ne dépendoit de personne que de Dieu , & qu'il ne vouloit vivre que sous la protection du Roi Très-Christien. Serbellon se retira d'abord à Milan , & l'Evêque de Mondovi , Ambassadeur de Savoye , partit aussi en même temps , sans prendre congé. Ce fut ainsi que le Mantouïan & le Montferrat changerent de Maître , sans aucune violence ; mais il ne fut pas si aisé au Duc de Nevers de les conserver , qu'il l'avoit été de s'en mettre en possession.

1628. Pendant que cela se passoit en Italie , le Cardinal travailloit à ferrer toujours davantage les Rochellois , & comme c'étoit en vain qu'on leur fermoit la communication du voisinage par terre , pendant que leur Port étoit ouvert , on chercha les moyens de le fermer. *Pompée Targon* , Ingénieur Italien , avoit essayé d'en boucher l'entrée en diverses manières ; mais la tempête , où les seules marées , avoient emporté tout ce qu'il y avoit mis. Enfin le Cardinal proposa de faire une digue de pierre , au milieu de laquelle on laisseroit une ouverture , pour donner passage à la marée. On entreprit cet ouvrage , en un endroit où le Golfe , qui forme le Port de la Rochelle , a sept cens
qua-

quarante toises de largeur , & où le Canon des Rochellois ne pouvoit porter. 1628.

Pour former cette Digue , on enfonça dans la Mer de grandes poutres , de douze en douze pieds , avec d'autres en travers , & l'on mit dedans des pierres fèches , qui n'avoient d'autre lien que la vase que la Mer y pouffoit. On fit encore couler à fonds plusieurs Vaisseaux chargez de pierres , pour la soutenir. Elle étoit par le bas large de douze toises , & elle venoit en étrecissant jusqu'au haut , où elle n'en avoit que quatre. Sa hauteur étoit au dessus des plus hautes marées , de sorte que les Soldats qu'on y mettoit , pour la garder , y pouvoient toujours être à sec. Il y avoit encore en cet endroit quantité de Bâtimens , pour la défendre en dehors & en dedans , & de l'artillerie des deux côtez du rivage.

Les Assiégés crurent d'abord , que ce dessein ne réussiroit point , parce que la Mer avoit emporté plusieurs fois tout ce que l'on avoit mis en cet endroit ; & il est vrai que s'ils eussent eu des vivres pour quelques semaines de plus , ou que les Anglois eussent fait leur devoir , le vent ou le choc de quelques Vaisseaux eussent renversé la Digue , dont le Cardinal se fit tant d'honneur , & dont on se seroit moqué , si les Rochellois eussent pû tenir plus long-temps.

Pendant que l'on travailloit à la Digue , *D. Federic de Toledé* , arriva avec la Flotte d'Espagne , qui étoit assez mal

1628.

équipée , outre que la tempête l'avoit fort endommagée. Les Marquis de Leganés , & de Spinola y arriverent aussi , & le Roi ordonna qu'on fit voir à ce dernier tous les travaux , dont il desapprouva quelques-uns , comme le Roi lui en eut demandé son avis. Il dit entre autres choses , qu'il n'y avoit que deux moyens de réduire la Rochelle , qui étoit de fermer le Port , & d'ouvrir la bourse. Le Cardinal lui fit aussi beaucoup d'honneur , & l'appelloit son Père , à cause de son âge. Dèsqu'il fut arrivé en Espagne , bien loin d'approuver la conduite du Comte-Duc , qui avoit fait envoyer la Flotte , pour aider le Roi de France à prendre la Rochelle , * il conseilla au Roi d'Espagne de secourir les Rochellois , & toutes les fois qu'on lui parloit de quelque dessein , il retomboit là-dessus. Il jugeoit que l'Espagne péchoit contre les premiers principes de la bonne Politique , en aidant le Roi de France à se rendre absolu dans ses Etats ; & cette conduite étoit d'autant plus ridicule , que les François venoient de conclurre une Ligue , avec les Etats des Provinces-Unies , pour les aider à se soutenir contre les Espagnols. Le Cardinal fut heureux , que pendant son Ministère l'Espagne fût gouvernée par le Comte d'Olivarés , dont les qualitez n'étoient que très-médiocres ; & les fautes de cet Espagnol donnerent beaucoup de lustre à sa conduite.

La

* Voyez Siri T. VI. p. 358.

La Flotte d'Espagne, jointe à celle de France, faisoit le nombre de plus de cent Vaisseaux, tant petits, que grands; & cela fit que les Anglois n'osèrent pas envoyer à la Rochelle un Convoi de vivres, de bois, & de charbon, qui étoit prêt. Le peu d'argent, que le Roi d'Angleterre avoit, étant déjà mal avec son Parlement, causa du retardement à ce Convoi, & dès qu'il fut en état, on n'osa pas l'envoyer. Les gros Vaisseaux François & Espagnols se tenoient cependant à la rade de l'Isle de Ré, & les petits étoient employés à la garde de la Digue.

Cet ouvrage n'étoit pas fort avancé, lors que le Roi las d'avoir été sept mois de suite au Camp, & rappelé à Paris par quelques affaires importantes, résolut d'y aller, sans attendre la fin du Siége, qui n'étoit pas encore proche. Le jour de devant * son départ, il fit expédier une Commission au Cardinal, par laquelle il lui donnoit la qualité de *Lieutenant Général dans ses Armées de Poitou, de Saintonge, d'Angoumois, & d'Aunis*, & un plein pouvoir sur toutes les Troupes de Cavalerie & d'Infanterie Française & Etrangere. Il étoit encore très-expressément enjoint au Duc d'Angoulême, & aux Maréchaux de Bassompierre & de Schomberg, Lieutenans Généraux, & à tous les autres Officiers de l'Armée, d'obéir au Cardinal, comme à la personne même du Roi.

1628.

Cette Commission , qui donnoit la conduite d'une Armée à un Evêque, qui n'entendoit rien dans la guerre, & qui se plaignoit à tous momens de ne pouvoir fournir aux affaires d'Etat, à cause de son peu de santé, surprit beaucoup ceux qui ne le connoissoient pas, ou qui ignoroient la nécessité qu'il y avoit, que le premier Ministre fût présent à ce Siège. Le Cardinal, qui étoit d'un esprit aussi actif & aussi pénétrant, que fier & superbe, étoit très-capable de goûter les bons avis des Généraux, quoi qu'il n'eût point d'expérience de la guerre; & il aimoit si fort à commander, qu'il ne faisoit pas difficulté de faire tout autre métier, que le sien, pourvû qu'il commandât. D'ailleurs il étoit important qu'il fût à ce Siège, afin que l'on pressât les travaux, autant qu'il le falloit; au lieu que s'il avoit été absent, ou l'on auroit manqué de l'argent nécessaire pour cela, ou peut-être que l'infidélité de quelques Chefs auroit fait échouer l'entreprise. Ainsi le choix que le Roi fit de son Ministre, pour commander au Siège de la Rochelle, étoit fondé sur de très-bonnes raisons, quoi que l'on trouvât mauvais qu'un Evêque fut Général d'Armée. * On assure que le jour que le Roi partit, après avoir reçu les adieux de tout le monde, il poussa son cheval à l'écart vers un homme de qualité, qui venoit recevoir ses ordres, & que s'étant appuyé sur lui long-temps,

sans

* *Ambery, Vie du Cardinal Liv. II. c. 17.*

sans rien dire , enfin il lui dit : *J'ai le cœur si serré , que je ne puis parler , du regret que j'ai de quitter Monsieur le Cardinal, & de la crainte qu'il ne lui arrive quelque accident. Dites-lui , de ma part , que s'il veut que je croye qu'il m'aime , il ménage sa personne , & qu'il n'aille pas incessamment aux lieux périlleux , comme il fait tous les jours ; qu'il pense en quel état seroient mes affaires , si je l'avois perdu. Je sçay combien de gens se sont employez , pour l'empêcher de se charger d'un si pesant fardeau ; mais j'estime si fort ce service , que je ne l'oublierai jamais.* En effet le Roi n'avoit pas assez de force d'esprit , pour gouverner seul , & il avoit déjà tant fait d'injustices, en faveur du Cardinal , que le nombre des Mécontents étoit très-grand , & qu'il ne pouvoit plus se passer de lui.

Le Roi étant parti , on ne laissoit pas de presser par tout les travaux , autant que la saison , & les sorties des Assiégés le pouvoient permettre , & enfin l'on acheva si bien les Lignes de circonvallation , que tous les Forts étoient en état de défense , & s'entre-communiquoient les uns aux autres. Mais la Digue s'avançoit plus lentement , à cause de la grandeur du travail & du mauvais temps , qui empêchoit souvent qu'on n'y pût travailler.

Le Cardinal voyoit que ce Siège pourroit tirer en longueur , & il avoit sujet de craindre que l'Armée ne se diminuât trop , par la négligence & par la tromperie des

1628.

Capitaines, & que l'excessive dépense ne fit enfin abandonner l'entreprise, ou que les Soldats mal payez, & contrains de souffrir une trop grande fatigue, ne désertassent, comme il étoit arrivé à d'autres Sièges. Pour remédier à ces inconvéniens, il donna ordre que l'on feroit faire montre aux Troupes tous les huit jours; & donna à chaque Régiment un Commissaire, qui payoit lui-même les Soldats, & qui prenoit garde qu'il n'y eut point de Passe-volans. Ainsi le Cardinal sçavoit, toutes les semaines, le nombre des Troupes, & l'on ne payoit que ceux qui étoient actuellement dans le Camp; au lieu qu'auparavant, il y avoit toujours dans les montres quantité de Passe-volans, & que l'on payoit beaucoup plus de monde, que l'on n'en avoit effectivement. Il fit aussi donner des habits aux Soldats, afin qu'ils pussent résister au froid de l'Hiver & du Printemps, & il fit en sorte que les vivres abonderent toujours dans le Camp, sans que les Païsans du voisinage fussent mal-traitez par les Soldats.

Peu de temps après que le Roi fut parti, le Cardinal fit sommer les Rochellois de se rendre, & de recourir à la clémence de Sa Majesté, mais ils ne voulurent pas écouter le Héraut. Le Cardinal eut quelques jours après une légère espérance de prendre la Ville par surprise. * Son des-

* *Anberg, Vie du Cardinal. Liv. II. c. 17.*

dessein étoit de petarder la fausse Porte *des Salines*, la *Porte-Neuve*, & celle de *S. Nicolas*, d'escalader les Bastions du *Gabut*, & de l'*Evangile*, d'essayer de rompre la chaîne & de surprendre le Fort de *Tadon*, pendant que l'on feroit donner quelques fausses allarmes en d'autres endroits. Il choisit pour cela la nuit du *11. de Mars*, & s'approcha jusqu'à six cens pas de la Ville, avec environ huit mille hommes de Cavalerie & d'Infanterie, & les Maréchaux de *Bassompierre* & de *Schomberg*. * On envoya de divers côtez les porteurs de Petards, & cinq cens hommes qui les devoient soutenir les premiers, avec *Marillac*; mais la nuit fut si obscure, qu'ils ne purent se trouver les uns les autres, de sorte que le jour étant venu, il fallut s'en retourner, sans avoir rien fait.

Le Cardinal fit une autre §. entreprise sur le Fort de *Tadon*, deux jours après, où *Marillac* avoit le commandement de ceux qui s'avançoient les premiers, pour réparer la faute qu'il avoit faite deux nuits auparavant. On fit donner une fausse alarme au Corps de garde de la *Tenaille* & de la *Porte des deux Moulins*, & l'on envoya un homme à ceux qui étoient en garde à la Porte de *Saint Nicolas*, pour leur dire, comme s'il fût venu du Fort de *Tadon*, par ordre de celui qui y

Q 5

com-

* *Mem. de Bassomp. T. II. p. 469.*§ *Anberi Ib. Bassomp. Ib. p. 476.*

1628.

commandoit , qu'ils ne tiraissent point , quelque bruit qu'ils ouïssent , parce que ceux du Fort avoient un contre-dessein à executer contre les Affiégeans , qui venoient à eux le long de la Mer , & que si l'on tiroit au premier bruit , ce pourroit être sur les gens du Fort. Marillac passant peu de temps après , ceux de la Porte de S. Nicolas ne tirèrent point ; mais ils donnerent l'allarme dans la Ville , afin que l'on fût prêt , en cas de besoin. Dès que Marillac fut près du Fort , le Sentinelle s'aperçût que quelqu'un s'avançoit , & ayant déchargé son Mousquet , il vit à la lueur les Troupes qui marchaient à lui. Il donna l'allarme dans l'instant , & Pontlevin , Gentilhomme de Saintonge , qui commandoit dans le Fort avec cinq Compagnies Françoises & une Angloise , fit prendre les armes à ses gens , de sorte qu'il n'y eut pas d'apparence de les forcer. Là-dessus Marillac , au lieu de dire à droite , pour faire retirer son monde , dit *tournez* , ce qui causa une grande confusion , & fit qu'il eut trente ou quarante hommes , tant tuez , que bleffez.

Cependant on commençoit à manquer de plusieurs choses dans la Rochelle , & il fallut ouvrir aux particuliers les Magazins publics de bled & de chair salée , & distribuer ces provisions , dont une partie n'étoit pas même en fort bon état , avec une économie extraordinaire. *Jean*

Guiton ,

Guiron, Maire de la Ville, homme d'expérience, & de conduite, avoit soin de les faire épargner autant qu'il étoit possible, jusqu'à ce que le secours des Anglois, que l'on attendoit avec impatience, vînt. Il donnoit aussi ses ordres, pour la défense de la Ville, avec beaucoup de prudence & de fermeté. Mais il ne pouvoit empêcher que plusieurs Soldats, qui ne pouvoient s'accommoder de la sobriété qu'on leur prescrivait, ne s'allassent rendre tous les jours aux Assiégeans, & ne leur portassent des nouvelles du mauvais état de la Place. Ils en reçurent plusieurs au commencement, mais ils refuserent ceux qui continuoient à déserter, de peur de soulager les Assiégez de bouches inutiles. Le Cardinal ne voulut pas permettre, non plus, que la Mere du Duc de Rohan, & sa Belle-fille, sortissent de la Rochelle, non seulement afin qu'elles aidassent à consommer les vivres des Rochellois; mais encore de peur qu'elles ne cabalassent pour le Duc de Rohan, qui faisoit la guerre en Languedoc, & qui donnoit beaucoup de peine au Prince de Condé, au Duc de Montmorenci, & aux autres qui commandoient pour le Roi, dans cette Province.

Les Rochellois avoient attendu, avec impatience, la Marée de la pleine Lune de l'Equinoxe de Mars, qui est ordinairement beaucoup plus grande, mais elle ne fit pas grand effet, n'ayant renversé que quelques toises du bout de la Digue;

1628. qui furent bien tôt refaites. * Il leur vint néanmoins quelques Barques , qui leur apportèrent un peu de bled , & la nouvelle du secours d'Angleterre , qui devoit bien-tôt partir. Le Cardinal en fut aussi averti , & il y avoit d'autant plus à craindre , que la Flotte d'Espagne s'en étant retournée , les François n'avoient que quarante Vaisseaux , pour défendre l'entrée aux Anglois. Mais la Digue, pour l'affermissement de laquelle on avoit déjà coulé à fonds soixante-deux Vaisseaux murez , étoit en état de défense ; & l'on espéroit que l'Armée Navale , rangée en bataille à l'entrée du Golfe , & soutenue de quantité d'Artillerie , que l'on mit sur les bords de la Mer , des deux côtez , seroit en état de résister à un plus grand nombre de Vaisseaux.

Dans cette conjoncture , le Cardinal trouva à propos que le Roi revînt au Camp , pour être présent , lors que le secours Anglois paroîtroit , afin d'encourager davantage les Soldats. Le Roi s'y rendit , le 24. d'Avril , & l'on donna les ordres nécessaires , pour défendre la Digue contre les Anglois. Peu de temps après , § le P. Joseph , qui faisoit aussi l'homme de guerre , fut averti par un Rochellois , mais qui n'entendoit rien dans ces fortes de choses , non plus que lui , que l'on pouvoit entrer dans la Rochelle par un con-

* *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 36c. Bass. T. II. p. 471.*
 § *Au mois de Mai. Voyez Bassomp. Mem. T. II. p. 477.*
 & *Pontis Mem. T. I. p. 283.*

conduit , par où les immondices de la Ville se déchargeoient. Il fit dessein là-¹⁶²⁸ dessus de faire entrer des Troupes, de ce côté-là, & l'ayant fait approuver au Cardinal, le Cardinal en parla au Roi, & l'on se mit en état d'exécuter ce projet. On fit faire je ne sçai quelle machine, dont on prétendoit se servir dans cette occasion ; mais il fallut auparavant aller découvrir le passage. On le fit, pendant une nuit fort obscure, & ayant sondé la vase avec une longue perche, on la trouva d'une si grande profondeur, que le dessein fut jugé impraticable par ceux qui reconnurent cet endroit ; & malgré la colere du P. Joseph, qui vouloit qu'on continuât, ce projet s'évanouit.

Peu de jours après, * la Flotte d'Angleterre parut, elle étoit composée d'environ cinquante gros Vaisseaux de guerre, & de quarante autres chargez de vivres. Celle de France, composée de Bâtimens plus petits, & commandée par le Commandeur de Valençai, se rangea dans le Canal, entre les deux pointes, & l'on garnit l'estacade des Vaisseaux enfoncez, d'un Régiment de chaque côté. On fit entrer, entre la Digue & la Ville, trente-six Galiottes, sur chacune desquelles on mit vingt hommes de plus qu'à l'ordinaire, pour s'opposer aux forties des Rochellois. Dès que l'on vit la Flotte Angloise, composée de gros Vaisseaux, on jugea que son entreprise seroit vaine, parce

* Le 11. de Mai. Bassomp. T. II. p. 479.

1628. parce qu'il n'y avoit pas assez d'eau , à l'embouchure du Canal , pour y faire entrer des Vaisseaux de cette grandeur.

Sur les sept heures du soir, les Anglois s'approcherent pour rader à *Chef de Baye*, où étoit une batterie , que le Maréchal de Bassompierre gardoit. Pour les empêcher de s'arrêter-là , le Maréchal leur fit tirer une cinquantaine de volées de Canon , ce qui leur fit prendre le large, & aller mouïller l'ancre vers le *Pertuis d'Antioche*.

La tempête , qui fut violente pendant quelques jours , empêcha que les Anglois ne pussent rien entreprendre ; mais enfin * huit jours après leur arrivée , leurs Vaisseaux de guerre s'avancèrent jusqu'à la portée du Canon de la Flotte Françoise , & firent une décharge de toute leur Artillerie , après quoi ils se retirèrent , avec toute la Flotte , sans avoir rien fait. Il n'y eut qu'une de leurs Chaloupes , qui s'étant mêlée de nuit parmi celles des François , entra dans la Rochelle. Cette retraite des Anglois , sans avoir rien tenté , irrita au dernier point les Rochellois contre le *Comte d'Emby* , qui les commandoit , quoi qu'on leur promît de leur renvoyer bien-tôt un plus puissant secours. Il avoit été facile aux Anglois de prévoir qu'ils auroient besoin de Vaisseaux légers, & de former au moins quelque projet ayant que de partir , au lieu que dès leur arrivée il

Le 18. de Mai. Bassomp. Hist. 2. etc.

il parut qu'ils ne sçavoient, ni l'état de la Digue, ni ce qu'ils devoient entreprendre. Ce fut comme un malheur attaché au Règne de Charles I. de ne faire presque aucune entreprise raisonnable, & de n'exécuter rien de ce qu'on projettoit. Aussi ce Prince ne put jamais persuader à son Peuple, qu'il eût des desseins avantageux à l'honneur & à la liberté de la Nation Angloise.

Le Cardinal, délivré heureusement de la crainte des Anglois, qui étoient retournés en Angleterre, * écrivit une Lettre aux Rochellois, par laquelle il les exhortoit à se soumettre. Mais ils n'y firent aucune réponse, dans l'espérance qu'un nouveau secours d'Angleterre, ou l'Automne en rompant la Digue, les délivreroit de ce Siège. Ils furent néanmoins obligés de lui écrire, § six semaines après, en faveur d'un homme de leur Ville, arrêté en Normandie, & à qui l'on faisoit son procès. Le Cardinal leur répondit le lendemain, & prit occasion de les exhorter à se rendre, mais ils demeurèrent inébranlables. Cependant les chaleurs de l'Été avoient mis des dysenteries dans l'Armée, & des fièvres malignes, qui obligèrent le Cardinal de changer de logement, & diminuerent beaucoup l'ardeur des Soldats.

Le même jour que le Cardinal écrivit à ceux de la Rochelle, le Duc de Buckingham

* Le 8. de Juillet. *Amber, Vie du Card, Liv. II. c. 38.*
§ Le 22. d'Octobre.

α 628.

gham fut tué à *Plimouth*, d'un coup de
couteau, par un Ecoffois nommé *Felton*,
comme il se préparoit à partir avec la
Flotte, qui devoit venir au secours de la
Rochelle. Cet homme ayant été pris,
bien loin de témoigner du repentir de son
crime, dit qu'il avoit tué un Ennemi de
l'Etat, & rendu un grand service à sa Pa-
trie. Ce qui lui donnoit occasion de par-
ler de la sorte, c'est que le Parlement,
qui n'osoit accuser le Roi de quantité de
choses, qui avoient été faites en Angle-
terre & en Ecoffe, & que l'on disoit être
contre les Loix, en avoit accusé son Fa-
vori, & lui avoit voulu faire son Procès,
mais le Roi ne l'avoit jamais voulu per-
mettre. Quoi qu'il en soit, ce Seigneur
étant mort, le Roi fit dire à Soubise & aux
Députez Rochellois, que cet accident ne
retarderoit point le secours qu'il leur vou-
loit donner.

La nouvelle de cette mort étant venuë
à la Rochelle, le Cardinal crut le temps
propre, pour porter les Rochellois à se
rendre, & il leur fit faire quelques * pro-
positions par *Arnaud*, qui entra dans la
Rochelle, sous prétexte de l'échange du
Marquis de *Feuquières*, son Beau-frere,
qui y étoit prisonnier de guerre, depuis
quelques mois. Une bonne partie de ceux
du Gouvernement ne reçurent pas mal ces
propositions, & l'on députa des gens au
Cardinal, qui ayant ouï de sa bouche ce
qu'il proposoit, le furent rapporter aux

autres.

autres. Mais ils ne voulurent pas l'accepter, soit qu'ils craignissent qu'on leur manquât de parole, ou que les demandes qu'on leur faisoit fussent trop défavorables ; de sorte que l'on résolut d'attendre le nouveau secours d'Angleterre. 1628.

Cependant ils étoient réduits à la dernière nécessité, & un grand nombre ne vivoit plus que de coquillages, & de racines, qu'il étoit encore difficile de trouver. * Plusieurs du Magistrat étoient d'avis de capituler, mais comme c'étoit se remettre à la discretion du Cardinal, qui étant une fois dans la Rochelle, n'auroit tenu de la Capitulation que ce qu'il auroit voulu ; la plûpart du Peuple, excitée par le Maire, s'opposa à ce dessein. Le parti contraire, pour tâcher de gagner le Peuple par la pitié, fit prendre la résolution de mettre dehors toutes les bouches inutiles, puis qu'il n'y avoit presque point d'espérance de tenir sans cela ; dans la pensée que le Peuple, touché d'une si triste séparation, se résoudroit à se rendre. Une nuit on fit assembler une grande multitude de femmes, d'enfans, & de vieillards, & on les mit hors des portes, sans écouter leurs plaintes. Ces malheureux s'allèrent, dès le matin, rendre aux Forts & aux Lignes des Assiégeans, mais on les en chassa à coups de Mousquet, de sorte qu'ils furent réduits à demeurer dans quelques prairies, entre les Lignes & la Ville, où ils se nourrissoient d'herbes. Le Roi &

* *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 442.*

1628. & le Cardinal, loin d'en avoir pitié, leur firent encore tirer dessus, pour obliger les Affiégés de les reprendre, comme il arriva. On fit même faucher toute l'herbe des environs, de peur qu'ils ne la vinssent arracher de nuit, pour s'en nourrir.

Le Roi leur fit dire que s'ils attendoient l'extrémité, pour se rendre, il ne leur feroit aucun quartier. Ils offroient de le faire, si on leur conservoit leurs Privileges; mais on prétendoit qu'ils en étoient déchus, & qu'ils devoient entièrement dépendre du bon plaisir du Roi.

Le Cardinal * consentit néanmoins après, à leur accorder la vie & les biens sauves, & quelques petits Privileges touchant les Magistrats; à condition qu'après avoir demandé pardon au Roi, ils le requissent dans la Ville, & payassent quatre montres qui étoient dûes à l'Armée. Les Rochellois propofoient de leur côté, de demander pardon au Roi la corde au cou, pourvu qu'on leur laissât leurs Privileges, & à l'égard de la Religion, & à l'égard du Magistrat; sans parler plus de la démolition du Fort Louis, & de ceux des Isles de Ré & d'Oleron. Ils demandoient aussi que le Roi pardonnât à Rohan & à Soubise, aussi bien qu'aux Villes de Languedoc, & que l'on fît la paix avec l'Angleterre. Le Cardinal repliqua que le Roi vouloit absolument punir Rohan & Soubise; que pour les Villes du Languedoc, on les traiteroit avec la douceur, dont elles se

recu-

* *Id. Ibid. p. 438.*

rendroient dignes , sans que les Rochellois eussent besoin de s'en mêler ; qu'à l'égard de l'Angleterre , ce n'étoit pas à eux à prescrire au Roi ce qu'il avoit à faire , & que c'étoit bien assez pour eux , qu'ils ne fussent pas punis , comme ils le méritoient , pour avoir attiré la guerre à la France de ce côté-là. 1628.

Les Députez , à qui le Cardinal avoit fait ces propositions , étant entrez dans la Rochelle , on fut surpris qu'au lieu de recevoir réponse , on entendit l'Artillerie des Assiégez jouer , comme auparavant. Ils essayèrent aussi de mettre le feu aux Galiottes , qui étoient entre le Canal & la Digue. Mais n'ayant pas réussi , en ce dessein , ils envoyèrent un Tambour , pour demander permission de renvoyer leurs Députez au Roi. On leur répondit , qu'après la supercherie qu'ils venoient de faire , on ne les vouloit recevoir qu'à discrétion ; mais après leur avoir fait cette réponse , on résolut de renouer le Traité , en cas qu'ils demandassent de nouveau la permission d'envoyer leurs Députez.

Enfin le secours Anglois , commandé par le Comte de Lidsey , parut * à la vûe de l'Isle de Ré , le 28. de Septembre , fort de soixante & dix Vaisseaux , qui furent suivis de plus de trente , les jours suivans. Toute l'Armée de France , qui étoit de vingt mille Fantassins , & de trois mille chevaux , fut plusieurs jours sous les armes ,

* Bassomp. Mem. T. II. p. 500.

1628. mes, pour repousser les Anglois, en cas qu'ils voulussent faire descente, pour se rendre maîtres de la Digue. Elle étoit alors entièrement achevée, & l'on n'avoit laissé au milieu que cent cinquante pas géométriques d'ouverture pour la marée; & cette ouverture étoit si embarrassée des Vaisseaux pleins de pierres, que l'on y avoit coulez à fonds, qu'il étoit difficile que rien y entrât. Néanmoins on a cru que si les Anglois avoient voulu hazarder quelques Vaisseaux, qui avec la marée fussent allez heurter la Digue, ils en auroient renversé une bonne partie.

La disposition de l'Armée Françoisé étoit la même qu'à l'attaque précédente, la Flotte étant à l'embouchure du Canal, & l'Armée de terre rangée des deux côtes du Golfe, & sur la Digue. Il y avoit encore deux batteries, l'une à Chef de Baye, de quarante pièces de Canon, & l'autre à *Coreille*, de vingt-cinq. Les Anglois se contenterent, les cinq premiers jours, de côtoyer les bords de la Mer, pour voir la contenance de l'Armée Françoisé, & de tirer quelques coups de Canon, sans effet. Ils tâcherent encore vainement de brûler la Flotte de France, en lui envoyant quelques feux d'artifice avec la marée. Mais le matin du 3. d'Octobre, la Flotte Angloise alla droit au Canal, & l'Avant-garde, sur laquelle étoit Soubise, & grand nombre de Rochelois, après avoir fait plusieurs bordées pour

pour prendre le vent , s'avança vers la Flotte Françoisse à la portée du Canon. 1628]

Chaque Vaisseau fit sa décharge des deux côtez, après quoi il se retira. Le Corps de bataille & l'Arrière-garde en firent de même ; & toute la Flotte revint trois fois à la charge , dans le même ordre, pendant que la marée dura. Les François répondirent de même , avec toute leur Artillerie, tant des batteries, que de la Flotte. Les Rochellois tiroient de leur côté, sur les Galiottes, & sur les Troupes de terre, mais c'étoit de si loin, que cela ne faisoit aucun effet.

La Mer se retirant, sur les dix heures, les Anglois se retirèrent aussi , & ne firent rien de tout le jour , qu'envoyer inutilement quelques feux d'artifice, & quelques Brulots, contre la Flotte Françoisse. L'Artillerie de terre leur fit assez de dommage, & ils perdirent environ deux cens hommes, & quelques Chaloupes ; au lieu que les François ne perdirent aucun Bâtiment, & que vingt-sept Soldats. Les Anglois firent la même chose le lendemain, & le succès n'en fut pas plus heureux ; n'ayant pas osé venir à l'abordage , de peur que l'Armée Françoisse de terre ne secourût la Flotte, dans cette occasion, ni aller choquer la Digue, ou se présenter à l'ouverture. C'étoit à la vérité un coup assez hardi, mais il étoit ridicule d'entreprendre de secourir une Place, serrée de si près, & réduite à l'extrémité, sans vouloir rien hazarder. Les An-

1628. Anglois firent encore mine de vouloir revenir, à la marée du soir, mais ils ne s'avancerent qu'à moitié chemin.

Cependant les Rochellois, qui étoient sur la Flotte Angloise, demanderent à parler aux Généraux François. On permit à deux de venir débarquer, dans le quartier de Bassompierre, & on les envoya au Cardinal, à qui ils demanderent permission d'entrer dans la Rochelle, pour revenir dire aux Anglois l'état où elle étoit. N'ayant autre chose à dire que cela, le Cardinal les renvoya.

Après cela, le vent fut si contraire aux Anglois, pendant quelques jours, qu'ils furent obligez de demeurer à l'ancre. * Cependant ils jugerent qu'il étoit à propos de tenter s'il n'y auroit point de voye d'accommodement, & pour cela le *Lord Montaigu*, § envoya complimenter le Cardinal, qui comprit qu'il cherchoit occasion d'entrer en Conférence. Pour cela il fit renvoyer quatre prisonniers Anglois, sans rançon, & les chargea de faire ses complimens à Montaigu, & de lui dire qu'il y auroit sujet de bien esperer de la paix, entre les deux Couronnes, s'il vouloit conférer en secret avec lui.

Les prisonniers étant arrivez à la Flotte Angloise, & ayant parlé à Montaigu, il fit assembler le Conseil, où Soubise, &

* Aubery, Vie du Card. Liv. II. c. 12.

§ Le 7. d'Octobre.

& les Députez de la Rochelle furent appeliez. Montaigu dit ce que les prisonniers lui avoient rapporté, & ajouta qu'il croyoit qu'il seroit avantageux, pour la cause commune, qu'il prît cette occasion, que le Cardinal lui offroit, pour reconnoître la Digue, sous prétexte de lui aller parler; & que menant un Ingénieur avec lui, il ne manqueroit pas d'en faire un rapport assuré. Les Députez de la Rochelle, qui craignirent que Montaigu ne cherchât les moyens de traiter sans eux, s'opposèrent autant qu'ils purent à cela. Ils représenterent qu'aussi-tôt que la Flotte s'appercevrait que l'on entroit en quelque négociation, personne ne voudroit se battre: Que pour ce qui étoit de reconnoître la Digue, par ce moyen, les Généraux François étoient trop fins, pour leur en laisser voir les endroits foibles; & que Montaigu & son Ingénieur, après en avoir vû les endroits les plus forts, en viendroient faire un rapport, conforme aux desseins des Ennemis, & propre à décourager tout le monde. Cependant les Officiers Anglois, qui n'étoient pas fort bien intentionnez, quoi qu'ils le feignissent, firent conclurre, dans le Conseil, que l'on enverroit une Chaloupe aux Généraux François, pour demander l'échange des prisonniers, & un Sauf-conduit pour Montaigu, * ce qui fut executé. Les prisonniers

* Le 12. d'Octobre, selon Bassomp. Mem. T. II.
p. 509.

1628. sonniers furent renvoyez de part & d'autre, dès le lendemain ; & le jour * suivant Montaigu fut parler au Cardinal. Etant de retour, il dit qu'il en avoit été très-bien reçu, & que le Cardinal lui avoit fait des propositions touchant le repos général de la Chrétienté.

Il y retourna § une seconde fois, avec l'Ingénieur, & après avoir dîné chez le Cardinal, & conféré avec lui, on lui fit voir le lendemain, dans une Galiotte, la Digue, & tout ce qu'on avoit mis pour embarrasser le Canal. Ceux qui l'avoient envoyé pouvoient bien s'assurer d'une chose, c'étoit que si l'un des deux devoit être, ou duppé, ou gagné par l'autre, ce ne seroit pas au moins le Ministre du Roi de France. Aussi, soit qu'ils s'attendissent à cela, ou non, ils ne furent pas surpris de voir Montaigu de retour dire, avec son Ingénieur, qu'il n'étoit pas possible de rompre la Digue ; que le Cardinal avoit fait des propositions assez raisonnables, concernant la paix avec Sa Majesté Britannique, & avec les Rochellois ; & qu'il étoit nécessaire qu'il allât communiquer ces propositions au Roi, après quoi il se rendroit à la Flotte, ce qu'il promettoit de faire en quinze jours au plus tard. Charles, qui n'affistoit la Rochelle, que de peur d'irriter son Peuple, qui l'avoit souhaité, étoit disposé à trouver tout raisonnable.

Ce-

* Le 14. d'Octobre.

§ Le 15. du même mois.

Cependant * le Cardinal fit adroitement avertir les François, qui étoient sur la Flotte Angloise, & qui commençoient à se défier des Anglois, & les Rochellois pressiez, plus par la faim, que par la force des armes, „ qu'il y auroit de la honte „ & du desavantage pour eux, s'ils lais- „ soient conclurre leur accord par un „ Prince Etranger, qui ne considéreroit „ pas tant leurs intérêts, que les siens „ propres : Qu'ils feroient leurs condi- „ tions beaucoup meilleures, s'ils implo- „ roient la clémence de Sa Majesté, par- „ ce que le Roi se laisseroit plus volon- „ tiers fléchir par leurs soumissions, que „ par les instances du Roi d'Angleterre.

Les Rochellois, & ceux qui étoient sur la Flotte Angloise, voyant d'un côté la Ville réduite, par la famine, en un état déplorable, & de l'autre le froid des Anglois à leur égard, comprirent qu'il étoit enfin temps de s'accommoder à quelque prix que ce fût. Ceux qui étoient sur la Flotte § envoyèrent un Tambour, pour demander un Sauf-conduit pour des Députés, qu'ils souhaitoient d'envoyer au Cardinal. On le leur envoya le lendemain, que la Flotte Angloise vint encore canonner la François, c'est à dire, faire bien du bruit en vain. Le soir les Députés de la Flotte arriverent, & on les conduisit à la *Saussaye*, pour parler au Cardinal ; pendant que six autres Députés de

Tome I.

R

la

* Aubery. Ibid.

§ Let 22. d'Octobre. Bassomp. T. II, p. 511.

1628. la Ville parurent près du Fort de la Fons, & demanderent aussi à parler. On en avertit le Cardinal, qui ordonna qu'on les lui amenât, & ils arriverent, peu de temps après les autres.

Le Cardinal les fit recevoir dans des Chambres différentes, & les Maréchaux de Bassompierre & de Schomberg se trouvant avec lui, de même que *Bouthillier*, il commanda qu'on fit entrer les Députés de la Flotte. Ils lui dirent, * que ce n'étoit pas sans confusion qu'ils se présentoient devant lui, lors qu'ils confideroient qui étoient ceux de chez qui ils venoient; mais qu'ils avoient néanmoins pris cette hardiesse, parce qu'encore qu'ils fussent avec des Etrangers, leur conscience leur rendoit témoignage, qu'ils avoient le cœur François: Que cela paroissoit en ce que dès qu'ils avoient vu quelque ouverture d'entrer dans un accommodement, plutôt que de continuer à répandre du sang, ils avoient cherché les moyens d'avoir entrée auprès de sa Grandeur, & d'offrir à Sa Majesté de s'employer envers leurs Concitoyens, pour les engager à rentrer dans l'obéissance: Qu'ils supplioient aussi le Cardinal de leur procurer la grace de Sa Majesté, & de s'assurer que ceux, qui lui faisoient cette prière, agiroient avec une entière sincérité dans cette affaire, & d'une manière qui ne seroit peut-être pas inutile pour le service du Roi.

Le

* *Aubry. Hist.*

Le Cardinal leur répondit , avec assez 1628.
de douceur , & leur dit , „ qu'il ne vouloit
„ pas confiderer alors leurs fautes , & cel-
„ les de leurs Concitoyens : Qu'elles
„ étoient à la verité très-grandes , mais
„ que la bonté du Roi l'étoit encore plus
„ pour les oublier : Qu'il s'employeroit
„ lui-même , pour leur obtenir le pardon de
„ Sa Majesté , pourvû qu'ils voulussent ren-
„ trer sincerement dans leur devoir. Il
leur demanda ensuite quelles assurances ils
avoient des Rochellois , qui leur fissent
esperer de les ramener. Les Députez ré-
pondirent , que ceux de la Ville ne sça-
voient rien de leur dessein , mais que si
Sa Majesté vouloit bien leur permettre de
leur aller parler , ils avoient de si fortes
considerations à leur représenter , qu'ils
se promettoient infailliblement de les fai-
re tomber dans leurs sentimens.

Le Cardinal ayant souhaité qu'ils lui
donnassent quelque connoissance de ces
raisons , les Députez dirent , que n'y
ayant pas de meilleure finesse que de n'en
avoir point , ils les découvroient avec
toute sorte de sincérité , à une personne
qu'ils n'étoient pas en état de tromper ,
& de qui ils avoient tout à esperer & à
craindre : Qu'ils lui avoüoient qu'ils
avoient fait tout ce qu'ils avoient pû ,
pour obtenir aux Rochellois un grand &
prompt secours ; mais qu'ils avoient re-
connu la misere qu'il y a à solliciter des
Etrangers , qui ne s'intéressent pour ceux
qui leur demandent leur protection ,

1628. qu'autant qu'ils y trouvent leur propre intérêt : Qu'on leur avoit donné quantité de belles paroles , mais que les effets qui les avoient suivies , ressembloient à ce que feroient des gens qui auroient envie que la Rochelle fût prise , & non à ce que feroient ceux qui voudroient la secourir : Que les Anglois avoient engagé l'année précédente les Rochellois dans leur parti , un peu avant la récolte , comme pour leur ôter le moyen de se pourvoir : Qu'ils avoient consumé une grande partie de leurs provisions , pendant qu'ils étoient dans l'Isle de Ré , ce qui étoit un autre moyen de les réduire bien-tôt à l'extrémité : Qu'ayant promis de leur envoyer du bled , dès qu'ils seroient de retour en Angleterre , & en ayant été pressés sans discontinuation , par les Députés , ils n'en avoient rien voulu faire , quoi que ce fût la chose du monde la plus facile : Qu'ayant envoyé un secours , au mois de Mai dernier , il n'étoit venu , que pour se faire voir , & s'étoit retiré sans avoir rien tenté ; quoi que les Rochellois qui étoient avec eux , leur eussent demandé quelques Vaisseaux , & eussent offert de les faire entrer à leurs risques : Que le dernier secours étoit venu si tard , qu'apparemment ils avoient eu envie que la Ville , dont l'état ne leur étoit pas inconnu , se rendît avant qu'ils arrivassent , ou au moins qu'elle fût réduite à une si grande extrémité , qu'elle fût obligée de s'en remettre entièrement à eux , afin de s'ac-

com-

commoder avec la France à ses dépens :

1628

Qu'enfin Montaigu n'étoit allé en Angleterre, que pour faire consentir le Roi de la Grande Bretagne, aux propositions que l'on avoit faites : Que faisant réflexion sur tout cela, les Députez avoient pensé que puis que l'on parloit d'accommodement, il seroit plus agréable au Roi, & plus avantageux à leurs Concitoyens, de recevoir la grace de sa pure clémence, que par l'intervention d'un Prince Etranger, qui avoit été si mauvais Garand du Traité de l'an 1626 : Qu'ils esperoient de faire goûter ces raisons à leurs Concitoyens, si le Cardinal leur vouloit obtenir la permission de les aller trouver.

Ce Prélat loua leur bonne intention, & leur dit, qu'en effet ils obtiendroient beaucoup plus du Roi, en s'adressant eux-mêmes à lui, que si un Prince Etranger s'en mêloit. Après cela, il leur demanda, quelle caution ils pourroient donner, qu'ils serviroient Sa Majesté, comme ils le promettoient ? Ils répondirent qu'ils en pouvoient donner deux ; la première, c'étoit l'avantage visible de ceux pour qui ils traitoient ; & la seconde, c'étoit que l'un d'eux demeureroit dans le Camp, pour répondre au péril de sa vie, de la sincérité de son Colleague. Le Cardinal repliqua, qu'il esperoit que le Roi pourroit se fier en eux, & leur laisser la liberté à tous deux d'exécuter leur dessein. Pour leur donner même

1628. me le moyen de traiter de cette affaire avec plus de succès, il dit, „ qu'il ne leur „ cachoit pas que les bröuilleries d'Italie „ pressoient si fort Sa Majesté , que les „ jours qu'il employoit devant la Rochelle, lui étoient des années, & qu'il vou- „ droit racheter chacun d'eux , s'il étoit „ possible, par de très-grandes sommes : „ Que ceux de la Rochelle lui avoient fait „ entendre , qu'ils avoient de quoi subsi- „ ster encore trois mois : Que si cela „ étoit, on leur donneroit la Carte-blanc- „ che ; mais que si cela n'étoit point , il „ n'étoit pas juste que l'opiniâtreté obtint „ ce que l'on n'accorderoit qu'à une sou- „ mission libre & volontaire : Que Sa „ Majesté enverroit pour cela des Com- „ missaires dans la Ville , entre lesquels les „ Députez seroient , pour y faire la re- „ cherche des vivres, & lui en rapporter „ fidèlement la quantité ; & que s'il n'y „ en avoit plus, il entendoit que les Ro- „ chellois se rendissent à discretion.

Les Députez supplièrent le Cardinal, de ne les faire pas porteurs d'une si triste nouvelle, & de considérer qu'il étoit impossible de faire une recherche exacte des vivres dans la Rochelle , parce que les Particuliers , qui en avoient , les cachotent avec un très-grand soin : Que lors qu'on les avoit fait rechercher au mois de Mai dernier, on n'en avoit trouvé que pour un mois, & que néanmoins il s'en étoit passé six, depuis ce temps-là : Que d'ailleurs il faudroit tenir compte de tout

tout le poisson , & de tout le coquillage ,
que la Mer amène , de toutes les her-
bes , de tout le cuir , de tout le par-
chemin , & généralement de tout ce qui
peut avoir quelque suc propre à nourrir :
Que quand même tout cela ne suffiroit
pas , pour la subsistance de tous les Assié-
gez , pendant trois mois , on le ménage-
roit en sorte , qu'il y en auroit assez & au-
delà , pour ceux qui sont capables de se
défendre , & qu'on laisseroit mourir les
autres de faim : Qu'il pouvoit bien juger
que les Rochellois ne seroient pas si fer-
mes , si les vivres leur manquoient entiè-
rement , comme on le lui avoit dit , &
qu'ils n'attendoient pas à capituler à la
dernière bouchée : Qu'ils le supplioient
donc de leur donner à porter la nouvelle
d'une grace un peu plus étendue , afin
qu'ils fussent en état de la faire valoir à
leurs Concitoyens ; & de penser qu'ils
avoient à traiter avec des gens , qui fai-
soient voir que lors qu'ils ne pouvoient
plus vivre , ils sçavoient très-bien mou-
rir. Celui qui portoit la parole laissa cou-
ler quelques larmes , en finissant , &
ceux qui l'écoutoient en parurent tou-
chez.

Après cela , * les Députés de la Ro-
chelle furent admis. Ils prièrent le Car-
dinal de leur obtenir du Roi des condi-
tions tolérables , & lui promirent de les
faire accepter. Ils le supplièrent aussi de

R 4

leur

* Bassompierre qui étoit présent le raconte ainsi , quoi-
qu'Aubery le dise un peu autrement.

1628.

leur permettre de voir ceux d'entre leurs Concitoyens , qui étoient sur la Flotte d'Angleterre, après quoi ils offroient de remettre la Ville entre les mains du Roi. Le Cardinal leur répondit sur le champ, qu'il leur feroit voir tout à l'heure les Députez de la Flotte , s'ils lui promettoient de ne leur point parler. Comme ils l'eurent promis , il s'en alla lui-même à sa Galerie , & dit aux Députez de la Flotte , qui y étoient , qu'il leur feroit voir les Députez de la Rochelle , s'ils le vouloient, mais à condition qu'ils ne leur diroient rien. Ils en convinrent , & le Cardinal les mena où ils étoient. Ils furent, des deux côtez, les plus surpris du monde, & se saluèrent de loin. Ils avoient sujet de craindre, d'avoir dit les uns eu les autres, des choses, qui ne s'accordant point , nuïroient peut-être aux intérêts communs ; mais il ne leur fut pas permis de s'en éclaircir alors.

Ceux de la Ville offrirent de nouveau , de se remettre sous l'obéissance du Roi , & supplièrent encore le Cardinal de leur procurer le pardon de Sa Majesté. Il le leur promit, & leur dit que le Roi s'étoit allé promener pour huit jours , & qu'il lui en parleroit à son retour. Sur cela un des Députez s'écria : *Comment, Monseigneur, huit jours ! Il n'y a pas dans la Rochelle de quoi en vivre trois.* Alors le Cardinal leur fit un discours , où il leur représenta fortement les mauvaises conséquences de leur opiniâtreté ; après quoi,

il

il ajouta, qu'il porteroit le Roi à leur faire miséricorde, & dès l'heure même coucha des Articles, pour les rapporter à la Rochelle. Il offroit de leur faire pardonner tout le passé, de leur accorder la vie, la liberté de la Religion, & la jouissance de leurs biens. Pour leurs Privileges, & la forme du Gouvernement, le Roi en devoit ordonner à sa volonté, & faire raser les fortifications de la Ville. Les Députés de la Ville dirent, qu'affurément ces Articles seroient acceptez, & prirent congé du Cardinal, qui renvoya aussi ceux de la Flotte. Ils eurent encore, avant que de se séparer, la permission de parler ensemble, & ceux de la Flotte prièrent les autres, de les comprendre dans leur Traité.

Le Cardinal fit néanmoins accorder à part, le pardon de ceux de la Ville, & celui de ceux qui en étoient dehors, depuis cette guerre. Ceux de la Flotte craignant d'être exclus, par ceux de la Ville, qui dans l'extrémité, où ils étoient, seroient contraints d'en passer par où l'on voudroit, & ne se fiant nullement aux Anglois, se remirent entièrement * à la générosité du Cardinal; & le prièrent d'interceder non seulement pour les François, qui étoient sur la Flotte Angloise, mais aussi pour tous ceux que cette guerre avoit obligez de sortir du Royaume. Le Cardinal le leur promit, & leur fit accorder une Déclaration, par laquelle le

R. 5

Roi

1628.

Roi oubloit tout le passé , leur permettoit de revenir en ses Havres , même avec les prises qu'ils pourroient avoir faites ; entendoit qu'ils jouissent des mêmes graces que ses autres Sujets , & du libre exercice de leur Religion ; les remettoit dans la possession de tous leurs biens , excepté des fruits qui en avoient été confumez ; & accordoit l'espace de trois mois à ceux de Ré & de la Rochelle , pour revenir dans le Royaume , & jouir des mêmes avantages.

Le Ministre *Vincent* , qui étoit l'un des Députés des François , qui étoient sur la Flotte Angloise , fut porter la Déclaration du Roi à ceux qui l'avoient envoyé , & les ayant tous assemblez dans le bord d'un des Vaisseaux Rochellois , qui étoient dans la Flotte , il la leur lut. Les sentimens furent fort partagez , sur cette lecture , & quoi que Vincent pût dire , il y en eut plusieurs qui ne voulurent pas s'y fier. D'ailleurs les Anglois déclarèrent , qu'ils ne laisseroient pas partir tous les Vaisseaux François , en ayant besoin , disoient-ils , pour quelques entreprises qu'ils vouloient faire sur les Côtes du Poitou & de la Saintonge , & particulièrement sur Broüage. Ils étoient irrités , contre Vincent & les autres , qui avoient conclu avec le Cardinal , non qu'ils fussent fort fâchez de voir tomber la Rochelle entre ses mains ; mais parce qu'ils vouloient apparemment s'en faire un mérite auprès de lui. Aussi Montaignu étoit re-

venu

venu, avec tout pouvoir de traiter, mais le Cardinal qui ne vouloit point qu'une Puissance Etrangere se mêlât d'accommoder les Sujets du Roi avec leur Souverain, l'avoit prévenu, en accordant promptement des conditions assez équitables aux François, qui étoient parmi les Anglois. En leur ôtant la nécessité, où ils étoient de chercher la protection des Etrangers, il leur donnoit lieu de revenir en France, & empêchoit ainsi que les Anglois ne se servissent d'eux, pour avoir des intelligences dans le Royaume, & y causer de nouvelles broüilleries. A l'égard de la paix avec l'Angleterre, après avoir vû la mauvaise conduite de Buckingham, & sçachant d'ailleurs que le Roi Charles I. étoit peu aimé de ses Sujets, il avoit témoigné, qu'il entendoit que le Roi d'Angleterre la demandât au Roi Très-Christien; & après la réduction de la Rochelle, il parloit des Anglois, avec beaucoup plus de mépris.

Le * 26. d'Octobre, les François de la Flotte vinrent remercier le Cardinal, de la grace qu'il leur avoit obtenue de Sa Majesté; & le même jour ceux de la Ville vinrent dire qu'elle acceptoit les Articles. On employa le lendemain à les mettre en meilleure forme, & à régler la manière dont on laisseroit entrer les Troupes du Roi dans la Ville, de peur qu'elles n'y causassent quelque desordre. Le 28. les Articles furent signez, par les

R. 6

Magi-

1628. Magistrats de la Rochelle, au nom de la Ville; & par Marillac & du Hallier, Messieurs de Camp, pour le Roi, qui ne les voulut point signer, non plus que le Cardinal & les autres Généraux. Il ne paroïssoit pas de la dignité de la Couronne, de sembler capituler avec ses Sujets, & cette manière d'agir pouvoit servir en temps & lieu à diminuer les droits que ceux de la Rochelle prétendoient avoir, en conséquence de cette Capitulation. Voici * en abrégé ce qu'elle contenoit. I. Que le Roi pardonnoit aux Rochellois leur faute, depuis ce dernier mouvement, avec sûreté pour toute leur vie. Qu'il accordoit l'Exercice libre de la Religion Prétendue Réformée, dans la Rochelle. II. Qu'ils seroient rétablis dans tous leurs biens, de quelque nature qu'ils pussent être, nonobstant toutes condamnations & confiscations, qui pourroient en avoir été faites; excepté la jouissance du revenu de leurs terres, les meubles, bois coupez, & dettes, qui auroient été actuellement & sans fraude reçûs, jusqu'à la reddition de la Rochelle. III. Que tous les gens de guerre, Sujets du Roi, qui se trouveroient alors dans la Rochelle, & qui n'en seroient pas Bourgeois & Habitans, jouïroient des mêmes graces: Que les Chefs & les Gentilshommes fortiroient de la Ville l'épée au côté, & les Soldats le bâton blanc à la main: Que l'on

* Voyez la suite de la Rébellion de France, sur l'année 1628. p. 274.

l'on écriroit tous leurs noms & sur-noms, & qu'ils feroient serment de ne porter jamais les armes contre le service de Sa Majesté, sur peine d'être déchus de la grace qu'on leur accordoit : Que pour les Capitaines & Soldats Anglois, ils seroient conduits par Mer en Angleterre, sans qu'il leur fût fait aucun déplaisir. IV. Que ceux de la Rochelle, tant Habitans, que Gens de guerre, seroient déchargez de tous les actes d'hostilité qu'ils avoient commis, depuis les dernières brouïlleries, de toutes les négociations qu'ils avoient faites dans les Pais étrangers, & de toute autre chose, hormis les cas execrables, exceptez par les Edits, concernant la Personne du Roi. V. Qu'ils demeureroient déchargez des fontes de Canon, fabrication de Monnoye, saisies de deniers, tant Royaux & Ecclésiastiques, qu'autres, dans la Ville de la Rochelle: comme aussi des Contributions ordonnées pour l'entretien des Gens de guerre; des contraintes décernées contre les absens, même par la démolition de leurs maisons; & de tout ce qui pouvoit avoir été employé à cela dans cette Ville. VI. Que tous les Habitans & Gens de guerre demeureroient de même déchargez de tous Jugemens, & de toutes Sentences, qu'on pourroit avoir donnez contre eux, à l'occasion de leur rebellion, pendant ces derniers mouvemens. VII. Que les Juges, Conseillers, & Commissaires, qui avoient assisté aux Jugemens, tant Ci-
vils,

1628.

vils, que Criminels, de cette Ville, n'en pourroient être recherchez, ni même les particuliers, au profit desquels ils auroient été donnez, pour ce qui concerne les prises & butins. VIII. Que les Jugemens, Amendes, Suspensions, & Interdictions, données par les Présidiaux, tant contre les Maires de cette Ville, que ceux qui les ont assiste, seroient nuls & comme non-avenus; aussi bien que toutes les procédures faites ensuite, contre quelques uns de ces Juges, sans qu'aucun de ceux, qui avoient été employez de part ou d'autre, en pussent être recherchez. IX. Que le contenu ci-dessus, seroit ratifié par les Maires, Pairs, & Echevins de la Rochelle, & que la ratification seroit apportée le lendemain, à deux heures après midi, en bonne forme; après quoi il plairoit au Roi de faire délivrer aux Députez des Lettres de Déclaration qui approuvassent & ratifiassent le même Traité. X. Que ces ratifications étant délivrées, les portes de la Ville seroient ouvertes, & remises à ceux qu'il plairoit à Sa Majesté, afin qu'Elle y pût faire ensuite son entrée, quand & ainsi qu'il lui plairoit. XI. Que Sa Majesté promettroit faire apporter, à l'entrée & au logement des Gens de guerre dans la Ville, tant d'ordre, que quiconque ce soit n'en recevrait de déplaisir dans sa personne, ou dans ses biens.

Ces Articles ayant été signez, les Députez Rochellois allerent le lendemain à

Laleu,

Laleu, où le Roi étoit, pour lui demander pardon, & le 30. du Mois les Gardes Suisses & Françoises, entrèrent dans la Ville dès le matin, avec le Duc d'Angoulême, le Maréchal de Schomberg, & plusieurs autres. Les Logis ayant été marquez, le Cardinal y vint, sur les deux heures après midi. A son entrée, le Maire Guiton* se présenta à lui, accompagné de six Archers, qui marchaient devant; mais le Cardinal lui ordonna de congédier ses Archers, & de s'abstenir des fonctions de sa Charge de Maire; cette Dignité étant tacitement supprimée, par les Articles de la réduction, aussi bien que les autres droits, & les autres Privileges de la Ville. § On dit que le Cardinal lui ayant parlé du Roi de France, & de celui d'Angleterre, Guiton lui répondit, *qu'il valloit mieux se rendre à un Roi, qui avoit sçu prendre la Rochelle, qu'à un autre, qui n'avoit pas sçu la secourir.* Cette réponse ferme marquoit le courage de cet homme, qui avoit paru en mille occasions périlleuses, par Mer & par Terre. Mais on assure qu'il eut sujet d'être mécontent du Cardinal, qui lui ôta sa Charge en lui disant, *que le Roi étoit seul Maire & Maître de la Rochelle*, quoi qu'on lui eût promis de la lui conserver. On ajoûte, que Guiton dit ensuite à quelqu'un, *que s'il avoit sçu qu'on lui dût ainsi manquer de parole, le Roi n'auroit pas trouvé un seul homme*

me

* Anbery, Vie du Card. Liv. II. c. 23.

§ Pontis Mem. T. II. p. 266.

628. me, en entrant dans la Rochelle, parce qu'il auroit soutenu jusqu'à la fin.

Peut-être * même que le Roi auroit été obligé de lever le Siège, à cause de l'Hiver, & des tempêtes, qui s'éleverent aussi-tôt après la réduction de la Ville. Car, comme le remarquent des gens qui étoient présens, le beau temps finit le jour même de la réduction, & la Digue commença bien-tôt après à se détruire. Le Roi se promenant § dessus, du côté de Coreille, une solive fondit sous lui, & s'il ne se fût jetté promptement de l'autre côté, il tomboit dans la Mer. La tempête fut si grande huit jours † après, qu'elle fit ébouler quarante toises de la Digue; & le Vaisseau du Chevalier de la Fayette, poussé d'un coup de vent dans le Port, rompit trois ou quatre machines sans s'endommager; ce qui fit comprendre ce qu'auroient pû faire les Anglois, s'ils fussent venus choquer la Digue. Ainsi, s'il y avoit eu plus de vivres dans la Rochelle, le Cardinal auroit pû perdre en un jour le fruit de tant de travaux & de tant de dépenses; & la Digue si admirée par ceux qui ne jugent des choses que par l'événement, auroit été le sujet de la raillerie de tout le monde.

Mais les Rochellois (a) étoient réduits à une si grande extrémité, que l'on assure

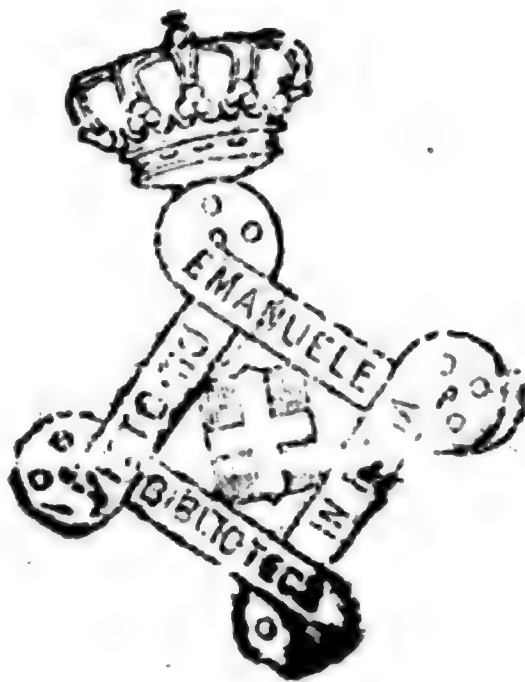
* Pontis. Ibid. p. 367. & Bassomp. Mem. T. II. p. 516.

§ Le 30. d'Octobre.

† Le 7. de Novembre.

(a) Suite de la Rebellion de France, sur l'an 1628.

6281



628.

(a) 982.

1025

assure que plus de quinze mille personnes étoient déjà mortes de faim, ou de maladies provenuës de la trop petite quantité de vivres dont ils se souvenoient, ou des mauvais alimens qu'ils prenoient. Ceux qui restèrent étoient si pâles, & si extenués, qu'ils ressembloient plutôt à des squelettes qu'à des personnes vivantes. Aussi la première chose que le Cardinal fit en entrant, * fut de faire porter dans la Ville quantité de vivres & de pains de munition, & de faire publier par un Tambour, que ceux qui en auroient besoin, en envoyassent querir. Le jour suivant, il fallut faire venir du monde du Camp, pour enterrer les cadavres, qui étoient demeurez en grand nombre, sans être ensevelis, dans des maisons particulières, & en d'autres lieux. Les familles entières étant mortes de faim, & les autres se voyant à la veille d'un même sort, personne ne prenoit plus de soin d'ensevelir les morts, & les maisons demeurant fermées servoient de sépulcres à ceux qui les avoient habitées.

Après avoir fait nettoyer les maisons & les ruës, le 1. de Novembre le Cardinal dit la Messe, dans l'Eglise de Sainte Marguerite, qui avoit été dédiée de nouveau, le matin même, par l'Archevêque de Bourdeaux, & y donna la Communion au Garde des Seaux, & au Maréchal de Schomberg. Après cela, il sortit de la Ville, pour accompagner le Roi, à son

en-

* Aubery, Vie du Card. Liv. II. c. 21.

1628. entrée. Il marcha seul à cheval devant Sa Majesté, & étoit précédé du Duc d'Angoulême, qui avoit les Maréchaux de Bassompierre & de Schomberg à ses côtez.

C'est ainsi que le Cardinal soumit la Rochelle au pouvoir despotique de la Couronne de France ; dessein auquel il employa des sommes immenses, & sacrifia la vie de plus de quarante mille Sujets du Roi, tant de l'une, que de l'autre Religion. On pouvoit éviter tout cela, en faisant observer l'Edit de Nantes, & employer à faire fleurir le Commerce, à repousser les Ennemis de l'Etat, & à rendre heureux les Sujets de la Couronne, l'argent que l'on consuma, & le sang que l'on répandit, pour rendre le Roi absolu dans une seule Ville. On vit, par la constance, & par la bravoure des Huguenots, à souffrir pendant plus d'un an un Siège, qui les réduisit à l'extrémité, ce qu'ils auroient pû faire pour le Roi, si en leur laissant quelques Privilèges, qui ne lui coûtoient rien, & en les traitant comme ses Sujets Catholiques, il les avoit voulu employer contre les Espagnols. On ne peut pas dire, qu'il étoit à craindre qu'ils ne se soulevassent à l'instigation de quelques broüilleries ; puis qu'il est certain, que quoi que puissent faire les Grands, lors que les Peuples se trouvent médiocrement bien, & qu'ils sont convaincus que ceux qui les gouvernent ne cherchent pas à les dépouiller de leurs Pri-

Privileges, & des fruits de leur industrie, ils ne se laissent jamais séduire, & préfèrent toujours la jouissance assurée de ce qu'ils ont, à toutes les espérances incertaines qu'on leur peut donner. Il n'y a aucun exemple, que les Sujets d'une Monarchie, jouissant tranquillement de la liberté de conscience, & de leurs biens, & n'ayant aucune bonne raison de soupçonner qu'on se préparoit à les leur ravir, ayent pris les armes contre leur Prince. Mais dès que ceux, dont les revenus & l'autorité sont fondez sur certaines opinions des Peuples, lesquelles n'ont aucun rapport avec le bien de l'Etat, se mêlent de l'administration des affaires, ou engagent les Princes à suivre leurs sentimens ; on ne manque jamais de voir tout sacrifier à l'intérêt, & à la passion de ceux qui ne devroient penser qu'à donner des exemples opposés à cette fatale conduite, qui a bouleversé tant d'Etats, & fait répandre tant de sang. D'ailleurs, ceux qui considèrent les Peuples, comme une espèce d'Esclaves, qui doivent tout souffrir des Souverains, comptent pour rien toutes les infractions qu'ils font aux Privileges les mieux établis, & aux Loix les plus équitables ; les plus grandes violences des Ministres ne sont nullement contraires, selon eux, au bien public ; mais si le Peuple s'avise d'en témoigner quelque ressentiment, c'est un crime que rien n'est capable d'expier, & il n'y a aucun danger auquel on ne doive exposer l'Etat, non
seu-

1628. seulement pour le punir , mais encore pour empêcher que les Peuples n'y pussent retomber.

Ce sont-là les maximes, dont on a accusé le Cardinal, & l'on a même dit que pendant qu'il travailloit à la ruine des Rochellois, qui ne demandoient au fonds que de n'être pas sujets aux caprices de la Cour, mais d'être gouvernez, selon les Loix ; il n'oublioit rien, pour se faire des Créatures, qui ne dépendissent que de lui. * *Beauplan*, Capitaine de ses Gardes, étant tombé malade, il fit parler par le P. Joseph à un Officier, à qui il offrit de faire avoir cette Charge, en cas que *Beauplan* mourût, s'il vouloit bien l'accepter, en se donnant tout à fait au Cardinal, & sans aucune réserve. Il vouloit, dit-on, que ses Officiers le considéraient, comme leur Souverain, & que dans les changemens de la Cour, ils fussent toujours pour lui, envers tous, & contre tous, sans exception. C'étoit la condition principale, à ce que l'on dit, sous laquelle il leur faisoit entendre qu'il les recevoit chez lui ; & il détachoit ainsi du service du Roi, ceux qu'il jugeoit être ses plus fidèles Serviteurs, pour les mettre dans le sien. Que si quelqu'un demeuroit inviolablement attaché à la seule personne du Roi, & témoignoit chercher son avancement par cette voye, c'étoit un moyen assuré de se mettre mal dans l'esprit du Ministre, & de ne s'avancer jamais.

Avant

Avant que de * sortir de la Rochelle, le Roi fit une Déclaration , concernant cette Ville , & qui contenoit vingt-six Articles , dont les principaux étoient , qu'il y auroit libre & public Exercice de la Religion Catholique , dans la Rochelle , & dans le Pais d'Aunis : Que les Eglises démolies feroient rebâties , & rendues à ceux qui les déservoient auparavant , avec leurs Cimetières , leurs Maisons , & leurs dépendances : Qu'il seroit assigné un revenu suffisant aux Curez , qui n'avoient pas moyen de vivre , ou de s'entretenir selon leur qualité , sur le Domaine qui appartenoit à l'Hôtel de Ville : Qu'on dresseroit dans la Place du Château une Croix , avec une inscription , sur le piédestal , touchant la réduction de la Ville , & que l'on feroit tous les ans , le 1. de Novembre , une Procession générale en action de graces : Que le Cimetière , qui avoit été béni au Terroir de Coreille , & où étoient ensévelis la plûpart de ceux qui étoient morts dans l'Armée du Roi , pendant le Siège , seroit conservé en état , sans qu'il pût être à l'avenir profané , & même que l'on y bâtiroit un Convent de Minimes , qui seroient tenus de prier Dieu pour l'ame des défunts : Que le bâtiment , qui étoit dans la Place du Château , & où ci-devant se faisoit le Prêche , seroit converti en une Eglise Cathedrale , qui seroit érigée , ou qu'au moins le Siège Episcopal le plus proche y seroit transféré.

1628. ré, par la permission du Pape : Que la Mairie, l'Échevinage, le Corps, & la communauté de la Ville, l'Ordre des Pairs, & celui des Bourgeois, seroient supprimez pour jamais ; & que la Cloche, qui servoit à convoquer les Assemblées de Ville, seroit fonduë : Que les murs, les rempars, les bastions, & toutes les autres fortifications, hormis les Tours de S. Nicolas, de la Chaîne & de la Lanterne, & les murs du côté de la Mer, qui étoient nécessaires pour garantir les Habitans des incursions des Pirates, seroient rasées, leurs fondemens démolis, & les fossés comblez, en sorte que de tous côtez la Ville fût ouverte ; sans qu'elles pussent être rétablies à l'avenir, ni que l'on y pût faire aucune muraille, pas même pour la clôture d'un jardin : Que la Ville seroit désormais taillable, & que néanmoins en faveur du Commerce, l'imposition seroit modérée à la somme de quatre mille livres, qui tiendrait lieu d'un autre pareille, imposée ci-devant pour la subvention : Qu'aucun Etranger ne s'y pourroit habituer de nouveau, encore qu'il eût obtenu des Lettres de Naturalité : Que la même défense vaudroit, à l'égard de ceux qui feroient profession de la Religion Prétendue Réformée, ou d'autres que de la Religion Catholique ; lesquels ne s'y pourroient non plus habituer de nouveau, à moins qu'ils n'y eussent déjà été domiciliés, & qu'ils n'en fussent sortis à l'occasion de la descente des Anglois :

glois : Qu'enfin pour la manutention de cette nouvelle Police , qui concernoit également la Religion & l'Etat , il y auroit un Intendant de Justice en cette Ville , & dans les Provinces d'Aunis , de Poitou , & de Saintonge , & dont la Jurisdiction s'étendroît depuis la Rivière de Loire , jusqu'aux Rivières de Garonne & de Gironde. 1628

Ce fut ainsi que finirent les Privileges de la Rochelle , la principale Ville de sûreté des Huguenots , & dont la prise les réduisit à souffrir patiemment toutes les infractions , que l'on fit depuis à l'Edit de Nantes. On assure* que le Cardinal avoit eu dessein d'en demander le Gouvernement au Roi , aussi bien que de l'Isle de Ré , quoi que Thoiras eût déjà celui de l'Isle , & qu'on lui eût promis celui de la Rochelle. Mais la Rochelle étant demantelée , le Gouvernement de cette Ville , n'étoit plus ce qu'il falloit au Cardinal , qui vouloit être Maître d'une Place forte , pour s'y retirer dans le besoin. Outre cela , il étoit difficile d'ôter l'Isle de Ré à Thoiras , qui l'avoit si heureusement défendue contre l'Armée Angloise , & qui alors étoit fort aimé du Roi ; mais pour effacer le monument le plus considérable du service que Thoiras avoit rendu à la Couronne , § le Cardinal fit démolir la Citadelle de S. Martin , comme inutile. Thoiras eut ainsi ces deux Gouvernemens,

* *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 287.*

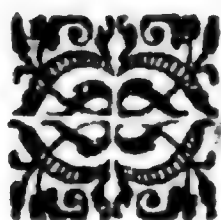
§ *Siri , Ibid. p. 504.*

1628. nemens, avec quelque récompense en argent.

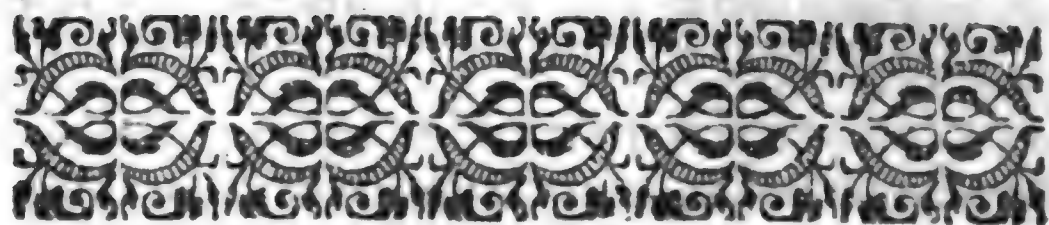
La Flotte Angloise demeura, pendant quelques jours, à la vûe de la Rochelle, désqu'elle fut prise, à cause des vents contraires. Enfin elle partit le 11. de Novembre, ayant perdu vingt-deux Vaisseaux, dont elle mit le feu à cinq, & dont les autres échoüerent, ou furent inutilement consumez, pour essayer de brûler la Flotte François. Comme les Anglois avoient menacé Brouage, * le Cardinal y alla, pour mettre ordre à tout, avant que leur Flotte levât l'ancre ; mais au lieu de faire quelque entreprise, elle fit voiles droit en Angleterre, après avoir vû prendre la Ville, au secours de laquelle elle étoit venuë.

* Le 8. de Novembre.

Fin du Livre Second.



V I B



V I E
D U
CARDINAL
D E
RICHELIEU.

LIVRE TROISIÈME.

*Contenant l'Histoire des principales choses qui
arriverent sous le Ministère du Cardinal,
pendant qu'il assiégeoit la Rochelle en 1628.
& depuis sa réduction, jusqu'à ce que la
Reine-Mere sortît de France en 1631.*

LE Siége de la Rochelle étoit trop 1628
remarquable, pour le passer légè-
rement, ou pour en interrompre la
narration. Ainsi j'ai renvoyé, au com-
mencement de ce troisième Livre, à dire
les principales choses qui se passerent en
France, pendant les dix derniers mois de
Tome I. S ce

1628. ce Siège ; & qui sont trop importantes à la suite de cette Histoire, pour les resserer en peu de mots, & les ajouter à la fin du Livre précédent , qui est déjà assez long.

Le Duc de Nevers , * en partant de France au commencement de l'année 1628. pour aller prendre possession du Duché de Mantouë , fit offrir au Duc d'Orleans , s'il épousoit sa Fille , huit cens mille écus de dote. Il laissa aussi ordre à sa Sœur , la Duchesse de Longueville , d'offrir au Président le Coigneux, le Prieuré de la Charité , qui est de huit mille écus de revenu , & à Puylaurens, le Gouvernement du Duché de Nevers, s'ils portoiert Monsieur à se marier à cette même Princesse. Cependant la Reine-Mere s'y opposoit toujours avec la même chaleur , & n'oublioit rien pour engager son Fils avec la Princesse Anne de Medicis ; mais lors qu'elle lui en parloit , § il disoit qu'elle étoit trop jeune, & qu'il avoit besoin d'une femme qui lui fît d'abord des enfans ; outre que la dote , que le Duc de Florence donneroit, seroit trop petite. La Reine avoit beau lui remonter, que les promesses du Duc de Mantouë étoient chimériques, & qu'il n'avoit pas de quoi donner tant à sa Fille, sans ruiner sa Maison ; Gaston demeurait toujours obstiné à refuser Anne , & les raisons , qu'il donnoit de son refus, étoient

* *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 322.*

§ *Siri. Ibid. p. 326.*

étoient aussi fortes , pour le moins , que 1628
celles que l'on apportoit contre Marie de
Gonzague. Ainsi la Reine-Mere ne put
trouver d'autre moyen de rompre le des-
sein de son Fils , que de faire tirer l'affai-
re en longueur , autant qu'elle pourroit ,
parce qu'il pourroit arriver du change-
ment , qu'il tireroit d'embarras. Cepen-
dant elle défendit à Monsieur de voir la
Princesse de Mantouë , chez elle ; & à
la Princesse de venir au Louvre , de peur
que Monsieur ne prît un si grand atta-
chement pour elle , que rien ne l'en pût
guérir. Le Roi écrivit aussi au Duc de
Mantouë , que s'il continuoit d'avoir la
pensée de marier sa Fille au Duc d'Or-
leans , il ne lui donneroit aucun secours ,
pour se maintenir dans ses Etats. Il dé-
clara en même temps à Monsieur , qu'il
ne consentiroit jamais à ce mariage , &
Gaston fut obligé de donner parole qu'il
n'épouserait point la Princesse de Man-
touë , sans la permission de Leurs Maje-
stés.

Néanmoins , comme il n'étoit pas pos-
sible d'empêcher Monsieur de voir en di-
verses occasions cette Princesse , que la
Duchesse de Longueville , sa Tante , me-
noit par tout , où elle croyoit pouvoir
trouver ce Prince , & que cela l'entrete-
noit dans le dessein de l'épouser ; la
Reine-Mere , * pour rompre ces prati-
ques , écrivit au Duc de Mantouë de fai-
re venir sa Fille auprès de lui. Ce Prince

S 2

avait

* *Bessomp. Mem. T. II. p. 491.*

1628.

avoit si fort besoin du secours de la France, pour se conserver, dans la possession qu'il avoit prise des États de Mantouë, qu'il crut devoir donner cette satisfaction à la Reine-Mere, quelque avantage qu'il pût espérer pour l'avenir, du mariage de sa Fille avec le Duc d'Orleans. Ainsi il envoya dire à la Duchesse de Longueville de faire incessamment sortir sa Fille de Paris, * & la Duchesse la mena à Colmiers, pour la conduire à l'Abbaye d'Avenay en Champagne, dont sa Sœur étoit Abbessé; en attendant qu'il la fit venir en Italie. Deux mois après, il donna ordre pour lui faire passer au plutôt les Monts, & le Roi le trouva bon, aussi bien que la Reine-Mere. Mais Monsieur fit tant de bruit, en cette occasion, & fit prier le Roi avec tant d'instances, que ce voyage fût retardé, que Sa Majesté le lui accorda. § Le Cardinal de Richelieu, sans l'avis duquel le Roi n'avoit garde de faire une démarche de cette conséquence, fut du sentiment que l'on donnât cette satisfaction à Monsieur; soit qu'il voulût regagner l'amitié de ce Prince, ou traverser les projets que la Reine-Mere faisoit, pour perpétuer son autorité dans le Gouvernement. Cette Princesse en eut un très-grand chagrin, & commença à soupçonner que le Cardinal eût plus d'égard à ses intérêts, qu'à ceux de sa Bienfaitrice. Elle soupçonnoit aussi que le Duc

* Le 20. d'Avril. Siri Mem. Rec. T. VI. p. 398.
 § Buffomp. Mem. T. II. p. 492.

Duc de Mantouë n'eût rappelé sa Fille, 1628:
 que pour la faire retenir ; & n'entrât se-
 cretement dans les intrigues de ceux qui
 la vouloient faire épouser à Gaston ; ce qui
 lui donna beaucoup plus de froideur pour
 ce qui regardoit les affaires de Mantouë.
 Mais l'intérêt d'Etat demandant qu'on le
 secourût , on eut peu d'égard , comme
 on le verra , à la passion de la Reine-
 Mere.

Le Cardinal étant de retour à Paris,
 après la prise de la Rochelle , * il reçût
 une visite du Duc d'Orleans, qui le pres-
 sa de lui obtenir de Leurs Majestez la per-
 mission d'épouser Marie de Gonzague,
 & lui dit qu'il lui en auroit une obliga-
 tion particulière. Le Cardinal répondit,
 „ que Monsieur étant la seconde person-
 „ ne du Royaume , il avoit toujours fait
 „ profession de lui obéir ; mais que dans
 „ cette occasion , tout ce qu'il pouvoit
 „ faire, c'étoit de demeurer neutre , sans
 „ s'opposer à ses desirs , ni les favori-
 „ ser : Que la raison de cela étoit, que
 „ le Roi lui avoit défendu de lui parler ja-
 „ mais de ce mariage, & qu'il n'osoit lui
 „ desobéir : Que la Reine-Mere ayant
 „ conçu beaucoup d'aversion pour cette
 „ alliance , qu'elle ne jugeoit pas avanta-
 „ geuse à la Couronne, à cause du peu de
 „ santé de la Princesse de Mantouë, il ne
 „ ne pouvoit pas s'opposer à la volonté de
 „ Sa Majesté, à qui il avoit de si grandes
 „ obligations : Que Monsieur devoit

S 3

donc

* *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 507.*

3628. » donc tâcher lui-même de fléchir le Roi,
 » & la Reine-Mere, pendant que lui Car-
 » dinal prioit Dieu qu'il leur inspirât ce
 » qui étoit le meilleur.

On dit que Fabbroni * affuroit la Reine-Mere, que le Roi étoit sur le point de mourir, & que Monsieur monteroit sur le Trône, ce qui tenoit cette Princesse, dans une perpétuelle inquiétude ; parce qu'elle craignoit que Monsieur venant à être le Maître de ses actions, il n'épousât au plutôt la Princesse de Mantouë, qui ne lui pardonneroit jamais d'avoir si fort traversé son mariage. § On dit aussi que le Cardinal avoit la même foiblesse que la Reine-Mere, pour l'Astrologie Judiciaire, & qu'ayant consulté le P. Campanella, sur ce qui devoit arriver au Duc d'Orleans, ce Moine lui avoit répondu, *Imperium non gustabit in æternum* ; ce qui lui mit l'esprit en repos de ce côté-là. Ainsi les Astrologues prédisant des choses opposées, il faut nécessairement qu'il y en ait quelqu'un qui réussisse ; ce qui donne lieu à ceux qui ajoutent foi à leurs impostures, de les défendre, en disant, que ceux dont les prédictions ont été fausses, ne sçavoient pas les règles de l'Art, ou ne les ont pas appliquées comme il falloit. Par cette méthode, il n'est pas possible de les desabuser, puis qu'ils ne comptent pour rien toutes les fausses prédictions, & qu'ils font valoir celles que l'événement

con-

* Ibid. p. 495.

§ Ibid. p. 508.

confirme , comme des preuves indubitables de la certitude de l'Astrologie. Soit que le Cardinal fût effectivement entêté de cet Art trompeur, ou non ; il est certain qu'encore que le Roi ne fût pas d'une grande santé, & qu'il n'eût point d'enfans , il ne parut jamais craindre que le Duc d'Orleans montât sur le Trône. Il ne le ménagea jamais beaucoup , & au commencement du Siège de la Rochelle, il le fit renvoyer à Paris , quoi qu'il eût été déclaré Lieutenant Général de l'Armée, qui assiégeoit cette Ville.

Pendant le Siège de cette Ville , * le Prince de Condé , & le Duc de Montmorenci agissoient en Languedoc , contre le Duc de Rohan , avec deux Armées, dont chacune étoit beaucoup plus forte que la sienne ; puis que les deux Armées Royales étoient de plus de dix mille hommes chacune, & que celle de Rohan n'étoit que d'environ six mille. Je ne m'arrêterai pas aux circonstances de cette guerre particulière , dans laquelle le Cardinal n'eut point de part , pendant cette année. Il suffira de dire , que le Prince de Condé , & le Duc de Montmorenci, qui avoient tous deux peu de sujet d'aimer le Cardinal , & qu'il ne traita jamais, comme des personnes de leur naissance & de leur rang avoient sujet de le vouloir être, travaillèrent pour sa gloire, & par conséquent pour son autorité, qui fut enfin fa-

S 4

tale

* Voyez la suite de la Rebellion de France , sur cette année.

1628. tale à l'un d'eux , & dont l'autre dépendoit toute sa vie. En ruinant en Languedoc les forces des Huguenots , par la prise de leurs Places , & par le dégât de leurs Terres , & traversant les desseins de ce Parti , autant qu'il leur étoit possible , ils ne firent que hâter la prise de la Rochelle ; à laquelle le Cardinal étoit si fort intéressé , qu'il étoit perdu de réputation , s'il n'y réussissoit.

La dépense qu'il falloit faire , pour l'entretien de tant d'Armées , obligea le Roi de demander au Clergé la somme de trois millions de livres , * qui lui fut accordée , de créer plusieurs nouveaux Offices , de faire une constitution de trois cens mille livres de rente sur l'Hôtel de Ville de Paris , & d'avoir recours à plusieurs autres moyens extraordinaires , pour trouver promptement de l'argent.

Le Duc de Nevers , § avant que de partir pour Mantouë , avoit tiré parole de la Cour , qu'elle le secourroit , autant qu'il lui seroit possible , dans l'embarras , & dans la dépense où elle étoit engagée. Le Cardinal avoit réitéré cette promesse , après son départ , à Priandi , son Agent en France. Mais comme l'Espagne soutenoit le Prince de Guastalle , & que le Duc de Savoye avoit des prétentions sur le Montferrat , on avoit été d'avis que le nouveau Duc de Mantouë fit ce qu'il pourroit , pour s'accommoder avec eux ,
parce

* Le 17. de Juin. Voyez la suite de la Rebell. p. 752.

§ Voyez Siri Mem. Rec. T. VI. p. 312. & suiv.

parce qu'on n'étoit pas en état de lui donner un secours considérable. On crut même devoir tâcher d'appaiser le Duc de Savoye, irrité au dernier point, de ce que le Duc de Rethel avoit épousé sa Nièce, sans lui demander son consentement, ni celui de *Marguerite de Savoye*, Mere de la Princesse. On lui dépêcha un Courrier, & d'autres à Vienne & à Madrid, afin de détourner du Duc de Mantouë l'orage, qui le menaçoit; pour s'être mis en possession de ses Etats, sans le consentement de ces Puissances. Les Ambassadeurs de la Couronne, chez les Princes d'Italie, eurent aussi ordre de travailler à les lui rendre favorables.

Mais le Duc de Savoye, sans vouloir attendre la fin de la négociation, dans laquelle l'on avoit voulu entrer avec lui, pour lui faire donner quelque satisfaction, sur les prétentions qu'il avoit sur le Montferrat, * se joignit avec les Espagnols & entra dans ce Pais-là d'un côté, pendant que D. Gonzalés de Cordouë, Gouverneur de Milan, y entroit d'un autre, sous prétexte de conserver aux Prétendants, les droits qu'ils pouvoient avoir sur le Montferrat, selon l'intention de l'Empereur, du Nom duquel ils se couvroient. Cependant le Marquis de S. Chamond commanda aux François, qui étoient au service de la Savoye, de l'abandonner.

A peu près dans le même temps, § l'Em-
S § pereur

* Ibid. p. 317.

§ Au mois de Mars. Ibid. p. 314.

1628. pereur *Ferdinand II.* ayant refusé d'accorder l'Investiture des Duchez de Mantouë & de Montferrat au Duc de Nevers, ordonna qu'ils seroient mis en sequestre, jusqu'à ce qu'il eût écouté les raisons des Prétendans, & nomma pour son Commissaire en Italie, *Jean Comte de Nassau*, à qui il ordonna au Duc de remettre les Etats, dont il venoit de prendre possession. Mais ce Décret ne pouvoit avoir d'effet, qu'autant qu'il seroit appuyé par les armes, & le Duc n'avoit gardé d'y déférer, quoi que le Comte de Nassau eût ordre d'aller en Italie, pour le faire executer. Aussi le Duc de Savoye & D. Gonzalés, pensoient à toute autre chose, qu'à attendre le Commissaire de l'Empereur. Ils avoient déjà partagé le Montferrat, l'Espagne devant avoir *Casal*, *Nice*, *Montalvo*, *Aiqui*, *Ponzone*, & quelques autres Places; & le Duc *Albe*, *Trino*, *S. Damien*, & quelques autres Terres enclavées dans le Piémont. Chacun devoit prendre ce qu'il prétendoit garder, & l'on étoit convenu de n'y faire aucunes nouvelles fortifications. D. Gonzalés, afin de mieux réussir dans son dessein, avoit donné un petit Corps d'Armée au *Marquis de Montenero*, pour couvrir le Territoire de *Cremone*, où le Duc de Mantouë se préparoit à faire quelques courses, avec ses Troupes, & le secours qu'il devoit recevoir des Venitiens, que les mouvemens de D. Gonzalés avoient alarmez. Il avoit encore fallu laisser un
autre

autre Corps d'Armée , près du Lac de Como , pour fermer les passages de la Valteline , d'où il pouvoit venir des Soldats au service des Venitiens. Ainsi il ne put mener devant Casal , qu'environ deux mille Chevaux , & huit mille Fantassins.

* Il l'investit , avec tant de négligence , que quantité d'Officiers & de Soldats François se jetterent dans la Place , & que l'on y fit entrer toutes sortes de munitions ; sans quoi il étoit impossible qu'elle fit beaucoup de résistance. D. Gonzalés avoit une intelligence dans cette Place , avec un certain *Spadino* , sur laquelle il faisoit plus de fonds , que sur la force des armes. Il s'étoit si fort fié sur cet homme , qu'il avoit assuré le Conseil d'Espagne , qu'il étoit sûr de se rendre maître de Casal , dès qu'il seroit devant. Sur cette assurance , l'on retint le Courrier qui devoit partir , pour lui porter des Lettres , qui lui ordonnoient de vivre en paix avec le Duc de Mantouë ; & l'on en écrivit de toutes contraires. Mais le dessein de *Spadino* ayant été découvert , on le fit mourir ; & la Garnison de Casal fit une si vigoureuse résistance , & fut si foiblement attaquée , que les Espagnols commencerent à se repentir de cet injuste dessein.

Le Duc de Savoye , qui s'étoit mis en même temps en campagne , se rendit maître d'Albe & de Trino , avec assez de promptitude , ces Places s'étant trouvées

1628. dépourvûës de tout. D. Gonzalés l'avoit prié , pendant qu'il étoit devant la dernière de ces deux Places , de venir se joindre à lui , pour faire le Siège de Casal ; mais Charles-Emanuel aima mieux prendre ce qui lui devoit demeurer entre les mains , que de perdre son temps à mettre les Espagnols en possession des Places de leur partage. Il fit d'abord fortifier Trino , pour le mettre en état de résister à un siège , ce qui étoit contre le Traité qu'il avoit fait avec les Espagnols ; & qui leur donna beaucoup de jalousie , parce qu'ils ne pouvoient voir qu'avec chagrin , une Place forte entre les mains d'un Prince aussi remuant , que Charles-Emanuel. Ils craignoient encore qu'il ne traversât secrètement leur dessein , de prendre Casal , Place de conséquence , à l'égard du Piémont ; que ceux qui avoient Casal pouvoient incommoder , quand il leur plaisoit. Cependant ils n'osoient témoigner au Duc leur chagrin , pour ne pas rompre avec ce Prince , dans un temps où ils avoient besoin de lui.

Peu de temps après , le Duc prit Pontesture , qui se trouvant dans la part des Espagnols , leur fut remise sur le champ ; mais il n'en usa pas de même à l'égard de Moncalvo , où il mit Garnison Piémontoise , à cause de l'importance de cette Place , quoi que par le Traité elle dût appartenir aux Espagnols. Ces derniers se fortifièrent , dans les soupçons qu'ils avoient conçûs contre le Duc de Savoye ,
par

par cette conduite , qui marquoit un desir de s'aggrandir par quelque voye que ce fût , sans se mettre en peine de promesses , ni de Traitez. Le Comte de Serbellon , se rendit aussi maître de Nice de la Paille , malgré la résistance des Affiégez , qui la lui vendirent assez chèrement.

Ces progrès mettoient dans un très-grand embarras le Duc de Mantouë , qui étoit plaint de tout le monde , mais qui n'étoit aidé de personne , & qui se trouvoit sans argent , & sans oser se fier à la Noblesse de ses Etats , dont la plus grande partie n'étoit pas fort affectionnée à son service. Le Roi de France étoit si occupé devant la Rochelle , que pour ne pas s'attirer la Couronne d'Espagne sur les bras , il n'osoit rien faire en faveur du Duc de Mantouë , qui pût trop irriter les Espagnols. D'ailleurs la Reine-Mere , mal-satisfaite du Duc , parce qu'elle croyoit qu'il vouloit donner sa Fille à Monsieur , empêchoit qu'on ne se déclarât assez ouvertement pour lui , & qu'on ne l'appuyât de forces suffisantes , pour se maintenir. Les Venitiens auroient bien voulu le secourir de toutes les leurs , mais ils craignoient de s'engager seuls , dans cette affaire ; & sans les forces de la France , ils ne se croyoient pas en état de résister à la Maison d'Autriche. Les autres Princes d'Italie se contentoient de désapprouver la violence des Espagnols & du Duc de Savoye , sans secourir par des effets.

effets, le Duc de Mantouë, opprimé par ces deux Puissances.

L'Empereur ayant sçû, que les Espagnols se servoient de son Nom, dans l'invasion qu'ils avoient faite dans le Montferrat, comme s'ils n'eussent agi que par ses ordres, en témoigna beaucoup de chagrin, & déclara publiquement, qu'il ne leur en avoit donné aucun. Le Comte de Nassau * arriva bientôt après à Mantouë, & demanda au Duc, au nom de l'Empereur, qu'il lui remît les plus fortes Places de ses États, pour y mettre des Garnisons Allemandes, jusqu'à ce que Sa Majesté Impériale eût jugé, à qui cette succession appartenoit. Le Duc prit du terme, pour y penser, & expédia en même temps des Courriers en France, & à Venise, pour sçavoir ce qu'il devoit répondre à l'Empereur. Les Venitiens aussi embarrassés que lui, & craignant de lui donner un conseil, à l'exécution duquel ils seroient obligés de contribuer, lui répondirent seulement que la connoissance, qu'il pouvoit avoir de l'intention de l'Empereur, & du secours de France, devoit servir de règle à sa conduite. Tout ce que la France fit, fut de donner ordre au Maréchal de Crequi, de lever huit mille Fantassins, & huit cens Chevaux, pour les faire passer au plutôt dans le Montferrat. Elle accorda encore au Duc de Mantouë, le Marquis d'Uxelles, pour commander cette

9. Le 30. d'Avril.

cette Armée , & il s'engagea à la faire passer dans le Montferrat, malgré toutes les oppositions du Duc de Savoye. L'on fit de plus faire diverses autres levées , à dessein de les joindre à celles du Maréchal , pour aller à Casal , le plutôt qu'il seroit possible afin d'essayer de faire lever le Siège. Quoi que la Reine-Mere ne favorisât pas le Duc de Mantouë , & que cela , outre le Siège de la Rochelle, causât du retardement dans le secours qu'on lui promettoit , le Cardinal ne laissa pas d'être d'avis qu'on le secourût, dès qu'il seroit possible. Le Roi écrivit même à son Ambassadeur à Rome, * pour en faire part à Sa Sainteté ; que dès que la Rochelle seroit soumise , il feroit le voyage de Dauphiné , pour secourir le Duc de Mantouë, de plus près. Le Nonce Bagni, qui avoit succédé au Cardinal Spada, & Zorzi, Ambassadeur de Venise , pressoient aussi fortement le Roi d'y envoyer une puissante Armée, sans quoi, le Pape, ni les Venitiens , ne vouloient pas se hasarder de se déclarer pour le Duc.

Cependant * le Commissaire Impérial ne trouvant pas le Duc de Mantouë d'humeur de remettre ses Etats entre les mains de l'Empereur, comme il l'avoit crû, publia à Milan un Monitoire, signé du 22. de Mai, par lequel il menaçoit de mettre le Duc au Ban de l'Empire, & défendoit à ses Sujets de lui obéir , s'il ne se sou-

mettoit

* Le 25. de Mai.

* Siri Mem. Rec. T. VI. p. 405.

1628.

mettoit au Decret de l'Empereur , dans quinze jours. Cette sévérité, qui auroit paru ridicule , si le Duc avoit eu de quoi se défendre par lui-même, ou par ses Alliez , étoit capable de lui causer un très-grand préjudice, dans l'état où il se trouvoit. Ferdinand avoit une puissante Armée en Allemagne , qui avoit battu plus d'une fois celle de la Ligue Protestante, & en faisant passer une partie de ces Troupes dans le Milanés , il étoit indubitable que l'Empereur envahiroit facilement les Duchez de Mantouë & de Montferrat ; si les amis du Duc continuoient à l'aider seulement de paroles, comme ils avoient fait jusqu'alors.

Le Cardinal , non plus que toute la Nation Françoisé , ne pouvoit souffrir que l'Espagne opprimât le Duc de Mantouë , dont les droits étoient indubitables , seulement parce qu'il étoit François ; mais il ne lui étoit pas possible de le secourir , avec la promptitude nécessaire, pour le tirer du danger où il étoit, à cause de la difficulté du passage des Troupes , qu'il lui auroit fallu envoyer, dans un temps où l'on étoit occupé à toute autre chose. Pour gagner du temps, il fit faire diverses propositions à Madrid & à Turin, & divers projets, qui furent tous desapprouvez.

Comme le Duc de Mantouë se trouvoit en une très-grande extrémité, n'ayant ni argent, ni Troupes, pour résister plus long-temps ; on donna néanmoins or-
dre

ordre au Maréchal de Crequi de forcer le passage des Alpes, si le Duc de Savoye refusoit de l'accorder de bon gré. Le Duc en ayant été averti, il se mit en état de s'opposer au Maréchal, & D. Gonzalés lui envoya une partie de ses Troupes, pour ôter à Crequi l'espérance de passer. Mais comme on s'attendoit à voir ce dernier se mettre en chemin, avec les Troupes du Roi, & celles que les Parens du Duc de Mantouë avoient levées en France, commandées par le Marquis d'Uxelles, il s'excusa * tout d'un coup de ne le pouvoir faire. Les uns attribuèrent ce changement, à ce qu'il n'avoit pas été déclaré Général de cette Armée, & les autres à un ordre secret, fondé sur ce qu'il n'étoit pas sûr de rien entreprendre pendant le Siège de la Rochelle. Cependant cette conduite décrioit étrangement les François en Italie, où l'on s'étoit attendu de les voir au plutôt ; & la République de Venise, pressée avec les dernières instances, de secourir vigoureusement le Duc de Mantouë, & intéressée à le soutenir, ne voulut jamais l'aider que de quelque peu d'argent, & de grain, qu'elle lui permit de tirer de ses États. Quoique l'on pût faire, pour engager le Maréchal de Crequi à aider l'Armée, que commandoit Uxelles, à passer les Monts, il n'en voulut rien faire, & ne bougea point de Grenoble. Au lieu même de fournir des vivres à cette Armée, il défendit

* Au mois de Juillet.

1628.

fendit, dans tout son Gouvernement de Dauphiné, de lui en vendre ; de sorte qu'une grande partie fût contrainte de désertter. Néanmoins le Marquis d'Uxelles * voulut tenter le passage, avec ce qui lui restoit de Soldats, qui se montoit à dix mille Fantassins, & mille huit cens Chevaux. Il s'avança avec beaucoup de peine, jusqu'au Fort de *S. Pierre*, dans le Marquisat de Salusses ; où il trouva l'Armée du Duc de Savoye retranchée. Après quelques escarmouches, les François reconnurent que ce passage étoit trop bien fortifié, pour entreprendre de le forcer, contre une Armée, qui à la fin, par le moyen des Troupes, qui arrivoient continuellement au Duc de Savoye, se trouva beaucoup plus forte que la leur. Le Marquis d'Uxelles conclut donc à la retraite, & le Duc de Savoye ne voulut pas le suivre jusques sur les Terres de France, par respect pour le Roi ; sans quoi il l'auroit pû tailler en pièces. Ainsi il se contenta de quelque bagage, & de quelques munitions, que les François ne purent emmener avec eux. On fit en même temps une suspension d'armes, par l'intervention du Nonce Scappi, mais elle ne servit de rien.

Cette Armée, que l'on avoit crû capable de faire lever le Siège de Casal, se dissipa cependant entièrement, en entrant en Dauphiné, par la malice du Maréchal de Crequi, que l'on accusa d'avoir trop

* Au commencement d'Août.

trop donné à la passion de la Reine-Mère, irritée sans raison contre le Duc de Mantouë, à cause de sa Fille. * Le Cardinal eut beaucoup de chagrin, quand il apprit le malheureux succès de l'entreprise du Marquis d'Uxelles. Il s'en plaignit en des termes très-forts au *Marquis de Canaples*, Fils du Maréchal. Il chargea aussi Priandi d'écrire à son Maître, que les Troupes que le Roi avoit fait lever étoient encore sur pied; que si le Duc levoit huit mille hommes de celles qui étoient répandues sur la Frontière, il y auroit de quoi le secourir; & que l'on donneroit de meilleurs ordres, pour les faire subsister, que l'on n'avoit fait ci-devant.

Peu de temps après, il parut un Décret Impérial, datté du 17. d'Août, par lequel Ferdinand ordonnoit au Duc de Mantouë d'obéir, dans trente jours, sans quoi on procederoit contre lui, à la rigueur. Quelques-uns des Ministres de la France étoient d'avis, que le Duc offrît de mettre Casal & le Montferrat en dépôt entre les mains du Pape, ou du Grand-Duc, dont l'un ou l'autre pourroit être nommé par l'Empereur; à condition que le Duc de Savoye & D. Gonzalés fussent les premiers à remettre, ce qu'ils avoient pris, entre les mains du Dépositaire; parce que s'ils le refusoient, comme il y avoit apparence qu'ils le feroient, l'inexécution du Décret Impérial viendrait

1628. droit d'eux, & non pas du Duc de Mantouë, qui par conséquent ne pourroit pas être mis au Ban de l'Empire. Encore n'entendoient-ils d'en venir-là, qu'en cas que Casal ne pût pas tenir tout le mois de Novembre prochain ; mais si l'on pouvoit conserver cette Place plus long-tems, le Cardinal principalement étoit d'avis, que le Duc gardât lui-même ses Etats, puis que le Roi auroit le temps de le secourir. En tout cas, il n'étoit pas possible que l'on executât l'ordre de l'Empereur, avec autant de promptitude, que le Décret en demandoit ; & cependant on jugeoit, que le Duc de Mantouë devoit demeurer armé. Enfin il répondit, qu'il étoit prêt de remettre au Duc de Guastalle ce qu'il demandoit, sçavoir, *Reggivolo* & les Vallées contiguës en Fief, à condition qu'il se soumettroit au jugement du Pape & du Grand-Duc, touchant les droits qu'il prétendoit avoir sur l'Etat de Mantouë, afin de prévenir toutes sortes de brouilleries. Pour ce qui étoit du Montferrat, il consentoit de le mettre an dépôt, entre les mains de Sa Majesté Impériale, pourvû qu'Elle nommât pour Dépositaire, ou le Prince de Mantouë son Fils, ou la Princesse sa Belle-fille, ou l'un & l'autre, & cela pour trois mois, pendant lesquels on jugeroit des droits de ceux qui y prétendoient.

L'Empereur rejeta ces propositions, & le Duc de Savoye & D. Gonzalés
ayant

ayant déclaré la suspension d'armes finie, recommencerent * à presser Casal. Le Duc de Mantouë étoit toujours plus embarrassé , parce que la France ne le secouroit point, & que le Pape , ni la République de Venise ne vouloient pas se mettre en campagne, avant que de voir une Armée Françoisé en Italie. Peu de temps après , il vint § de nouveaux Articles de Vienne , par lesquels l'Empereur agissant plutôt en Arbitre , qu'en Juge, proposoit que les Espagnols , & les Savoyards tinssent en son nom ce qu'ils avoient pris dans le Montferrat , & le Duc l'Etat de Mantouë , jusqu'à la fin du Procès ; & que Casal fût gardé par une Garnison de l'Empereur , tirée des Troupes Allemandes , qui étoient en Italie. Mais il étoit injuste de déposséder le légitime Successeur des Etats de la Maison de Gonzague, & de laisser aux Usurpateurs, ce dont la seule force des armes les avoit mis en possession. Outre cela il n'y avoit point d'Allemands en Italie, qu'un Régiment, qui étoit au service des Espagnols , & qui dépendoit plus d'eux que de l'Empereur. Pour tâcher d'obtenir de meilleures conditions de la Cour Impériale , le Duc de Mantouë envoya, sur la parole de l'Impératrice , son Fils aîné à Vienne. La lenteur des secours, qu'on lui avoit promis du côté de la France , & qui ne sembloient plus pouvoir passer

* En Septembre.

§ Voyez-les dans Siri T. VI. p. 484.

1628. passer les Montagnes, à cause des néges, engagerent le Duc de Mantouë à chercher, à quelque prix que ce fût, les moyens d'appaiser l'Empereur.

Mais à peine la Rochelle eut-elle été prise, que le Cardinal ne pensa plus qu'à abaisser la Maison d'Autriche, & à commencer par secourir, sans délai, le Duc de Mantouë. Cette affaire ayant néanmoins été proposée dans un Conseil, où l'on appella les principaux Seigneurs du Royaume, tout le monde ne fut pas du même sentiment. * Le Cardinal de Berulle, qui étoit alors Chef du Conseil de la Reine-Mere, fut d'avis de renvoyer cette expédition au Printemps suivant, & ne manqua pas de raisons, pour appuyer son opinion. On ne douta pas même que ce ne fût celle de la Reine-Mere, qui n'aimoit point le Duc de Mantouë, comme on l'a déjà dit plusieurs fois. Cependant le Cardinal de Richelieu demeura ferme dans l'opinion contraire, fondé sur ces raisons, „qu'il y „alloit de la réputation du Roi de laisser „opprimer le Duc de Mantouë, que les „Espagnols ne mal-traitoient, que parce „qu'il étoit François : Que la France „avoit un très-grand intérêt à soutenir „un Prince Allié, comme celui-là, en „Italie, où le Roi d'Espagne n'étoit déjà que trop puissant : Que si on l'abandonnoit, il seroit contraint des'accorder avec les Espagnols, qui le dépouil-

* Aubery, Vie du Cardinal. Liv. III. c. 3. & 4.

3 pouïlleroient, pour le moins, d'une
 3 partie de ses Etats : Qu'il étoit honteux
 3, & préjudiciable à la France, de souffrir
 3, qu'un Prince, comme le Duc de Savoye,
 3, fît la guerre impunément aux Alliez de
 3, la Couronne, & leur ôtât ce qui leur ap-
 3 parrenoit.

On assure même que le Cardinal, com-
 me prévoyant l'avenir, se servit de ces ter-
 mes, pour encourager le Roi:

S I R E,

Après que par la prise de la Rochelle, Vô-
 tre Majesté a mis fin à la plus glorieuse en-
 treprise, pour Vous, & à la plus utile, pour
 vôtre Etat, que Vous ferez de vôtre vie;
 L'Italie opprimée, depuis un an, par les ar-
 mes du Roi d'Espagne, & du Duc de Savoye,
 attend de recevoir de vôtre bras victorieux le
 soulagement de ses maux. Votre réputation
 vous oblige de prendre en main la cause de
 vos Voisins, & de vos Alliez, que l'on veut
 injustement dépouiller de leurs Etats. Mais
 outre ces raisons très-considérables, vos pro-
 pres intérêts vous engagent aussi à tourner vos
 pensées & vos armes de ce côté-là; & j'o-
 serois vous promettre, que si Vous prenez cet-
 te résolution, & l'exécutez comme il faut,
 l'issue de cette entreprise ne sera pas moins
 heureuse que celle de la Rochelle. Je ne suis
 point Prophète, mais je croi pouvoir assurer
 Votre Majesté, que ne perdant point de temps
 en exécutant ce dessein, Vous aurez fait lever
 le

1628.

le Siège de Casal ; & donné la paix à l'Italie , dans le mois de Mai ; & revenant , avec votre Armée dans le Languedoc , Vous réduirez tout sous votre obéissance , & donnerez la paix à vos Sujets dans le mois de Juillet ; de sorte que Votre Majesté pourra , comme je l'espère , retourner victorieuse à Paris au mois d'Août.

Cet avis l'emporta , & l'on fit marcher * vers le Dauphiné , douze mille hommes de pied , & quinze ou seize cens chevaux , sous la conduite de Thoïras. Il devoit y avoir autant de Troupes levées en Dauphiné , & dans le voisinage , outre quelques autres que le Maréchal d'Estrées devoit amener de Picardie ; ce qui suffisoit pour former une Armée capable de délivrer le Duc de Mantouë , de la crainte des Espagnols & des Savoyards. On croyoit même que la seule marche de ces Troupes , les feroit résoudre à quelque accord ; mais comme on ne vit pas qu'ils diminuassent pour cela leurs prétentions , le Cardinal disposa tout , pour faire passer les Monts à cette Armée , le plutôt qu'il seroit possible. Mais l'Hiver , & la peste , qui étoit dans le Dauphiné & la Provence , & qui rendoient les passages trop difficiles , outre que les Huguenots du Languedoc n'avoient pas encore posé les armes , empêcherent qu'on ne le pût faire pendant l'année 1628. Cependant on tâcha , autant que l'on pût , de

* Au mois de Novembre.

de détacher le Duc de Savoye des intérêts des Espagnols, par des promesses, & par des menaces ; mais ce Prince demeura inébranlable, parce qu'il voyoit bien que la France entroit trop dans les intérêts du Duc de Mantouë, pour permettre jamais, qu'on lui arrachât une partie considérable de ses Etats.

Dés que le * Roi avoit été de retour à Paris, la Reine-Mere avoit fait en sorte, qu'il avoit parlé fortement à Monsieur, contre le dessein qu'il avoit toujours d'épouser la Princesse Marie de Gonzague. Gaston avoit promis de s'en désister, pourvû qu'on lui donnât les moyens de le faire avec honneur. Pour le récompenser de cette complaisance, qu'il témoignoit avoir pour la Reine-Mere, on le déclara Général de l'Armée, que l'on devoit envoyer en Italie ; & le Roi lui fit présent de § cinquante mille écus, pour former l'équipage, qui lui étoit nécessaire pour cela ; mais il perdit presque toute cette somme, dans un soir. Le Duc d'Orleans consentit encore, que le Duc de Mantouë fit venir sa Fille auprès de lui, & qu'elle partît quinze jours après qu'il se seroit allé mettre à la tête de l'Armée.

Cependant plusieurs Courriers, de la part du Duc de Mantouë, vinrent donner avis de l'extrémité où se trouvoit Casal, & communiquer le projet d'un Trai-

Tome I.

T

té.

* Bassomp. Mem. T. II. p. 521.

§ Siri Mem. Rec. T. VI. p. 589. dit cent mille.

1628.

ré, qu'il croyoit pouvoir faire avec l'Empereur. On apprit que la Ville ne pouvoit pas tenir, selon les apparences, au delà du mois de Janvier prochain, mais que la Citadelle pourroit bien encore se défendre quelques mois; & cela étant, on espéroit de dégager le Duc de Mantouë, sans qu'il fût obligé de faire aucun Traité defavantageux. Ce Prince avoit été estimé en France beaucoup plus brave & plus prudent, qu'il ne parut en Italie, où il ne scût se tirer d'aucune affaire fâcheuse, ni par l'épée, ni par la voye de la négociation. Etant dans des irrésolutions perpétuelles, il ne se trouvoit jamais en état de rien executer. Il avoit été grand ami, en France, du P. Joseph, parce qu'il étoit plein, comme lui, de desseins chimériques; & ils avoient ensemble projeté la conquête de la Morée, & de tout l'Empire Ottoman. Aussi donna-t-il ordre au Sénateur *Bidò*, qu'il envoya sur la fin de l'année à Paris, des'entretenir avec ce Pere, pour porter le Cardinal, par son moyen, à faire hâter le secours. Toutes ces instances eussent été vaines, si D. Gonzalés eût scû attaquer Casal, comme il faut, & si on lui eût fourni d'Espagne plus d'argent qu'on ne fit. Mais la résistance opiniâtre de cette Place, & le manquement d'argent, qui faisoit que ses Troupes diminuoient tous les jours, lui donnerent un si grand chagrin, qu'il pria le Roi Catholique de le rappeler. Il chercha aussi les moyens d'avoir

d'avoir une Conférence avec le Duc de Mantouë , mais il se trouva tant de difficultés sur le lieu , que ce projet n'eut aucun effet. 1628.

Au commencement * de l'année 1629. 1629.
le Comte de Nassau , après avoir traité avec le Duc de Savoye , le Duc de Guastalle , & D. Gonzalés , écrivir au Duc de Mantouë , pour le faire résoudre au dépôt , l'Espagne & la Savoye étant désormais disposées à remettre à l'Empereur ce qu'elles avoient pris. Le Duc , qui attendoit le secours de France , chercha encore à gagner du temps , § en disant que l'Empereur , & les Rois de France & d'Espagne étant entrez en négociation , sur cette affaire ; il vouloit sçavoir leurs sentimens , avant que de passer plus avant. Le Comte repliqua , le même jour , qu'il n'avoit aucun ordre d'attendre davantage , & que si le Duc n'acceptoit pas ce qu'il proposoit , il déclaroit la négociation rompuë. Le Duc prétendit que cela n'empêchoit pas que l'on continuât de traiter , mais le Comte n'y voulut pas entendre.

Après cela , il sembloit qu'il ne restoit autre chose à faire au Commissaire Impérial , que de mettre le Duc de Mantouë au Ban de l'Empire ; mais comme c'étoit engager l'Empereur & les Espagnols à executer cette Sentence , par la force , ce qui n'étoit pas aisé , si le Roi

T 2

de

* Le 3. de Janvier. Voyez Siri T. VI. p. 564.

§ Le 4. de Janvier.

1629. de France envoyoit une Armée en Italie; le Milanés étant peu fourni de Troupes & de Munitions de guerre & de bouche; on suspendit cette Sentence, jusqu'à ce qu'on vît plus clairement, comment on pourroit se conduire, avec moins de risque, en cette affaire.

Le Roi ayant déclaré le Duc d'Orleans * Général de l'Armée d'Italie, à la sollicitation de la Reine sa Mere, se repentit ensuite de lui avoir donné cet Emploi; dans la pensée que son Frere alloit acquérir beaucoup de gloire, en Italie, & que cela terniroit la sienne. Il se mit si violemment cette opinion dans la tête, que le chagrin l'empêchoit de dormir. Etant allé § à Chaliot, où étoit le Cardinal, il lui dit, qu'il ne pouvoit souffrir que Monsieur allât commander, en Chef, l'Armée d'Italie, & qu'il fît en sorte qu'on lui pût ôter cet Emploi. Le Cardinal répondit, „ qu'il ne sçavoit qu'un seul „ moyen d'ôter cet Emploi au Duc d'Orleans, qui étoit que le Roi allât lui-même en Italie; mais que s'il prenoit cette résolution, il falloit qu'il partît dans „ huit jours, au plus tard. Le Roi dit, qu'il le feroit, & se disposa dès-lors à cela, quoi qu'il ne partît pas tout à fait si-tôt que le Cardinal l'avoit dit. Monsieur devoit néanmoins suivre le Roi, en qualité de Lieutenant Général, avec les Maréchaux de Crequi, de Bassompierre & de Schom-

* Bassomp. Mem. T. II. p. 521.

§ Le 3. de Janvier.

Schomberg ; mais il arriva une chose, ¹⁶²⁹ qui l'empêcha d'accompagner le Roi, comme on le verra dans la suite. Les Maîtres de Camp étoient Valençai, Thoiras, & d'Auriac.

Le 15. de Janvier le Roi fut en Parlement, où le Garde des Sceaux exposa la nécessité où Sa Majesté se trouvoit, d'aller secourir le Duc de Mantouë, par la voye des armes; puis que les négociations étoient inutiles, & pouvoient par leur longueur causer la ruine de ce Prince. Le Parlement loua le dessein du Roi, selon la coûtume, & verifia diverses Déclarations, propres à faire venir de l'argent dans les coffres du Roi, entièrement épuisez par les dépenses de l'année précédente. Le Roi fit de plus publier une Amnistie pour toutes les Villes Huguenottes, & pour tous ceux de ce Parti, qui dans quinze jours après la publication, accepteroient le pardon qu'il leur offroit, sans en exclurre Rohan & Soubise. L'on croyoit que la plûpart des Huguenots, qui voyoient bien qu'il ne leur étoit plus possible de résister, poseroient les armes, sans s'opiniâtrer davantage à soutenir une cause desespérée.

Le lendemain, le Roi prit le chemin de Dauphiné, quoi qu'il fût une très-grande nége, & deux jours après le Cardinal le suivit. Monsieur s'étoit avancé avec le Roi, jusqu'auprès de Lyon, mais au lieu de le suivre, il s'en alla à

1629.

Dombes, & de là revint à Paris. Il dit * au Maréchal de Bassompierre, avant que de quitter la route du Dauphiné, qu'il n'auroit aucun Emploi à l'Armée, puis que le Cardinal de Richelieu y étoit, *qui ne feroit pas seulement sa Charge, mais encore celle du Roi* : Que le Cardinal, l'année précédente, étoit aussi allé devant la Rochelle, & avoit contraint le Roi d'y aller contre son gré, seulement pour ôter le Commandement à son Frere.

Cependant le Roi & le Cardinal étant arrivez à Grenoble, § ils en partirent par un très-mauvais temps, pour se rendre au pied des Alpes, qui étoient couvertes de neige. Dès qu'ils y furent, avec l'Armée, dont la marche fut extrêmement pénible, l'on envoya le Commandeur de Valençai au Duc de Savoye, pour lui demander passage, & des vivres pour l'Armée, qui étoit d'environ vingt-quatre mille Fantassins, & de deux mille cinq cens Chevaux. Le Roi vouloit avoir sûreté pour le passage, & des vivres en payant ; en récompense de quoi, il offroit de faire donner Trino au Duc de Savoye, avec des Terres dans le Montferrat, qui lui rendroient douze mille écus d'or de rente annuelle, pourvû qu'il renonçât à toutes les prétentions, qu'il pouvoit avoir sur ce Duché. Charles-Emanuel témoignoit d'être disposé à donner satisfaction au Roi ; mais il

* *Bassomp. Mem. T. II. p. 523.*

§ *Le 2. de Février. Bassomp. T. II. p. 524. & suiv. Ari. T. VI. p. 603.*

il cherchoit, le plus qu'il pouvoit, à retarder l'exécution de ses promesses, & cependant faisoit fortifier les passages, autant qu'il lui étoit possible. Il fit encore faire diverses propositions au Roi, par le Comte de Verruë, mais qui ne concer- noient point ce dont il s'agissoit, & en- core ce Comte déclara-t-il de n'avoir au- cun pouvoir de conclurre.

Cependant, comme on s'appercevoit aisément du dessein du Duc de Savoye, qui ne tendoit qu'à gagner du temps, pour fortifier les passages, ou pour faire tom- ber Casal entre les mains des Espagnols, l'Armée s'avançoit toujours. Etant arri- vée à *Chaumont*, qui n'est pas loin de Su- ze, le Prince de Piémont y vint * pour conférer avec le Cardinal. Ce Prélat le pressa d'accorder au Roi ce qu'il lui de- mandoit, plutôt que de l'obliger à se fai- re passage par la force, & le Prince pa- roissoit ébranlé par ses raisons; mais il ne pouvoit rien conclurre, sans en aver- tir le Duc son Pere. Il le fut trouver, comme pour lui communiquer ce qui s'é- toit passé entre lui & le Cardinal, & re- venir avec les ordres du Duc; mais au lieu de les apporter lui-même, il ren- voya le lendemain le Comte de Verruë, qui dit que le Prince n'ayant pas trouvé son Pere à *Rivoli*, comme il le croyoit, il étoit allé à Turin le chercher, & qu'on n'en pouvoit pas avoir de nouvelles ce jour-là. Il ajouta que le Duc son Maî-

T 4.

tre,

* Le 4. de Mars.

1629.

tre, quoi qu'incommodé, avoit résolu de venir au devant du Roi, & qu'il se feroit porter en chaire, plutôt que d'attendre davantage. Le Cardinal étoit trop habile, pour se laisser payer de cette monnoye, & il pressa si fort le Comte, pour tirer de lui l'intention du Duc, qu'enfin il déclara, que si le Roi vouloit accorder à Son Altesse, qu'elle retint tout ce qu'elle avoit pris dans le Montferrat, comme avoient fait les Espagnols, les passages seroient ouverts à l'instant à l'Armée Royale. Le Cardinal rejetta cette proposition & dit, „ que connoissant la justice & la générosité du Roi, il étoit assuré que Sa Majesté la rejetteroit de même; & qu'il y „ avoit une grande différence entre ce que „ le Duc de Savoye avoit eu des Espagnols, pour favoriser une usurpation „ manifeste, & ce qu'il pouvoit espérer „ du Roi, qui étoit venu pour secourir „ un Prince, qui étoit son Allié, & non „ pour le ruiner; mais qu'il ne laisseroit „ pas de faire sçavoir à Sa Majesté, ce „ qu'on lui proposoit.

Le Cardinal reçut alors divers avis, qui lui marquoient que les Troupes de D. Gonzalés s'avançoient, le plus promptement qu'il leur étoit possible, & qu'il en étoit déjà entré quelques-unes dans Suze. Ainsi il commença à craindre, que si l'on donnoit plus de temps au Duc de Savoye, on n'eût trop de peine à forcer le passage. Après avoir tenu conseil de guerre, avec les trois Maréchaux de Fran-

France, qui étoient présens, il fut résolu d'attaquer, le lendemain 6. de Mars, les barricades que le Duc avoit fait faire sur le chemin de Suze, dans l'endroit le plus étroit, entre les deux Montagnes. On les fit reconnoître auparavant par un homme, que l'on envoya à Suze, comme pour rendre une Lettre au Comte de Verruë, ou en son absence au Gouverneur de la Place. Cet homme rapporta ce qu'il avoit vû, & l'on forma là-dessus l'ordre de l'attaque. Le Cardinal écrivit au Roi le soir auparavant, & le Roi marcha toute la nuit, par un très-mauvais temps, pour aller à Chaumont, où il arriva de grand matin.

Sur les sept heures, le Roi & le Cardinal se rendirent sur le Champ de bataille, & virent attaquer les pallissades de front, pendant que d'autres Troupes passaient par le haut des Montagnes, à droite & à gauche. Ces dernières ne parurent pas plutôt aux flancs des Piémontois, que ceux-ci se mirent en déroute, & cédèrent le passage aux Troupes Royales. Ils furent poursuivis, avec tant de vigueur, que si les Généraux François eussent voulu, leurs gens seroient entrez dans Suze, avec les fuyards; mais le Roi ne le trouva pas à propos, pour ne pas exposer la Ville à être saccagée. Les François se contenterent donc de s'y loger tout près des portes, & le Duc de Savoye ne croyant pas la pouvoir défendre, ordonna au Gouverneur qu'il la rendît dès le

1629.

lendemain. Pour lui, il se retira à toute bride, & peu s'en fallut qu'il ne fût enveloppé, par les enfans perdus de l'Armée de France. Ainsi les François se rendirent maîtres, sans perte & en peu d'heures, d'un passage, qui auroit pû être défendu contre une très-grande Armée, si le Duc de Savoye eût pris de meilleures mesures, & eût eu autant de capacité dans l'art de faire la guerre, qu'il avoit de facilité à l'entreprendre. La gloire, qu'il avoit aquisé, par la retraite du Marquis d'Uxelles, s'évanouit entièrement, & il fallut, bien-tôt après, prendre un ton tout différent de celui de l'année précédente.

Le 8. de Mars, les Marêchaux de Crequi & de Bassompierre (car celui de Schomberg avoit été blessé d'une mousquetade) passèrent la *Dore*, & allerent loger à *Buffolengo*. Le Roi envoya, avant que d'aller plus loin, le Marquis de *Someterre* à Turin, pour complimenter la Princesse de Piémont sa Sœur; & Sene-terre étant de retour, les Marêchaux, qui s'étoient avancez, eurent ordre de ne rien entreprendre, jusqu'à ce que le même Marquis eût été parler au Duc de Savoye, pour lui offrir la paix, s'il vouloit accorder le passage à l'Armée, jusqu'à *Casal*, & fournir des vivres en payant. Le Duc de Savoye, qui s'attendoit à quelque chose de pire, fut bien-aîsé d'en être quitte à si bon marché; & il envoya dès le 11. de Mars le Prince de Piémont.

mont à Suze , où il convint avec le Cardinal des Articles suivans. 1629

I. Le Duc de Savoye promettoit pour le présent , & pour l'avenir , d'accorder aux Troupes du Roi de France, libre passage par ses Etats, pour aller au Montferrat, & au secours de Casal, & de fournir les vivres nécessaires à l'Armée du Roi. II. Il promettoit encore de laisser emmener tous les grains , & toutes les Munitions de bouche, que l'on pourroit trouver à acheter dans ses Etats, pour mettre dans Casal. III. Il promettoit de plus, de faire en sorte que D. Gonzalés leveroit le Siège de Casal , se retireroit avec ses Troupes du Montferrat , promettoit de ne rien attenter à l'avenir sur les Terres du Duc de Mantouë, & fourniroit dans six semaines la ratification de cette promesse, par Sa Majesté Catholique , avec parole de laisser le Duc de Mantouë dans la jouissance paisible de ses Etats. IV. Il promettoit enfin d'entrer dans une Ligue avec le Pape , le Roi , la République de Venise , & le Duc de Mantouë, pour la défense des Etats de ce dernier , & pour la conservation du repos de l'Italie ; & de souscrire cette Ligue, dès que trois de ces Puissances l'auroient souscrite. V. Pour assurer le Roi de l'exécution de ces promesses , il devoit remettre entre les mains de Sa Majesté , la Citadelle de Suze, & le Château de S. François. VI. Le Roi de son côté s'engageoit de faire céder au Duc de Savoye , par celui de Mantouë,

T-6

1629.

touë, Trino, avec des Terres pour quinze mille écus d'or de revenu. Jusqu'alors Sa Majesté consentoit, que le Duc retînt ce qu'il avoit pris dans le Montferrat, à condition qu'il le rendroit, lorsque le Roi lui restitueroit la Citadelle de Suze, & le Château de S. François.

Le Roi mit garnison dans ces deux Places, & six jours après l'on apporta la ratification de D. Gonzalés, à condition néanmoins que le Roi de France déclarât, qu'il n'étoit pas venu en Italie pour envahir les Etats du Roi son Maître. Le Roi le dit à l'instant, & les Espagnols, par un Traité, dont le Duc de Savoye fut Garand, promirent d'être entièrement sortis du Montferrat le 4. d'Avril, & de laisser en paix le Duc de Mantouë, soit qu'il reçût l'Investiture de l'Empereur, ou non.

On se hâta de conclurre ce Traité, parce que l'Armée étoit destituée de vivres; les Vivandiers n'en ayant pû faire voiturer, autant qu'ils avoient promis, à cause des mauvais chemins, & du débordement des Rivières. Si le Duc & D. Gonzalés avoient eu plus de vigueur & plus de conduite, cette seule chose étoit capable de ruiner l'Armée du Roi; mais ils étoient si peu en état de résister, & l'épouvante les prit si fort, qu'ils en passèrent par où il voulut, sans avoir le temps de se reconnoître. Ainsi les Usurpateurs des Etats du Duc de Mantouë, ayant eu tout le temps qu'il leur falloit, pour

pour s'en rendre les maîtres , & pour se mettre en état de les garder , pendant que les forces de la France étoient occupées au Siège de la Rochelle , en furent chassés par la seule marche de l'Armée Royale, dans un temps où tout sembloit lui être aussi contraire, que favorable aux Ennemis. Mais ce ne sont pas les seuls, que l'on a vû entreprendre, de gayeté de cœur, une guerre injuste, & abandonner ensuite honteusement une entreprise, dans laquelle ils s'étoient engagez, sans nécessité.

Le Roi attendit quelque temps à Suze, pour voir l'exécution du Traité , avant que de repasser les Monts. Cependant dès le commencement * d'Avril, on fit partir Thoiras, avec trois mille hommes de pied , & quatre cens chevaux , pour aller au service du Duc de Mantouë ; & s'opposer aux nouvelles entreprises, que l'on pourroit faire contre ses Etats. Le Roi reçût aussi à Suze des Ambassadeurs Extraordinaires de presque tous les Princes d'Italie , & y conclut deux Traitez très-importans. L'un fut la Ligue, avec § la République de Venise & le Duc de † Savoye, pour la conservation des Etats du Duc de Mantouë, & du repos de l'Italie; l'autre fut la conclusion de la paix , avec l'Angleterre. Le Roi Charles I. après avoir

* Le 4. du Mois. Voyez Bassomp. Mem. T. II. p. 542.
 Vie de Thoiras Liv. II. c. 6.

§ Le 8. d'Avril.

† Le 31. de Mars.

1629.

avoir fait bien du fracas, & de très-grandes dépenses, fut obligé de faire rechercher les François, par les Venitiens; pour en avoir une paix defavantageuse, & qui lui attira le mépris des Etrangers, & de ses propres Sujets. Il avoit eflayé de s'accommoder avec Louis XIII. pendant qu'il étoit devant la Rochelle, par le moyen des Ambassadeurs du Roi de Danemarck, & des Etats Généraux des Provinces-Unies; mais on avoit répondu à ces Ambassadeurs, que s'ils avoient pouvoir du Roi d'Angleterre de demander la paix pour lui, & d'offrir les satisfactions qu'il devoit faire à la France, pour l'obtenir, on entreroit en négociation avec eux, & pas autrement. Une réponse si fière marquoit assez, qu'on n'avoit guere peur de Charles, & il fallut enfin qu'il envînt à ce que la France vouloit. Il promit, par le Traité, de confirmer de bonne foi les Articles du Contract de Mariage de la Reine, qu'il avoit tant de fois violez, & acceptez avec tant de bassesse; & que s'il y avoit quelque chose à changer, pour le service de la Reine, cela se feroit du consentement des deux Couronnes. Le Traité fut signé le 24. d'Avril, par *Zorzo Zorzi* & *Louis Contareno* Ambassadeurs de Venise, qui avoient pouvoir d'Angleterre. Le Roi, avant que de partir de Suze, y reçut visite de Charles-Emanuel, de Victor-Amedée, son Fils, & de la Princesse de Piémont son Epouse. Après cela, sans attendre l'entière execution du

Trai-

Traité, qu'il venoit de faire, avec le Duc de Savoye, il partit * de Suze, où il s'ennuyoit, parce qu'il ne pouvoit point aller à la chasse, entre ces Montagnes, & il alla bloquer *Privas* en Vivarêts, où les Huguenots n'avoient pas encore posé les armes, & où étoient les plus braves Soldats du Duc de Rohan. Il ne mena que très-peu de Troupes avec lui, & il se servit d'abord de celles que le Duc de Montmorenci avoit déjà. Le Cardinal demeura à Suze, avec la plus grande partie de l'Armée, en qualité de Général, & les Maréchaux de Crequi & de Bassompierre, comme Lieutenans Généraux.

Mais presque tout ayant été exécuté, peu de jours après § le Cardinal & le Maréchal de Bassompierre repassèrent les Monts avec l'Armée, le Maréchal de Crequi demeurant en Piémont, en qualité de Lieutenant Général du Roi, au delà des Monts. Dès que l'Armée fut arrivée, on pressa la Place, avec beaucoup plus de vigueur. Le 26. de Mai le Roi fut Maître de tous les dehors, après y avoir perdu assez de monde, par la vigoureuse résistance du Marquis de S. André Mont-brun, qui s'étoit jetté dedans. Mais ayant attendu trop tard à capituler, pour avoir une Capitulation honorable, & n'étant pas possible de se défendre davantage, la Garnison & les Habitans tâ-

che-

* Le 28. d'Avril.

§ Le 11. de Mai.

1629.

cherent de se sauver de nuit, dans le Fort-voisin, & dans les Montagnes. Ce qui fit que l'Armée Royale entrant dans la Ville, la saccagea entièrement, & n'y commit pas moins de violence, contre ceux qu'elle y trouva, qu'il en étoit arrivé à Negrepelisse, en présence de Louis le Juste. Le Château, où il y avoit quatre cens hommes, se rendit aussi à discrétion, après avoir demandé deux fois de se rendre, à condition seulement d'avoir la vie sauve; & comme le Roi ne faisoit guere de quartier à ceux qui se rendoient de la sorte, * on dit qu'un homme de Privas, nommé *Chamblan*, mit le feu aux poudres, ce qui fit périr plusieurs Soldats; & qu'un grand nombre d'autres se jetterent du haut du Château en bas, où au lieu de recevoir quartier, les gens du Roi les égorgeoient. § Le Roi lui-même en fit pendre un grand nombre, en sa présence, & se divertissoit à voir périr ces malheureux, sous prétexte qu'ils composoient les meilleures Troupes du Duc de Rohan. Il vouloit faire souffrir le même supplice au Marquis de S. André, si celui à qui il s'étoit rendu, & qui lui avoit promis la vie, n'eût intercédé puissamment pour lui. † Les Panégyristes du Cardinal disent, qu'étant au lit, & ayant la fièvre tierce, lors que la Ville fut saccagée, il ne put empêcher les cruau-

* *Anbery, Vie du Cardinal. Liv. III. c. 7.*

§ *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 670.*

† *Anbery. Ibid.*

cruautez qui s'y commirent ; mais qu'en ayant été averti, il monta à cheval, tout incommodé, qu'il étoit, avec deux cens Gentilshommes, pour tâcher de sauver les restes de cette malheureuse Ville, & qu'il sauva en effet la vie & l'honneur à plusieurs personnes, mais que la Ville fut entièrement brûlée. Quoi qu'il en soit, comme les Habitans, & la Garnison de Privas firent une faute inexcusable, en attendant l'extrémité : le Roi, qui auroit dû épargner le sang de ses Sujets, en fit une beaucoup plus grande, de ne pas leur faire offrir des conditions tolérables, plutôt que de les réduire au desespoir. Mais il entre peu de pitié & de clémence dans les ames timides, défiantes, & superstitieuses ; & les actions les plus cruelles ne sont pour eux, que de très-petites fautes, quand elles ne choquent pas leurs passions.

Après la prise de cette Place, Marillac fut fait Maréchal de France ; & l'Armée marcha contre *Alets*, Ville des *Sevennes*, qui après quelque résistance, se rendit le 7. de Juin, à composition, le Duc de Rohan ayant tâché vainement de la secourir. Il ne put encore empêcher que l'on ne prit diverses autres petites Places. Dés-lors ce Général, d'un Parti malheureux, pensa sérieusement à s'accommoder. Il embrassa l'occasion, que le Cardinal lui offrit pour cela, en lui envoyant un Exprés, pour l'exhorter à rentrer dans l'obéissance, s'il ne vouloit pas s'ex-

1629.

s'exposer à une perte inévitable, & y envelopper tout le Parti avec lui. On lui offrit, à lui & à son Frere, le pardon du passé, la jouissance de leurs biens, & la liberté de conscience pour tous les Huguenots, à condition que les fortifications de Nîmes, de Castres, d'Uzès, & de Montauban, qui n'étoient pas encore dans la puissance du Roi, seroient rasées. Ce Traité fut signé à Alets le 27. de Juin, & le Duc de Rohan ne put jamais obtenir d'être admis à se jeter aux pieds du Roi, quoi qu'il eût négocié avec le Cardinal. Il fut encore obligé de sortir du Royaume, & de promettre de demeurer hors de France, autant que le Roi le trouveroit bon; & peu de temps après, il s'embarqua à Marseille, pour se rendre à Venise.

Le Traité étant conclu, * le Roi entra dans la Ville de Nîmes, où il fit publier la Déclaration, que l'on avoit promise aux Huguenots, par le Traité d'Alets. Par cette Déclaration il pardonnoit tout le passé à Rohan & à Soubise, & les laissoit dans la jouissance de leurs biens, de même que tous ceux qui avoient porté les armes sous eux. Il ordonnoit encore, Que l'Exercice de la Religion Pré-tenduë Réformée, seroit laissé libre aux Huguenots, mais que pour leur ôter le moyen d'exciter de nouveaux troubles, toutes les fortifications des Villes & des Places, où ils se trouveroient en plus grand

* Aubery, Vie du Card. Liv. III. c. 8.

grand nombre , seroient rasées , & que l'on y laisseroit seulement l'enceinte des murailles : Que cependant pour caution de la parole , qu'ils avoient donnée de souffrir ces démolitions , les ôtages que l'on avoit d'eux , demeureroient en lieu de sûreté : Que la Religion Catholique seroit rétablie par tout , & que les Huguenots rendroient les biens Ecclésiastiques , les Eglises , & les Monastères , dont ils s'étoient saisis , pendant les guerres. 1629

Le Cardinal * avoit alors la fièvre tierce , & néanmoins il trouva à propos que le Roi retournât à Paris , ou de peur que Sa Majesté ne fût incommodée des chaleurs du Languedoc , où la peste étoit même en quelques endroits ; ou parce qu'il n'étoit pas bon que la Reine-Mercy fût si long-temps seule. Pour lui il demeura en Languedoc , afin de faire raser les fortifications des Places Huguenottes , qui subsistoient encore , & sur tout celles de Montauban. Ce soin devoit § appartenir au Prince de Condé , qui avoit commandé les Troupes , que l'on avoit postées autour de cette Ville. Mais ceux de Montauban , qui étoient irrités contre lui , à cause du dégât qu'il avoit fait autour de leur Ville , & de la haine qu'il avoit pour les Huguenots , plutôt par caprice que par dévotion , & qu'il témoignoit par la manière cruelle dont il traitoit

* Aubery. *Ibid.* c. 9.

§ Siri *Mem. Rec. T. VI. p. 724.*

1629.

toit tous ceux qui tomboient entre ses mains, refusoient d'effectuer la Capitulation, pour ne pas avoir à faire à un homme qui les haïssoit, & qui n'aimoit guere autre chose que l'argent. Ils firent entendre en secret au Cardinal, la raison de leur retardement, & lui marquerent que s'il venoit lui-même faire executer le Traité de Paix, il seroit le bien-venu, & verroit l'obéissance que l'on rendroit à la Déclaration du Roi. Il fit donc en sorte que le Prince de Condé renonçât volontairement à cet emploi, sous prétexte d'une maladie qui lui vint, & qui ne lui permettoit pas de se donner davantage de fatigue.

Cependant * il envoya au Parlement de Toulouse la Déclaration du Roi, pour l'y faire verifier, & cela sans aucune modification ; car on craignoit que le Parlement n'y en apportât, à cause des Arrêts qu'il avoit rendus contre les Huguenots. Cette verification se fit le 18. d'Août, pure & simple, comme le Cardinal l'avoit souhaité, pour ne pas porter au desespoir ceux de Montauban. Ainsi après quelques négociations avec les Habitans de cette Ville, qui auroient bien voulu garder une partie de leurs fortifications, mais qui consentirent enfin à tout ce que l'on voulut, le Cardinal y entra le 21. du Mois, avec deux mille Fantassins & quelque Cavalerie, que le Maréchal de Bassompierre commandoit, & qui en de-

* Aubery, Vie du Card. Liv. III. c. 11.

devoient sortir avec le Cardinal. Il y demeura deux jours, & y fut reçu avec des applaudissemens extraordinaires, pour un Peuple qui ne respectoit pas naturellement les Ecclésiastiques Catholiques. Mais les heureux succès de presque toutes les affaires, que le Cardinal avoit entreprises depuis son Ministère, & la grande autorité qu'il avoit auprès du Roi, outre le mauvais état des affaires des Huguenots, & peut-être la connoissance qu'ils avoient, que le Cardinal aimoit à être loué, les rendit aussi flatteurs que les autres. Il n'y eut honneur qu'ils ne fussent prêts à lui rendre, & non seulement les Magistrats, mais encore les Ministres le furent complimenter, au Nom du Consistoire, dans les termes les plus soumis qu'ils purent trouver. Il leur répondit entre autres choses, „que ce n'étoit „pas la coutume en France de les recevoir, comme faisant un Corps d'Eglise, en quelque occasion, & en quelque lieu que ce fût; mais qu'il les recevoit „comme Gens de Lettres: Qu'en cette „qualité, ils feroient toujours les bien-venus chez lui, & qu'il tâcheroit de leur témoigner, dans les rencontres, que la diversité des Religions ne l'empêcheroit „jamais de leur rendre toutes sortes de „bons offices: Qu'il ne faisoit de différence entre les Sujets, que par la fidélité, „qui, comme il espéroit, étant désormais „égale dans les deux Religions, il traiteroit tous les Sujets du Roi également.

Uzès

1629. Uzès & Castres furent traitées comme Montauban , & ainſi le Parti Huguenot ſe trouva entièrement dépouillé de ſes Villes de ſûreté , & réduit à dépendre de la pure bonne volonté du Roi ; qui ne gardoit ſes Déclarations , qu'autant que les Miniſtres le jugeoient utile. Depuis ce temps-là , ce Parti ſe diminua inſenſiblement , & malgré l'obéiſſance exacte qu'il rendit au Souverain , on ne ceſſa de travailler à ſa ruine , juſqu'à ce que ſous un autre Règne , on l'ait entièrement anéanti , par la révocation de l'Edit de Nantes. Les Eccléſiaſtiques , intraitables envers tous ceux qui s'oppoſent à leurs ſentimens , perſuaderent à Louis XIII. que le bien de l'Etat demandoit qu'on ôtât aux Huguenots , toutes les Places qu'ils tenoient ; & ils auroient encore voulu que l'on crût la liberté de conſcience , qu'on leur laiſſa , incompatible avec le repos du Royaume. Ils prétendoient , pour le moins , que la piété obligeoit Louis XIII. à achever de les perdre ; mais l'intérêt de l'Etat ne ſe trouvant pas conforme à leurs maximes , le Cardinal borna ſon zèle à leur ôter les Places qu'ils avoient gardées juſqu'à ſon Miniſtère. Depuis , pour ſatisfaire les Eccléſiaſtiques , on les a abſolument ruinez , ſans ſe mettre en peine de la perte que l'Etat y pourroit faire , pourvu que leurs plus grands ennemis trouvaſſent leur compte dans leur ruine.

Après avoir reçu les complimens du Par-

Parlement, & de l'Université de Toulouse, pendant les deux jours qu'il demeura à Montauban, le Cardinal prit le chemin de Fontainebleau, où étoit la Cour. Mais avant que de partir, il vit les Habitans de Montauban détruire eux-mêmes leurs fortifications, avec toute la promptitude qu'il pouvoit souhaiter ; car ils avoient demandé qu'on ne leur envoyât point de Soldats pour cela, & ils avoient promis de s'en acquitter avec toute la diligence possible.

Avant que de parler des affaires que la France eut cette année avec les Etrangers, il faut que je revienne au Duc d'Orléans, qui fit beaucoup de peine à la Cour, & qui fut cause enfin de la mésintelligence de la Reine-Mère, & du Cardinal.

Le Duc de Mantouë, voyant le Roi disposé à le secourir, à condition qu'il fît venir sa Fille en Italie, envoya un Gentilhomme en France, pour remercier le Roi, & pour conduire cette Princesse à Mantouë. Le jour de son départ fut fixé au 10. de Mars, & la Reine-Mère crut qu'enfin elle feroit défaite d'un embarras, qui lui avoit causé une peine infinie. Mais la Duchesse de Longueville en fit avertir en secret le Duc d'Orléans, mécontent d'ailleurs de ce que le Cardinal alloit à l'Armée, où il voyoit bien qu'il n'auroit que le Titre de Lieutenant Général. Ce Prince, sur cette nouvelle, quitta la route du Dauphiné, pour revenir

nir à Paris, & s'opposer au départ de la Princesse de Mantouë. La Reine-Mere l'ayant sçû, lui envoya dire de retourner sur ses pas; puis qu'enfin on ne pouvoit empêcher un Pere de disposer de sa Fille, comme il le trouvoit à propos; ou au moins, que s'il ne vouloit pas retourner auprès du Roi, il ne revînt pas à Paris. Monsieur s'arrêta à Montereau, à dessein, disoit-on, d'enlever en chemin Marie de Gonzague, & de sortir avec elle du Royaume, & il avoit pris, pour exécuter ce dessein, le 11. de Mars; mais la Reine-Mere en ayant été avertie, elle envoya la nuit à Colmier ses Gardes, & trois Carosses vuides, avec ordre d'y faire monter la Duchesse de Longueville & la Princesse de Mantouë, & de les mener au Bois de Vincennes, de gré, ou de force.

En même temps la Reine-Mere envoya dire à Monsieur, qui étoit sur le point de partir pour Fontainebleau, qu'elle avoit trouvé à propos de faire venir Marie de Gonzague à Paris, & les raisons, qui l'avoient obligée d'en user ainsi. Ce fut Marillac, le Garde des Seaux, qui porta cette nouvelle au Duc d'Orleans, qui s'emporta d'abord beaucoup, & qui eut assez d'imprudence pour avouer qu'il avoit eu dessein d'enlever la Princesse de Mantouë, & de l'épouser, après en avoir demandé permission à Leurs Majestez. Marillac revint dire à la Reine, ce que Monsieur lui avoit dit, & le fut retrouver le

le lendemain à Fontainebleau , pour lui dire , le plus doucement qu'il seroit possible , que la Princesse étoit au Bois de Vincennes , ce qu'on ne lui avoit pas voulu dire , avant qu'on l'eût exécuté. Cette nouvelle mit le Duc dans une colere excessive , où il témoigna qu'il tireroit vengeance de cet affront , sans perdre néanmoins le respect pour la Reine-Mere ; mais il dit qu'il alloit se retirer dans les Terres de son Appanage , & qu'il demeurerait à Blois , ou à Orléans , jusqu'à ce qu'on lui eût donné satisfaction.

Cependant la Reine-Mere envoya en diligence un Courrier au Roi , pour lui donner avis du coup d'autorité qu'elle venoit de faire ; & de peur que cette nouvelle ne vint à ses oreilles de quelque autre côté , avant qu'il eût reçu ses dépêches , elle fit défendre , sur peine de la vie , de donner des chevaux de poste à quiconque ce fût , sans qu'il eût un passeport d'elle. Les parens de la Duchesse de Longueville se plainquirent hautement de la manière violente , dont on la traitoit ; & pour les appaiser , on leur donna la liberté de l'aller voir. La Princesse ne fut pas logée à la Tour , mais dans le Palais du Bois de Vincennes , & traitée avec beaucoup de respect.

Il faut remarquer ici , en passant , que le Duc de Vendôme étoit toujours , en ce temps-là , retenu fort étroitement à Vincennes ; que le Grand Prieur

1629. * son Frere y étoit mort au mois de Fe-
vrier ; & que le Roi ayant voulu donner
au Cardinal de Richelieu, les deux meil-
leures Abbayes, que le Grand-Prieur eût
possédées, le Cardinal les refusa, „ par-
ce, disoit-il, qu'ayant été dans les Con-
seils du Roi, lors que l'intérêt de son
Etat le contraignit de faire arrêter la
personne du Grand-Prieur, il lui sem-
bloit qu'il contreviendrait au cœur
qu'il avoit plû à Dieu de lui donner (à
lui Cardinal) s'il profitoit de son mal-
heur, & s'il prenoit part à sa dépouille.
Si ce refus ne fut pas un effet de la géné-
rosité du Cardinal, comme il vouloit
qu'on le crût ; ç'en fut au moins un de
sa prudence, de peur qu'on ne dît, que
la disgrâce du Grand-Prieur étoit fon-
dée sur l'envie que l'on portoit à ses bé-
néfices.

Le Roi & le Cardinal ayant reçu les
Dépêches de la Reine-Mere, furent très-
fâchez de la manière violente, dont elle
avoit satisfait sa passion, contre Marie
de Gonzague. Cependant ils trouverent
à propos de dissimuler, en approuvant
extérieurement ce qu'elle avoit fait, &
de donner ordre cependant, qu'on eût à
ménager l'esprit de Monsieur, pour ne
pas le desesperer, par un traitement trop
rude. Toute la France trouvoit aussi très-
mauvais, que la Reine-Mere s'opposât si
opiniâtrément, au mariage de ce Prince,
avec cette Princesse, & prit une autorité si

fi

si grande dans l'Etat, que de faire arrêter la Fille d'un Prince Souverain, à l'insu du Roi. Néanmoins la Reine-Mere, naturellement opiniâtre, demeurait toujours dans ses premières vûes, quoi qu'elle vît que la Cour desapprouvoit la passion excessive qu'elle témoignait, de voir Monsieur marié à la Princesse de Florence. Le Cardinal, qui avait jetté des fondemens de sa propre autorité, plus solides que la simple faveur de la Reine-Mere, par la prise de la Rochelle, & par la délivrance de Casal, n'avait guere besoin de formais de son autorité, pour se soutenir; & avait sujet de craindre qu'elle ne s'aggrandît trop, & qu'il n'augmentât l'aversion que le Duc d'Orleans avait pour lui, s'il s'opposoit trop fortement à ses desirs. Ainsi il ne se mettoit pas trop en peine de traverser les desseins des ennemis de la Reine-Mere, qui ne manquoient pas de faire entendre au Roi, que cette Princesse ne cherchoit que son intérêt particulier, dans cette affaire, & étoit opposée au sentiment de toute la France, à qui la passion du Duc d'Orleans paroissoit raisonnable. La Reine-Mere, avertie de la froideur que le Cardinal faisoit paroître pour ses intérêts, commença à le haïr aussi fortement, qu'elle l'avait aimé auparavant.

Le Roi ayant repassé les Monts, & le Cardinal l'ayant suivi de près, comme je l'ai déjà dit; le Roi ne trouva pas à propos que l'on retînt plus long-temps les

1629.

Princesses prisonnières à Vincennes, & le Cardinal se déclara aussi ouvertement là-dessus, ce qui mit la Reine-Mere dans une colere excessive contre lui. Cependant il fallut les délivrer le 11. de Mai, sur la promesse que Monsieur fit de nouveau, de n'épouser jamais Marie de Gonzague, sans le consentement de Leurs Majestez. Le Comte de Gazzoldo étoit arrivé avant cela de Mantouë, pour demander à la Reine, qu'il lui fût permis d'emmener cette Princesse vers le Duc son Pere; mais la crainte que la Reine avoit, que Monsieur ne fît quelque entreprise sur elle, la fit différer de donner une réponse définitive jusqu'au retour du Roi.

Le Roi étant de retour, le Duc d'Orleans évita de le voir, & se retira à Joinville, Place de Champagne, qui étoit au Duc de Guise. Il fit courir en même temps le bruit, qu'il étoit dans le dessein de s'en aller en Lorraine, ou en Flandres, jusqu'à ce qu'on lui eût donné satisfaction. Mais cette conduite, au lieu de porter le Roi à faire quelque chose pour lui, sembloit le rendre plus méprisable à la Cour; & le Roi ne vouloit lui accorder aucune faveur, qu'il ne la vint demander d'une manière soumise. Étant désormais absolu dans son Royaume, où aucun de ceux qui pouvoient être mécontents, n'osoit donner aucune marque de son mécontentement, ni offrir son service au Duc d'Orleans, il se mettoit peu en
peine

peine de ce que pouvoit faire ce Prince. La Reine-Mere, qui auroit souhaité qu'il revînt à la Cour, ne sçavoit comment s'y prendre, parce que ce Prince refusoit d'y revenir, si on ne lui accordoit quelque chose qui le satisfît, en cas que l'on ne voulût pas qu'il se mariât; & que le Roi, par le conseil du Cardinal, ne vouloit pas entendre parler de traiter avec son Frere. Elle ne pouvoit pas non plus se résoudre à laisser aller Marie de Gonzague, que son Pere demandoit de nouveau, & le Roi avoit renvoyé de traiter de cette affaire, jusqu'à ce que le Cardinal revînt de Languedoc.

Cependant le Duc d'Orleans, * irrité de ce qu'on sembloit le mépriser, se retira à *Nanci*, chez le Duc de Lorraine. La Reine-Mere fut si émûe de cette nouvelle, qu'il lui fallut titer du sang, un peu après qu'elle l'eut apprise. Toute la France la blâmoit de sa dureté, envers ce Prince, qu'elle avoit prétendu gouverner comme un enfant; & le Roi lui même marqua, par quelques paroles, que c'étoit son sentiment; ce qui acheva d'affliger la Reine-Mere, qui espéroit de se servir de son autorité, pour faire rentrer Monsieur dans son devoir. Peu de temps après, § le Duc d'Orleans, qui n'osoit se plaindre, ni du Roi, ni de la Reine-Mere, fit un Manifeste, dans lequel il accusoit le Cardinal de Richelieu, & le Mar-

V 3

quis

* En Septembre.

§ Aubery, Vie du Card. Liv. III. c. 13.

1629.

quis d'Effiat, d'être la cause de plusieurs desordres, que l'on remarquoit dans l'Etat. * Cette conduite de Gaston donna occasion au Cardinal de refuser à la Reine de se mêler de l'affaire de son mariage. Le Duc d'Orleans écrivit ensuite au Roi une longue Lettre, où il marquoit les sujets qu'il avoit d'être mécontent de la Cour, sans s'étendre néanmoins beaucoup sur cet article. Il se plaignoit sur tout du Cardinal, qu'il nommoit *Maire du Palais de ce temps*, & qu'il disoit avoir usurpé l'Autorité Royale. Ce Prince prétendoit que, si on le vouloit revoir à la Cour, on lui augmentât son Appanage; qu'on lui donnât une bonne somme d'argent contant, pour payer ses dettes, & le Gouvernement d'une Province; qu'il fut admis dans le Conseil Etroit, & déclaré Lieutenant-Général du Roi dans toutes les Armées, où Sa Majesté ne commanderoit pas en personne; qu'on délivrât le Duc de Vendôme, & qu'on lui rendît son Gouvernement de Bretagne; qu'on donnât enfin diverses choses au Duc de Bellegarde, au Président le Coigneux, & à Puylaurens, ses principaux Conseillers.

Le Cardinal revint à la Cour § au commencement de l'Automne, & fut reçu très-froidement de la Reine-Mère, qui ne daigna pas regarder les Maréchaux de Bassompierre & de Schomberg, que le Car-

* *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 727. & 728.*

§ *Le 13. de Septembre, selon Siri.*

Cardinal lui présenta. * La Reine lui demandant ensuite comment il se portoit, il répondit, *qu'il se portoit mieux que beaucoup de gens, qui étoient-là ne voudroient.* La Reine rougit, en entendant ces paroles, mais feignant de n'y pas prendre garde, elle sourit en voyant entrer le Cardinal de Berulle botté & en habit court; sur quoi le Cardinal de Richelieu lui dit, *qu'il voudroit être aussi avant dans ses bonnes grâces, que celui dont elle se moquoit.* Il y eut encore là-dessus quelques paroles de part & d'autre, qui finirent par l'arrivée du Roi, qui fit de grandes caresses au Cardinal, & qui le mena dans son Cabinet, où ce Prélat lui raconta la manière dont la Reine-Mère l'avoit reçu, & lui demanda la permission de se retirer chez lui. Mais le Roi répondit qu'il vouloit les raccommoder, & en ayant parlé à sa Mère, elle parut y consentir. Ainsi le jour suivant § le Cardinal fut trouver la Reine, pour tâcher de se justifier dans son esprit. Mais cette Princesse lui reprocha son ingratitude, & la malice qu'il avoit de l'abandonner, dans l'affaire du mariage de Gaston. Ils en vinrent à des paroles si fortes, que le Roi en étant averti, accourut pour excuser le Cardinal. La Reine irritée, lui déclara qu'elle ne vouloit plus qu'il se mêlât de ses affaires, ni qu'il se présentât devant elle. Quelques

* Ceci est tiré d'Aubery, qui le rapporte néanmoins à un autre temps.

§ Le 14. de Septembre, selon Sirr T. VI. p. 728.

1629.

Historiens* disent que ce fut par un Billet, qu'elle lui envoya, & que le Cardinal l'ayant montré au Roi, lui protesta en même temps, que si la Reine lui ôtoit la Surintendance de sa Maison, il seroit obligé de sortir de la Cour; où il ne seroit désormais regardé, que comme un serviteur infidèle & ingrat. Quoi qu'il en soit, le Roi prit soin de le raccommo-der entièrement avec la Reine-Mère, au moins en apparence.

Cependant elle se plaignoit § en particulier, à ceux à qui elle parloit en confidence, que le Cardinal empêchoit qu'on ne donnât aucune satisfaction à Monsieur; sous prétexte qu'en augmentant son autorité, on diminueoit celle du Roi. Le Cardinal, comme le croyoit la Reine-Mère, faisoit par là deux choses; l'une, c'est qu'il flattoit l'humeur avare & jalouse du Roi; & l'autre, c'est qu'il engageoit Monsieur à demander, avec plus d'opiniâtreté, qu'il lui fût permis d'épouser Marie de Gonzague, puis qu'on ne le satisfaisoit en aucune autre chose. Elle craignoit encore que le Cardinal, par ce moyen-là, ne voulût gagner la faveur de la Maison de Longueville, qui lui faisoit espérer de faire épouser sa Nièce de Combalet au Comte de Soissons; qu'après avoir fait en sorte que Monsieur auroit épousé la Princesse de Mantouë, pour l'appaiser tout à fait, il ne lui fit ac-

corder.

* *Ant. Lib. IV. c. 45*§ *Siri Mem. Rec. p. 781.*

cordertout ce qu'il demandoit, ou la plus grande partie : & que le Roi étant si entêté du Cardinal, qu'il étoit persuadé qu'il lui avoit conservé la Couronne, & qu'il travailloit uniquement pour sa gloire, il n'eût toujours plus d'autorité auprès de Sa Majesté, que sa Mere.

Elle disoit que le Cardinal étoit devenu si insolent, qu'il lui avoit fait entendre, qu'il étoit désormais temps qu'elle se contentât de dépendre de lui : Qu'il lui avoit dit, „ que malgré la colere où elle étoit „ contre lui, il ne laisseroit pas de la servir toujours, & de lui rendre de bons „ offices auprès du Roi son Fils, & qu'elle „ en avoit grand besoin ; parce que l'on ne „ cessoit de dire au Roi, qu'elle ne pensoit „ qu'à conserver son autorité, même au „ préjudice de celle de S. M. & que par son „ excessive rigueur elle avoit contraint son „ autre Fils de se retirer : Que le Cardinal „ avoit ajouté là-dessus, qu'elle se souvînt „ qu'elle pourroit bien avoir besoin de lui.

Une autre fois, comme elle le racontoit, le Cardinal l'avoit voulu surprendre, en lui disant, „ que puisqu'elle étoit engagée d'honneur à donner l'exclusion à „ Marie de Gonzague, on ne pouvoit pas „ lui conseiller d'y consentir ; mais que „ pour appaiser le Duc d'Orleans, & empêcher que le Royaume ne trouvât „ étrange qu'on lui refusât tout ce qu'il „ demandoit, elle pourroit bien fermer „ les yeux, & permettre, sans donner son „ consentement, que Monsieur épousât

1629. „ clandestinement cette Princesse ; par-
 „ ce qu'on en pourroit toujours tirer un
 „ avantage , puis que si elle ne faisoit
 „ point d'enfans , comme la Reine Mere
 „ l'avoit toujours dit , il seroit facile de
 „ faire déclarer ce mariage nul , & de le
 „ faire dissoudre entièrement. Mais la
 Reine-Mere rejetta avec raison ce con-
 seil , parce que ce qu'elle disoit de la stérili-
 té de la Princesse de Mantouë étant très-
 incertain , si elle avoit des enfans , on
 pourroit ensuite douter s'ils seroient légi-
 times , ce qui causeroit de grandes brouil-
 leries.

Pendant ces contestations , * le Cardi-
 nal paroissoit extraordinairement pensif ,
 parce qu'il voyoit que les moins passion-
 nez le blâmoient d'ingratitude envers la
 Reine-Mere , & que si le Roi venoit à
 mourir , comme le disoient plusieurs Astro-
 logues , il se trouveroit exposé à la colere
 de cette Princesse , & peut-être encore à
 celle du nouveau Roi , avec lequel il ne
 lui seroit pas facile de se raccommoder.
 D'ailleurs quantité de personnes du pre-
 mier ordre , & sur tout la Maison de Gui-
 se , tâchoient de faire en sorte que le Car-
 dinal cédât à la Reine.

En ce temps-là , mourut § *Pierre Berulle* ,
 qui étoit l'unique Conseiller de la Reine-
 Mere , & qui avoit été fait Cardinal deux
 ans auparavant. Le Cardinal de Riche-
 lieu ne l'aimoit point , quoique ce fût un
 homme

* *Sixi Mem. Rec. T. VI. p. 784.*

§ *Le 2. d'Octobre.*

homme droit , & d'une vie exemplaire. Il l'avoit traité plus d'une fois de mal-habile homme , à cause des conseils qu'il donnoit à la Reine-Mere , Régente dans l'absence du Roi. Il avoit blâmé sur tout le conseil que Berulle avoit donné d'arrêter les Princesses de Longueville & de Mantouë , comme un conseil dangereux , de mauvaise conséquence , & outrageant non seulement pour ces Princesses , mais encore pour la personne de Monsieur ; & en effet , cet emprisonnement n'étoit pas pardonnable , puis qu'on pouvoit empêcher autrement , que Monsieur n'enlevât la Princesse de Mantouë. Tout le monde étoit convaincu que la Reine-Mere ne cherchoit qu'à régner jusqu'à la mort , & qu'elle prenoit trop d'autorité sur ses Fils. Le Roi en étoit si parfaitement assuré , que la colere de sa Mere , contre le Cardinal de Richelieu , ne fit qu'augmenter la confiance qu'il avoit en ce Ministre.

Peu de temps après , * le Roi fit expédier des Lettres Patentes , où après avoir fait l'éloge du Cardinal de Richelieu , il le déclaroit *principal Ministre de son Etat*. Le Cardinal en avoit fait les fonctions depuis peu de temps après qu'il fut entré dans le Conseil , mais comme le rang qu'il tenoit au dessus des autres Ministres d'Etat , sembloit être plutôt attaché à la Dignité de Cardinal , qu'à sa

* Le 21. de Novembre. Voyez les *Mém. d'Aubery*. T. I. p. 308.

1629. personne ; ces Lettres Patentes le distinguèrent de tous les autres , en lui donnant le titre de *principal Ministre d'Etat*, plutôt que celui de *premier*, qui ne marque que le rang.

Cependant le Duc de Bellegarde revint à la Cour, de la part du Duc d'Orleans, pour tâcher de lui faire obtenir quelque chose, & pour prier la Reine-Mere de ne se raccommo-der point avec le Cardinal, de qui Monsieur vouloit absolument se venger. Il lui fit aussi dire, qu'il épouserait quelle Princesse qu'il plairoit à Sa Majesté. Il consentit à retourner en France, & à demeurer quelque temps à Orleans, sans voir le Roi, pourvu qu'on lui augmentât son Appanage de cent mille livres en fonds de Terres, ce qu'on lui accorda enfin, en lui assignant le Duché de *Valois*, outre ce qu'il avoit déjà.

Pour revenir présentement aux affaires étrangères, ni la Maison d'Autriche, ni le Duc de Savoye, n'avoient fait la paix avec la France, par le Traité de Suze, que pour détourner le Roi d'aller plus loin au secours du Duc de Mantouë, & se délivrer de la crainte que leur causoit une Armée, à laquelle ils n'étoient pas alors en état de résister. On avoit déjà pu soupçonner, d'abord après le Traité de Suze, que l'Empereur avoit quelque dessein sur les Etats du Duc de Mantouë, parce que Thoiras * avoit été obligé de pren-

* *Hist. de Thoir. Liv. II. c. 6. & 7.*

prendre par force l'*Altare & Roque-Vignal*, où le *Marquis de Grana* avoit arboré les Enseignes de l'Empereur, refusant de reconnoître le Duc de Nevers. 1629

Le Cardinal étant en Languedoc, l'Empereur envoya * le *Comte de Merode*, avec seize mille Fantassins & deux mille Chevaux, pour demander aux trois Ligues Grises le passage de la Valteline, & s'en saisir en même temps. Le Comte entra dans le Pais des Grisons, prit Coire, & se mit en état d'entrer dans le Milanés, par la Valteline. L'Italie fut extrêmement surprise de voir une Armée Impériale, pour faire executer les Décrets de l'Empereur, que l'on méprisoit auparavant, parce qu'ils n'étoient pas soutenus par la force. L'Empereur envoya en même temps une Lettre Circulaire aux Princes d'Italie, dattée du 9. de Juin 1629. dans laquelle il marquoit les motifs qui l'avoient obligé d'envoyer une Armée en Italie. C'étoient les divers prétendans aux Duchez de Mantouë & de Montferrat, qui avoient rempli de Troupes l'Italie, au repos de laquelle, il se sentoit obligé de travailler; le voyage du Roi de France en Piémont, avec une Armée, & l'autorité qu'il avoit prise de faire des Traitez, touchant des Fiefs, qui dépendoient de l'Empire, de prendre divers lieux par force, & de se rendre l'Arbitre de démêlez, qui ne pouvoient être vuidez que par Sa Majesté Impériale. Ces raisons avoient

* *Siri Mem. Rec. T. VI. p. 380.*

1629. avoient obligé l'Empereur d'envoyer une Armée en Italie , pour conserver ses droits , & faire rendre à ses Décrets l'obéissance qui leur étoit dûë. Ambrosio Spinola , qui avoit demeuré en Espagne , pendant quelque temps , étoit aussi allé prendre le Gouvernement du Milanés , & la conduite de l'Armée d'Espagne , dans ce Pais-là.

Sur ces nouvelles , le Cardinal pour conserver les avantages qu'il venoit de remporter sur les Espagnols , fut d'avis d'envoyer , le plutôt qu'il feroit possible , de nouveaux secours au Duc de Mantouë. On envoya ordre au Maréchal de Crequi , qui étoit à Turin , de sçavoir du Duc de Savoye , de quelle manière il prétendoit se conduire dans cette conjoncture , & s'il ne vouloit pas secourir le Duc de Mantouë , comme il s'y étoit obligé , par le Traité de Suze. On ordonna aussi à Thoiras , de retirer à Casal & à Ponzon , les Troupes Françoises , qui étoient répandues en divers lieux du Montferrat ; & aux Ambassadeurs de la Couronne , chez les Princes d'Italie , & sur tout à celui qui étoit à Venise , de n'oublier rien pour les porter à s'opposer aux entreprises des Impériaux & des Espagnols.

Le Duc de Savoye , au lieu de se disposer à observer les Articles du Traité de Suze , redemandoit cette Place au Roi , par son Ambassadeur , en feignant d'être entièrement dans les intérêts de la France.

Mais

Mais on étoit persuadé du contraire, & l'on n'avoit garde de lui accorder ce qu'il demandoit. Le Gouverneur de Milan, & les Nonces du Pape firent diverses propositions, pour accommoder cette affaire; mais comme les Impériaux & les Espagnols ne cherchoient qu'à se saisir des Etats du Duc de Mantouë, sous prétexte de les tenir en dépôt, jusqu'à ce que l'Empereur eût jugé le Procès, qui étoit entre les Ducs de Nevers & de Guastalle, toutes ces négociations furent inutiles. Dés-lors *Jules Mazarin*, qui fut depuis Cardinal, prit beaucoup de peine pour empêcher qu'on n'en vînt à une rupture ouverte.

Cependant *Rambold Comte de Collalte*, qui devoit commander l'Armée Impériale, arriva dans le Milanés. Il écrivit au Duc de Mantouë, que s'il ne vouloit pas obéir de bon gré au Décret de l'Empereur, il avoit ordre d'entrer dans ses Etats, avec son Armée, pour en prendre possession. Il devoit faire une invasion dans le Duché de Mantouë, avec dix mille hommes, & en envoyer six mille dans le Montferrat, sans compter les Troupes, qu'il attendoit du Pais des Grisons. Dès la fin de Septembre, il se mit en état d'exécuter ses menaces; le Duc de Mantouë n'étant pas encore assez pourvû de Troupes & de Munitions, pour lui faire une vigoureuse résistance, parce que les secours François n'étoient point encore arrivez, & que la République

1629

que de Venise , qui avoit le plus d'intérêt à la conservation de ses États , ne le secouroit que lentement & foiblement.

Les Généraux de l'Armée * Impériale balancerent quelque temps , s'ils entre-roient dans le Mantouïan, avant l'Hiver, parce qu'ils doutoient, s'ils y pourroient faire subsister leur Armée, ne connoissant pas assez le Pais , & craignant que les Troupes des autres Princes d'Italie ne leur coupassent les vivres ; mais comme leurs Soldats, qui n'étoient point payez, & très-mal entretenus, désertoient tous les jours, en quantité, ils eurent peur d'être hors d'état de rien faire , quand l'Hiver seroit venu. Spinola consulté là-dessus fut d'avis que Collalte attaquât promptement Mantouë , qu'il sçavoit n'être pas bien pourvûë ; outre que si l'on donnoit le temps au Duc, il se fortifieroit davantage, & retireroit toutes les provisions, qui étoient encore à la campagne, dans les Places fortes. Spinola ajouta à cela , qu'il étoit prêt de faire compter une somme d'argent à Collalte, s'il faisoit promptement cette entreprise. Cet avis fut suivi, & les Impériaux, après avoir publié de nouveau le Décret de l'Empereur, entrèrent sur les Terres de Mantouë, & portèrent par tout la consternation & l'épouvante. Les Peuples peu aguerris n'osèrent pas leur résister, & n'e-

n'eurent pas même la précaution de sauver leurs effets. 1629.

Spinola , de son côté , entrant dans le Montferrat , se saisit d'Aiqui , de Ponzon , de Roque-Vignal , & de Nizze de la Paille ; les François ayant tout abandonné , excepté Casal , & Pontesture , à quoi ils réduisirent la défense du Montferrat.

Les Généraux de l'Empereur prirent * *Canetto* , lieu extrêmement fort , & que le Duc de Mantouë avoit crû devoir tenir long-temps ; par la lâcheté d'*Angelo Corraro* , Noble Venitien , qui en étoit Gouverneur , & qui ne demanda qu'à voir l'Armée Impériale , pour se rendre , comme il croyoit , avec honneur. La Gar-nison de *Gazzuolo* voulut assassiner le Gouverneur *Monterot* , s'il ne se rendoit , & ce qu'il fut obligé de faire , quoi qu'il eût des provisions pour plusieurs mois , & que la Place fût assez forte. *Governolo* fut deux jours après emporté par escalade , & le Peuple , qui n'étoit nullement aguerri , se soumettoit par tout aux armes Impé-riales.

Aldringhen & *Galas* , Sergens de Ba-taille Impériaux , s'étant approchez de Mantouë , quoi qu'il fût très-mauvais temps , & que les bouës excessives du Mantoüan rendissent les chemins pres-que impratiquables , commencerent à former le Siège de Mantouë. Cette Place étoit

* Le 20. d'Octobre.

§ Le 28. d'Octobre.

1629.

étoit mal pourvûë, & les Soldats Italiens du Duc étoient si peu aguerris, que les Allemands firent leurs approches, & gagnèrent divers postes, sans faire grande perte. Cependant ils ne purent empêcher qu'un Convoi Venitien n'y entrât, avec quelques Officiers François, qui donnerent courage au Duc, qui ne sçavoit plus où se tourner. Le Nonce *Panicoirolo* & Mazarin avoient voulu proposer une suspension d'armes, mais il ne fut pas possible d'y porter les Impériaux, qui croyoient être maîtres de Mantouë, en peu de jours. Ils donnerent un assaut à la Ville le 27. de Novembre, mais ils furent repouffez; & deux jours après, le Duc de Mantouë étant sorti, avec une Galiotte & dix Barques armées, surprit un de leurs quartiers, où il leur tua six cens hommes. Après cet accident, Collalte, qui s'étoit occupé, pendant le Siége, à faire contribuer le Duché de Mantouë, & à retirer le plus d'argent qu'il pouvoit de ceux qui n'étoient pas en état de se défendre, songea à retirer une partie de ses Troupes de devant Mantouë, se contentant de la tenir bloquée. Peu de temps après, les Venitiens y jetterent un second Convoi, & S. André Montbrun, & quelques autres Officiers François y entrèrent, en même temps; ce qui fit résoudre Collalte à lever entièrement le Siége, comme il le fit le Jour de Noël, ses Troupes étant extraordinairement diminuées, par les fatigues qu'elles avoient.

avoient souffertes. Il parut par ce Siège, 1629.
que les Places que les Impériaux avoient
d'abord prises dans l'Etat de Mantouë,
n'étoient tombées si facilement entre
leurs mains, que par la lâcheté des Com-
mandans, ou des Troupes qui y étoient ;
puis que Mantouë , qui n'étoit ni bien
munie , ni bien fortifiée , leur échappa,
dès qu'il y eût quelques Officiers dedans,
& quelque peu de Troupes Etrangères ca-
pables de résister.

Pendant que cela se passoit en Italie,
les Troupes de France marchaient vers le
Pas de Suze , & le Roi avoit désigné le
Cardinal pour les commander. Quelque
temps avant qu'il partît, un Agent d'Es-
pagne , nommé *Navas* , qui devoit re-
tourner à Madrid , * étant venu prendre
congé de lui , le Cardinal le chargea de
dire aux Ministres d'Espagne, & particu-
lièrement au Comte d'Olivarés, „ que le
„ Roi étoit toujours dans le dessein de
„ vivre en paix avec Sa Majesté Catholi-
„ que, & dans la même intention pour
„ les affaires d'Italie ; mais que si l'on
„ n'avoit aucun égard à sa bonne volonté,
„ on pouvoit s'assurer en Espagne, que la
„ France étoit en état de faire la guerre à
„ quiconque ce fût, qui ne voudroit pas en-
„ tretienir la paix , & qu'elle ne la fueroit
„ point : Qu'ainsi Sa Majesté Catholique
„ devoit sçavoir , que le Roi lui laissoit
„ libre le choix de la paix , ou de la
„ guerre.

Enfin

* *Siri T. VI. delle Mem. Rec. p. 788.*

1629.

Enfin l'Armée étant déjà en Dauphiné, forte de vingt mille hommes, & de deux mille chevaux, le Roi fit expédier au Cardinal des Lettres Patentes, dattées du 24. de Decembre, dans lesquelles après avoir fait l'éloge de ce Prélat, il lui donnoit le titre de *Lieutenant-Général représentant la personne du Roi*, qu'on n'avoit jamais donné à qui que ce fût. Il lui étoit permis de recevoir & d'écouter les Ambassadeurs des Princes, & les Députés des Villes & des Communautés, & de leur en envoyer, comme il le jugeroit à propos, pour le service du Roi. Ses ennemis disoient, pour le rendre odieux, que le Roi s'étoit dépoüillé de toute son Autorité, en sa faveur, & ne s'étoit réservé que le pouvoir de guerir les écrouelles. Ce fut pour lui, qu'on inventa le nouveau mot de *Généralissime*, pour le distinguer plus facilement des Maréchaux de Crequi, de Schomberg, & de la Force, qui devoient servir sous lui en qualité de Lieutenans-Généraux.

Il partit de Paris le 29. de Decembre, & monta en carrosse, accompagné du Cardinal de la Valette, & du Duc de Montmorenci à une portière, & des Maréchaux de Bassompierre & de Schomberg à l'autre. Cent Cavaliers des personnes les plus qualifiées de la Cour, l'accompagnèrent jusqu'à une demi-lieuë de Paris, où ses Gardes l'attendoient, avec huit Compagnies du Régiment des Gardes, de trois cens hommes chacune.

Ceux

Ceux qui lui vouloient dire adieu s'étant congediez, il prit la route de Lyon, avec ce petit Camp volant, que le Roi lui donnoit, comme pour la sûreté de sa personne. 1629

Quelques mois avant que partir, le Cardinal eut le plaisir d'apprendre qu'Urban VIII. avoit accordé le Chapeau à son Frere, l'Archevêque de Lyon, qu'il avoit tiré du Cloître, pour lui donner cet Archevêché, & au Nonce Bagni, qui étoit son ami particulier; de sorte qu'il sembloit que tout le monde s'empressât à honorer sa Famille, & à lui témoigner de la bienveüillance.

Le Cardinal arriva à Lyon le 18. de Janvier de l'année 1630. d'où il envoya *Servien*, au Duc de Savoye, pour lui donner avis, qu'il s'approchoit de la Frontière, avec une Armée de trente mille hommes, pour secourir le Duc de Mantoue, & qu'ainsi il s'attendoit que, selon le Traité de Suze, le Duc lui donneroit passage par ses Etats, & joindroit son Armée à la sienne, comme il l'avoit encore fait dire depuis peu, par son Ambassadeur le *Président de Montfalcon*. Le Duc nia d'avoir donné un semblable ordre à son Ambassadeur, & dit que le Prince de Piémont étoit allé au *Pont de Beau-voisin*, où il pourroit conférer avec le Cardinal. 1630

Trois jours après l'arrivée de ce Prélat à Lyon, le Comte de *S. Maurice* vint de la part du Prince de Piémont, qui étoit déjà

1630.

déjà au Pont de Beauvoisin , pour offrir de donner passage à l'Armée , par les Etats du Duc son Pere , & prier le Cardinal de se rendre au même lieu , pour conférer avec lui , touchant la marche de l'Armée. Le Cardinal répondit , qu'il vouloit demander avis là-dessus aux Maréchaux de France , & à quelques autres Seigneurs , qui étoient à Lyon avec lui. En effet , il envoya querir les Maréchaux de Bassompierre , de Schomberg , & de la Force , outre le Duc de Montmorenci , & le Marquis d'Alincourt , Gouverneur de Lyon. * Ce dernier dit , qu'il ne voyoit aucun inconvénient à faire ce que le Prince de Piémont souhaitoit. Le Maréchal de Schomberg , qui opina après lui , dit que pour plusieurs raisons , il n'étoit point d'avis que le Cardinal allât au Pont de Beauvoisin ; Qu'il sembleroit qu'il fût allé chercher ce Prince , à cause de l'envie qu'il auroit d'avoir la paix , & que les Espagnols , qui le sçauroient , ne la voudroient faire qu'à des conditions avantageuses pour eux ; Que la proposition du Prince de Piémont n'étoit qu'un artifice , pour retarder la marche de l'Armée du Roi , & l'exécution de ses desseins ; Que c'étoit par vanité que les Espagnols , qui souhaitoient autant la paix que les François , vouloient qu'elle se traitât avant que l'Armée de France fût sortie du Royaume ; Qu'il falloit faire déclarer nettement le Duc de Savoye , qui

qui faisoit trop le neutre , en cette occasion , & qui à cause de cela vouloit négocier dans un lieu qui étoit moitié au Roi, & moitié à lui ; Qu'il étoit d'avis que le Cardinal répondit, qu'ayant des affaires à Lyon , pour huit jours, & étant indisposé , il ne pouvoit pas aller jusqu'au Pont de Beauvoisin ; mais que si le Prince de Piémont vouloit venir à Lyon, il y seroit reçu , selon sa qualité ; Que s'il ne pouvoit venir, le Cardinal le verroit à Chambéry, en allant en Italie, s'il vouloit bien l'y attendre. Le Maréchal de la Force fut du même avis, & le Duc de Montmorenci l'approuva aussi.

Le Maréchal de Bassompierre fut néanmoins d'un sentiment opposé, & dit qu'à moins qu'il n'y eût quelque raison secrète, pour laquelle on ne voulût pas entendre parler de paix, il ne voyoit pas pourquoi le Cardinal dût refuser d'aller au Pont de Beauvoisin ; Que le Prince de Piémont étoit un Prince affectionné à la France, Beau-frere du Roi, & qui venoit de cinquante lieues , par un froid très-rigoureux, pour proposer au Cardinal des choses, qui pourroient être avantageuses à la Couronne ; Que le Cardinal ne se détournoit point de son chemin, en cas qu'on ne vint à aucune conclusion, & qu'il fallût aller en Italie ; Qu'on pourroit accepter, ou rejeter les propositions, après les avoir ouïes ; Que cette démarche du Prince de Piémont, pouvoit faire croire que les Espagnols recher-

1630.

cherchoient la paix , puis qu'ils avoient fait en sorte que ce Prince vint audevant du Général de l'Armée Françoisé ; Qu'il étoit glorieux au Roi , qu'on lui vînt offrir sur ses Frontières , tout ce qu'on lui pourroit accorder , s'il étoit dans le Milanés , avec une puissante Armée ; Que c'étoit-là plutôt un effet de la prudence, que de la vanité des Espagnols ; Que l'on ne pouvoit pas demander au Duc de Savoye une déclaration plus expresse que celle qu'il avoit faite l'année précédente, lors qu'il avoit fait dire , par son Ambassadeur , que si le Roi vouloit entrer en guerre ouverte avec l'Espagne , il joindroit à l'Armée du Roi dix mille hommes de pied, & deux mille chevaux ; Que la France ne se déclarant pas ouvertement, on ne pouvoit pas exiger du Duc de Savoye qu'il le fît ; Qu'il étoit vrai que le Pont de Beauvoisin sépare la France d'avec la Savoye , mais que le Prince de Piémont ne feroit sans doute aucune difficulté de venir sur les Terres du Roi, pour traiter avec le Cardinal , qui ne feroit rien contre sa Dignité , ni contre celle de la Couronne, en l'allant trouver là ; Qu'il étoit avantageux , que la conclusion , ou la rupture de la paix , se fît par l'entremise du Prince de Piémont, parce que le Roi se pourroit relâcher de quelque chose en sa faveur , & que si l'on ne concluoit rien , toute l'Europe jugeroit , que les conditions , que les Espagnols auroient proposées, avoient été bien dérai :

déraisonnables, puis que l'intercession du Beau-frere de Sa Majesté ne les auroit pû faire accepter. 1630

Il sembloit que le Cardinal dût écouter ce second avis, parce qu'il étoit de son intérêt de conclurre promptement, pour s'en retourner au plutôt à la Cour, où l'on tâchoit de lui rendre de mauvais offices auprès du Roi. Néanmoins il suivit l'avis du Maréchal de Schomberg, qui flattoit davantage sa vanité.

Il en écrivit au Roi, qui approuva sa conduite, * & lui défendit d'écouter quelques propositions qu'on lui pût faire, touchant une simple suspension d'armes, & d'entrer dans aucune négociation longue. Il vouloit absolument avoir une paix prompte & assurée, ou la guerre. Si l'Empereur eût accordé au Duc de Mantouë l'Investiture de ses Etats, & que le Roi d'Espagne l'en eût laissé jouir en paix, la France n'auroit pas pensé alors à porter ses armes en Italie ; & il n'y avoit même qu'à le faire en ce temps-là, pour empêcher que son Armée ne passât les Monts.

Comme on ne faisoit aucune semblable proposition, de la part de la Maison d'Autriche, le Cardinal partit de Lyon le 28. de Janvier, pour s'acheminer à Suze. Il envoya l'Emery au Duc de Savoye, pour l'amuser, par quelques propositions, de peur qu'irrité contre la France, & desespérant de se raccommoder avec elle, il

Tome I.

X

ne

1630.

ne se joignît aux Impériaux & aux Espagnols. Si le Duc de Savoye l'eût fait, l'Armée Françoisë auroit dû commencer par attaquer le Piémont, de peur de laisser derrière elle un Ennemi formidable, lors qu'elle seroit dans le Montferrat; & cependant le Duc de Mantouë couroit risque d'être accablé.

Le Duc de Savoye ayant appris la réponse, que le Cardinal avoit faite au Marquis de S. Maurice, fut dans une extrême colere de voir son Fils méprisé de la sorte; mais le Cardinal s'excusoit sur ce qu'il n'étoit pas de la Dignité du Roi de traiter de pair avec le Duc de Savoye; comme il semble qu'il l'auroit fait, si son Ministre étoit allé sur les Frontières, & dans un lieu nommé par le Prince de Piémont. Quoi que le Duc de Savoye eût peu de sujet d'être satisfait de cette défaite du Cardinal, il ne laissa pas d'envoyer son Fils près de Suze, où il eut diverses conférences avec ce Ministre. * Il proposa au Cardinal d'attaquer la République de Genes & le Duché de Milan, en même temps, & offroit de joindre les Troupes du Duc son Pere à celles du Roi, de fournir tout ce qui se pourroit tirer de ses Etats, & de lui donner même des Places de sûreté. Le Cardinal rejetta toutes ces propositions, comme hors de propos, & demanda que le Duc assignât au plutôt les Estapes, pour faire marcher l'Armée vers le Montferrat; dont les Places,

* Aubery, Vie du Cardinal. Liv. III. c. 17.

Places , faute de Munition & de Garni-
sons suffisantes , couroient grand risque
de tomber entre les mains des Espa-
gnols. 1630

Le Duc de Savoye , pressé par le Car-
dinal , marqua les traites de l'Armée par
ses Etats , & les lieux où elle trouveroit
des vivres , en payant. L'Armée s'avan-
ça donc à *Condouë* , & de là à *Cazellette* ,
où au lieu de trouver des vivres , elle se
vit réduite à une extrême disette , ce qui
l'empêcha de passer plus outre. Pendant
qu'elle y séjourna , le Cardinal ayant reçu
avis que Casal & Pondesture avoient reçu
chacune un Convoi considérable de vi-
vres , qui étoit ce dont ces Places man-
quoient principalement , il envoya porter
sa dernière résolution au Duc de Savoye ,
pour l'obliger de se déclarer. C'étoit que
s'il vouloit joindre ses Troupes à l'Armée
du Roi , Sa Majesté lui donneroit la *Vallée*
de Ciferi , & le *Pont de Gresin* , lui entre-
tiendrait cinq mille hommes de pied , &
cinq cens chevaux , & se joindroit aussi à
lui pour recouvrer ce que les Genoïs lui
retenoient encore. Le Prince de Piémont
vint trouver le Cardinal , & accepta les
offres qu'il avoit fait faire à son Pere ;
mais il dit que n'étant pas raccommo-
dé avec les Genoïs , il avoit dessein d'en
tirer raison , avant toutes choses , & que
cela l'empêchoit de se joindre à l'Armée
du Roi.

Cette réponse fit comprendre , que le
Duc ne cherchoit qu'à gagner du temps ,

1630. & qu'il ne lui en falloit plus donner. Les Généraux François conclurent donc à lui déclarer la guerre, s'il n'exécutoit pas sur le champ le Traité de Suze. On lui envoya dire, que l'Armée du Roi devant avoir, par ce Traité, le passage libre, par le Piémont, pour aller dans le Montferrat, il étoit juste que le Duc fît raser les fortifications de Veillane, qui est une Place sur ce passage, & que le Duc avoit fortifiée depuis un an, & où il avoit mis une bonne Garnison. Il n'étoit pas de la prudence de laisser cette Place, de la sorte, derrière soi, dans l'incertitude où l'on étoit de ce que le Duc de Savoye pourroit faire. Le Duc offrit seulement de retirer une partie de ses Troupes de Veillane, & ne voulut pas entendre parler de raser les Fortifications d'une Place, qui étoit si avant dans ses Etats. Il fit en même temps saisir les principaux passages de la Rivière de Dore, comme pour s'opposer à la marche de l'Armée du Roi. * C'est pourquoi le Cardinal fit reconnoître les guez de cette Rivière, & ayant rappelé l'Avant-garde, qui étoit à six lieues de là, & commandée par le Maréchal de Crequi, il donna ordre que toute l'Armée se rendit, la nuit du 18. au 19. de Mars, vis à vis de ces guez, pour les passer à la pointe du jour. La Cavalerie devoit passer la première, & l'Infanterie la devoit suivre sur un Pont, qui étoit plus éloigné. Le Cardinal avoit dessein de surprendre le Duc

Duc de Savoye, qui étoit à *Rivoli*, Maison de plaifance, & de faire investir promptement ce lieu, avant que le Duc pût en fortir, après quoi il l'auroit fait consentir à ce qu'il auroit voulu. Pour executer plus facilement ce dessein, le Cardinal envoya un Gentilhomme au Duc, pour lui dire que l'Armée du Roine pouvoit pas demeurer plus long-temps là où elle étoit, sans incommodité, & qu'il le prioit de disposer toutes choses, afin qu'elle pût passer commodément, & sans plus long délai; qu'autrement on seroit obligé de prendre passage par force, & de pourvoir, comme l'on trouveroit à propos, à la subsistance de l'Armée. Le Duc * envoya de son côté le Prince de Piémont, pour demander la raison de la contre-marche de l'Avant-garde, qui retournoit sur ses pas. Le Cardinal répondit que, comme il ne s'étoit pas informé de la raison de quelques mouvemens, que le Duc de Savoye avoit fait faire à ses Troupes; il n'étoit pas obligé de dire pourquoi il avoit fait rapprocher l'Avant-garde, du reste de l'Armée.

Le lendemain, le dessein dont on a parlé devoit s'executer, & le Duc de Savoye étant beaucoup inférieur en nombre de Troupes, auroit été infailliblement pris; s'il ne se fût retiré pendant la nuit à Turin, soit qu'il eût été averti du dessein du Cardinal, ou qu'il le soupçonnât.

X 3

Le

* *Aubery, Vie du Card. Liv. III. c. 17.*

1630.

Le Cardinal * accusa le Duc de Montmorenci, d'en avoir averti le Duc de Savoye, mais comme il ne dit cela qu'après sa mort, cette accusation est avec raison un peu suspecte. Quoi qu'il en soit, le Duc se retira avec ses Troupes à Turin, avant que l'Armée Françoisise eût passé la Dore. Un § Officier, qui étoit présent à cette expédition, dit que le Cardinal étoit revêtu d'une cuirasse de couleur d'eau, & d'un habit de couleur de feuille morte, sur lequel il y avoit une petite broderie d'or. Il avoit, ajoute-t-il, une plume autour de son chapeau ; deux Pages marchaient devant lui à cheval, dont l'un portoit ses gantelets, & l'autre son habillement de tête ; deux autres Pages marchaient à ses deux côtez, & tenoient chacun, par la bride, un coureur de grand prix ; derrière lui étoit le Capitaine de ses Gardes. Il passa en cet équipage la Rivière de Dore, à cheval, ayant l'épée au côté, & deux pistolets à l'arçon de la selle ; & lors qu'il fut passé à l'autre bord, il fit cent fois voltiger son cheval devant l'Armée, se vantant tout haut de sçavoir quelque chose, dans cet exercice.

Un † autre assure, qu'il faisoit ce jour là une pluie excessive, & que le Soldat étant mouillé d'une façon extraordinaire, donnoit tout haut le Cardinal & ses gens

* *Siri. Ibid. p. 64.*

§ *Pontis Mem. T. II. p. 411.*

† *Puysegur Mem. p. 66.*

au Diable. Le Cardinal voyant passer cet Officier l'appella , lui dit que les Soldats des Gardes étoient fort insolens , & lui demanda s'il n'entendoit pas ce qu'ils disoient ? L'Officier répondit qu'oüi, mais que c'étoit la coûtume des Soldats quand ils souffroient ; & qu'ils disoient au contraire toujours du bien du Général, quand ils étoient à leur aise. Ensuite il promit au Cardinal, qu'il leur diroit d'être plus sages , quand il leur donneroit l'ordre. L'Armée étant arrivée à Rivoli, le Cardinal fut logé dans le Château , au milieu du Bourg. Les Soldats ayant trouvé quantité de vivres , ils commencerent à se consoler de la fatigue, qu'ils avoient euë pendant le jour ; & le Cardinal les entendit qui se réjouissoient, & bûvoient *à la santé de ce grand Cardinal de Richelieu.* L'Officier allant, en suite, pour recevoir l'ordre de lui , parce qu'alors les Gardes ne le recevoient que du seul Général, ou du Roi, quand il commandoit en personne ; le Cardinal lui dit , que les Soldats avoient bien changé de discours , & ne trouva pas à propos de les faire censurer.

Le même jour , * il envoya à Turin Servien, pour dire au Duc, que l'Armée n'étoit venuë à Rivoli , que parce qu'elle ne pouvoit plus subsister au lieu où elle étoit ; & que cela ne romproit pas la bonne intelligence du Cardinal , avec Son Altesse, pourvû qu'elle voulût y cor-

X 4

ref-

* *Siri Mem. Rec. T. VII. p. 63.*

1630.

respondre de son côté. Mais le Duc étoit si en colere du tour qu'on lui avoit fait, qu'il ne voulut pas voir Servien, ni qui que ce fût, qui voulût entreprendre de l'adoucir. Servien y retourna une seconde fois, pour parler à la Princesse de Piémont, & le Duc envoya un Gentilhomme, pour négotier avec le Cardinal. Cependant ce Prélat pensoit à aller assiéger *Pignerol*, ayant scû que la Place n'étoit pas en état de défense. Le 20. de Mars, elle fut investie par le Maréchal de Crequi, qui fut détaché avec six mille hommes de pied, & mille chevaux. Pour tromper le Duc, le Cardinal fit publier que l'on alloit à Turin, & celui qui commandoit l'Artillerie, la fit avancer de ce côté-là plus d'une lieüe, & toute l'Armée l'accompagnoit; ce qui fit croire au Duc, qu'effectivement le Cardinal en vouloit à la Capitale de ses Etats, de sorte qu'il fit rappeler promptement quelques Troupes, qui avoient ordre de se jeter dans *Pignerol*. Là-dessus le Cardinal envoya rappeler son Avant-garde, & faire revenir son Artillerie. L'on fit faire à l'Arrière-garde demi-tour à droite, & l'on marcha à *Pignerol*. L'Armée y arriva le 21. & investit cette Place de tous côtez. L'on fit tant de diligence, que le jour suivant une batterie de trois pièces de Canon commença à jouer, ce qui fit que ceux de la Ville, qui pouvoient tenir au moins quelques jours, se rendirent. Le Cardinal entra dans la Ville, & l'on commença à

à attaquer le Château. Le Comte *Urbain P'Escalange*, Gouverneur de la Place, s'étoit retiré dedans, avec huit cens hommes. En même temps, on travailla aux lignes de contre-vallation, dans la crainte d'être long-temps devant ce Château, qui étant sur un Roc, paroissoit presque imprenable. * Le Comte *du Plessy Praslain*, Mestre de Camp, eut ordre de bâtir un Fort sur la Montagne de *Sainte Brigide*, pour arrêter le secours, qui pouvoit venir de ce côté-là. § On attachâ le Mineur à l'un des Bastions, qui se trouva sur un Rocher si dur, qu'en trois jours il ne fit pas un trou pour mettre la moitié d'un homme à couvert. Cependant le Gouverneur, qui n'avoit aucune connoissance de l'Art Militaire, crût être prêt à sauter, avec toute sa Garnison ; & la veille de Pâques, comme on ne s'attendoit à rien de semblable, il fit battre la chamade. Le Cardinal, qui avoit reçu avis que le Duc de Savoye s'avançoit, pour secourir la Place, envoya incessamment le Maréchal de Crequi, pour accorder au Gouverneur tout ce qu'il demanderoit, pourvu qu'il sortit dans quatre heures. Mais le dévot Gouverneur dit, qu'il ne pouvoit sortir que le lendemain matin, parce qu'il vouloit absolument communier dans sa Place, avant que de la rendre. Tout ce qu'on put tirer de lui, ce fut que ce seroit de

X 5 grand

* *Memoires des principales actions du Maréchal de Plessy. p. 2.*

§ *Pnysegur Mem. p. 68.*

630.

grand matin , & qu'il donneroit des ôtages. Cependant le Cardinal , qui craignoit d'avoir à tous momens le Duc de Savoye sur les bras , & que son arrivée n'inspirât plus de courage à ce lâche Gouverneur , s'impatientoit extraordinairement , & fit avancer les Horloges de la Ville , pendant la nuit , de plus d'une heure , pour faire hâter l'Escalange. Dès que le jour parut , l'Escalange , après avoir fait ses Pâques , avec la plus grande partie de la Garnison , sortit de la Place. La Garnison prit le chemin de Turin , mais le Gouverneur demeura en arrière , pour quelques affaires qu'il avoit. Ces Troupes rencontrèrent , à une lieuë de Turin , le Duc de Savoye , qui venoit au secours de Pignerol , & qui fut si irrité de leur lâcheté , qu'il ordonna à sa Cavalerie de faire main-basse sur elles. Il auroit bien mieux valu pour lui de prévenir ce mal , en mettant dans Pignerol un homme de guerre , au lieu de l'Escalange ; & il fut blâmé de tout le monde , d'avoir mis une des Clefs de ses Etats , entre les mains d'un homme incapable de la défendre. Ainsi la France aquit un passage de Dauphiné en Piémont , qu'elle n'a jamais voulu rendre depuis ; & par le moyen duquel elle a tenu les Ducs de Savoye dans la dépendance , ou les a empêché de pouvoir prendre impunément les armes contre elle.

Le Cardinal , qui connoissoit l'importance qu'il y avoit à garder cette Place,

ne

ne pensa qu'à la fortifier régulièrement, & qu'à y mettre une bonne Garnison. 1630
 Quoi qu'il eût de grandes raisons de retourner en France, le plutôt qu'il lui seroit possible, il ne voulut pas quitter Pignerol, avant que cette Place fût en état de défense. * En envoyant au Roi un Exprés, pour lui porter la nouvelle de cette conquête, le Cardinal écrivit les raisons qui l'avoient engagé à rompre avec le Duc, qui consistoient principalement en ce qu'il n'avoit pas voulu observer le Traité de Suze. Quand ces raisons auroient été plus foibles, la prise de Pignerol, sur qui la Couronne avoit de vieilles prétentions, les auroient fait trouver d'un très-grand poids, & le Roi ne manqua pas d'approuver la conduite de son Ministre.

Le Pape & les Venitiens ne furent pas fâchez, que la France eût un passage ouvert en Italie, pour tenir la Savoye dans le devoir, & pour s'opposer plus facilement aux entreprises de la Maison d'Autriche; mais ils craignoient que la rupture avec la Savoye, n'arrêtât les armes de la France dans le Piémont, & que cependant Casal & Mantouë ne tombassent entre les mains des Impériaux & des Espagnols. Pour prévenir cela, le Cardinal *Antoine Barberin* Légat, & les Ambassadeurs de Venise, pressoient le Cardinal de s'accommoder avec la Savoye; mais cet accommodement étoit d'autant

X 6

plus

1630.

plus difficile , que le Duc vouloit absolument qu'on lui rendît Pignerol , & qu'on craignoit que la France ne le voulût pas rendre.

Pour cela le Légat fut * à Pignerol , pour voir si le Cardinal de Richelieu voudroit rendre cette Place. Le Cardinal lui dit , „ qu'il n'en avoit aucun pouvoir , „ parce qu'à peine le Roi avoit-il reçu „ la nouvelle de sa prise ; Que comme „ il ne pouvoit donner ni parole , ni assurance , que cette Place fût rendue : il „ ne vouloit pas aussi en ôter toute espérance ; qu'il s'emploieroit même auprès „ du Roi , pour le porter à cela , & qu'il „ croyoit que l'intercession de la Princesse „ de Piémont , pourroit être d'un très-grand poids , sur tout si l'on demandoit „ la restitution de cette Place , non en „ vertu d'aucune convention , mais comme un effet de la générosité du Roi. Le Légat repliqua là-dessus , que pour faire plus facilement la paix , il faudroit que la France donnât parole , qu'elle rendroit Pignerol , par considération pour la Princesse de Piémont. Le Cardinal répondit à cela , „ qu'il n'avoit pas le pouvoir de „ la donner , & que quand le Roi auroit „ dessein de rendre Pignerol , il ne savoit pas s'il en devoit donner parole par „ avance , n'y étant pas absolument obligé par générosité. Mais que d'abord „ qu'il auroit appris l'intention du Roi , „ il ne manqueroit pas de la lui faire savoir.

* Le 7. d'Avril. Siris Ibid. p. 72.

voir. Le Légat proposa ensuite une suspension d'armes , & le Cardinal repliqua , „ que si cela pouvoit servir à conclurre la paix, comme le Légat le pourroit sçavoir des Espagnols & du Duc de Savoye, il le proposeroit volontiers au Conseil , & qu'il ne seroit pas éloigné de cet avis ; mais que si cette suspension ne se faisoit pas pour conclurre la paix, il étoit inutile d'en parler. Etant pressé plusieurs fois de dire ce qu'il pensoit de la restitution de Pignerol, il dit, „ qu'il ne croyoit pas que l'intention de Sa Majesté fût des'approprier cette Place; mais „ que le Roi pourroit prendre le dessein de la garder , jusqu'à ce que tous les Articles de la Paix fussent entièrement exécutez ; parce qu'il n'auroit autrement aucune sûreté de l'exécution du Traité. Le P. Valerien Capucin, fit là-dessus diverses propositions, mais le Cardinal demeura toujours ferme ; & comme l'on sçavoit que le Roi dépendoit entièrement de ses conseils, on comprit par là qu'il ne seroit pas facile de retirer Pignerol de ses mains , ni par conséquent de venir à aucune conclusion. Les François trouvoient étrange, qu'Urbain VIII. eût envoyé son Neveu, pour traiter d'une affaire aussi difficile que celle-là , au lieu d'y envoyer un Cardinal d'âge & d'expérience.

Aussi ne se conclut-il rien , le Maréchal de Schomberg s'avança * au commencement

* Le 4. d'Avril.

1630.

mencement d'Avril jusqu'à *Briqueras*, & comme *Spinola*, *Collalte*, & le Duc de *Savoye* s'opposèrent à son passage, il n'osa pousser plus loin ; de sorte que le dessein de secourir le Duc de *Mantouë*, dont le Cardinal avoit fait le plus de bruit, & qui étoit la cause, pour laquelle l'Armée du Roi avoit passé les Monts, s'évanouit, dès que la France se trouva payée d'une autre manière, des dépenses qu'elle venoit de faire.

Le Roi, pour être plus près de ses Armées, se rendit avec les Reines & toute la Cour à *Lyon*, le 4. de Mai, où il reçût nouvelle du Cardinal, qui lui marquoit, qu'après avoir mis *Pignerol* en état de défense, il étoit prêt de se rendre auprès de lui. Le Maréchal de *Bassompierre*, qu'on avoit envoyé en Suisse, pour y lever six mille hommes, revint, après avoir exécuté sa Commission. On y tint Conseil, & il fut conclu de faire la conquête de la *Savoye*, pour contre-balancer ainsi les avantages, que les Impériaux & les Espagnols remportoient dans les Etats du Duc de *Mantouë*, & auxquels on ne pouvoit pas s'opposer, à cause de la difficulté des passages. Le 14. de Mai fut marqué, pour le rendez-vous de l'Armée qui devoit être entre *Grenoble* & le *Fort de Barrant*.

Le 10. du même Mois, le Roi partit de *Lyon* pour aller à *Grenoble*, où le Cardinal étoit arrivé le jour précédent. Le Roi y arriva le 12. & le Cardinal lui
ayant

ayant fait le rapport de ce qui s'étoit passé en Piémont, fut à Lyon pour saluer les Reines. Il rendit toutes sortes de respects à Leurs Majestez, & l'on crut qu'il n'avoit fait ce voyage, que pour tâcher de se raccommoder entièrement avec la Reine-Mere. Cette Princesse l'exhorta beaucoup à la paix, & il parut assez porté à la conclurre, dès qu'on la pourroit faire avec honneur. Il n'y avoit aucun dessein formé, contre les Etats de la Maison d'Autriche; il ne s'agissoit que de punir le Duc de Savoye, pour ses manquemens de parole, & de soutenir par le même moyen le Duc de Mantouë. Le Cardinal parût aussi tout à fait raccommodé avec la Reine-Mere, à qui il fit de grandes soumissions, & qui de son côté ne témoigna aucun ressentiment du passé.

Le Cardinal fut ensuite retrouver le Roi, qui soumit en peu de temps toute la Savoye, avec une Armée de dix-huit mille Fantassins, & de deux mille Chevaux. Cependant Mazarin vint, en qualité de Nonce, pour négotier la paix, & le Cardinal offrit de rendre Pignerol, mais à des conditions si dures, * qu'il n'y avoit aucune apparence que la Maison d'Autriche y voulût entendre. La conquête de la Savoye ne fut pas néanmoins de si grande conséquence qu'on l'avoit cruë, pour faciliter la paix; & Collalte & Spinola, recevant tous les jours de nouvelles Troupes, se mettoient en disposition

1630. position d'envahir le Mantouïan & le Montferrat, sans qu'on fût en état de les en empêcher. Toute la Nation Françoisétoit lassée des guerres continuelles, où elle se trouvoit engagée depuis longtemps, ou au dedans, ou au dehors. Les nouvelles impositions, que l'on mettoit sur les Peuples, pour fournir à l'entretien de tant d'Armées, les rendoient mécontents; il y avoit eu quelques séditions en Bourgogne, & il y eut une émotion à Lyon, quoi que les Reines fussent présentes, le Peuple refusant de payer de nouveaux droits. La Garnison de Pignerol, & les Troupes qui étoient en Piémont, souffroient infiniment, par la disette des vivres. Thoiras, qui étoit dans Casal, manquoit entièrement d'argent, & fut obligé de faire battre de la monnoye de cuivre, avec promesse de dédommager ceux qui l'auroient reçûe, dès que la Ville seroit dégagée. Si dans cette conjoncture, la Maison d'Autriche eût proposé des conditions tolérables, on seroit venu facilement à une paix, quoi qu'auparavant on ne parlât que de guerre. Le Cardinal eut toujours pour maxime, de profiter du présent, & comme l'état des choses change, il changeoit souvent d'avis, & abandonnoit ses principaux desseins, lors qu'il rencontroit, dans l'exécution, quelque chose d'équivalent.

Cepen-

Cependant * il fit tenir à Thoiras trente mille écus , pour payer la Garnison de Casal , de peur que faute d'argent , cette Ville ne tombât entre les mains des Espagnols. Vers ce même temps-là, § le Pape fit un Décret, par lequel au lieu du titre d'*Illustrissime*, ou de *Seigneurie Illustrissime*, les Cardinaux reçurent ceux d'*Eminence* & d'*Eminentissime*. Le Décret ayant été envoyé à tous les Cardinaux, ils ne manquèrent pas d'en profiter, & l'on ne traita plus les Cardinaux François, non plus que les autres, que d'*Eminences*. On dit que le Cardinal de Richelieu non seulement approuva ce nouveau Titre, mais qu'il eut beaucoup de part dans l'invention.

D. Philippe Spinola, Fils du Gouverneur de Milan, prit au commencement de cette Campagne, Pondesture, mal défendu par les François, & quatre autres petites Places ; de sorte qu'il ne restoit plus que Casal, qui tint pour le Duc de Mantouë dans le Montferrat, par la bravoure de Thoiras, qui étoit toujours dans la Place. Le Marquis de Spinola en forma le Siège le 23. de Mai, avec une Armée de dix-huit mille Fantassins, & de six mille Chevaux. Thoiras fit de grandes & de continuelles sorties, qui incommoderent beaucoup les Assiégeans, mais qui affoiblirent aussi sa Garnison. Les Allemands recommencerent en même temps à

* *Aubery, Vie du Card. Liv. III. c. 22.*

§ Le 10. de Juin.

1630.

à attaquer Mantouë, où le Maréchal d'Estées s'étoit jetté depuis quelque temps, mais sans argent, ni Troupes, de sorte qu'il fut assez inutile au Duc. Les Vénitiens secoururent si lentement & si foiblement cette Place, dont une bonne partie des Habitans aimoit mieux se soumettre à l'Empereur, que d'avoir plus longtemps la guerre, qu'elle fut prise, & que le Duc fut obligé de rendre la Citadelle de *Porto*, le 18. de Juillet. De là il se retira sur l'Etat Ecclésiastique, sans avoir rien pû sauver que sa personne; & sans la générosité des Princes voisins, il auroit manqué des choses les plus nécessaires à la vie. On assure que depuis le premier Siège, il mourut à Mantouë plus de vingt-cinq mille personnes de peste, ou d'autres incommoditez. Mais l'avarice des Allemands, qui y entrèrent, y causa encore plus de desordre; puis qu'il n'y eut aucune maison dont ils n'enlevassent ce qu'ils trouverent à leur gré, ni aucune insolence qu'ils n'y fissent. On blâma généralement le Duc de Mantouë, qui vendit & engagea les Terres qu'il avoit en France, pour plus de quatre cens cinquante mille écus, & qui dissipa la meilleure partie des Meubles précieux, qu'il trouva dans le Palais des Ducs de Mantouë, pour se soutenir dans cette guerre, sans avoir néanmoins fait ce qui étoit nécessaire pour conserver ses Etats; n'ayant eu aucune Garnison médiocre dans Mantouë, ni ne s'étant point mis en peine de la

la

la fortifier. On trouva étrange que les Venitiens ne l'eussent pas mieux secouru, y étant aussi intéressés qu'ils l'étoient. Mais ce qu'il y eut de plus surprenant, c'est que la France, qui s'étoit déclarée si hautement pour lui, s'aquittât si mal de ce qu'elle lui avoit promis, si l'on en excepte ce qu'elle fit pour sauver Casal. Le Cardinal compta la prise de Pignerol, pour quelque chose d'infiniment plus important, que le secours de Mantouë, où il y avoit plus de gloire, que de profit présent pour la Couronne.

Il avoit cependant entretenu commerce avec les Princes, qui composoient la Ligue Protestante en Allemagne, & qui s'opposoient à la grandeur de la Maison d'Autriche. Ce fut cette année que *Gustave Adolfe* passa en Pomeranie, & le Roi lui ayant envoyé *le Baron de Charnacé*, pour proposer de faire une Ligue entre les deux Couronnes, le Cardinal lui écrivit, * & en reçût une réponse très-obligante. Ce Prince arrêta tout court, par ses victoires, les progrès de la Maison d'Autriche, que tous les Traitez, & toutes les Intrigues du Cardinal n'avoient pû retarder. Il est vrai qu'il en coûta à la France cinq cens mille écus par an, qu'elle s'obligea à payer au Roi de Suède, à condition qu'il attaqueroit l'Empereur, mais sans cela il auroit été bien difficile de résister aux forces réunies de la Maison d'Autriche. On donna aussi ordre

au

* Dattée de Stralsund, le 17, de Septembre.

1630. au même Baron de Charnacé , de négoci-
cier avec divers Princes Protestans d'Al-
lemagne, pour les engager dans le même
dessein.

L'Armée des Maréchaux de la Force
& de Schomberg, étant fort affoiblie par
les désertions, & par les maladies, il fal-
lut la renforcer par un nouveau Corps
d'Armée, que l'on donna à conduire au
Duc de Montmorenci, & au Marquis
d'Effiat. Il étoit composé de dix mille
Fantassins & de mille Chevaux, & pour
se joindre à l'autre Armée, * il fallut ha-
zarder un combat contre les Troupes de
Savoye, commandées par le Prince Tho-
mas. Comme les François devoient pas-
ser un Défilé, les Savoyards attendirent
que tous fussent passez, excepté l'Arrière-
garde, qu'ils chargerent, & mirent
d'abord en desordre; mais les deux Gé-
néraux François ayant fait rebrousser che-
min à quelques unes de leurs Troupes, ils
défirent les Savoyards, & leur mirent
prés de deux mille hommes hors de com-
bat. § Peu de jours après, ils prirent la
Ville de *Saluces*, par composition, ce qui
causa beaucoup de chagrin au Duc. S'é-
tant venu loger à *Savigliano*, dans le des-
sein de réparer sa perte par un nouveau
combat, parce qu'il étoit supérieur en Ca-
valerie, il apprit la prise de Mantouë, qui
le réjouit, autant qu'elle affligea les Fran-
çois. Dans

* Le 9. de Juillet, Voyez Siri Mem. Rec. T. VII.
p. 196.

§ Le 20. de Juillet.

Dans cette conjoncture , où Charles-Emanuel avoit plus de sujet de s'affliger ^{1639,} que de se réjouir , son chagrin & sa joye finirent * avec sa vie. C'étoit un Prince d'un esprit vaste , & d'un courage intrépide ; mais extraordinairement ambitieux & remuant , & qui prenoit rarement des mesures justes , pour faire réussir les entreprises , dans lesquelles il s'engageoit. On l'accuse encore d'avoir été inconstant , infidèle , & même cruel ; puis que l'on montroit divers Châteaux dans ses Etats , où il faisoit mourir secrètement ceux dont il se vouloit défaire.

Victor-Amedée , son Fils aîné , Beau-frere de Louis XIII. lui succéda , & l'on crut que l'étroite alliance , qui étoit entre eux , les porteroit bien-tôt à la paix , & que le nouveau Duc recouvreroit ses Etats , plutôt par la générosité du Roi , que par la voye des armes. Mais la Politique du Cardinal étoit entièrement opposée à cette espece de générosité. Les Généraux François ayant appris la mort de Charles-Emanuel , délibérèrent s'ils devoient aller à Casal , pendant que le courage des Savoyards étoit abattu , par la mort de ce Prince. Mais la plupart des avis furent , que l'on demeureroit en Piémont , & ainsi ils se contenterent d'aller à *Revel* , où la peste commençoit à tuer beaucoup de monde. De là ils allerent à *Ville-Franche* , & à *Poncallier* , dont ils prirent les Châteaux par composition. Leur

Cava-

* Le 26. de Juillet.

1630.

Cavalerie se saisit bien-tôt après de *Carignan*; & les Savoyards qui y étoient, passèrent promptement le Pau, & ôtèrent les planches du Pont, pour n'être pas suivis par les François. Le nouveau Duc s'y rendit presque en même temps, pour secourir ses Sujets, & fit travailler à un retranchement au delà du Pont, pour couvrir ses Troupes, & s'assurer du passage. Ensuite il fit faire une Demi-Lune, en deçà du même Pont; travail que les François méprisèrent d'abord, mais qui étant achevé, leur fit craindre, que lors qu'ils voudroient se retirer de *Carignan*, ils ne fussent attaqués par les Savoyards, parce qu'il y avoit un Défilé à passer. Ils résolurent donc de l'attaquer, & qu'ils firent avec tant de vigueur, qu'ils l'emportèrent l'épée à la main, & tuèrent près de deux mille hommes au Duc, qui fit ôter une seconde fois les planches du Pont. Cette action des François n'eut néanmoins aucune suite avantageuse pour eux, & ils n'osèrent pas marcher à *Casal*, craignant que l'Armée de *Spinola* n'eût été renforcée des Troupes Allemandes, qui étoient auparavant dans le *Mantouïan*, après que *Mantouë* eut été prise. Il pressoit toujours plus *Casal*, & quoi que *Thoiras* fit tout ce qui se pouvoit faire, pour le défendre, il n'y avoit pas d'esperance qu'il pût tenir au delà du mois de Septembre, parce qu'il manquoit de vivres & d'argent, & que ses Soldats étoient extrêmement diminués;

nuez ; outre que les Habitans de Casal, qui se trouvoient alors les plus forts, & qui étoient las de trois ans de guerre, & de deux Siéges, qu'ils avoient soufferts, avoient déclaré qu'ils entendoient de capituler, au mois d'Octobre, si on ne faisoit lever le Siège auparavant. Thoiras écrivit ces mauvaises nouvelles aux Généraux François, mais leur Armée étoit si diminuée par la peste, & si pleine de malades, qu'ils regardoient le secours de Casal, comme une chose impossible. Spinola ne laissoit pas de craindre extraordinairement qu'ils ne marchassent pour cela, contre ses Lignes ; parce que les quatorze mille hommes, avec lesquels il avoit commencé le Siège, se trouvoient réduits à quatre par les maladies, & à cause qu'on ne donnoit aucun quartier de part, ni d'autre.

Dans cet embarras des deux Partis, Mazarin, qui faisoit la Fonction du Nonce Pancirolo, après plusieurs voyages qu'il fit inutilement de tous les côtez, pour porter les Partis à la Paix, obtint enfin qu'ils signeroient une Trêve générale le 4. de Septembre, jusqu'au 15. d'Octobre. Il y avoit, dans ce Traité, entre autres choses, que Spinola & Thoiras laisseroient les travaux, pour l'attaque & pour la défense de Casal, dans l'état où ils étoient ; que Spinola permettroit à la Garnison Françoisse d'acheter des vivres dans son Camp, jusqu'à la fin d'Octobre ; que l'on remettrait cependant aux Espagnols

1630.

gnols la Ville & le Château de Casal ; que si la Paix n'étoit pas conclue avant le 15. du même mois , les François pourroient tenter le secours de la Citadelle de Casal ; mais que si on ne la secouroit pas avant le dernier jour , Thoiras la remettroit à Spinola.

Cette suspension d'armes parut étrange à ceux qui ne sçavoient pas l'état des deux Partis ; parce qu'il leur sembloit que Spinola devoit nécessairement emporter la Citadelle de Casal , ou que les François lui devoient faire lever le Siège. Mais Spinola ne pouvoit forcer la Citadelle, parce que son Armée étoit diminuée de plus des deux tiers , & qu'il ne pouvoit obtenir aucun secours de Collalte , sous prétexte que l'Empereur lui avoit ordonné de garder les passages du Pau , & les Etats du Duc de Savoye ; mais en effet parce que Collalte étoit bien-aïse de voir diminuer la gloire , que Spinola s'étoit acquise. Le Duc de Savoye étoit aussi extraordinairement irrité, contre ce Général , parce qu'il n'avoit pas voulu joindre son Armée à la sienne, pour la défense du Piémont , comme le Duc l'avoit souhaité, plutôt que de faire le Siège de Casal. Victor Amedée avoit même obtenu d'Espagne , qu'il lui fût défendu de faire aucun Traité , & il fallut un nouveau pouvoir de Madrid , pour conclurre la Trêve. Ce Général chagriné, de ce qu'on le traversoit de la sorte, ne donnoit plus les ordres devant Casal , avec le même calme qu'au-

qu'auparavant , & les François disoient même que la manière dont il faisoit attaquer cette place , étoit très-mauvaise. Ainsi lassé de ce siege , & irrité de la manière dont les Espagnols le traitoient , il abandonna le gouvernement des affaires , & tomba malade de chagrin. Les quatre Généraux François Schomberg , de la Force , Montmorenci & d'Effiat étoient aussi de leur côté portez à la Trêve , à cause du grand nombre de soldats qui désertoient , ou qui étoient malades dans leurs Troupes , le peu de Cavalerie qu'ils avoient , & l'extrémité où se trouvoit Casal , qu'ils comptoient presque pour perdu. D'ailleurs ils ne s'accordoient point , le Maréchal de Schomberg commandoit un corps à part , & de la Force & Montmorenci étoient jaloux de ce que d'Effiat créature du Cardinal , avoit seul le secret & le pouvoir de négotier.

Le Traité de Trêve aiant été porté à Casal , le Duc de Mayenne , second fils du Duc de Mantouë , & Thoiras firent aussi leurs Traitez particuliers , touchant l'exécution de la Trêve , & la reddition de la Ville & du Château de Casal. Ce fut le Marquis de Sainte Croix , qui traita avec eux , à cause de la maladie de Spinola , qui lui avoit remis la conduite de l'armée. Mais Sainte Croix , eut si peu d'exactitude à garder les avenues de la Citadelle , qu'au lieu qu'en concluant la Trêve la garnison étoit foible & pleine

1630.

de malades , dès que la Trêve fut expirée , elle se trouva plus nombreuse , & exempte des incommoditez , qui la mettoient hors d'état de faire une vigoureuse résistance. Les Magazins , qui étoient vuides , se remplirent aussi , par le peu de fidélité des soldats Espagnols , qui vendoient des vivres aux François , autant qu'ils en vouloient. Pour leur donner moyen d'en acheter , on fit tenir de l'argent à Thoiras , par diverses voies ; & *Mazarin* lui même , qui devoit être neutre dans cette affaire , lui porta , en allant négotier la Trêve , quelques milliers de pistoles ; service , qui depuis ce temps-là , lui gagna la bienveillance des François , & sur tout l'estime & l'amitié du Cardinal de Richelieu.

Pour *Spinola* , quelques raisons , que lui pût dire *Mazarin* , il ne voulut jamais signer la Trêve , & mourut en peu de jours ; après avoir fait de grandes plaintes du Comte Duc , & du Conseil d'Espagne ; qui après avoir éprouvé sa fidélité , pendant trente deux ans , étoient venus à en douter , & témoignoiént avoir plus de confiance au Duc de Savoie , qu'en lui. Cette faute du Comte d'Olivarés fit que Casal demeura entre les mains des François , comme on le verra dans la suite ; mais il faut avouer que le Cardinal , après avoir fait bien du bruit , ne fit pas grand' chose pour la conserver , & que si le Duc de Mantouë ne la perdit pas , ce ne fut pas par la prudence de ce Ministre. Peu

Peu de temps après, * *Leon Brulart*, 1630
 assisté du P. Joseph, conclut un Traité à
 Ratisbonne, avec les Ambassadeurs de
 l'Empereur ; où après avoir réglé ce que
 le Duc de Nevers donneroit à ceux qui
 prétendoient à la succession de Mantouë,
 l'Empereur promettoit de lui accorder
 l'investiture de ses Etats, pourvû qu'il la
 lui demandât avec soumission. Ce Trai-
 té renfermoit divers autres articles parti-
 culiers, & la manière de les executer, à
 quoi je ne m'arrêterai pas. Quand la
 nouvelle de ce Traité vint à la Cour, le
 Cardinal le desapprouva, & se plaignit
 hautement que l'Ambassadeur avoit passé
 ses ordres. Mais peu de gens se persua-
 doient qu'un vieux Ministre, comme
 Brulart, eût fait une semblable faute ; &
 sur tout étant assisté du P. Joseph, à qui
 le Cardinal confioit ses plus secretes pen-
 sées, & qui n'étoit alors plus novice en
 matieres de négociations. On croioit
 plutôt que le Cardinal changeoit de sen-
 timent, selon que l'état des choses chan-
 geoit ; & que tantôt il souhaitoit la paix,
 & tantôt la guerre, selon qu'il croioit
 que cela s'accommodoit avec les intérêts
 présens de la France, ou selon qu'il ju-
 geoit que cela pouvoit rendre son Mini-
 stere nécessaire à la Couronne.

Je ne puis m'arrêter aux circonstances
 de cette négociation ; mais il est bon de
 rapporter les sentimens que Brulart avoit

Y 2

pris.

* Le 13. d'Octobre. Voyez *Siri Mem. Rec. T. VII.*
 p. 230.

[1630.] pris du P. Joseph, en le voiant agir dans cette affaire. * Lors qu'il fut de retour de son Ambassade, il dit à divers de ses amis que ce Capucin n'avoit rien de son Ordre que l'habit, & n'avoit même rien de Chrétien que le nom ; que c'étoit un esprit plein d'artifices & de fourberies, & qui ne tâchoit que de tromper tout le monde ; que pendant la négociation de Ratisbonne, il ne lui avoit jamais fait part de ses conseils, ni communiqué aucune affaire qu'après qu'elle étoit conclüe ; que c'étoit une ame pleine d'obliquitez, qui n'avoit en vûë que l'utile & les moiens de gagner toujourns plus l'estime du Cardinal. Il assuroit que ce Prélat n'avoit fait beaucoup de bruit contre lui, comme s'il avoit passé sa commission, que pour couvrir mieux les ordres qu'il lui avoit donnez. Un jour que le Cardinal l'invita à un repas, qu'il donnoit à plusieurs personnes, comme l'on eut apporté les cartes après dîner, on se mit à jouer à la Prime. Il arriva qu'il y eut quelque contestation, sur certaines cartes, de quoi l'on prit la Compagnie pour juge ; & la Compagnie aiant jugé en faveur du Cardinal, de peur de l'offenser ; Brulart prit tout l'argent qu'il avoit devant lui, & paia au Cardinal treize cents pistoles, qu'il lui gagnoit ; mais il ne put s'empêcher de dire qu'il y avoit des Corsaires par terre, comme par mer. Ensuite comme il se retiroit, le Cardinal le suivit

* *Siri Mem. Res. T. VII. p. 259.*

suivit doucement & l'ayant pris par le
coû, dit „ que Brulart étoit un bel hom- 1630
„ me, & que ç'auroit été dommage de se-
„ parer la tête du corps, comme il en avoit
„ couru risque.

Dans le temps que la paix se concluoit
à Ratisbonne, les Généraux François
pensoient à secourir la Citadelle de Ca-
sal, qui ne pouvoit pas échapper au Mar-
quis de Sainte Croix, successeur de Spi-
nola, si on ne la secouroit promptement.
Le Duc de Montmorenci & le Marquis
d'Effiat étoient retournez en France,
mais le Maréchal de Marillac étoit venu
en leur place, pour se joindre à Schom-
berg & à de la Force. Quoi qu'il y eût
beaucoup de difficulté à faire vingt-cinq,
ou trente-lieuës dans le pais ennemi, &
à ramasser des vivres autant qu'il en fal-
loit pour l'entretien de l'Armée, à son
allée & à sa venuë, & pour en mettre
dans Casal, on résolut de s'exposer à tout
ce qui pourroit arriver, parce que le Roi
avoit envoyé des ordres exprés de tenter
tout pour secourir Thoiras. Ainsi ils se
disposèrent à marcher dès le 13. d'Octo-
bre, malgré toutes les négociations de
Mazarin, qui n'oublioit rien, pour por-
ter les differens Partis à la paix. Il arri-
va de France de nouvelles Troupes & de
l'argent, & le 13. d'Octobre les Marê-
chaux de France firent marcher leur Ar-
tillerie vers la plaine de *Scarnafit*, & tou-
te l'Armée la suivit, avec du pain & du
biscuit pour douze jours, outre quelque
Y 3. farine,

1630. farine, dans le dessein de hazarder tout pour dégager la Citadelle de Casal.

Cependant on apporta * aux Généraux le Traité de Ratisbonne, qui rompoit toutes leurs mesures; puis qu'il étoit porté par ce Traité, que toutes les hostilités cesseroient entre les deux Armées, dès que les Généraux l'auroient reçu. Le Maréchal de Schomberg, qui avoit le plus d'autorité dans l'Armée, jugea qu'on ne pouvoit accepter ce Traité, parce que l'Empereur ne devoit donner au Duc de Mantouë l'investiture de ses Etats, que dans six semaines, & retirer ses Troupes seulement quinze jours après; ce qui obligeoit les François à demeurer encore deux mois en Italie, & à y tenir la campagne; c'est à dire, à hazarder d'y perir, ou par la faim ou par les maladies, sans parler des désertions, qui sont toujours grandes, quand une Armée souffre trop. Le même jour, que ce Traité vint entre ses mains, il dit à Mazarin, & aux Envoiez de Venise & de Mantouë, qui étoient avec lui, qu'il ne refusoit pas d'exécuter le Traité de Ratisbonne; mais qu'il demandoit qu'au lieu de remettre la Ville & le Château de Casal au Duc de Mantouë, dans quinze jours seulement, comme le portoit ce Traité, cela se fit sur le champ; parce qu'il n'étoit pas sûr, pour les François, que leur Armée se retirât, pour s'en fier à

* *Siri Mem. Rec. T. VII. p. 264. Le 20. d'Octobre.*

à la bonne foi des Espagnols, qui fe-
roient ensuite ce qui leur plairoit. 1630.

Mazarin alla faire cette proposition aux Généraux de l'Empereur & de l'Espagne, & après avoir traité avec le Marquis de S. Croix & avec Collalte, il revint au Camp des François, qui étoit à la Roche, & dit aux Généraux que les Espagnols consentoient que l'on fournît la Citadelle de Casal, de monde & de munitions pour un an, pour faire voir qu'ils n'avoient d'autre dessein que d'exécuter le Traité de Ratisbonne. Les François prirent cette offre, comme une marque assurée que les Espagnols avoient peur d'eux; & dans cette pensée, ils crurent qu'ils obtiendroient quelque chose de plus, s'ils faisoient paroître de la fermeté. Ils rejetterent donc cette offre, quoi que leur pût dire Mazarin, & ils marcherent pour attaquer les lignes des Espagnols. Ces derniers avoient vint-cinq mille fantassins & six ou sept mille chevaux; & les François les égaloient, pour le nombre de l'Infanterie, mais ils étoient inférieurs en Cavalerie. Néanmoins les Maréchaux de France résolurent d'attaquer leurs lignes, qui n'étoient pas à la vérité également achevées par tout, mais qui étoient assez fortes pour donner de l'avantage à l'Armée Espagnole, si elle eût été bien commandée. Mais le Marquis de Sainte Croix n'étoit nullement Général d'Armée, & n'avoit presque aucuns Officiers capables de suppléer à son

630.

peu d'habileté ; au contraire les trois Maréchaux étoient très-habiles gens , & avoient de braves Officiers Subalternes, ce qui ne manque jamais, dans les Armées de France.

Le 26. l'Armée Françoisse parut , & celle d'Espagne rangée en bataille dans ses lignes , fit sortir quelques mousquetaires pour incommoder la marche des François à la faveur d'une ravine , auprès de laquelle il falloit passer. Cependant Mazarin, qui avoit pris une peine infinie, à aller & à venir en poste, tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre , pour tâcher d'accommoder cette affaire, pressoit avec de très-grandes instances les Espagnols d'accorder aux François ce qu'ils demandoient , & tâchoit d'empêcher que les François n'en vinssent aux mains , aussitôt qu'ils le souhaitoient. Il passa plusieurs fois d'un camp à l'autre , & courut même risque de la vie , pour n'avoir pas été reconnu de loin par quelques soldats , qui lui tirèrent dessus. Enfin à force de représenter aux Espagnols la résolution des François , & d'exaggerer leurs forces, il en obtint ce qu'ils avoient d'abord refusé. Dès que le Marquis de Sainte Croix lui eut donné parole , il monta un bon Cheval, que lui prêta Piccolomini , & courut à toute bride aux Généraux François, qui marchoient chacun à la tête du corps qu'ils conduisoient dans un grand silence, & qui étoient déjà à la portée du Canon , qui commen-

çoit

coit à jouer du côté des Espagnols. Mazarin leur fit signe de loin avec le chapeau de faire alte, & alla parler au Maréchal de Schomberg, qui avoit le secret des intentions du Roi & du Cardinal. L'Armée fit alte; & les trois Maréchaux s'étant assemblez, ils acceptèrent le parti, que Mazarin leur offroit; & ce dernier fut à l'instant porter cette nouvelle aux Espagnols, sur quoi l'on défendit de tirer sur les François. Cependant deux volées de canon aiant été tirées contre l'ordre, peu s'en fallut que l'Armée François ne donnât, malgré les Généraux. Mazarin étant revenu en faire excuse, le Marquis de Sainte Croix, Philippe Spinola Général de la Cavalerie, le Duc de Lerme Mestre de Camp Général de l'Infanterie & d'autres Officiers, jusqu'au nombre de quarante, sortirent des Lignes: comme du côté des François les trois Maréchaux s'avancèrent, avec un nombre égal d'Officiers. Quand ils furent près les uns des autres, Mazarin leur fit un petit Discours, où il les joüa d'avoir mieux aimé finir leurs démêlez, par un Traité, que par un Combat, & les exhorta de s'embrasser les uns les autres; & après que cela fut fait, il recita à haute voix les Articles suivans: *I. Que les Espagnols sortiroient le lendemain 27. d'Octobre de la Ville & du Château de Casab, comme aussi des places de Pondesture, de Rossignano, de Nizze de la Paille, & de Castel-Ponzono; & qu'en même temps les*

Y 5

François

1630.

François sortiroient de la Citadelle de Casal, demeurant libre au Duc de Mayenne de mettre en toutes ces places tels Gouverneurs, & telles Garnisons qu'il lui plairoit : II. Qu'en attendant le 23. de Novembre, auquel l'Empereur devoit donner l'Investiture au Duc de Mantouë, il resteroit un Commissaire Imperial à Casal, avec sa famille seulement, auquel la Garnison recevroit l'ordre, sans qu'il se pût mêler d'autre chose : III. Que les Gouverneurs, que le Duc de Mayenne enverroit dans les autres places, seroient présentez à ce Commissaire, qui leur expedieroit leurs Patentes, sans exiger aucun serment d'eux : IV. Que le 23. de Novembre l'Investiture étant accordée ou refusée au Duc de Mantouë, ce Commissaire sortiroit de Casal & du Montferrat : V. Que le 27. d'Octobre, les Armées de l'Empereur & du Roi d'Espagne commenceroient à se retirer du Montferrat, & que l'Armée de France en feroit autant, dans le même temps : VI. Qu'il y auroit liberté de commerce entre le Montferrat & le Milanés : VII. Qu'étant impossible que les Espagnols retirassent si promptement leur Artillerie & leurs Munitions, on leur accorderoit quelques jours pour cela.

Ce Traité aiant été signé des deux côtez, les Espagnols commencerent à l'exécuter de bonne foi, & les Généraux François chercherent par tout des vivres & des munitions pour mettre dans Casal, avant que de suivre leur Armée, qui avoit pris les devans. Mais n'en trouvant pas autant qu'il falloit, pour résister

aux.

aux Espagnols, en cas qu'ils vinssent at-
taquer cette place en hyver, ils cherche-
rent des prétextes, pour ne pas être obli-
gez d'observer ponctuellement le Traité.
Ils commencèrent à se plaindre des Espa-
gnols, comme s'ils y avoient fait diverses
infractions, & firent revenir de leur Armée
trois Régimens dans Casal, d'où ils chasse-
rent non seulement ceux d'entre les Espa-
gnols, qui ne s'étoient pas encore pû re-
tirer, mais encore le Commissaire de
l'Empereur. Les Généraux Espagnols
ayant été avertis de cela, & de la securi-
té avec laquelle les autres Troupes Fran-
çoises se retiroient, ne croiant plus rien
avoir à craindre, rebroussèrent chemin
pour venir charger les François, qui in-
failliblement auroient été taillez en pie-
ces, si Mazarin ne les eût averti de la
marche des Espagnols. Il se mit en mê-
me temps en état de faire un nouvel ac-
commodement entre eux, & par sa mé-
diation il fut conclu * que les François
sortiroient du Montferrat, & que les Es-
pagnols permettroient que l'on fit venir
des vivres du Piémont pour ravitailler
Casal, & qu'on s'en remettroit au juge-
ment du Pape, touchant les plaintes des
infractions, que l'on disoit avoir été fai-
tes de part & d'autre. Les Vivres furent
dans Casal, avant le 30 de Novembre,
& les François convinrent de se retirer;
mais ils commirent une nouvelle infideli-
té,

* Le 27. de Novembre. Voyez Siri Mem. Rec. T. VII.
p. 278.

1630.

té, en ce que le Maréchal de Schomberg licentia un Régiment Suisse, qui étoit au service du Roi ; afin que le Duc de Mayenne en prît au moins une partie à son service. Les Espagnols se récrierent beaucoup là dessus, & pour les appaiser il fallut mettre dehors les Suisses, & faire entrer des Montferrins en leur place.

Tout étant tranquille, le Maréchal de Schomberg ne voulut laisser en Piémont, que dix mille hommes de pied & vingt Cornettes de Cavalerie. Les trois Maréchaux ne penserent qu'à repasser les Monts ; & le soin de commander les Troupes, qui restoient en Italie fut laissé à Thoiras, * que le Roi fit Maréchal de France, aussi bien que le Duc de Montmorenci, & le Marquis d'Effiat, quoiqu'un peu de temps après les autres.

Ainsi finit la Campagne de l'année 1630. en Italie, où l'Espagne se trouva dépouillée de ce qu'elle avoit pris dans le Montferrat, & qui lui avoit causé de très-grandes dépenses, sans qu'il lui en restât aucun avantage. Mais comme les Espagnols ne sûrent profiter ni du temps, ni de l'occasion de s'en rendre maîtres : il est certain que ce Cardinal avoit plus de sujet de se féliciter de leur mauvaise conduite, que de s'applaudir du bon succès qu'eurent enfin les armes de la France ; puis que des gens d'une capacité médiocre auroient pû prendre plusieurs fois Casal, avec les forces de l'Espagne, avant

avant & après que la France y eût jetté 1630.
du monde.

Pour-retourner présentement à ce qui se passa en France, pendant que les choses, que je viens de raconter arrivoient en Italie, le Roi aiant subjugué toute la Savoye, excepté le Fort de *Montmeillan*, ne songea plus qu'à retourner en France, la Savoye ne lui paroissant nullement agréable, & ne trouvant aucun moien de s'y divertir. Il partit donc de *S. Jean de Maurienne*, au commencement d'Août, & prit le chemin de Lyon, où il arriva le 7. du mois, sans incommodité quoi qu'il eût passé par des lieux infectez de peste. Mais il tomba malade à Lyon sur la fin de Septembre d'une apostume dans le Mesentere, qui lui faisoit enfler le ventre; & les Medecins ne connoissant point la cause de son mal, le crurent perdu, sans ressource; mais cette apostume s'étant rompue, & la matière s'étant écoulée par les felles, le Roi recouvra bien-tôt après la santé, contre l'opinion de tout le monde.

Pendant qu'il fut malade, * les Reines ne l'abandonnerent ni jour, ni nuit, & l'on fit une puissante Cabale, contre le Cardinal, que l'on faisoit son compte de perdre dès que le Roi seroit mort. Les deux Marillacs, le Garde des Seaux & le Maréchal, *Vautier* premier Medecin de la Reine, la Princesse de Conty, la Duchesse d'Elbœuf, la Comtesse du Fargis &

* *Siri Mem. Rec. T. VII. p. 282. & suiv.*

1630.

& d'autres animoient la Reine-Mere contre lui, & travailloient à le perdre. Le Cardinal en aiant été averti, pria le *Duc de S. Simon*, Grand Ecuyer, qui ne bougeoit d'auprès de la personne du Roi, de porter Sa Majesté à avoir quelque soin de son premier Ministre. Le Grand Ecuyer en aiant parlé au Roi, le trouva parfaitement bien disposé ; & lui suggéra la pensée de recommander le Cardinal au *Duc de Montmorenci*, qui étant Gouverneur du Languedoc pourroit facilement sauver le Cardinal, en le conduisant dans son Gouvernement. Le Roi approuva cet expedient, & S. Simon aiant averti le Cardinal de ce qui se passoit, ce Prélat vint auprès du lit du Roi, qui lui dit qu'il avoit pensé à sa sûreté. Le Cardinal tout en larmes, & feignant de n'en avoir rien fû répondit qu'il n'auroit aucun chagrin de mourir, après avoir éprouvé un si bon Maître. Cependant le Grand Ecuyer aiant parlé, de la part du Roi, au *Duc de Montmorenci*, il se chargea avec plaisir du soin qu'on lui vouloit donner, & s'engagea à conduire le Cardinal à *Brouage*, avec des Troupes fideles, dont on lui nomma toutes les Compagnies. Le Roi fit ensuite venir *Montmorenci* dans sa Chambre, & lui recommanda le Cardinal en pleurant, & en des termes très-forts. Le *Duc* promit au Roi de le mener, en toute sûreté à *Brouage*, & de le protéger contre tous. On dit encore *

que

* Préface des Mem. de Bassomp.

que le Cardinal pria le Maréchal de Bassompierre de lui assûrer les Suisses, en cas que le Roi vînt à mourir ; & que le Maréchal le refusa, en lui disant néanmoins que le Marquis d'Alincourt, Gouverneur de Lyon, pourroit beaucoup contribuer à sa sûreté, & qu'il y pourroit être disposé par le Marquis de Château-neuf, son Cousin Germain, & créature du Cardinal. Cela & l'attachement que Bassompierre avoit pour la Princesse de Conty, ennemie du Cardinal, lui rendit le Maréchal suspect, & il s'en vengea en suite cruellement. Le Roi étant guéri, comme je l'ai dit, il quitta Lyon, & fut suivi de la Reine-Mere, & du Cardinal, qui s'embarquerent sur la Loire, à Roanne, dans un même bateau, & paroissoient entierement reconciliez aux yeux de toute la Cour. Mais le Cardinal, qui sçavoit ce qui s'étoit passé, & à qui le Roi dit ce qu'il en avoit appris, n'avoit garde de s'y fier ; & si la Reine-Mere travailloit à le perdre, dans l'esprit du Roi, il ne pensoit pas moins à irriter son fils contre elle. Il persuada * ce Prince jaloux & craintif, que cette Princesse aimoit mieux le Duc d'Orleans que lui, & qu'elle consultoit les Astrologues pour sçavoir quand ce dernier monteroit sur le Trône ; puis que n'y aiant aucun Dauphin, la Couronne lui appartenoit. Cela n'étoit pas tout à fait faux, & le Roi en étant convaincu croioit que tout ce que la Reine

faisoit

* *Siri Mem. Rec. T. VII. p. 295.*

630. faisoit avoit du rapport à cela, & rien ne lui pouvoit persuader le contraire. Tout ce que les Reines lui pouvoient dire contre le Cardinal ne faisoit aucun effet sur son esprit, parce qu'il étoit aussi difficile & aussi incroyable que ce Prélat entreprit quoi que ce soit contre lui, qu'il étoit facile à la Reine & à Monsieur de le faire, & qu'il étoit croiable qu'ils en avoient envie, comme on le pouvoit conjecturer par les broüilleries passées.

La Cour étant arrivée à Paris, le Roi alla à S. Germain & à Versailles & la Reine sa Mere, dans son Palais de Luxembourg, & ce fut là que sa haine contre le Cardinal recommença à éclater, quoi que le Roi fît tout ce qu'il pût pour les accorder ; & fut même venu loger à l'Hôtel des Ambassadeurs pour être plus proche de la Reine-Mere & lui parler plus souvent.

Enfin il tira promesse d'elle, qu'elle vivroit bien avec le Cardinal & pour achever la reconciliation, ils convinrent que le Roi ameneroit le 11. de Novembre à onze heures du matin le Cardinal & sa Niece de Combalet, dans la Chambre de la Reine, afin qu'elle leur témoignât qu'elle n'avoit plus de haine contre eux. La Reine voulut que la Niece entrât la premiere, & comme elle se fut jettée à ses pieds, pour la remercier de la grace qu'elle lui avoit faite, la Reine au lieu de lui pardonner, se mit à lui dire mille injures, devant le Roi, & la Com-
balez

balet s'en retourna toute en larmes, de l'affront qu'elle venoit de recevoir. Le Roi dit tout ce qui lui vint dans l'esprit, pour tâcher d'appaiser sa Mere, dont les transports de colere le faisoit, disoit-il, extrêmement souffrir. Mais esperant qu'ayant déchargé sa colere, elle en useroit mieux envers le Cardinal, il dit qu'il l'alloit faire venir.

Le Cardinal, qui étoit dans une Chambre voisine, connut au visage de sa Nièce, qu'il vit en passant, qu'elle avoit sans doute été mal traitée; & il fut entièrement confirmé dans son soupçon, en entrant dans le Cabinet de la Reine, qui avoit la colere peinte sur le visage. Dès qu'il fut un peu plus proche d'elle, elle le traita de fourbe, d'ingrat, de malicieux, du plus méchant homme du Roiaume, & de Perturbateur du repos public; & se tournant du côté du Roi, elle lui dit qu'il voioit un homme, qui lui vouloit ôter la Couronne, pour la donner au Comte de Soissons, (avec qui il s'étoit racommodé, il y avoit longtemps) en lui faisant épouser la Combale. Le Roi se récria là-dessus, & répondit que le Cardinal étoit un homme de bien & d'honneur, qui le servoit fidèlement, & de qui il étoit satisfait; que la Reine le desobligeoit, lui donnoit la torture, & qu'il ne se remettroit pas de l'extrême déplaisir qu'elle lui avoit causé. Il ajouta tout ce qu'il put, pour l'adoucir, mais la Reine s'échauffant toujours

1630. jours plus , le Roi dit au Cardinal de s'en aller ; & ce Prélat se retira , dans une très-grande crainte que l'autorité de la Reine ne prévalût , & qu'il ne fût obligé de se retirer de la Cour. Le Roi demeura encore quelque temps avec sa Mere, & lui témoigna qu'il étoit choqué de cette manière si violente de proceder, & de ce qu'elle se laissoit si fort dominer à la colere. La Reine ne s'appaîsa point pour cela , & chassa de son service la Combalet qui étoit sa Dame d'atour , & le Marquis de la Meilleraye, qui étoit Capitaine de ses Gardes , parce qu'ils étoient parens du Cardinal.

Enfin le Roi extrêmement irrité de ce que sa Mere lui avoit manqué de parole & de respect, comme il le croïoit, sortit du Cabinet en disant qu'il avoit eu trop de patience. Il demanda ensuite à S. Simon ce qu'il disoit de ce qu'il venoit d'ouïr tout à l'heure , car il étoit présent ; & ce Favori répondit qu'il lui sembloit qu'il étoit dans l'autre monde, mais qu'enfin le Roi étoit le Maître. *Où, je le suis*, repliqua le Roi, *& je le ferai bien voir au monde*. En effet il en usa plutôt en Maître qu'en Fils, & l'on eût dit que les obligations qu'il avoit au Cardinal, étoient infiniment plus considérables, que les devoirs naturels des enfans , envers ceux qui les ont mis au monde.

S. Simon fit sçavoir au Cardinal que ses affaires alloient bien , & alla avec le Roi

Roi à l'Hôtel des Ambassadeurs ; où ce Prince s'enferma avec lui, avec défense de laisser entrer qui que ce fût. Aiant déboutonné son just-au-corps , il se jetta sur le lit, & dit à S. Simon qu'il se sentoît comme tout enflammé ; Que la Reine par son obstination indomptable, & par la manière injurieuse, dont elle avoit traité la Combalet & le Cardinal , en sa présence, & contre la parole qu'elle lui avoit donnée, l'avoit si fort déconcerté qu'il ne trouvoit aucun repos, ni aucun soulagement à son chagrin : Qu'elle vouloit qu'il chassât un Ministre, qui lui étoit d'une très-grande utilité, & d'une capacité extraordinaire, pour mettre en sa place des gens qui en étoient indignes & incapables de servir la Couronne : Que quand elle avoit reçu de mauvaises impressions, elle n'étoit plus susceptible de raison. Ensuite il demanda à S. Simon ce qu'il lui sembloit qu'il dût faire en cette occasion, & S. Simon répondit qu'il étoit sûr que Sa Majesté, pour son propre intérêt protégeroit le Cardinal, contre la Cabale de ceux qui lui envioient le poste qu'il tenoit, & qu'il éloigneroit de la Reine sa Mere ces gens , qui lui remplissoient la tête de mauvaises impressions, & qui s'opposoient aux bons desseins du premier Ministre. Alors le Roi prit la résolution de s'en aller au plutôt à Versailles , & d'y faire venir le Cardinal , pour y prendre avec lui les mesures, qu'il auroit à garder dans cette affaire.

Cepen-

1630.

Cependant ce Prélat étoit retourné chez lui, pour faire emballer incessamment toutes ses Ecritures, & ses principaux meubles, pour se retirer à Broüage, dont il étoit Gouverneur, comme on l'a dit ailleurs. Le Cardinal de la Valette, qui l'étoit venu voir, fit tout ce qu'il put pour l'obliger à prendre la résolution de demeurer & de donner lieu au repentir, & l'empêcha de partir sur le champ. Pendant qu'ils étoient ensemble, le Gentilhomme, que S. Simon lui avoit envoié, pour lui dire que ses affaires alloient bien, demanda à lui parler, & lui aiant dit la nouvelle qu'on lui avoit donné ordre de porter à son Eminence, il le détermina à demeurer. Peu de temps après, il reçût bien-tôt un second avis semblable au précédent. Le Cardinal de la Valette étant allé chez le Roi apprit la même chose de S. Simon, & aiant parlé au Roi, ce Prince lui dit : *Monsieur le Cardinal a un bon Maître, allez lui dire que je me recommande à lui, & que sans délai il vienne à Versailles.*

Cependant la Reine-Mère, qui croioit que le Roi alloit chasser le Cardinal, par complaisance pour elle, ne pensoit plus qu'à l'autorité dont elle alloit jouir, & croioit déjà dispenser tous les bienfaits, dont le Cardinal avoit été l'arbitre depuis quelques années. Tout le monde s'empressoit à lui aller faire la Cour, & au lieu de suivre le Roi à Versailles, pour empêcher qu'il ne prît quelque résolution
qui.

qui lui fût defavantageuse, elle s'amusa à recevoir des applaudissemens pour une chose qui n'étoit nullement faite. On avertit même le Roi du grand concours de monde, qui se rendoit au Luxembourg pour féliciter sa Mere, de ce qu'elle avoit ruiné le Cardinal, ce qui augmenta les soupçons qu'on avoit plusieurs fois tâché de lui mettre dans l'esprit, & qu'il avoit eus depuis long-temps, que la Reine Mere ne cherchoit qu'à régner. Dans cette conjoncture, S. Simon avertit les Marêchaux de Crequi & de Bassompierre, & le Duc de Montmorenci de ne pas donner dans le piège, comme faisoient les autres Courtisans, qui croioient le Cardinal perdu ; & depuis on appella ce jour-là *la journée des Dupes*, parce que les ennemis du Cardinal furent pris pour dupes.

Le Roi étant arrivé à Versailles, le Cardinal ne tarda pas de s'y rendre, & de s'aller jeter aux pieds du Roi, & le remercia comme *le meilleur, le plus constant, & le plus obligeant Maître, que jamais le Soleil eût vu.* Le Roi lui répondit qu'il avoit en lui un très-bon serviteur, d'une capacité si grande & d'une si extraordinaire fidélité, qu'il se croioit obligé de le protéger, d'autant plus que c'étoit un témoignage du respect & de la reconnaissance qu'il devoit avoir pour la Reine sa Mere ; Que s'il s'étoit conduit autrement, il l'auroit abandonné ; Qu'il le protégeroit contre ceux, qui avoient
fait

1630

fait une Cabale pour le perdre, en abusant de la bonté de la Reine sa Mere ; Qu'il vouloit qu'il continuât à le servir, & qu'il le soutiendrait, en dépit de tous ceux qui avoient conspiré sa ruine. Le Cardinal, qui pleuroit quand il vouloit, se jeta de nouveau aux pieds du Roi, les yeux pleins de larmes, & commença à dire „ qu'il ne pouvoit pas accepter „ l'honneur de demeurer auprès de Sa „ Majesté, de peur d'être l'occasion d'une division scandaleuse entre le Fils & „ la Mere ; & qu'il chercheroit quelque „ solitude, pour s'y aller cacher, & pleurer le reste de ses jours le malheur qu'il „ avoit d'être diffamé comme un ingrat „ envers sa Bien-faitrice. Après avoir dit cela, il baïsa les pieds du Roi, & se leva. Le Roi lui commanda absolument de continuer à servir, comme auparavant, parce que telle étoit sa volonté. Le Cardinal se défendit encore, par la même raison, & le Roi lui dit que ce n'étoit pas la Reine, mais tels & tels, qu'il lui nomma, qui faisoient tout ce fracas, qu'il s'en souviendrait & s'en prendrait à eux. Il ajouta encore qu'il le protégeroit contre tous, qu'il vouloit être obéi, & que le monde sçauroit la vérité de toutes ces broüilleries.

Après cela, le Roi aiant fait sortir tous ceux qui étoient présens, excepté S. Simon, & le Cardinal de la Valette, fit appeller Bullion, & Bouthillier, & résolut sur le champ de donner les Seaux à
Châ-

Château-Neuf. On avoit donné ordre à Marillac, qui les avoit, de venir à *Glatigny* près de Versailles, & il croioit que c'étoit une marque que le Roi prenoit de la confiance en lui, jusqu'à ce qu'il vit, le lendemain, la Ville-aux-Clers lui demander les Seaux de la part du Roi, & qu'il fut conduit en prison à *Châteaudun*. Bien-tôt après, on fût à Paris ce qui s'étoit passé à Versailles, & la Reine-Mere, qui s'étoit vüe le jour précédent environnée de Courtisans, se vit le lendemain seule, dans son Palais de Luxembourg.

Le Cardinal étant parfaitement rassuré contre la crainte, qu'il avoit eüe de perdre la faveur du Roi, ne pensa plus qu'à perdre ceux qui avoient machiné sa ruine. Les deux freres de Marillac étoient des premiers, & le Gardedes Seaux étant déjà en prison, il ne restoit que le Maréchal, qui étoit en Italie. On expedia * un Courrier au Maréchal de Schomberg, pour l'arrêter & pour le faire envoyer prisonnier en France; ce qui fut executé le jour même que ce Courrier arriva †, sans que cela fit aucun desordre dans l'Armée.

Les plus grandes § ennemies, que le Cardinal eût auprès de la Reine étoient la Princesse de Conty, & les Duchesses d'Ornano & d'Elbeuf. Elles étoient parfaitement bien unies, dans la haine qu'elles

* *Lé 12. de Novembre.*

† *Voyez Pontif. Mem. T. II. p. 6. & Pnysegur Mem. p. 77.*

§ *Siri Mem. Rec. T. VII. p. 293.*

630.

qu'elles avoient pour lui, & dans le soin qu'elles prenoient de le rendre odieux à la Reine-Mere. Il y avoit toujours au moins l'une d'elles, avec cette Princesse, de sorte qu'elles ne perdoient aucune occasion de l'aigrir contre le Ministre, & qu'elles empêchoient facilement qu'il ne se reconciliât, avec sa première Bienfaitrice. La Duchesse d'Elbeuf étoit irritée contre lui, à cause de la longue persécution, qu'il faisoit à la Maison de Vendôme; & les deux autres, à cause du tort qu'il faisoit au Duc de Guise, à qui il vouloit ôter la Charge d'Amiral du Levant, qu'il avoit en qualité de Gouverneur de Provence. Le Cardinal prétendoit qu'elle lui appartenoit par justice, comme au Grand-Maître de la Navigation & du Commerce de France; & le Duc offroit de la changer contre quelque autre chose, ou de lui en faire même présent, mais il ne la lui vouloit pas ceder, comme lui appartenant de droit. Au contraire le Cardinal ne la vouloit avoir, ni par échange, ni par générosité, mais par justice.

La Reine-Mere après l'éclat qu'elle avoit fait le jour de la S. Martin, non seulement ne voulut plus que le Cardinal se mêlât de ses affaires particulières, mais ne vouloit pas même le voir au Conseil. Cependant * étant pressée, par le Cardinal Bagni, elle consentit de le voir dans le

* Aubery, Vie du Card. Liv. IV. c. 9. & 10. Le 7. de Decembre.

le premier Conseil qui se tiendrait, 1630
 pourvu que ce fût chez la Reine-Regnante. Elle vouloit aussi que l'on mît les freres de Marillac en liberté ; que le Roi lui promît de n'accorder pas à Monsieur, sans qu'elle y consentît, d'épouser la Princesse de Mantouë ; & que l'on n'inquiétât en rien ses Serviteurs, ni ceux du Duc d'Orleans. Néanmoins pressée * extraordinairement, elle consentit enfin de voir le Cardinal chez elle, en présence du Roi, du Cardinal Bagni & du P. Suffren, mais elle le reçût avec une très-grande froideur.

Trois jours après §, qui étoit le jour de S. Etienne, auquel on a accoutumé d'exhorter les ennemis à la réconciliation, la Reine-Mere envoya querir le Cardinal, par le P. Suffren. Il fut la voir, dès que cette Princesse le vit elle se mit à pleurer, & lui en fit de même. Elle lui ordonna de s'asseoir, mais le Cardinal le refusa, en disant que cet honneur n'appartenoit pas à une personne disgraciée. La Reine, en parlant de ce qui s'étoit passé, dit qu'elle n'avoit jamais eu l'intention de lui faire ôter le Ministère ; & le Cardinal, qui avoit fait d'abord l'humble, repliqua, qu'elle avoit néanmoins dit, qu'il falloit qu'elle ou lui sortît de la Cour. Mais le P. Suffren dit que ce n'avoit été qu'un mouvement de colere ; & le Cardinal continua en disant, „ qu'il

Tome I.

Z

mour-

* Le 23. du même Mois.

§ Le 26. de Decembre.

1630. „mourroit plutôt que de rien faire qui
„pût porter préjudice à S. M. mais qu'il
„étoit fâché d'être condamné, fans avoir
„été convaincu ; & que si l'on devoit
„avoir cet égard pour tout le monde,
„on devoit d'autant plus convaincre une
„personne qui, sans vanité, se pouvoit
„glorifier d'avoir servi heureusement l'E-
„tat dans des rencontres très-importan-
„tes : Qu'il étoit prêt de se justifier, &
„que si l'on trouvoit qu'il eût manqué de
„respect pour elle, il ne vouloit point de
„grace ; mais que si l'on découvroit son
„innocence, elle lui fit l'honneur de la
„reconnoître : Que quoi qu'il souhaitât
„passionnément de rentrer dans ses bon-
„nes graces, il osoit lui dire, que l'ayant
„servie quatorze ans, il connoissoit trop
„bien son humeur, pour le pouvoir es-
„perer : Qu'il ne laisseroit pas néan-
„moins de témoigner toujours la passion
„qu'il avoit pour son service.

La Reine dit qu'il ne l'avoit point fa-
vorisée , dans l'affaire du Mariage de
Monsieur, & le Cardinal protesta qu'au
contraire il l'avoit appuyée auprès du
Roi, autant qu'il lui avoit été possible.
Enfin la Reine, après avoir dit plusieurs
autres choses, conclut qu'elle se condui-
roit à l'avenir avec lui, comme elle ver-
roit qu'il en useroit envers elle. Le Car-
dinal répondit , comme par respect ,
„qu'il n'y avoit point de proportion des
„Serviteurs avec les Maîtres , & que
„pour lui il ne manqueroit jamais à ce
„qu'il

„ qu'il lui devoit , & n'oublieroit rien
„ de ce qui pourroit contribuer à la satis- 1630
„ faire.

Après cela la Reine-Mere, se trouva deux ou trois fois au Conseil , avec le Cardinal ; mais connoissant son humeur vindicative, comme il la connoissoit elle même, elle cessa de s'y trouver, & refusa absolument de le voir , de peur de dégoûter ceux qui s'étoient déclarez pour elle contre le Ministre.

Monfieur * qui après son retour avoit paru être raccommode avec lui, à la priere de la Reine sa Mere , qui dissimuloit alors, ne le vouloit pas voir non plus ; mais il le vit par ordre du Roi, & par le consentement de la Reine-Mere, qui esperoit qu'en dissimulant encore il pourroit mieux l'aider à perdre ce Ministre. Dans le même temps , Puilaurens & le Coigneux crurent devoir prendre occasion de faire leurs affaires , en offrant leurs services à la Cour. Le Cardinal de la Valette obtint du Roi une Charge de Président au Parlement pour le Coigneux , qu'il le nommeroit au Cardinalat, & feroit presser pour lui à la Cour de Rome. L'on fit à Puilaurens un présent de cinquante mille écus, & on lui promit le titre de Duc, en cas qu'il épousât une Duchesse , ou qu'il achetât une terre, qui eût titre de Duché. Le Marquis de Ramboüillet, qui s'étoit mêlé de cette affaire avec le Cardinal de la Valette,

Z 2

eut

* *Sir i nbi supra.*

1630. eut cent mille livres. D'un autre côté, le Duc d'Orleans, à leur persuasion, promit de dépendre entièrement du Roi, & de lui faire voir par ses actions qu'il étoit incapable d'écouter des conseils contraires à son service. Il engagea encore sa parole à protéger le Cardinal, en toute occasion, & même auprès de la Reine sa Mere. Le Coigneux & Puilaurens promettoient aussi de se conduire, auprès du Duc d'Orleans, en sorte que le Roi vît l'effet des promesses que son Frere lui avoit faites, & de n'oublier rien pour porter la Reine à se réconcilier avec le Cardinal.

1631. Les Serviteurs du Duc parurent, pendant quelques semaines, parfaitement satisfaits de la Cour ; quoi que la Reine Mere fût extrêmement fâchée de se voir abandonnée de son Fils, dans un temps, où elle avoit le plus besoin de lui. Mais s'étant imaginez qu'on leur accorderoit davantage s'ils le demandoient, & si Monsieur, qui ne faisoit que ce qu'ils lui disoient, témoignoit encore quelque mécontentement. Ainsi ils l'obligerent de rentrer dans le parti de la Reine-Mere. Puilaurens fit de nouvelles demandes, & le Coigneux vouloit qu'on lui fit avoir le Chapeau de Cardinal, sans attendre que le Pape en fit plusieurs. Le Roi n'avoit aucun dessein de le satisfaire, parce que c'étoit un homme de mauvaise vie ; mais le Coigneux le demandoit avec d'autant plus d'instances, que Puilaurens étoit en
marché

marché avec le Maréchal de Montmorency , pour acheter de lui la terre de *Danville* , qui avoit titre de Duché. Comme cette affaire étoit prête de se conclurre, le Coigneux tomba dans une Melancholie extraordinaire, & pour ne pas le jetter dans le desespoir, les Ministres retarderent autant qu'ils le purent, la conclusion de la vente de la Terre de *Danville*. Puilaurens l'ayant sçu crut qu'on se vouloit moquer de lui, il se lia de nouveau avec le Coigneux, & forma avec lui le dessein d'emmener de la Cour le Duc d'Orleans , croiant d'obtenir ainsi tous deux plus facilement ce qu'ils demandoient. Ce Prince convint avec la Reine sa Mere qu'elle demeureroit cependant à la Cour, pour soutenir son parti, & qu'il iroit cabaler dans quelque Province. Elle lui remit même les pierres de grand prix , qu'il avoit héritées de son Epouse , & qu'elle avoit en garde.

Dans cette résolution, il fut * voir le Cardinal, dans son Hôtel à Paris, & lui dit qu'il s'étoit persuadé que son Eminence le serviroit , dans les occasions, mais qu'ayant vû qu'il ne lui tenoit pas sa promesse, il venoit retirer celle qu'il lui avoit donnée de le proteger. Le Cardinal lui demanda en quoi il n'avoit pas effectué sa promesse ? Le Duc repliqua qu'il n'avoit rien fait, en faveur du Duc de Lorraine, & que l'on voioit bien qu'il

Z 3

avoit

* Le 30. de Janvier.

1631.

avoit entièrement abandonné les intérêts de la Reine-Mere. Il ajoûta qu'il alloit se retirer chez lui, & que si on le pressoit, il se défendrait très-bien. Étant monté en Carrosse, il alla droit à Orléans, pendant que le Cardinal fit avertir le Roi de ce qui se passoit.

La retraite du Duc parut fort étrange à tout le monde, parce qu'il n'avoit point été maltraité à la Cour, & le Roi témoigna qu'il savoit mauvais gré à la Reine sa Mere d'avoir consenti à cette retraite, quoi qu'elle le niât. Le Cardinal avoit accoustumé de dire „ qu'il avoit trois Maîtres, le Roi, la Reine-Mere, & le Duc d'Orléans, & qu'il les vouloit tous trois servir, mais chacun à son rang, n'étant pas juste que le dernier passât avant le premier. Il protestoit toujours d'être dans la disposition de rendre toutes sortes de services à la Reine ; & comme l'on croioit que la mesintelligence, dans laquelle elle vivoit avec lui, étoit la cause de la mauvaise conduite de Monsieur, le Roi entreprit de les reconcilier, & pressa si fort sa Mere, qu'elle y parut être disposée. Elle le fit dire au Maréchal de Schomberg, par son premier Medecin ; mais elle témoigna qu'elle ne vouloit pas reprendre à son service ceux qu'elle en avoit chassés, à quoi le Cardinal consentit très-facilement.

Cependant il conseilla au Roi d'aller à Compiègne, & de tâcher d'y attirer sa Mere ; parce que Paris n'étoit pas un lieu

lieu propre à la réduire, par autorité, à ce que l'on souhaiteroit d'elle. Cette Princesse y étoit fort aimée, & le Cardinal extrêmement haï, de sorte qu'il n'étoit pas sûr pour lui de contester avec elle, dans cette Ville. La Reine, qui ne sçavoit pas le dessein que le Cardinal avoit de la faire arrêter, & qui ne vouloit pas demeurer long-temps, sans voir le Roi, * le suivit à Compiègne. La Cour y étant, le Maréchal de Schomberg dit à Vautier que le Roi ne desiroit rien tant que de vivre avec sa Mere, comme auparavant, & que pour cela il étoit nécessaire qu'elle se reconciliât avec le Cardinal, & qu'elle assistât au Conseil, comme elle avoit accoutumé avant ces brouïlleries. On souhaitoit aussi qu'elle donnât par écrit au Roi une promesse, par laquelle elle s'engageroit à ne rien entreprendre contre le repos de l'Etat, & à ne jamais protéger ceux que le Roi jugeroit coupables de quelque chose contraire à son service ; excepté néanmoins les Domestiques de cette Princesse. Elle témoignoit d'être prête à faire tout ce que l'on souhaitoit d'elle, sinon qu'elle ne vouloit pas se trouver au Conseil, avec le Cardinal, ni donner l'Ecrit que l'on demandoit. Le Roi lui envoya le Maréchal de Schomberg & Château-Neuf, pour lui faire les mêmes offres qu'on avoit faites à Vautier ; mais elle

1631.

Z 4

ne

* Le 17. de Février.

ne voulut pas s'y rendre, quoi qu'ils lui pussent dire.

Là dessus le Roi fit appeller le Conseil Etroit, pour voir ce que l'on pourroit faire, dans cette conjoncture. Le Cardinal, qui sçavoit qu'il ne s'y résoudroit que ce qu'il souhaitoit, & qui l'avoit peut-être suggeré aux Conseillers, qui dépendoient tous de lui, feignit d'abord, par une modestie qu'il affectoit quand il étoit sûr de son coup, de ne pouvoir dire son sentiment; parce qu'il s'agissoit d'une chose, où il étoit intéressé personnellement. Mais le Roi lui ayant commandé absolument de dire son avis, il dit *

„ que l'Empereur, les Rois d'Espagne &
 „ d'Angleterre, & le Duc de Savoye,
 „ n'étant pas amis de la France, n'a-
 „ voient d'autre dessein que de troubler
 „ son bonheur, ou par des guerres ou-
 „ vertes, ou par des intrigues secretes;
 „ par lesquelles on voyoit que les deux
 „ Reines étoient mécontentes, aussi bien
 „ que le Duc d'Orleans, avec lequel elles
 „ étoient unies, dans leur mécontente-
 „ ment : Que les Parlemens, les Grands
 „ & les Peuples s'en prévalaient, pour en
 „ tirer avantage, aux dépends de l'autori-
 „ té Royale : Que les Cabales de la
 „ Cour, des Femmes, & des Anglois
 „ avoient mis, il y avoit peu d'années
 „ toute la France en feu ; mais que la fa-
 „ ction présente étoit beaucoup plus for-
 „ te, parce que la qualité des Femmes
 „ étoit

* *Siri Mem. Rec. T. VII. p. 302.*

„étoit plus considérable, & leur nombre
„beaucoup plus grand, que l'Espagne
„étoit plus en état d'agir, & que l'An-
„gleterre s'en mêloit, puis que l'on avoit
„des preuves certaines qu'elle avoit en-
„voyé de l'argent aux Mécontents : Que
„le Duc de Lorraine étoit de la Cabale,
„puis qu'il avoit fait tout ce qui lui avoit
„été possible, pour empêcher que le
„Traité de Ratisbonne ne fût conclu :
„Que la Maison de Guise & les Parle-
„mens travailloient sur le même fonde-
„ment, & tâchoient d'exciter les Peu-
„ples à de nouvelles broüilleries : Que
„Biscaras, qui avoit épousé une Nièce
„des Marillacs & qui étoit Gouverneur
„de Verdun, avoit refusé de mettre cet-
„te Place entre les mains du Roi, espe-
„rant par là d'obtenir la délivrance du
„Maréchal : Que tout cela s'étoit fait,
„parce que la Reine-Mere étoit mécon-
„tente, & faisoit une Cabale à la Cour.
„Le Cardinal ajoûtoit, que pendant que
„les Etrangers pourroient broüiller la
„Cour, & verroient le Duc d'Orleans
„éloigné, jusqu'à ce qu'il trouvât occa-
„sion de faire ses affaires, ils traverse-
„roient facilement tous les desseins de la
„Couronne ; & soutiendroient les Ca-
„bales qui se faisoient dans le Royaume ;
„Qu'ainsi la Paix avec les Etrangers se-
„roit impossible, & que l'on ne pourroit
„non plus jamais voir la Concorde au-
„dedans, parce que la guerre fomenta-
„roit les discordes : Qu'il n'y avoit que

1631. „le Roi, qui pût apporter du remède à
„cela, & choisir celui qui seroit le plus
„propre à guérir le mal : Qu'il étoit cer-
„tain que la Reine-Mere ne pensoit à au-
„tre chose qu'à le perdre (lui Cardinal)
„& qu'elle ne guériroit jamais de cette
„passion : Que tant que le Duc d'Or-
„leans croiroit que la Reine sa Mere se-
„roit en état d'y réussir, il demeureroit
„uni avec elle : Que pendant que les af-
„faires du dedans seroient en cette dispo-
„sition, il ne seroit pas possible de met-
„tre fin à celles du dehors, ni de pour-
„voir aux nécessitez de l'Etat : Qu'il se
„formerait tous les jours de nouveaux
„Mécontens, & que les plus intéressez
„au service du Roi auroient des préten-
„tions excessives : Qu'en dissimulant, le
„mal deviendrait enfin si grand, qu'il
„seroit incurable : Que dans la moindre
„maladie du Roi, les Mécontens pour-
„roient se rendre Maîtres de la personne
„du Roi & de l'Etat, sans que les meil-
„leurs & les plus fidèles serviteurs du Roi
„pussent avoir aucune récompense, ni
„pourvoir à leur propre sûreté, parce
„que l'on adoroit par tout le Soleil le-
„vant : Que la même chose pourroit ar-
„river au premier mauvais succès, que
„les desseins du Roi pourroient avoir,
„puis qu'on ne manqueroit pas de l'im-
„puter à ceux qui auroient fait tout leur
„possible, pour le détourner : Que dans
„une telle rencontre, les serviteurs du
„Roi demeureroient à la merci des Fem-
„mes,

mes, dont la colere est implacable :
Que le Coigneux étoit un homme à ne
garder aucune modération , & ne se
croiroit pas en sûreté , pendant que
ceux qui auroient été dans les intérêts
du premier Ministre, seroient en vie.

L'artificieux Ministre après avoir effrayé de la sorte le Roi, continuoit en disant , que si au contraire on travailloit à remédier promptement à ces broüilleries de la Cour, par les voyes qui paroïtroient les plus salutaires à S. M. on empêcheroit d'abord que la mauvaise volonté des Mécontents n'eût aucun effet , & qu'avec le temps on les mettroit à la raison : Que les remèdes foibles irritoient les grands maux , mais que les violens les guerissoient ou les ôtoient tout à fait ; & que pour cela il ne falloit pas y toucher, ou y appliquer le fer & le feu : Que dans la conjoncture présente , il falloit ou s'accommoder avec les Etrangers, par une Paix honorable & assurée ; ou se réconcilier avec la Reine-Mere & avec le Duc d'Orleans ; chasser le Cardinal, ou ôter à la Reine ceux qui lui suggeroient des pensées contraires au bien de l'Etat ; & la prier de s'abstenir, pendant quelque temps , de venir à la Cour, de peur que par sa présence elle n'entretînt le mal, sans y penser ; puis-que Monsieur étant absent dans le temps auxquels elle seroit mécontente à la Cour, il seroit presque impossible

[63]

de finir heureusement toutes les broüilleries.

Le Cardinal ayant proposé ces expédiens, comme pour donner au Roi le choix de celui qu'il trouveroit le plus à propos, poursuivit en le déterminant à choisir ce qu'il souhaitoit, par les raisons suivantes : „ Que pour la Paix avec les „ Etrangers, il ne la falloit pas esperer, „ pendant ces divisions intérieures, dont „ ils voudroient profiter ; qu'outre cela il „ faudroit qu'elle fut conclüe & executée „ en un instant, & qu'on ne le pourroit „ pas faire, sans abandonner honteusement les intérêts des Allicz de l'Etat ; „ ce qui ne seroit pas un remède, mais „ un autre mal, ni une paix solide, mais „ le commencement d'une nouvelle guerre. L'accommodement avec Monsieur ne se pouvoit pas faire non plus, selon lui, „ parce que ceux qui étoient Maîtres „ de son esprit étoient tout à fait insatiables, & qu'ils ne seroient jamais contents, qu'ils ne fussent Maîtres absolus. Le Cardinal exaggera leur mauvaise conduite & venant ensuite à la Reine-Mere, il dit „ qu'il n'étoit pas non plus possible „ de se raccommoier avec elle, les Femmes „ étant naturellement vindicatives, „ & la Reine assez dissimulée, & sortie „ d'un Pais & d'une Maison, où l'on „ pardonnoit rarement : Que les services „ que lui Cardinal avoit rendus au Roi & „ à l'Etat, ne l'empêchoient pas de venir „ aux dernières extrémités contre lui : „ Que

„ Que les prières du Roi avoient été inu- 1631
„ tiles, qu'elle n'avoit pas tenu les pro-
„ messes, qu'elle lui avoit faites plusieurs
„ fois, de bien vivre avec son Ministre,
„ & qu'elle ne tiendrait pas mieux celles
„ qu'elle pourroit faire à l'avenir : Qu'el-
„ le ne seroit jamais contente qu'elle
„ n'eût entièrement ruiné ceux qu'elle
„ haïssoit, & qu'il étoit à craindre que les
„ effets de sa vengeance n'allassent plus
„ loin, qu'elle ne le souhaiteroit elle-mê-
„ me.

Enfin il ne restoit plus au Cardinal
qu'à examiner s'il étoit plus avantageux
au Roi de l'éloigner lui même, pour vi-
vre en paix avec sa Mere, son Epouse,
& son Frere, qui haïssoient presque égale-
ment ce Ministre, où d'éloigner la Rei-
ne-Mere, & ceux qui fomentoient son
mécontentement. Il dit donc „ que si
„ son éloignement étoit un remède pro-
„ pre à guérir les maladies de la Cour, il
„ le falloit pratiquer, sans hésiter, & que
„ pour lui il le souhaitoit passionnément :
„ Qu'il étoit vrai qu'il y avoit en cela plu-
„ sieurs choses à considérer ; sçavoir, si
„ les esprits des Mécontents se contente-
„ roient de sa seule retraite, où s'ils ne
„ voudroient pas perdre ceux qui seroient
„ demeurez, & celui qui se seroit retiré,
„ pour se rendre Maîtres de l'autorité
„ Royale : Qu'ainsi il ne falloit employer
„ ce remède, que s'il guérissoit le mal,
„ dont on se plaignoit, sans en produire
„ un beaucoup plus grand.

1631.

Il supposoit qu'il étoit visible que ce remède seroit pire que le mal, & qu'il seroit suivi de tous les malheurs qu'il venoit de dire. En effet de l'humeur, dont étoit le Roi, qui étoit incapable de se faire craindre, par lui même, la Reine-Mere de retour, sans qu'aucun Ministre osât s'opposer à ses passions, auroit gouverné plus absolument que jamais, & se seroit entièrement abandonnée à la vengeance, pour prévenir les desseins de ceux à qui sa nouvelle autorité n'auroit pas plû. Ainsi le Cardinal conclut à dissiper les Cabales, que l'autorité & le mécontentement de la Reine-Mere entretenoient à la Cour, en la priant de s'en éloigner, & de se retirer un peu loin de Paris, & en chassant d'auprès d'elle ses mauvais Conseillers. Il dit néanmoins qu'il falloit executer cette résolution avec beaucoup de douceur, & en traitant cette Princesse aussi respectueusement qu'il seroit possible : Qu'il faudroit bien prendre ses mesures, pour surmonter tous les obstacles, que des personnes de grande considération y pourroient apporter, parce que commencer cette affaire, sans en venir à bout, c'étoit tout perdre : Qu'à la vérité, le Royaume trouveroit ce remède violent, parce que peu de gens connoissoient les grands maux dont l'Etat seroit garanti par là : Qu'on attribuerait au premier Ministre tout ce qui seroit fait, mais qu'il falloit mépriser cet

in-

„inconvenient ; comme un Chirurgien,
„qui coupoit un bras , n'avoit aucun
„égard pour la perte de sang, qui en ar- 1632.
„rivoit : Que s'il n'avoit égard qu'à lui
„même, jamais il ne se résoudroit à pro-
„poser cet expedient, parce que tout le
„monde croiroit qu'il agiroit par ven-
„geance, lors qu'il ne feroit rien que
„pour le bien de l'Etat, & que l'on fe-
„roit mille Satires contre lui : Que s'il
„ne confideroit que sa propre personne,
„il aimeroit mieux hazarder de perir,
„sans être diffamé , que se mettre en
„sûreté, en s'attirant le blâme de tout le
„Royaume ; mais que si le bien de l'E-
„tat, & la conservation de l'autorité &
„de la personne du Roi le demandoient
„ainsi, il se rendroit à ce que S. M. &
„son Conseil trouveroient à propos.

Il fit cette artificieuse Harangue, en
demandant permission au Roi de quitter
le Ministère, en cas que S. M. embrassât
ce dernier parti, „ parce que la Caballe
„étant dissipée, les autres Ministres se-
„roient en état de servir comme devant,
„sans rien craindre. Il ajouta encore
„que l'esprit de la Reine-Mere feroit
„d'autant plutôt guéri qu'elle se verroit
„elle même hors d'état de nuire, & que
„ceux qui l'aigrissoient en étant éloi-
„gnez, penseroient serieusement à se
„raccommoder avec la Cour : Que les
„Etrangers, ne se promettant plus rien
„des discordes domestiques, penseroient
„tout de bon à la paix, pour leur propre

[63]

„intérêt : Qu'en peu de temps, on ver-
 „roit toutes les affaires du Roi reprendre
 „leur train ordinaire, & se terminer heu-
 „reusement ; mais que sans cela ce seroit
 „un grand hazard, si elles alloient bien,
 „& que supposé qu'elles allaient mal, il
 „seroit fâché de n'avoir pas déchargé sa
 „conscience, en en découvrant la verita-
 „ble cause : Que la justice enfin étoit
 „manifestement du côté du Roi, & qu'il
 „auroit aussi l'approbation publique,
 „pendant que ses desseins réussiroient ;
 „ce qui ne pouvoit continuer, si l'on
 „n'arrachoit une fois les racines de tou-
 „tes les Factions.

Tout le Conseil applaudit au premier
 Ministre, & assura le Roi, qu'il n'y
 avoit pas d'autres expédiens à prendre que
 ceux-là. Il n'y eut qu'une chose en quoi
 l'on ne convint pas avec le Cardinal ;
 sçavoir, sa retraite, que l'on considéra,
 non comme un moyen innocent d'appai-
 ser les esprits, mais comme un remède
 dangereux & impraticable. Pour l'éloi-
 gnement de la Reine-Mere, le Conseil
 n'en voulut pas dire son sentiment, & se
 réserva seulement la gloire d'obéir à Sa
 Majesté, dès qu'elle se feroit détermi-
 née.

Le Roi prit, sans balancer, le parti
 d'éloigner sa Mere de la Cour, & il fut
 résolu de la laisser à Compiègne sous une
 bonne garde, après lui avoir fait offrir
 par le P. Suffren ce qu'elle avoit déjà re-
 fusé plusieurs fois. Elle ne manqua pas
 de

de le rejeter encore, étant aussi opiniâtre qu'elle l'étoit, & le 23. de Février la Cour partit de grand matin, sans qu'elle en sçût rien. Le Roi laissa à Compiègne le Maréchal d'Etrées, avec huit Compagnies de ses Gardes, cinquante hommes d'armes & cinquante Chevaux-legers, & lui donna ordre de faire la garde à la porte du Château & à celles de la Ville, avec tel nombre de Soldats, qu'il trouveroit à propos ; de faire partir la Princesse de Conty, pour *Eu* en Normandie, sans lui permettre de voir la Reine, ou de passer par Paris ; & que si la Reine-Mère vouloit suivre la Cour, ou aller ailleurs, de lui dire qu'il avoit ordre exprés du Roi de la prier d'attendre de sçavoir ce qu'il trouveroit à propos.

Dés qu'elle sçut que la Cour étoit partie * sans elle, & qu'elle étoit environnée de Gardes, elle s'emporta extraordinairement contre le Cardinal ; mais comme il n'y avoit pas de remède, il fallut prendre patience. Elle écrivit plusieurs fois au Roi pour se justifier & pour se plaindre, mais le Roi obsédé du Cardinal & de ses Créatures ne se laissoit point toucher. On voulut obliger la Reine de sortir de Compiègne, que l'on jugeoit trop proche de Paris, & l'envoyer ou à *Moulins* en *Bourbonnois*, ou à *Angers*, & on lui offrit même le Gouvernement de l'une ou de l'autre de ses Provinces. Elle le refusa absolument, & fit naître plu-

sieurs

* Voyez *Siri Mem. Rec. T. VII. p. 309. & suiv.*

1631.

seurs difficultez, que l'on tâcha en vain de lever ; parce que plus elle voyoit que l'on souhaitoit qu'elle changeât de demeure, plus elle s'opiniâtroit à rester à Compiègne. Cependant on la traitoit extérieurement, avec assez de respect, & il lui étoit permis de se promener, où elle vouloit. L'on fit même sortir les Soldats de la Ville, afin qu'elle ne les vît pas, & qu'elle ne parût pas prisonniere ; mais on s'étoit saisi de toutes les avenues, de peur qu'elle ne se retirât.

Cependant on donna ordre aux Duchesses d'Ornano & d'Elbeuf de se retirer de la Cour, & le Maréchal de Bassompierre, sans être accusé d'autre chose que de trop d'attachement, pour la Princesse de Conty, fut mis à la Bastille, où il demeura jusqu'après la mort du Cardinal, qui ne pardonnoit jamais ceux qui l'avoient offensé. Vautier, Médecin de la Reine-Mere, qui avoit été l'un des principaux ennemis de ce Ministre, auprès de la Reine, fut aussi mis à la Bastille, quoi que la Reine le demandât. On le lui promit, à condition seulement qu'elle iroit à Moulins.

Le Duc d'Orleans, qui avoit commencé à faire quelques préparatifs, pour prendre les armes, & tenir par force la Ville d'Orleans, s'en retira au mois de Mars, pour aller en Bourgogne ; lors qu'il vit le Roi s'approcher, pour le surprendre, avant qu'il fût prêt. De là il se retira à *Bezançon*, en Franche Comté, & le Roi, qui le suivoit, fit déclarer à Dijon cri-

criminels de Leze-Majesté, le Comte de Moret, les Ducs d'Elbeuf, de Roüan-
nés, & de Bellegarde, le Coigneux, Puilaurens & tous les autres qui étoient avec lui. Là dessus Monsieur envoya une Requête au Parlement de Paris, dans laquelle il disoit être sorti du Royaume à cause de la violente persécution du Cardinal de Richelieu, qui avoit fait une entreprise sur sa personne, & sur celle de la Reine-Mere, pour attenter ensuite sur celle du Roi, & se rendre Maître du Royaume. Il s'opposoit aussi à la Déclaration du Roi, & demandoit Acte de son opposition, aussi bien que de ce qu'il se rendoit partie formelle contre le Cardinal. Mais le Roi, * par un Arrêt du Conseil, ordonna que cette Requête seroit supprimée comme calomnieuse.

La Reine sa Mere fit aussi présenter une Requête au même Parlement, dans laquelle elle exposoit que sans avoir rien fait contre le Roi, ou contre l'Etat, elle étoit retenue à Compiègne, sous une très-étroite garde : Qu'elle avoit toujours tâché d'entretenir la paix entre les Princes & les Grands du Royaume, aussi bien qu'avec les anciens Alliez de la Couronne & de conserver les Finances ; Que Jean Armand Cardinal de Richelieu, avoit au contraire engagé le Roi dans des guerres perpétuelles, & l'avoit fait aller en personne dans des lieux, où il y avoit de la Contagion, & dans les plus gran-
des

* Du 12. de Mai.

1631.

des chaleurs de l'Été : Qu'il jettoit de la défiance dans l'esprit de S. M. contre ses plus proches , & ses plus fidèles serviteurs : Qu'il avoit dessein de se rendre Maître d'une partie du Royaume , en n'y mettant que de ses Créatures. Elle l'accusoit encore d'autres choses , & demandoit que pour sauver sa réputation , & faire connoître son innocence à tout le Royaume , on lui accordât un Acte par lequel il parût qu'elle se portoit pour dénonciatrice & pour partie du Cardinal & de ses adherens.

Peu de temps après , ayant eu avis que les Maréchaux de Schomberg & d'Etrées , & le Marquis de Brezé devoient venir à Compiègne , avec douze cents Chevaux , pour l'en tirer par force , elle chercha les moyens de s'enfuir secrètement. Elle sortit de nuit de Compiègne , * sans être connue , & voulut se retirer à la *Cappelle* , Place Frontière de Picardie , où le Fils du Marquis de Vardes , qui en étoit Gouverneur avoit promis de la recevoir. Mais le Cardinal l'ayant scû , y envoya promptement le vieux Marquis , qui mit son Fils hors de la Place & empêcha que la Reine-Mère n'y fût reçue. Il y a grande apparence que le Cardinal voulut bien qu'on laissât échapper cette Princesse , puis qu'il scût assez à temps qu'elle alloit à la *Cappelle* , pour l'empêcher d'y entrer ; autrement il auroit pû donner ordre de l'arrêter. Mais il étoit plus avantageux

* Le 18. de Juillet.

tageux pour lui qu'elle sortît du Royaume, que si elle y demeuroit ; & la complaisance apparente, qu'il eut d'éloigner les Gardes de Compiègne, n'étoit peut-être que pour donner lieu à la Reine-Mère de commettre une faute qui la perdit. Quoi qu'il en soit, étant avertie qu'elle ne pouvoit entrer dans la Cappelle & ne sachant, où elle pourroit être en sûreté dans le Royaume, contre l'humeur inexorable du Cardinal, elle se retira en Flandres ; * d'où elle écrivit au Roi, qu'elle ne croyoit pas l'avoir desobligé, en se délivrant des persecutions du Cardinal, & qu'elle s'étoit retirée malgré elle en Flandres, parce qu'on lui avoit refusé l'entrée dans la Cappelle. Elle fut reçûe à Brusselles de l'Infante, avec toutes sortes d'honneurs, & l'on n'oublia rien pour la consoler d'une partie de ses chagrins. Mais elle reçût bien-tôt après une réponse du Roi, conçûe en ces termes qui l'affligèrent beaucoup, & qui montroient l'ascendant extraordinaire que le Cardinal avoit sur son esprit : *Je reconnos par beaucoup de preuves l'affection & la sincerité de Mon Cousin le Cardinal de Richelieu. La religieuse obéissance qu'il me rend, & le fidèle soin qu'il a de tout ce qui regarde ma personne, & le bien de mon Etat parlent pour lui. Vous me permettez s'il vous plaît de vous dire, Madame, que l'action que vous venez de faire & ce qui s'est passé depuis quelque temps fait que je ne puis ignorer quelles ont*

* Le 21. de Juillet.

1631. été ci-devant vos intentions, & ce que j'en dois attendre à l'avenir. Le respect que je vous porte m'empêchera de vous en dire davantage. Si cette Lettre eût été dictée par le Cardinal, elle ne pouvoit être plus forte, & plus mortifiante pour une Princesse, qui dans le fonds n'avoit aspiré qu'à l'autorité, que le Roi souffroit bien, sans jalousie, dans la personne du Cardinal, & qu'il auroit bien pû souffrir dans sa Mere.

Mais sa retraite, dans le Pais Espagnol, donna moyen au Cardinal de faire accroire au Roi qu'elle s'entendoit auparavant, avec les Ennemis de l'Etat, & cette Princesse ne put jamais réparer cette faute. Ainsi l'artificieux Ministre trouva le moyen d'éloigner du Gouvernement la Mere, & le Frere du Roi, de lui rendre même la Reine son Epouse suspecte, & de tenir loin de lui tous les Princes du Sang. Comme il étoit impossible que le Cardinal entreprit d'ôter la Couronne au Roi, pour la mettre sur la sienne, & que le Duc d'Orleans & les autres Princes du Sang pouvoient être soupçonnez d'un semblable attentat, le Roi défiant & crédule vint à se défier de tous, par les artifices du Ministre ; & après les avoir maltraitez, à croire qu'ils ne lui vouloient pas du bien ; & ainsi à les regarder comme des ennemis cachez, qui n'attendoient qu'une occasion favorable pour éclatter. Dans ces pensées, il ne pouvoit avoir de confiance qu'en son Cousin
Monsieur

de Richelieu.

551

Monsieur le Cardinal, qui le tenoit par là dans une perpétuelle dépendance, & qui lui faisoit commettre toutes les injustices qu'il vouloit. Dès lors, personne n'approcha plus de Sa Majesté, que par le consentement du Ministre, & pour dire au Roi ce que le Cardinal trouvoit à propos qu'on lui dît. 1631

Fin du Premier Tome.





